# HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

## ÉTIENNE ASOŁIK DE TARÔN

(DEUXIÈME PARTIE)

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN ET ANNOTÉE

---

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

FRÉDÉRIC MACLER

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXVII

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550422_0048

# HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

ÉTIENNE ASOŁIK DE TARÔN

# HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

## ÉTIENNE ASOŁIK DE TARÔN

(DEUXIÈME PARTIE)

TRADUITE DE L'ARMÉNIEN ET ANNOTÉE

---

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

FRÉDÉRIC MACLER

R UNIV
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCXVII

À M. CHARLES DIEHL

MEMBRE DE L'INSTITUT.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

ET

DE RESPECTUEUSE AFFECTION.

F. M.

# TRANSCRIPTION.

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Ա | *a* | Ի | *i* | Յ | *h* et *y* | Տ | *t* |
| Բ | *b* | Լ | *l* | Ն | *n* | Ր | *r* |
| Գ | *g* | Խ | *kh* | Շ | *ch* | Ց | *ts* |
| Դ | *d* | Ծ | *dz* | Ո | *o* | Ւ | *u* et *w* |
| Եւ | *é* et *e* | Կ | *k* | Չ | *tch* | Փ | *ph* |
| Զ | *z* | Հ | *h* | Պ | *p* | Ք | *q* |
| Է | *ê* | Ձ | *ds* | Ջ | *tj* | Օ | *ô* |
| Ը | *e* | Ղ | *ł* | Ռ | *ṛ* | Ֆ | *f* |
| Թ | *th* | Ճ | *dj* | Ս | *s* | | |
| Ժ | *j* | Մ | *m* | Վ | *v* | | |

# INTRODUCTION.

La première partie de la traduction en français de l'*Histoire universelle* d'Étienne Asołik de Tarôn fut donnée à Paris, en 1883, par les soins d'Édouard Dulaurier. Elle était précédée d'un *Avertissement* de l'éditeur, ainsi libellé :

« La traduction de l'*Histoire universelle* d'Étienne Açogh'ig de Daron a été laissée inachevée par le regretté M. Dulaurier, décédé le 21 décembre 1881. La première partie, que nous publions aujourd'hui, a été imprimée entièrement sous sa direction. Le bon à tirer des dernières feuilles a pu être donné par lui, malgré son état de souffrance.

« M. A. Carrière, secrétaire de l'École des langues orientales vivantes, chargé de terminer la traduction, joindra à son travail une introduction à l'œuvre d'Açogh'ig et une notice sur la vie et les travaux de M. E. Dulaurier. Cette seconde et dernière partie paraîtra dans le courant de la présente année. »

La « présente année » (1883) passa, et Carrière ne donna pas suite au projet de traduction annoncé par l'éditeur. Il y a donc lieu de reprendre et de parachever l'œuvre commencée par ces deux arménisants français, Dulaurier et Carrière, et de compléter la traduction de la première partie de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Tarôn, par celle de la deuxième partie, qui est de beaucoup la plus importante.

## I

*Le texte.* — M. Malkhasiants a donné, dans son édition de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Tarôn, p. μ et suiv., la liste

des manuscrits renfermant le texte de cette histoire. Ces manuscrits sont au nombre de neuf, et indiqués dans l'ordre suivant :

N° 1. Manuscrit du couvent de Jean-Baptiste, Amlordi, à Bitlis ;

N° 2. Manuscrit du couvent de Tathew, en Siwniq ;

N^os 3 et 4. Manuscrits à la bibliothèque d'Etchmiadzin ;

N° 5. Manuscrit de la Bibliothèque de Venise ;

N° 6. Manuscrit de Brosset ;

N° 7. Manuscrit de Karapet, archevêque de Tiflis ;

N° 8. Manuscrit de Malkhasiants (texte : մեր = le nôtre) ;

N° 9. Manuscrit du couvent de la Sainte-Vierge, à Arl.

M. Malkhasiants donne ces quelques renseignements sur ces manuscrits et sur les éditions d'Asołik : les manuscrits n^os 1 et 2 ont servi à Chahnazarian pour établir son édition d'Asołik ; le deuxième de ces manuscrits doit se trouver chez Sargis Vardapet Têr Gaspareants ; il est écrit en petit erkathagir, sur parchemin, est renommé pour son âge, mais n'a pas grande valeur critique.

Les n^os 3 et 4, à Etchmiadzin, sont, d'après les renseignements fournis à M. Malkhasiants par M^gr Housik, arqépiskopos Têr Movseseants, des copies modernes, et n'ont pas beaucoup de valeur ; dans ces manuscrits, il manque II, 3, comme dans les autres exemplaires d'Asołik.

On ne sait rien sur la date et l'endroit de copie du n° 5 (Venise) ; il y manque également II, 3, mais il renferme II, 4, 5, 6. — L'exemplaire de Brosset (n° 6) est copié sur le manuscrit de Karapet, arqépiskopos de Tiflis ; il ne porte pas de date. Plusieurs morceaux de ce manuscrit ont été utilisés dans la traduction russe d'Emin. Il y manque le dernier chapitre du

livre II, qu'Emin a publié pour la première fois en l'ajoutant à sa traduction.

Le manuscrit de Karapet, arqépiskopos de Tiflis (n° 7), est conservé, avec d'autres précieux manuscrits, dans une caisse. On ignore la date, l'écriture et le lieu de la copie. Les chapitres 4, 5 et 6 du livre II ont été envoyés à M. Malkhasiants par Kiurel vardapet Srapeants, pour être collationnés; les lectures sont bonnes et l'orthographe est ancienne; ο est toujours écrit աւ.

Le n° 8, le manuscrit d'Ezeants sur lequel M. Malkhasiants a établi le texte de son édition, a été copié à Tigranakert (Hamid = Amith) en 1668 de J.-C., par le scribe Abraham, en écriture notragir, avec l'orthographe ancienne; mais partout, il écrit ο au lieu de աւ. Ce manuscrit a, aux yeux de M. Malkhasiants, autant de valeur que le n° 7.

Le n° 9 n'est connu que par ce qu'en dit Srwantzteants, *Thoros Atbar*, t. II, p. 392 ; il aurait été copié au couvent de Gomots (*ի գոմոց վանք*)[1] en l'année 257 (?)[2]. C'est tout ce qu'on sait de ce manuscrit. — D'après ce qui précède, il est clair, conclut M. Malkhasiants, que le plus précieux des neuf manuscrits qui viennent d'être énumérés est le n° 2.

A ces renseignements fournis par M. Malkhasiants, il convient d'ajouter que le fonds arménien des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris possède, sous le n° 222, une

[1] Il s'agit ici probablement d'un des couvents de Bitlis ; cf. F. Macler, *Notre-Dame-de-Bitlis*, dans *Journal asiatique*, 1915, II, p. 365 et 399.

[2] Cette date, donnée par Srwantzteants, est impossible à admettre ; il imprime : ՍԾԷ = 257 ; si c'était de l'ère arménienne, cela donnerait 257 + 551 = 808 de J.-C., époque à laquelle Étienne de Tarôn n'était pas encore de ce monde. On pourrait, à la rigueur, supposer une faute d'impression ou une faute de copiste, et proposer de lire : ռ au lieu de Ս, ce qui donnerait : ռԾԷ = 1057 È. A. = 1608 de J.-C., ceci, naturellement, sous toute réserve. Ce manuscrit serait alors du même siècle que le n° 8, sur lequel M. Malkhasiants base son édition d'Asołik.

copie de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Tarôn, exécutée par Éd. Dulaurier sur l'exemplaire de Brosset (*supra*, n° 6) en 1851, et collationnée en 1852 ; sur la couverture du volume, on lit ces lignes écrites par Brosset : « Histoire d'Arménie par Stéfanos Taronatsi ou Asoghic, copiée sur le manuscrit de l'archevêque Carapiet par Jean Nazarof [diacre de l'église arménienne de Saint-Pétersbourg]. »

Le n° 223 du fonds arménien de notre Bibliothèque nationale renferme un fragment de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Tarôn (l. II, chap. v et vi), copié sur le manuscrit de la bibliothèque du couvent de Saint-Lazare à Venise, par le P. Étienne Yasedji, en mai 1855.

Le n° 52 des manuscrits de la bibliothèque des PP. Mkhitharistes de Vienne (Autriche) renferme l'histoire de Sebêos et des extraits de Moïse de Khorên et d'Étienne de Tarôn (Dashian, *Catalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien*... [Wien, 1895], sous les n^os^ 52[2] et 86).

Le texte de l'*Histoire universelle* d'Étienne Asolik de Tarôn a été publié deux fois ; la première édition fut donnée par Chahnazariants, à Paris, en 1859, sous ce titre : *տիեզերական պատմութիւն Ստեփաննոս վարդապետի Տարօնեցւոյ, ի լոյս ընծայեաց հանդերձ ծանօթութեամբք Կարապետ վարդապետ Շահնազարեանց, միաբան սրբոյ Էջմիածնի*...

La deuxième édition fut donnée en 1885, à Pétrograd, par les soins de M. Malkhasiants, sous ce titre : *Ստեփանոսի Տարօնեցւոյ Ասողկան պատմութիւն տիեզերական. երկրորդ տպագրութիւն.*

L'œuvre historique d'Étienne de Tarôn a été traduite intégralement en russe par Emin, en 1864. Mon ignorance de cette langue m'empêche de formuler un jugement sur cette

traduction. J'ai chargé jadis M^lle Daniéloff de confronter ma traduction avec celle d'Emin ; je notais au fur et à mesure les divergences que me signalait M^lle Daniéloff.

En 1883 parut la première partie de la traduction française par Dulaurier ; le volume comprend les livres I et II. La présente traduction contient le livre III, qui est le plus important, car il renferme le récit d'événements qui sont beaucoup plus rapprochés de l'auteur ; Asołik est même contemporain et témoin de plusieurs des faits qu'il mentionne ; d'où la très grande valeur de sa chronologie.

Une traduction allemande de l'œuvre d'Étienne de Tarôn fut publiée en 1907, à Leipzig, sous ce titre : *Des Stephanos von Taron armenische Geschichte.* Aus dem altarmenischen übersetzt, von Heinr. Gelzer und Aug. Burckhardt, dans la collection des *Scriptores sacri et profani*. . ., fasciculus IV. Cette publication n'a aucune introduction, aucun commentaire, aucune explication relative à la chronologie, et les dates y sont données comme dans l'original arménien. M. A. Meillet, rendant compte de cette traduction allemande dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, n° du 16 avril 1908, p. 281-282, écrivait : « . . . La traduction allemande qui vient de paraître est complète, mais elle n'est pas satisfaisante. Elle ne comprend que la traduction proprement dite et un index des noms propres ; pas une ligne d'introduction indiquant la part respective des deux auteurs, le regretté Gelzer et M. Burckhardt ; pas une note. Les fautes sont très nombreuses. . . » Et, après être entré dans quelques détails, le savant professeur au Collège de France termine son compte rendu par ces mots : « Ces exemples suffisent pour montrer que, si les personnes qui savent l'arménien pourront s'aider de cette traduction allemande afin de lire le texte plus aisément, on ne devra jamais l'utiliser sans la contrôler

et la confronter avec l'original, ou du moins avec la traduction d'Emin » (p. 282).

## II

Le livre III de l'*Histoire universelle* d'Étienne de Tarôn embrasse un laps de temps allant *grosso modo* de l'an 887 à l'an 1005, c'est-à-dire du début de la dynastie bagratide jusqu'à une date quelconque, qui ne semble pas être capitale dans les annales arméniennes.

Le récit commence à la fondation de la dynastie arménienne des Bagratides, qui régnèrent à Ani, et à l'avènement du premier roi de cette dynastie, Achot Ier. Et, dès le début, un synchronisme est donné, qui prête à discussion.

Asolik rapporte, en effet, qu'Achot le Bagratide restaura la royauté d'Arménie, « événement qui arriva du temps de l'empereur des Grecs Vasil et avec son consentement, en 336 de l'ère arménienne, en 888 depuis la venue de notre Sauveur... la 12e année du pontificat du seigneur Gêorg ».

L'année 336 de l'ère arménienne va du 19 avril 887 au 17 avril 888 J.-C.

Ce synchronisme semble, *a priori*, ne pas pouvoir être admis, car Basile Ier serait mort en 886, d'après les données byzantines. La question vaut d'être exposée avec quelque détail, même si l'on doit présumer que la date indiquée par Asolik est fautive.

Dulaurier (*Recherches sur la chronologie arménienne...*, p. 266-270), traitant de l'« inauguration de la dynastie des Bagratides d'Ani, 885 È. Ch. », reproduit le témoignage de quatre auteurs arméniens : Thomas Ardzrouni, Asolik, Vardan et Kirakos, qui donnent, cela va de soi, des dates différentes, et il

conclut (p. 268-269) : « Au milieu de cette divergence de dates, nous prendrons comme jalon la plus importante, celle du couronnement d'Aschod : 334 È. A. (= 19 avril 885 — 18 avril 886), suivant Guiragos, Samuel d'Ani et Mĕkhithar d'Aïrivank', et 336 È. A. (= 19 avril 887 — 17 avril 888), suivant Açogh'ig et Vartan.

« Mais il y a une circonstance qui exclut forcément le second chiffre 336 et ne laisse subsister que le premier 334, qui est le vrai : c'est que tous les auteurs arméniens sont d'accord pour affirmer que des deux souverains qui décernèrent à Aschod le titre de roi, le calife et l'empereur, celui-ci était Basile le Macédonien. Or, Basile mourut le 11 mars 886, vers la fin de 334 È. A. Nous fixerons donc, comme l'a fait Tchamitch (t. II, p. 703, et t. III, Tables, p. 107), l'avènement d'Aschod dans l'intervalle écoulé de la fin d'avril 885 au commencement de mars 886. Il mourut en 339 È. A. (= 18 avril 890 — 17 avril 891), à l'âge de soixante et onze ans, après en avoir régné cinq, suivant Guiragos et Vartan, ou quatre, suivant Açogh'ig, c'est-à-dire après quatre ans révolus et dans la cinquième année en cours. »

H. Daghbaschean (*Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni...*, Berlin, 1893, p. 71 et n. 2), lui aussi, est pour la date de 885. Je résume sa note 2 de la page 71 : Sur la date du couronnement d'Achot, les sources ne sont pas d'accord. Jean catholicos ne fixe pas la date de cet événement, mais il dit : le grand empereur grec Basilios fit amitié avec notre roi Achot et lui jura fidélité et amour. — Asolik et Vardan rapportent qu'Achot fut couronné roi du vivant de l'empereur Basilios. Or, l'empereur Basilios est mort le 29 août 886[1], de

[1] Ce n'est pas la date admise par Dulaurier.

sorte que le 29 août 886 est le terminus *ad quem* pour le couronnement d'Achot. On pourrait prétexter que Jean catholicos a confondu l'empereur Basilios avec son fils et successeur Léon. Mais Daghbaschean estime que le témoignage de Thomas Ardzrouni, une source de premier ordre, établit, sans réplique, qu'Achot a été couronné roi du vivant de Basile. D'accord avec Thomas, Étienne Orbélian dit qu'Achot fut couronné roi d'Arménie en 885.

Par contre, poursuit Daghbaschean, des sources de deuxième et de troisième ordre, comme Asolik et Vardan, établissent qu'Achot fut couronné roi en 336 È. A. = 887 J.-C., et le P. Alichan (Huschikĕkh, I, 496) s'en tient à cette date fausse, sans dire ses raisons pour cela; raison de plus pour que Daghbaschean tienne cette opinion pour erronée et arbitraire. Il fait remarquer, en second lieu, que Jean catholicos et, après lui, Vardan rapportent que Ise (Iça) Ibn Scheikh apporta la couronne à Achot, et le P. Alichan accepte cette donnée purement et simplement, ce qui est de nouveau une erreur. Car Ise Ibn Scheikh était déjà mort en 882-883.

Telle est l'argumentation de Daghbaschean.

Krumbacher et Gelzer (*Geschichte der byzantinischen Litteratur...*, München, 1897, p. 976 et 1145) indiquent couramment que Basile Ier mourut en 886 et qu'à la même date ses fils et co-régents, Léon et Alexandre, lui succédèrent. L'idée ne leur vient pas de discuter la date.

M. Albert Vogt (*Basile Ier, empereur de Byzance* [*867-886*] *et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle...*, Paris, 1908, p. 335, 423 et *passim*) en fait autant, lorsqu'il imprime, p. 335 : « ... Comme au début de son règne, il (Basile Ier) chercha plutôt à contracter alliance pour lutter contre le péril arabe. Cette fois il se tourna du côté de l'Arménie. C'est vers cette

époque, entre la fin de 885 et le commencement de 886, qu'il traita avec Achod « son très aimé fils » en lui envoyant la couronne que déjà le calife venait de son côté de lui conférer. »

Je ne sais trop comment concilier cette donnée chronologique de M. Vogt avec ce qu'il dit, quelques pages plus haut (*op. cit.*, p. 316) : « Avec l'Arménie, en effet, les relations étaient très courtoises. Aschod Ier Pagratide, créé « prince des princes » en 859 par le calife Motawakkel-Billah, était, personnellement, en excellents termes avec Basile et l'Empereur ne fut pas étranger à l'avènement d'Aschod comme roi en 870, comptant bien pouvoir, par lui, plus aisément surveiller la politique arabe et empêcher l'influence des califes de devenir trop prépondérante sur cet État-frontière de son Empire. De son côté, Aschod ne tardera pas à se tourner vers Constantinople et à demander à Basile l'investiture pour ses États[1]. »

J'aime à croire que la date de 870, indiquée par M. Vogt comme étant celle de l'avènement au trône d'Achot, n'est qu'un pur *lapsus calami* ou une faute d'impression, passée inaperçue ; car cette donnée se concilierait malaisément avec celle de 885-886. D'autant qu'il indique, lui aussi, la date de la mort de Basile, en ces termes (*op. cit.*, p. 423) : « Il (Basile Ier) laissait en mourant la direction générale des affaires tant politiques qu'ecclésiastiques à Stylianos qui devenait, par sa volonté, tuteur de ses enfants. C'était le 29 août 886. Son règne avait duré dix-neuf ans. Il avait environ soixante-quatorze ans d'âge. »

Edouard de Muralt (*Essai de chronographie byzantine...*, Saint-Pétersbourg, 1855, p. 465-466), en réunissant les données des auteurs byzantins, fixe au 29 août 886 la mort de Basile Ier, après un règne de 19 ans (il aurait donc régné de

[1] Ici M. Vogt renvoie à Rambaud, *op. cit.*, p. 500-501.

septembre 867 à août 886). De Muralt ajoute que, d'après Glycas (552, 8), Basile aurait régné 20 ans, ce qui le ferait mourir dans l'espace de temps allant du mois de septembre 886 au mois de septembre 887. Et Glycas seul, parmi les écrivains byzantins, fixe cette durée de 20 ans au règne de Basile Ier; tandis que d'après les autres auteurs byzantins, la durée de son règne aurait été exactement de 18 ans, 11 mois et 5 jours. M. Charles Diehl veut bien me faire observer que le témoignage de Glycas est sans valeur; il en va de même pour celui de la *Chronique* dite de Nestor (*infra*, p. XIX). D'après les auteurs byzantins les plus autorisés, en particulier d'après la *Vita Euthymii*, il faut admettre jusqu'à mieux informé que Basile Ier est mort d'un accident de chasse le 29 août 886.

Elie bar-Šinaya (*La Chronique...*, traduite par L.-J. Delaporte..., Paris, 1910, p. 115), né en 975 J.-C., mort vers 1056, rapporte, en indiquant ses sources, qu'en l'an 273 (commençant le 8 juin 886 de J.-C.), «Basile, roi (des Romains), fut tué et son fils Léon régna après lui». D'après ce chronographe syriaque, Basile Ier est donc mort dans l'espace de temps allant de juin 886 à juin 887. Sa mort peut être survenue en août 886.

Le mémorial de l'évangile arménien, dit de Moscou, nous apprend que la copie de ce manuscrit fut exécutée en l'an 336 È. A., qui va du 19 avril 887 au 17 avril 888 de J.-C., sous le principat d'Achot, «prince des princes». Donc, pour le scribe de ce mémorial, au moment où il achevait sa copie, en 336 de l'ère arménienne, Achot n'était pas encore roi, puisqu'il le qualifie, à bon escient selon toute vraisemblance, de «prince des princes». On pourra objecter, il est vrai, que l'auteur de ce mémorial, employant le langage de la chancellerie byzantine, continuait à désigner comme «prince des princes»

(ἄρχων τῶν ἀρχόντων) le roi bagratide lorsque celui-ci était couronné *roi* depuis longtemps. On en verra de nombreux exemples dans le *De Caeremoniis* de Constantin Porphyrogénète, entre autres, II, ch. 48 ; dans le *De Administrando Imperio*, 44, où le roi Achot est dénommé « prince des princes ».

Basile serait mort en 887, d'après la *Chronique* dite de Nestor (traduction Louis Leger..., Paris, 1884, p. 18 et 275) ; et cette chronique daterait du XIe-XIIe siècle.

Or, c'est précisément cette date de 336 È. A. qu'Asolik indique comme étant celle de l'avènement d'Achot Ier.

Étienne Asolik de Tarôn termine le livre II de son *Histoire universelle* en mentionnant que, sous le règne de Basile [Ier], Achot devint roi de la Grande Arménie. Selon toute vraisemblance, Asolik ne consulte pas les mêmes sources pour le livre II et pour le livre III de son *Histoire;* et l'on pourrait, jusqu'à un certain point, admettre que, pour le début du règne d'Achot, on aurait un résidu d'erreur chronologique, provenant des listes chronologiques antérieures, alors que, dans la suite, Asolik, écrivant une œuvre plus personnelle, corrige ses dates. Comme Jean catholicos ne donne pas de dates, on est autorisé à supposer qu'Asolik doit les renseignements relatifs à cette époque à l'histoire de Chapouh Bagratouni. Le jour où le texte de cet écrivain sera connu, la difficulté sera levée.

## III

*Vie et œuvres d'Étienne de Tarôn.* — Dès que l'on aborde l'histoire littéraire de l'Arménie, on est frappé de l'extrême disette de renseignements biographiques relatifs aux auteurs de ce pays. On ne sait pour ainsi dire rien de précis sur Łazar de Pharbi ou Moïse de Khorên, sur Fauste de Byzance ou


IMPRIMERIE NATIONALE.

Étienne Asołik de Tarôn. C'est dire qu'il faut se résoudre d'avance à rester dans cette quasi ignorance, plutôt que de chercher à y remédier par des hypothèses aventureuses.

Emin, dans l'introduction de sa traduction d'Asołik, et M. Malkhasiants, dans la préface à son édition de cet historien, ont consacré de nombreuses pages à discuter et à écrire la biographie d'Étienne de Tarôn. Il suffit d'y renvoyer le lecteur et d'indiquer, en deux mots, en quoi consiste la thèse d'Emin, et par quels arguments M. Malkhasiants prétend la réfuter.

A la fin du xe et au début du xie siècle, écrit en substance Emin, était célèbre Stéphannos (Étienne), surnommé *Taronetsi*, parce qu'il était originaire du Tarôn, — et *Asołik*, parce qu'il était très versé dans l'art des chants religieux (du verbe ասողել)[1]. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; mais, au livre III, chap. vii, Asołik, en parlant d'Anania catholicos, des moines et des vardapets célèbres à ce moment-là, dit que lui-même, dans sa jeunesse, a vu de ses propres yeux ces vardapets déjà vieux, et qu'il a goûté à leurs paroles. Comme on ne sait pas exactement de quels vardapets il est question, il est malaisé de fixer une date précise.

Emin cite ensuite un passage de Grégoire Majistros[2], d'après lequel Étienne de Tarôn était vieux entre 1041 et 1057. Puisque Asołik parle d'Anania catholicos comme d'un contemporain qu'il connaît (ce catholicos est monté sur le trône pontifical en 943) et puisque les moines et les vardapets, vus et entendus

[1] Ce verbe ասողել ne figure pas au dictionnaire. M. Mélik David bey a bien voulu mettre à ma disposition le manuscrit d'un dictionnaire arménien-français qu'il prépare et où il explique qu'Asołik (ասողեկ) est le diminutif de ասող (asoł) «diseur», «conteur», «raconteur»; le surnom d'Étienne de Tarôn signifierait donc à peu près : le petit conteur, le petit raconteur. Cette interprétation exclurait toute idée de chants religieux.

[2] Les écrivains arméniens orthographient indifféremment : Majistros (Մաժիստրոս) et Magistros (Մագիստրոս).

par le jeune Asołik, vivaient vers 943, Emin n'hésite pas à conclure qu'à cette date Asołik pouvait avoir une quinzaine d'années.

D'autre part, Grégoire Majistros a commencé d'écrire en 1041; d'après sa lettre, Asołik aurait encore été en vie entre 1041 et 1045. Et Emin de conclure : puisque Asołik avait 15 ans en 943 et qu'il vivait encore entre 1041 et 1045, on devra reconnaître qu'il mourut âgé d'environ 117 ou 122 ans.

M. Malkhasiants ne saurait se résoudre à admettre ces conclusions d'Emin, et il réfute (p. ժ) ses hypothèses : 1° parce que rien ne prouve que le catholicos Anania fut le contemporain d'Asołik; 2° parce que le catholicat d'Anania est pris par Emin comme une date limite et que ce dernier savant en conclut arbitrairement qu'Asołik devait avoir 15 ans en 943.

Je ne reproduirai pas dans le détail l'argumentation de M. Malkhasiants, ce qui entraînerait beaucoup trop loin. Emin, se basant sur un passage de Grégoire Majistros, fait mourir Asołik entre 1041 et 1045. Mais le même Grégoire a écrit jusqu'en 1057, et l'on pourrait aussi bien dire qu'Étienne de Tarôn était encore vivant à cette date.

Laissant de côté toutes ces hypothèses, M. Malkhasiants s'exprime ainsi : en plaçant la date de la naissance d'Asołik en 928, il aurait eu 76 ans en 1004, date où s'arrête son histoire; mais le style vigoureux de l'auteur montre qu'il n'est pas d'un vieillard de 76 ans; quant à une longévité de 117 ou 122 ans, cela paraît tout à fait invraisemblable à M. Malkhasiants et il conclut : les dates de la naissance et de la mort d'Etienne de Tarôn sont inconnues : tout ce qu'on peut affirmer, avec assez de vraisemblance, c'est qu'il est né après 927.

Garegin Zarbhanalean, dans son *Histoire de la littérature arménienne ancienne* (Venise, 1897), p. 551-552 (en armé-

nien), ne fait pas grandement avancer la question, dans la notice qu'il a consacrée à Asolik, lorsqu'il dit de lui qu'il fit ses études à Ani, qu'il fut ordonné prêtre et qu'il devint un précieux auxiliaire du catholicos Sargis ; il connut les vieux moines et les vardapets célèbres de ce temps-là, ainsi que le supérieur de Kamrtjadsor, Stéphannos Hogévor, et Moïse vardapet, qui se réunirent à Ani pour juger Vahan catholicos et son protecteur Abousahl, roi du Vaspourakan, qui partageait les idées hétérodoxes de Vahan.

Alichan (*Haÿapatoum*, I, p. 214) ne permet pas davantage de résoudre le problème ; il le compliquerait plutôt. Il rappelle que Grégoire Majistros nomme Étienne de Tarôn : Asolnik, et on croit qu'il était chantre et originaire du Tarôn. Mais, écrit Alichan, une liste des historiens[1] distingue deux Étienne : l'un, Asolik vardapet; l'autre, Stéphannos Taronetsi, historien, qui écrit à la demande de Sargis catholicos. Asolik est le premier qui ait lu les historiens arméniens, au nombre de neuf : cinq sont du IVe et du Ve siècle; les autres sont : Sebêos, Łéwond, Chapouh et Jean catholicos.

M. Conybeare (*Rituale Armenorum*, p. XXXIII) estime qu'Étienne Asolik dut écrire son histoire entre 991 et 1019. C'est à une solution analogue que nous nous arrêterons. Voici en effet les données positives que l'on possède et qui montrent qu'Asolik a vécu durant la seconde moitié du Xe siècle et les premières années du XIe.

Au chapitre VII de son *Histoire universelle* (liv. III), Étienne Asolik de Tarôn, après avoir rapporté la défaite de Bêr, signale qu'à l'époque du catholicos Anania (943-967) les établissements monastiques étaient florissants en Arménie ; il en visita

[1] Alichan se garde bien de dire ce qu'est cette liste d'historiens et quelle autorité peut lui reconnaître.

quelques-uns, et il était au milieu des frères, lors d'un certain carême, lorsqu'il prit des notes sur ces monastères (*infra*, p. 31); quelques lignes plus bas, il ajoute que Moïse de Tarôn, supérieur d'un couvent situé dans le canton de Kharpert, prolongea ses jours jusqu'à l'époque d'Asolik (*infra*, p. 32). Quelques pages plus loin, après avoir cité l'ouvrage d'Anania de Narek contre les Thondrakiens, Étienne de Tarôn rappelle que, dans sa jeunesse, il a visité quelques-uns de ces Pères, qui étaient déjà avancés en âge. De ces deux faits, il résulte que, en 967, Étienne avait au moins une vingtaine d'années; il est impossible de préciser davantage.

A la fin du chapitre IX (*infra*, p. 47), Étienne signale qu'il fut le compagnon de Jérémie, du couvent de Théléniq, et d'autres religieux qui honorèrent le monachisme arménien au temps du catholicos Khatchik Ier (972-992).

Enfin, le mémorial de l'œuvre d'Asolik (*infra*, p. 171) nous apprend qu'il écrivit ce livre d'histoire à la demande du catholicos Sargis (992-1019), et il donne le synchronisme de la 13e année du pontificat du seigneur Sargis, soit 992 + 13 = 1005. C'est à cette date que s'arrête l'*Histoire* d'Étienne de Tarôn; cela ne signifie évidemment pas qu'il mourut quelques jours après. Il ne mentionne ni la démission de Sargis, survenue en 1019, ni la fin du règne de Gagik Ier, mort en 1020; mais ceci n'autorise aucune conclusion.

Une date, donnée à la fin du chapitre XLVI, pourrait laisser entendre qu'Asolik vivait encore en 1023. Le texte porte : « Gourgên meurt en 452 de l'ère (= 21 mars 1003 — 19 mars 1004 de J.-C.), et Sénéqérim a le trône de la royauté vingt ans », ce qui porterait à 1023-1024 la mention de la fin du règne de Sénéqérim. M. Malkhasiants a discuté ce renseignement dans son édition d'Étienne de Tarôn, p. 393, n. 146. Le savant

éditeur dit que le texte arménien porte bien *ամն ի* ; mais, dans l'écriture erkathagir, une lecture ԱՄԱՍ Ի peut très bien se confondre avec une autre lecture, beaucoup plus vraisemblable : ԱՄ ՄԻ, par suite de la grande resemblance qu'il y a entre Ա et Մ dans les manuscrits. Et, au lieu de lire *ամն ի* « vingt ans », il propose d'entendre *ամ մի* « une année », ce qui donne au texte d'Asołik un sens tout autre et plus vraisemblable : Gourgên mourut en 1003-1004 et Sénéqérim occupa le siège royal un an... jusqu'à la fin du récit d'Asołik, qui s'arrête en 1004-1005. Ceci ne veut pas dire que Sénéqérim n'ait pas encore régné plusieurs années après l'an 1004-1005. Du reste, aucun fait certain ne prouve qu'Étienne Asołik ait atteint en 1023 un âge invraisemblable.

Alichan (*Aïrarat*, p. 547-549) introduit, il est vrai, une autre donnée. Il rapporte « l'histoire de la Sainte Croix et comment on la porta dans la province d'Archarouniq, à Kamrtjadsor ». C'était lors d'une invasion des Persans en Arménie; je cite textuellement (*Aïrarat*, p. 549, col. *u*, les trois premières lignes) : *Եւ առին Պարսիկքն զԿարս և զԿապոյտ և զԿեչրոր և զԿաղզվան. և յայսմ աւուրքս վախճանեցաւ Հայր վանացն Ստեփանոս, որ և Ասղնիկ*, ce qui se traduit littéralement : « Et les Persans prirent Kars et Kapoyt et Kétchror et Kałzvan; et en ces jours mourut le père du couvent, Étienne, qui [est] aussi Asłnik. » Alichan signale que ce renseignement a été puisé par lui à une source toute nouvelle, un précieux manuscrit que venait d'acquérir la bibliothèque des PP. Mkhitharistes de Saint-Lazare près Venise. Mais, conformément à son habitude, il ne donne aucune notice sur ce manuscrit, sur son contenu, sur son âge probable, sur son importance, sur le degré de confiance qu'on peut lui accorder. Or, d'après l'*Histoire d'Arménie* de Tchamitch, t. II, p. 901 et suiv., la seule campagne

ou invasion des Persans en Arménie qui puisse cadrer avec le renseignement fourni par Alichan, eut lieu en 1021 de J.-C. Et si l'on admet ce synchronisme, on pourra en effet conclure qu'Asolik mourut en 1021.

Indjidjian, dans sa *Nouvelle Géographie*, p. 189, signale que la tradition arménienne prétend voir à Mouch, dans le cimetière du couvent des Saints-Apôtres, les tombeaux d'Étienne Asolik de Tarôn, de Moïse de Khorên, d'Eznik, de David Anhalt, etc. Je crois que cette tradition a besoin d'être vue de très près, ainsi, du reste, que les pierres tombales dont il est question.

En tous cas, aucune pierre tombale, aucune inscription funéraire relative à l'un quelconque de ces personnages ne figure dans le *Vimakan taregir* que publiait récemment M. K. Kostaneants (Petropoli, 1913)[1].

Étienne Asolik de Tarôn a toujours été considéré comme l'auteur de l'*Histoire universelle* qu'on place sous son nom. Garegin Zarbhanalean[2] signale que quelques écrivains lui attribuent une *Explication du Prophète Jérémie*, en se basant, pour avancer cette affirmation, sur un passage de la lettre de [Grégoire] Magistros à Gêorg vardapet. On ne possède pas une telle œuvre dans la littérature arménienne; les catalogues de manuscrits signalent bien l'existence d'une *Explication du Prophète Jérémie*, mais elle est attribuée à Mkhithar Goch. Voici, du reste, le passage de Grégoire Magistros, relatif à cet ouvrage. Il est extrait de la lettre 55 (ԾԵ), adressée par Grégoire à Gêorg vardapet, au sujet de l'explication du prophète Jérémie :

[1] Sur la valeur et l'intérêt de cette publication, cf. A. Meillet dans *Journal asiatique*, 1913, II, p. 687-688.

[2] *Հայկական հին դպրութեան պատմութիւն* (դ-ժդ դար)... 2e éd. (Venise, 1897), t. I, p. 554.

*Վասն որոյ բանս հայցէ ի քէն զմեկնութիւն Յրեմիայի մարգարէի, զոր գրեալն է Ասողնկայ երջանիկ ծայրագոյնն ծերոյ շնորհել մեզ։ Եթէ տակաւին մնասցես ի կենցաղումս, ստուգութեամբ տացուք դարձեալ ի ձեռս քո, ապ՚եթէ առ Տէր երթալով, ըստ հարցն հաբկաւոր կրից ոչ պատկառիմք ի քէն . . .* [1] : « A cause de cela, le but de ma lettre est de te demander le commentaire de Jérémie le Prophète, qu'a écrit l'heureux vieillard, très vieux, Asolik, et dont il nous a gratifiés. Si tu en as encore envie, sûrement nous te le rendrons; mais si tu vas au Seigneur, nous ne te ménagerons pas la déférence due d'après les Pères... » Cette lettre n'est pas datée.

## IV

La très grande importance du livre III de l'histoire d'Étienne de Tarôn n'est plus à prouver aujourd'hui. Sans aller jusqu'à prétendre, comme le fait Emin, dans la préface à sa traduction russe, qu'Asolik est le témoin des événements qu'il rapporte en ce troisième livre, on conviendra à tout le moins qu'il put être très bien renseigné sur une bonne partie des faits qu'il relate, et que, pour les événements dont il n'a pas été le contemporain, il a su s'entourer des garants nécessaires.

Asolik est l'historiographe des rois arméniens de la famille Bagratouni (Bagratide) qui régnèrent à Ani, de la fin du IXe siècle à la seconde moitié du XIe, comme Thomas Ardzrouni fut l'historiographe de la dynastie arménienne des Ardzrouniq, qui régnait dans le Vaspourakan, à Ostan et à Van, à la même époque. Tous deux constituent des sources de premier ordre pour l'histoire de l'Arménie aux IXe, Xe et XIe siècles.

[2] Cf. Գրիգոր Մագիստրոսի Թղթեր ը. . . , éd. K. Kostanéants (Alexandrapôl, 1910), in-8°, p. 128.

L'histoire d'Asolik ne renferme pas seulement l'histoire de l'Arménie proprement dite. Par sa position géographique, l'Arménie touche à de puissants empires voisins, Byzance et Bagdad, et elle était en relations constantes avec les roitelets et les gouverneurs qui étaient plus ou moins dans la dépendance du khalife ou de l'empereur. C'est dire que l'histoire de l'Arménie de ce temps-là est dans une relation permanente avec l'histoire de l'empire byzantin, avec celle du sultanat de Bagdad, avec l'histoire moins connue des princes persans, turcs et autres de l'Aderbeidjan, de la Mésopotamie supérieure, du Caucase méridional. Asolik donne d'intéressants détails sur les empereurs byzantins Basile Ier, Léon, Basile II. En parlant de ce dernier, il ne pouvait manquer de traiter des Bulgares, de leur pays, de leurs rois, de la lutte qu'ils soutinrent contre le puissant basileus de Constantinople.

En racontant comment Basile Ier qui était, dit-on, d'origine arménienne, transplanta en Macédoine une partie du peuple arménien, Étienne de Tarôn expose les persécutions religieuses que les Arméniens subirent du fait du métropolite de Sébaste (III, chap. xx) et, en rapportant (III, chap. xxi) la réponse que le catholicos d'Arménie adressa au métropolite de Sébaste, notre auteur nous donne un document de tout premier ordre sur la dogmatique et la foi monophysite des Arméniens au xe siècle.

D'autre part, en mentionnant certains phénomènes météorologiques, des tremblements de terre, dument constatés et datés par ailleurs, Asolik prouve que sa chronologie est exacte et qu'il est digne de confiance. C'est du reste le premier écrivain arménien, si paradoxal que cela puisse paraître, en qui l'on puisse se fier pour ce qui concerne les dates qu'il cite. Sebêos a une valeur historique incontestable; Jean VI le catholicos est également très précieux; ni l'un ni l'autre ne donnent de dates

à l'appui des événements qu'ils relatent. Asolik au contraire cite rarement un fait historique sans l'accompagner des données chronologiques les plus exactes. S'il se rencontre, de ci de là, quelque désaccord avec d'autres sources, quelque erreur apparente ou réelle, la raison en est sans doute à chercher dans des fautes de copiste ou d'éditeur.

# BIBLIOGRAPHIE.

On n'indiquera dans cette bibliographie que les ouvrages pouvant directement intéresser l'étude du livre III de l'*Histoire* d'Étienne de Tarôn. La plupart de ces livres renferment eux-mêmes des indications bibliographiques que l'on pourra consulter aisément.

## 1. *Éditions arméniennes.*

*Տիեզերական պատմութիւն Ստեփաննոս վարդապետի տարօնեցւոյ, ի լոյս ընծայեաց հանդերձ ծանօթութեամբք Կարապետ վարդապետ Շահնազարեանց՝ միաբան սրբոյ Էջմիածնի...* Paris, 1859, in-16, p. 136-277 (édition Chahnazariants).

*Ստեփանոսի Տարոնեցւոյ ասողկան պատմութիւն տիեզերական. երկրորդ տպագրութիւն.* Saint-Pétersbourg, 1885, in-8°, p. 147-286 (édition Malkhasiants).

## 2. *Traductions.*

*Всеобщая исторія Степ'аноса Таронскаго Асох'ика по прозванію писателя XI столѣтія* переведена съ армянскаго и объяснена Н. Эминымъ... Moscou, 1864, in-8°, XVIII + 335 p. (traduction russe d'Emin).

*Histoire universelle*, par Étienne Açogh'ig de Daron. Traduite de l'arménien et annotée par E. Dulaurier, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes. Première partie. Paris, 1883, in-8°, 204 p. [livres I et II]. (Publications de l'École des langues orientales vivantes, première série, t. XVIII.) [Les notes qui accompagnent ce volume peuvent être consultées avantageusement pour certains passages du livre III.]

*Des Stephanos von Taron armenische Geschichte.* Aus dem altarmenischen übersetzt von Heinr. Gelzer und Aug. Burckhardt. Leipzig, 1907, in-16, 250 p. [Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana. Scriptores sacri et profani... fasciculus IV.]

## 3. *Travaux auxiliaires*

A. *En arménien* (ordre chronologique) :

*Հայոց վանքերը, համառօտ տեսութիւն.* Կ. Կոստանեանց. Մոսկով, 1886, in-8°, 99 p. [*Les couvents arméniens*, par K. Kostaneants, Moscou.]

*Տեղեկութիւն[ք] ի գիրս պատմութեան Ստեփանոսի Տարօնեցւոյ ասողկ կոչեցեալ.* La préface est signée : Նորայր Ն. Բիւզան[դ]ացի, Stockholm, 10 novembre 1888, in-8°, 44 p. [Renseignements relatifs au livre d'histoire de Stéphanos de Tarôn, surnommé Asolik, par Norayr (Néandre) de Byzance.]

Գրիգոր Մագիստրոսի Թղթերը... *Lettres de Grégoire Magistros*, publiées par K. Kostaneants, Alexandropol, 1910, in-8°, 48 + 352 p.

Վիմական տարեգիր. ցուցակ ժողովածոյ արձանագրութեանց Հայոց, կազմեաց Կ. Կոստանեանց (Saint-Pétersbourg, 1913), in-8°, XXXI + 292 p. [Bibliotheca armeno-georgica, II.] (Recueil d'inscriptions arméniennes, publié par K. Kostaneants.)

B. *En français* (ordre chronologique) :

Saint-Martin (J.). *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*... (Paris, de l'Imprimerie Royale), in-8°, t. I, 1818; t. II, 1819.

d'Ohsson (C.). *Des peuples du Caucase* et des pays au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, dans le X^e siècle, ou *Voyage d'Abou-el-Cassim.* (Paris, Firmin-Didot), 1828, in-8°, XXII + 284 p.

Lebeau. *Histoire du Bas-Empire.* Nouvelle édition revue entièrement, corrigée et augmentée d'après les historiens orientaux, par M. de Saint-Martin... (Paris, Firmin Didot frères), in-8°, t. XIII, 1832; t. XIV, 1833.

Defrémery. *Mémoire sur la famille des Sadjides.* (Extrait du n° 11 de l'année 1847 du *Journal asiatique.*)

Brosset. *Histoire de la Géorgie* depuis l'antiquité jusqu'au XIX^e siècle, traduite du géorgien... 1^re partie. Histoire ancienne, jusqu'en 1469 de J.-C. (Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1849), in-4°, CCXIV + 694 p.

Brosset. *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie* depuis l'antiquité jusqu'en 1469 de J.-C. (Saint-Pétersbourg, de l'imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1851), in-4°, 494 p.

Defrémery. *Mémoire sur les émirs al-Oméra.* (Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1^re série, t. II, p. 105-196, 1852.)

Muralt (Edouard de). *Essai de chronographie byzantine* pour servir à l'examen des Annales du Bas-Empire et particulièrement des chronographes slavons, de 395 à 1057. (Saint-Pétersbourg, 1855), in-8°, p. 425-888.

Chahnazarian (G. v.). *Esquisse de l'histoire de l'Arménie.* Coup d'œil sur l'Arménie ancienne et sur son état actuel. (Paris, Ch. Meyrueis et C^ie, 1856), in-8°, 123 p.

Dulaurier (Édouard). *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale,* avec des notions additionnelles sur l'origine de cette liturgie, les sept sacrements, les observances, la hiérarchie ecclésiastique, les vêtements sacerdotaux et la forme intérieure des églises chez les Arméniens, 2^e édition revue et corrigée. (Paris, A. Franck, 1857), in-12, 186 p.

Dulaurier (Édouard). *Recherches sur la chronologie arménienne technique et historique.* Ouvrage formant les prolégomènes de la collection intitulée Bibliothèque histo-

rique arménienne. Tome 1er. Chronologie technique. (Paris, Imprimerie impériale, 1859), in-4°, XX + 424 p.

BROSSET. *Les ruines d'Ani*, capitale de l'Arménie sous les rois bagratides, aux xe et xie s., histoire et description. (Saint-Pétersbourg, Riga, Leipzig, 1861), in-4°, XVI + V + 176 p. + un atlas oblong de XLV pl.

BARBIER DE MEYNARD (C.). *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse* et des contrées adjacentes, extrait du *Mo'djem el-Bouldan* de *Yaqout*, et complété à l'aide de documents arabes et persans pour la plupart inédits. (Paris, Imprimerie impériale, 1861), in-8°, XXI + 639 p.

BROSSET. *Notice sur l'historien arménien Thoma Ardzrouni*, xe s. (lu le 12 décembre 1862), dans *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, col. 538-554.

BROSSET. *Sur les couvents arméniens d'Haghbat et de Sanahin* (lu le 25 avril 1862), dans *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, col. 215-231. Voir les références bibliographiques qui y sont indiquées.

*Recueil des historiens des croisades*, publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Documents arméniens*. Tome I. (Paris, Imprimerie impériale, 1869), in-fol. CXXIV + 855 p. [La Préface est signée : Ed. DULAURIER.]

RAMBAUD (Alfred). *L'Empire grec au dixième siècle*. Constantin Porphyrogénète... (Paris, F. Vieweg, 1870), in-8°, XIV + 551 p.

STOKVIS (A.-M.-H.-J.). *Manuel d'histoire, de généalogie et de chronologie de tous les États du globe*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. (Leide, E. J. Brill, 1888), t. I, en particulier p. 76-104.

SCHLUMBERGER (Gustave). *Un empereur byzantin au dixième siècle*. Nicéphore Phocas... (Paris, Firmin-Didot et Cie, 1890), gr. in-8°, IV + 779 p.

— *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares. Luttes civiles contre les deux Bardas. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II, le Tueur de Bulgares. (969-989). (Paris, Hachette, 1896), in-8°, VI + 799 p.

— *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*. Seconde partie. Basille II, le Tueur de Bulgares. (Paris, Hachette, 1900), in-8°, VI + 653 p. [raconte les événements allant du printemps 989 au mois de décembre 1025].

SALMON (Georges). *L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh*, d'ABOÛ BAKR AḤMAD IBN THÂBIT AL-KHATÎB AL BAGDÂDHÎ (392-463 H. = 1002 - 1071 J.-C.). (Paris, E. Bouillon, 1904), in-8°, 206 + ٤٣ p.

DIEHL (Charles). *Figures byzantines...*, 2e édition. (Paris, A. Colin, 1906), in-16, 342 p.

CHRISTENSEN (Arthur). *L'Empire des Sassanides*, le peuple, l'État, la Cour. (København, 1907), in-4°, 120 p. [Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Danemark, Copenhague, 7e série, section des Lettres, t. I, n° 1.]

SERRUYS (D.). *De quelques ères usitées chez les chroniqueurs byzantins*, dans *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 1907, p. 151-189.

— *Les transformations de l'*Aera Alexandrina minor, *ibid.*, p. 251-264.

VOGT (Albert). *Basile Ier*, empereur de Byzance (867-886), et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle. (Paris, A. Picard et fils, 1908), in-8°, XXXII + 445 p.

ASLAN (Kévork). *Études historiques sur le peuple arménien.* (Paris, G. Dujarric, 1909), in-8°, XXV + 339 p. [Volume qui ne serait pas dépourvu d'intérêt et d'originalité, mais qui fourmille de fautes d'impression.]

ORMANIAN (Malachia). *L'Église arménienne.* Son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent. (Paris, Leroux, 1910), in-8°. X + 192 p.

DIEHL (Charles). *Manuel d'art byzantin.* (Paris, A. Picard et fils, 1910), in-8°, XI + 837 p.

TOURNEBIZE (Fr.). *Histoire politique et religieuse de l'Arménie.* Tome I. Depuis les origines des Arméniens jusqu'à la mort de leur dernier roi (l'an 1393). Avec une table alphabétique des noms et des matières, et trois cartes. (Paris, Firmin-Didot et Cie [1910]), in-8°, 872 p.

MACLER (Frédéric). *Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe et en Arménie turque* (juillet-octobre 1909). (Paris, Impr. nationale), in-8°, 135 p. et 26 fig. [Extrait des *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, nouv. série, fasc. 2, 1910.]

— *Notices de manuscrits arméniens vus dans quelques bibliothèques de l'Europe centrale...*, dans *Journal asiatique*, 1913, t. II, p. 229-284 et 559-686. [En tirage à part, 1 vol. in-8° de 184 p.]

RAMBAUD (Alfred). *Histoire de la Russie*, depuis les origines jusqu'à nos jours... 6e édition, revue et complétée jusqu'en 1913, par Émile HAUMANT... (Paris, Hachette, 1914), in-16, 963 p.

MACLER (Frédéric). *Les couvents arméniens*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. LXXIII (1916) p. 283-318.

C. *En allemand* (ordre chronologique) :

MIRCHOND'S *Geschichte der Sultane aus dem Geschlechte Bujeh.* Persisch und deutsch, von Friedrich WILKEN... (Berlin, 1835), in-4°, 120 p.

NEUMANN (Carl-Friedrich). *Versuch einer Geschichte der armenischen Literatur*, nach den Werken der Mechitaristen frei bearbeitet. (Leipzig, 1836), in-8°, XII + 308 p.

JIREČEK (Constantin Jos.). *Geschichte der Bulgaren.* (Prag. F. Tempsky, 1876), in-8°, XI + 586 p.

Ter-Mikelian (Dr Aršak). *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen* (vom IV. bis zum XIII. Jahrhundert). (Leipzig, G. Fock, 1892), in-8°, 121 p.

Ter-Mkrttschian (Karapet). *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche* und verwandte ketzerische Erscheinungen in Armenien. (Leipzig, J. C. Hinrichs, 1893), in-8°, XII + 163 p.

Daghbaschean (H). *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratuni.* (Berlin, Mayer und Müller, 1893), in-8°, XIV + 106 p.

*Grundriss der iranischen Philologie,* unter Mitwirkung von Chr. Bartholomae, C. H. Ethé..., herausgegeben von Wilh. Geiger und Ernst Kuhn. (Strasbourg, K. J. Trübner, 1895-1901), 2 vol. in-8°. [Sur les Bouyîdes ou Dailamites, voir t. II, p. 564-566.]

Hübschmann (H.). *Armenische Grammatik.* I. Theil. Armenische Etymologie. (Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1897), in-8°, XXII + 575 p.

Krumbacher (Karl). *Geschichte der byzantinischen Litteratur,* von Justinian bis zum Ende des Oströmischen Reiches (527-1453). Zweite Auflage, bearbeitet unter Mitwirkung von A. Ehrhard..., H. Gelzer. (München, C. H. Beck, 1897), in-8°, XX + 1193 p. [P. 974-998 : Der Höhepunkt oströmischer Machtfülle unter der armenischen Dynastie (867-1025).]

Marquart (Dr J.) *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenacʿi.* Mit historisch-kritischem Kommentar und historischen und topographischen Excursen. (Berlin, Weidmann, 1901), in-4°, 358 p. [Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philologisch-historische Klasse. Neue Folge. Band III, Nr 2.]

— *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge.* Ethnologische und historisch-topographische Studien zur Geschichte des 9. und 10. Jahrhundert (ca. 840-940)... (Leipzig, Dieterich, 1903), in-8°, L + 557 p.

Hübschmann (H). *Die altarmenischen Ortsnamen.* Mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens und einer Karte. (Strasbourg, K. J. Trübner, 1904), in-8°, paginé IV-197-490 p. [Sonderabdruck aus dem 16. Bande der Indogermanischen Forschungen von K. Brugmann und W. Streitberg.]

Ter-Minassiantz (Dr Erwand). *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen* bis zum Ende des 13. Jahrhunderts, nach den armenischen und syrischen Quellen bearbeitet. (Leipzig, J. C. Hinrichs, 1904), in-8°, XII + 212 p.

Montzka (Dr H.). *Die Landschaften Gross-Armeniens* bei griechischen und römischen Schriftstellern. (Wien, im Selbstverlage des Verfassers, 1906), in-8°, 19 + 27 p. [Separatabdruck aus dem (28. und) 29. Jahresberichte des öffentlichen Untergymnasiums in der Josefstadt, Buchfeldgasse Nr 4, in Wien.]

Armenische Irenaeus Fragmente, mit deutscher Übersetzung nach Dr W. Lüdtke, zum Teil erstmalig herausgegeben und untersucht, von D. Hermann Jordan... (Leipzig, J. C. Hinrichs, 1913), in-8°, VIII + 222 p.

D. *En anglais* (ordre chronologique) :

RUSSEL (Alex.). *The natural history of Aleppo.* Containing a description of the city... the second edition revised... by Pat. RUSSEL. (London, G. G. and. J. Robinson, 1794), 2 vol. in-4°. [Voir ce qui est dit, t. II, p. 31-33, des Arméniens d'Alep.]

CHAMICH (Michael). *History of Armenia,* from B. C. 2247 to the year of Christ 1780, or 1229 of the Armenian Era, translated from the original Armenian by Johannes AVDALL... to wihch is appended a continuation of the history by the translator, from the year 1780 to the present date. (Calcutta, Bishop's College press, 1827), 2 vol. in-8°.

LANE-POOLE (Stanley). *The Mohammadan dynasties,* chronological and genealogical tables with historical introductions. (Westminster, Archibald Constable and Co. 1894), in-16, XXVIII + 361 p.

ARNOLD (T. W.). *The preaching of Islam.* A history of the propagation of the Muslim faith. (Westminster, Archibald Constable and Co., 1896), in-8°, XVI + 388 p.

CONYBEARE (Fred. C.). *The key of truth,* a manual of the Paulician church of Armenia. The Armenian text edited and translated with illustrative documents and introduction. (Oxford, at the Clarendon press, 1898), in-8°, CXCVI + 201 p. [Voir, à la fin, une *list of works consulted.*]

LYNCH (H. F. B.). *Armenia.* Travels and studies. (London, Longmans, Green and Co. 1901), 2 vol. in-8°.

Le STRANGE (G.). *The Lands of the Eastern Caliphate,* Mesopotamia, Persia, and Central Asia from the Moslem conquest to the time of Timur. (Cambridge, at the University Press, 1905), in-18, XVII + 536 p.

CONYBEARE (F. C.). *Rituale Armenorum,* being the administration of the sacraments and the breviary rites of the Armenian church, together with the Greek rites of Baptism and Epiphany. Edited from the oldest mss... and the east Syrian Epiphany rites, translated by the Rev. A. J. MACLEAN... (Oxford, at the Clarendon press, 1905), in-8°, XXXV + 536 p.

C'est pour moi une satisfaction très vive de pouvoir placer ce travail sous le patronage de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Bien que l'arménien ne compte pas au nombre des disciplines qui y sont enseignées, M. le doyen Alfred Croiset a bien voulu accéder à ma demande de présenter cette traduction annotée d'un des meilleurs chronographes arméniens comme thèse complémentaire de doctorat.

M. le Professeur Charles Diehl a témoigné le plus vif intérêt à mes études et a accepté de lire cette thèse en manuscrit. Les conseils et les indications de ce savant éminent m'ont été des plus précieux.

Je prie ces maîtres d'agréer ici l'expression de ma sincère et profonde reconnaissance.

# HISTOIRE UNIVERSELLE

## PAR ÉTIENNE ASOŁIK DE TARÔN

## TRADUCTION D'ÉTIENNE DE TARÔN[1].

### CHRONIQUÉ PERSONNELLEMENT RÉDIGÉE[2].

## LIVRE III[3].

### TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE III.


I. Préface. — Avènement d'Achot le Bagratide.

II. Règne d'Achot le Bagratide et son époque.

III. Avènement de Smbat; événements accomplis de son temps.


(1) Le texte commence p. 149 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Texte : պատմութիւն ժամանակաց ինքնախօսութեան; c'est ce dernier mot, qui ne figure pas au dictionnaire, que je rends par «personnellement rédigée», des mots ինքն «soi-même» + խօսել «parler», «discourir»; le mot ինքնախօսութիւն peut être transcrit exactement par «autobiographie», mot que l'on ne saurait employer dans le cas présent; les deux premières parties sont empruntées aux historiens anciens; Asołik rédige lui-même cette troisième partie; il est partiellement contemporain des événements qu'il relate. — Emin traduit ainsi ce titre (p. 101) : «Troisième partie de l'histoire des événements contemporains de Stepanos Taronski»; Gelzer et Burckhardt, dans leur traduction (p. 109) ne rendent pas ce sens; ils se contentent de cette paraphrase: «Des Stephanos von Tarôn Geschichterzählung in historischen Büchern». — Les événements racontés dans ce livre III ne sont pas exclusivement connus par la plume d'Asołik. Le règne d'Achot Ier fut écrit par l'historien Chapouh Bagratide, dont le texte est aujourd'hui perdu; Jean VI, catholicos, a rédigé les événements survenus sous les règnes de Smbat Ier et d'Achot II, jusqu'en 920. Asołik décrit une période de 85 ans, allant de 920 à 1005. Cf. toutefois la fin du chapitre XLVI.

(3) Les livres I et II ont été traduits par Dulaurier. Cf. ci-dessus la *Bibliographie*



IMPRIMERIE NATIONALE.

IV. Mort de Smbat et ruine de l'Arménie par l'impie Yousouph, fils d'Abousadj.

V. Martyrs qui furent mis à mort à Dwin par ordre de l'impie Yousouph.

VI. Fuite des deux fils de Smbat; leur retour et avènement d'Achot.

VII. Avènement d'Abas; événements accomplis de son temps. — Vie de solitaires et de moines vivant en communauté.

VIII. Règne d'Achot, fils d'Abas; événements accomplis de son temps et construction d'édifices sacrés.

IX. Pontificat du seigneur Khatchik; construction [par ses soins] de l'église et du palais de la résidence partriarcale, au village d'Argina.

X. Combat des Grecs à Amith; apparition d'un astre; mort de l'empereur Kiwṛ-Jan.

XI. Avènement de Smbat, fils d'Achot; il construit le rempart d'Ani, ainsi que l'Eglise. — Arrivée du curopalate Dawith dans le Chirak.

XII. Arrivée de l'émir Ablhadj en Arménie; il perd ensuite le pouvoir et meurt étranglé.

XIII. Massacre dans le Vaspourakan; les princes [de ce pays] faits prisonniers par Aboutlouph, émir de Gołthn.

XIV. Avènement de Vasil sur les Grecs; tyrannie de Vard; ruine du pays des Grecs.

XV. Dernier combat des Grecs; le tyran Vard est mis en fuite.

XVI. Émirat d'Ibn Khosrov; sa sagesse.

XVII. Avènement d'Abas à Kars; ses œuvres de bienfaisance; il bâtit le couvent de Chirim sous son nom.

XVIII. Arrivée à Dwin d'Ablhadj, fils de Ṛovd; il perçoit des tributs des Arméniens et s'en retourne.

XIX. Ablhadj revient dans le Vaspourakan; sa mort; son fils Mamlan lui succède dans l'émirat.

XX. L'empereur Vasil fait passer en Macédoine une partie des populations arméniennes; persécution par le métropolite de Sébaste.

XXI. Réponse à la lettre du métropolite de Sébaste, écrite par ordre du seigneur Khatchik, catholicos d'Arménie.

XXII. De la mort cruelle du métropolite de Sébaste et des rois Bulgares qui le firent périr.

XXIII. Expédition de l'empereur des Grecs Vasil contre le pays des Bulgares. — Il est battu, mis en fuite et il s'en retourne.

XXIV. Le tyran Vard quitte Bagdad et entre sur le territoire des Romains [Hoṛomos = Roumis = Byzantins].

XXV. Marche de Phokas-Vard; il s'empare du roi Vard et monte lui-même sur le trône.

XXVI. Phokas-Vard arrive avec des troupes sur le bord de la mer; Vasil s'avance et le tue.

XXVII. Apparition d'un astre; tremblement de terre à Constantinople; mort du rebelle Tchortouanêl.

XXVIII. Thewtas est dépouillé de la royauté des Aphkhaz; Bagarat, fils de Gourgen, est mis sur le trône à sa place.

XXIX. Méfaits de Smbat et sa mort.

XXX. Avènement de Gagik, et ce qui arriva de son temps.

XXXI. Mort du seigneur Khatchik.

XXXII. Pontificat du seigneur Sargis.

XXXIII. Seconde expédition de l'empereur Vasil dans le pays des Bulgares; il prend la ville de Vêṛa [1].

XXXIV. Le patrice Jan est envoyé contre les Bulgares; il est fait prisonnier.

XXXV. Expédition de l'armée arabe d'Égypte dans le pays des Grecs; premier et deuxième combats; l'empereur Vasil marche contre eux.

XXXVI. Tremblement de terre dans la Quatrième Arménie.

XXXVII. Seconde expédition de l'armée égyptienne; ce qui se passe à Babylone; mort de Dalasanôs.

XXXVIII. Mort de l'émir Bat; prise [2] de Manazkert; marche de Mamlan à la rencontre du curopalate Dawith.

XXXIX. Le fils de la sœur de Bat, devenu émir, fait sortir de Nphrkert les habitants arabes de cette ville; sa mort à Amith.

XL. Massacre de l'armée géorgienne dans la ville de Khlath.

XLI. Grande bataille entre les Persans et les Chrétiens dans la province d'Apahouniq.

XLII. Vasil envahit de nouveau le territoire des Arabes du côté de la Syrie.

[1] Le ms. porte Vêṛiah. — [2] L'édition de Chahnazarian porte : sac.

XLIII. Mort du grand curopalate Dawith; l'empereur des Grecs, Vasil, se rend en Orient.

XLIV. Gourgen entre dans la contrée de Taÿq et l'armée grecque dans le district de Basen.

XLV. Gagik saccage le district de Tachir et la plaine de Géorgie.

XLVI. De l'ancienneté de la famille des Ardzrouniq, qui, de notre temps, sont devenus rois du Vaspourakan.

XLVII. Le roi Gagik bâtit dans la ville d'Ani la grande église de Saint-Grégoire.

XLVIII. Extinction de la famille princière de Pharisos.

# HISTOIRE D'ÉTIENNE DE TARÔN[1].

## LIVRE III.

### CHAPITRE I.

Préface. Avènement d'Achot le Bagratide.

La diffusion perpétuelle et incessante en nous de la grâce divine, qui émane de l'être suprême, avec une abondance parfaite, avec une splendeur qui s'étend partout, à travers les siècles et les temps, surpasse toutes les pensées des sages et reste inaccessible à l'intelligence humaine. [Dieu] nous a non seulement honorés par la parole pour les choses intelligibles, qui se comprennent[2], mais encore il a orné l'espèce humaine d'après son image immatérielle, d'un aspect seigneurial, de la faculté incessante de penser, de parvenir à la compréhension des choses de l'avenir, et de consigner dans de véridiques histoires la mention des événements passés.

Nous tracerons, à la triple clarté de la Trinité, les récits, sans ombres et sans erreurs, des trois parties de la durée, le passé, le présent et l'avenir. Et par suite, pour le passé, nous ne nous attacherons point aux doctrines mensongères des faux philosophes,

[1] Texte, p. 155 dans l'édition de Maïkhasiants.

[2] Cette *Préface* d'Étienne de Tarôn rappelle, dans le style ampoulé et oratoire du début, la lettre dédicatoire de Moïse de Khorên à Sahak Bagratide (*Histoire d'Arménie*, I, 1). L'obscurité de la pensée se trouve encore accrue par le mauvais état du texte, où il manque certainement plusieurs mots; il est impossible de traduire littéralement et rigoureusement ce style amphigourique. L'éditeur aurait dû lire et imprimer (p. 155, l. 6) ընդ իմանալի au lieu de ընդ իմանալ ի. Le jeu de mots բանիւ (λόγῳ) et բանականն (τὰ λογικα) est intraduisible en français.

qui prétendent que le monde existe par lui-même, que chaque chose se produit par elle-même, sans l'intervention de la Providence; pour le présent, nous éviterons la foi erronée des hérétiques et nous ne nous écarterons pas des bonnes actions. Nous ne nous égarerons pas à la suite des fallacieux discours des païens, qui rejettent l'espoir d'une résurrection, et ne croient point au juste jugement du Christ. Nous, au contraire, ayant les yeux constamment fixés sur le flambeau des préceptes divins et la lumière de la science, nous apprendrons que tout a été tiré du non-être par l'être de Dieu, et surveillé par sa providence; que les patriarches et les justes trouvés louables à ses yeux ont été honorés par lui dans la suite des siècles, illustrés par le souvenir que nous en ont transmis les livres saints. Quant à ceux qui se sont écartés des volontés de Dieu, ils ont été frappés par la colère céleste et ont gardé jusqu'à maintenant un nom de détestable mémoire.

C'est à la lumière de la même science, que nous connaissons, dans le présent, la voie véritable qui est le Christ lui-même, par qui nous sommes conduits vers le Père, en nous tenant loin de l'incrédulité des païens et des erreurs trompeuses des hérétiques. C'est par la même lumière, combinée avec l'espérance de ce que nous serons un jour, que nous apercevons, d'un œil pénétrant, ce qui doit arriver, au jour de la rénovation des créatures. Tel est le secret[1] des chrétiens, celui par lequel nous racontons le passé et nous prédisons l'avenir, d'après le Dieu distributeur de grâces.

## CHAPITRE II[2].

Règne d'Achot le Bagratide, et son époque[3].

Tout le monde sait que trois familles ont régné sur l'Arménie, à trois époques différentes : celle des Haÿkaziants (Haïciens), celle

[1] Ou : le mystère, le mot arménien խորհուրդ signifiant à la fois : pensée, avis, sacrement, symbole, mystère.

[2] P. 157 de l'édition Malkhasiants.

[3] Achot Ier, 885 (?) - 890 (?), ou 886 (?) - 891 (?).

des Archakouniats (Arsacides) et celle des Bagratouniats (Bagratides); c'est pourquoi nous avons divisé la matière de notre histoire en trois parties. La première commence au premier homme, comprend le temps où régnaient les ténèbres de l'ignorance, jusqu'au règne de Trdat (Tiridate)[1], où la lumière [du Christianisme] se répandit sur l'Arménie. La seconde [partie] va de la conversion de l'Arménie et du règne de Trdat jusqu'à la deuxième[2] restauration de la royauté d'Arménie, par Achot le Bagratide, événement qui arriva du temps de l'empereur[3] des Grecs Vasil[4] et avec son assentiment, en 336[5] de l'ère arménienne, en 888[6] depuis la venue de notre Sauveur et Seigneur Dieu, la 12me année du pontificat du seigneur Gêorg[7].

Achot était le fils de Smbat, surnommé Abdlabas; il était sparapet[8] d'Arménie, de la race d'Abraham[9]. A l'époque de la cap-

(1) Cet événement est généralement fixé à l'an 301 de J.-C.; cf. M. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 8.

(2) Le texte imprimé (p. 157) porte ցերրորդ «jusqu'à la troisième», tandis que le manuscript (p. 157, n. 4) porte ցերկրորդ «jusqu'à la deuxième». Du moment qu'il s'agit ici d'une «restauration» (նորոգումն), le manuscrit nous paraît avoir raison, contre l'éditeur.

(3) Le texte porte թագաւորին, que l'on traduit généralement par «roi», l'arménien ayant un nom spécial, կայսր (kaÿsr), pour rendre le mot : empereur. Nous nous conformerons à l'usage, qui parle des «empereurs» de Byzance.

(4) Basile Ier, le Macédonien, 867-886 (?). — «An 273. — A commencé le mercredi 8 Ḥeziran de l'an 1197 des Grecs [8 juin 886 de J.-C.]... En lequel Basile, roi (des Romains), fut tué et son fils Léon régna après lui...» (*Chronographie* de Mar Elie Bar Šinaya, trad. Delaporte, p. 115).

(5) L'année 336 de l'È. A. va du 19 avril 887 au 17 avril 888 J.-C.

(6) *Sic* dans les deux éditions.

(7) Et non pas Ter Grigor, comme porte la traduction Gelzer-Burckhardt, p. 115. Cf. l'éd. Malkhasiants; p. 157, n. 7, où un ms. porte գրիգորէ «Grigorê». Voir *infra*, p. 10, n. 9, la mort de Gêorg. — Cette dernière phrase est partiellement traduite par Ed. Dulaurier (*Recherches sur la chronologie arménienne*), p. 267. — Le catholicos Georges II monta sur le trône pontifical en 876 (Saint-Martin, *Mémoire...*, I, p. 439; Gelzer, *Hamaṛot patmouthiun haÿots...*, p. 109), en 878 (Malachia Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175).

(8) Sur le sens de ce mot, signifiant connétable, généralissime, et désignant une fonction et une dignité militaire établie suivant le modèle de la cour de Perse, cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, t. I, p. 298, n. 1, et Christensen, *L'Empire des Sassanides*, p. 23, n. 3.

(9) Cf. Asołik (trad. Dulaurier), p. 70, note 13. Voir l'origine de cette famille, racontée par Moïse de Khorên, *Histoire d'Arménie*, I, 22. Jean VI mentionne

tivité d'Israël, ses ancêtres furent demandés par nos rois Haïciens à Nabougodonosor, roi des Babyloniens[1]. Au temps de Vałarchak arsacide[2], la charge de *thagadir aspet*[3] leur[4] fut confiée; ils furent durement torturés par nos rois idolâtres, parce qu'ils adoraient le vrai Dieu[5]. A l'époque de la conversion[6], à la place de la Loi de Moïse, ils reçurent la grâce de l'Évangile dans la foi chrétienne. Placés nombre de fois à la tête du gouvernement de l'Arménie, ils combattirent l'adoration persane du feu, et plus tard la législation impie donnée par Mahomet aux Arabes; ils se succédèrent ainsi de père en fils, jusqu'à Achot, dont il est ici question.

Avant de monter sur le trône, ce dernier fut pendant 30 ans prince et prince des princes d'Arménie et de Géorgie[7], et vainqueur de tous les peuples d'alentour. Il fit briller le clergé de la sainte Eglise et embellit les églises d'Arménie; car c'était un

l'origine juive des Bagratides au début de son ouvrage (chap. VIII), et non à propos d'Achot; cf. *Histoire d'Arménie* par... JEAN VI, trad. posthume de SAINT-MARTIN... (Paris, 1841), p. 15 et 390. — Carrière voyait dans la légende officielle de l'origine hébraïque des Bagratides, préparée par Moïse de Khorên, une œuvre de propagande en faveur des Bagratides. De même, l'œuvre historique d'Agathange a pour but primordial d'établir l'autorité du siège catholical d'Etchmiadzin. — La prétention de remonter jusqu'au temps de Nabuchodonosor ne paraît pas très historique. On pourrait se demander si la famille des Bagratides ne s'est pas, à un moment donné, convertie au judaïsme. En Orient, il est peu commun qu'on ait revendiqué une origine juive. Le juif, à l'époque chrétienne, était fort mal vu. Mais des conversions au judaïsme ont eu lieu vers le début de notre ère, surtout dans les familles de notables ou princières. L'exemple le plus topique est celui de la reine Hélène d'Adiabène (Saddan) qui se convertit au judaïsme, en 48 après J.-C. (cf. René DUSSAUD, Musée du Louvre... *Les monuments palestiniens et judaïques...*, Paris, 1912, p. 41 et 43). En tous cas, il y a certainement une raison, qui nous échappe, à la légende de l'origine hébraïque des Bagratides.

(1) Cf. *infra*, p. 150, n° 3 et 5.

(2) Ou Valarsace, de la première branche des Arsacides, frère de Mithridate Ier, roi des Parthes, appelé Arsace le Grand par les Arméniens (149 avant J.-C.). Cf. SAINT-MARTIN, *Mémoires...*, I, p. 410.

(3) Ces deux mots, թագադիր et աս-պետ, désignent le même personnage : le chevalier ou comte qui pose la couronne sur le front du roi d'Arménie, lors de son avènement (H. HÜBSCHMANN, *Armenische Grammatik...*, p. 109 et 153; NORAYR [NÉANDRE DE BYZANCE], *Korioun*, p. 283, n° 197).

(4) C'est-à-dire : aux Bagratides.

(5) Le Dieu des Hébreux.

(6) Littéralement : de l'illumination.

(7) D'après Thomas Ardzrouni, Achot Ier gouverna 5 ans comme prince, 25 ans

homme bon, doux et sans tache, qui vécut d'une manière irréprochable, ne s'écartant jamais des lois de la nature[1], agréable à Dieu par la pureté de ses mœurs.

De son temps vivaient Sahak[2], docteur arménien, lequel était surnommé Apikourêch, auteur d'une réponse à la lettre de Photius, patriarche des Grecs, pleine de sagesse et de science; et Hamam l'Oriental[3], qui composa une explication sur les Proverbes[4], traduisit[5] le *Quel est celui* de Job[6], et les bénédictions qui sont placées en tête des Psaumes[7], en un volume, et un livre «*Innocents*» (*Ambidzqn*)[8], et une analyse[9] de la grammaire[10].

Achot, après avoir vécu [72] ans[11], et en avoir régné 5, alla, en mourant, rejoindre le Christ.

comme prince des princes et 4 ans comme roi, et il serait mort en 890. Cf. Thomas Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, livre III, § 21; p. 183 dans la *Collection d'historiens arméniens...*, traduits par M. Brosset, t. I. — Pour plus de détails sur les concordances chronologiques, cf. H. Daghbaschean, *Gründung des Bagratidenreiches...*, p. 71, n. 2.

(1) Serait-ce une allusion à la sodomie, couramment pratiquée à cette époque? Cf. Thomas Ardzrouni dans Brosset, *Collection d'historiens arméniens...*, t. I, p. 173.

(2) Il se nommait aussi Sahak Mrhout, et se montra d'une extrême violence dans la discussion sur les deux natures, avec les Grecs. Cf. Neumann, *Versuch...*, p. 117; Ter-Mikelian, *Die armenische Kirche...*, p. 75; Ter-Minassiantz, *Die armenische Kirche...*, p. 92. Sa réponse daterait de 863. Le texte arménien en est donné dans *գիրք թղթոց*, p. 283-294. Le surnom d'Apikourêch est, je pense, une forme syriacisante d'«Épicure».

(3) *Համամ Արեւելցի*; le ms. porte : *արեւելից*. Ce qui est dit ici de Hamam se trouve reproduit presque mot pour mot par Vardan, édition de Venise, p. 86.

(4) Emin ; les Paraboles de Salomon.

(5) Ou : interpréta.

(6) Le chap. xxxviii de Job, qui commence (v. 2) par : *Ով է դա՝ որ թագուցանէ յինէն զխորհուրդ.*

(7) C'est-à-dire : les Psaumes intitulés Bénédictions; ce sont les Ps. cxix-cxxxiii (hébr. cxx-cxxxiv), les מעלות «psaumes des montées» ou «des degrés», qui sont intitulés *օրհնութիւնք աշտիճանաց* dans la Bible arménienne.

(8) Le Ps. cxviii (hébr. cxix), qui commence par : *երանեալ են ամբիծք ի ճանապարհի*. Les mots *և զամբիծսն գիրս մի* manquent dans l'édition de Chahnazarian, mais se retrouvent chez Vardan, éd. Venise, p. 86. — On peut aussi entendre ce mot arménien dans le sens de «hommes irréprochables».

(9) L'arménien *վերլուծութիւն* du texte correspond, élément pour élément, au grec ἀνά-λυσις.

(10) Cf. J.-Ch. Cirbied, *Grammaire de la langue arménienne...* (Paris, 1823), p. xxv et 811.

(11) Le texte, éd. Malkhasiants, p. 159,

## CHAPITRE III[1].

Règne de Smbat. Événements accomplis de son temps.

Achot eut pour successeur, en 340 de l'ère [arménienne][2], son fils Smbat, qui régna 24 ans[3] avec le consentement de Léon, empereur des Grecs; car Vasil, après avoir régné 19 ans[4], était mort, laissant le trône à son fils Léon; celui-ci régna 26 ans[5]. Léon était un prince pacifique, bienveillant pour le monde entier, généreux donateur; dans sa façon de distribuer [des présents], il n'avait pas l'avarice des Grecs (Roumis), car il n'est pas dans l'habitude des Grecs d'être large, et ils n'ont même pas de terme dans leur langue pour l'idée de large[6]; il était fils d'Arménien[7]; il était généreux, plus même qu'un Arménien.

Sous le règne de Smbat, en 346 de l'ère[8], mourut le seigneur Gêorg, catholicos d'Arménie[9]. Il eut pour successeur, sur le siège

porte : *32 ans*, et celui de Chahnazarian : *21 ans*. Il faut corriger d'après Vardan, qui donne *71 ans*. Il est, en effet, dit plus haut qu'Achot avait été 30 ans prince et prince des princes avant de recevoir la couronne royale. S'il régna 5 ans et s'il mourut en 340 È. A. (voir le début du chapitre III), il était monté sur le trône en 335 È. A. et non en 336 È. A., comme le porte le texte ci-dessus, p. 7.

(1) Texte, p. 159 de l'éd. Malkhasiants.

(2) 18 avril 891 — 16 avril 892 de J.-C.

(3) Smbat Ier, 891-915.

(4) Exact. Basile Ier, le Macédonien, règne depuis le 24 septembre 867 (date de l'assassinat de Michel III) jusqu'au 29 août 886, donc 18 ans 11 mois et 5 jours (DE MURALT). Cedrenus (t. II, éd. Bonn, p. 248) dit que Basile régna 1 an avec Michel et 19 ans tout seul. Même renseignement apud Theophanès continuatus, V, 102 (éd. Bonn, p. 352).

(5) Exact. Léon VI, le philosophe, règne de 886 à 912 (DE MURALT). La première année de son règne, il fit reléguer Photius dans le monastère arménien dit de Gordon; cf. DE MURALT, *Essai...*, p. 467.

(6) Dans le sens de «trop généreux».

(7) Ou : de race arménienne. L'empereur Basile Ier était arménien de naissance, originaire du district de Tarôn et du village de Thil; cf. ASOŁIK (trad. Dulaurier), p. 172. D'après d'autres écrivains, Basile Ier était Arsacide, né dans les colonies arméniennes établies en Macédoine; cf. G. v. CHAHNAZARIAN, *Esquisse de l'histoire de l'Arménie...*, p. 48, n. 1; et le P. K. TÊR-SAHAKEAN, *Empereurs arméniens de Byzance...*, I, p. 225-246.

(8) 16 avril 897 — 15 avril 898 de J.-C.

(9) George II, de Garni, aurait occupé

patriarcal, Machtots[1], l'homme de Dieu, originaire du district d'Aragadzotn[2], du village d'Elivard [3]. Dès son enfance, il ne s'était nourri que de végétaux, menant la dure vie d'un anachorète. Ayant pris pour résidence l'île de Séwan, dans le lac de Gełam[4], il y bâtit l'église qui porte le nom des Apôtres. Une quantité de frères s'y réunit, sous la règle de saint Basile, vivant en communauté dans la maison de Dieu, et possédant quantité de livres saints, destinés à éclairer les yeux de leur esprit, dans la contemplation de la voie de Dieu, suivant sa direction infaillible.

A cette époque, brillait de l'éclat de ses vertus le Père Gagik, supérieur de la congrégation de saint Atom; il réunit la mémoire des martyrs en un corps d'ouvrage, appelé *Atomagir*[5]. Machtots, l'homme de Dieu, après avoir occupé le siège patriarcal un an[6],

le siège pontifical de 876-897 (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 439), de 876-896 (Gelzer, *Hamarot patmouthiun haïots*, p. 109), de 878-898 (Ormanian, *L'Église arménienne*, p. 175).

[1] Ce passage relatif à Machtots a été traduit et utilisé par Conybeare (*Rituale Armenorum*, p. xxxiii) qui donne, *ibidem*, un autre passage relatif à Machtots, extrait d'un ms. de la Bodléienne. Machtots occupa le siège catholical pendant 7 mois, en 897; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 439. Ce saint personnage a donné son nom à un *rituel* arménien dont on a de nombreux exemplaires dans les mss. arméniens. Cf. Dr N. Karamianz, *Verzeichniss der arm. Handschriften...*, Berlin, p. 49. On verra, dans l'*Histoire d'Arménie*, de Jean VI, la lettre que Machtots adressa à Abas pour refuser la dignité patriarcale, et celle qu'il écrivit à l'occasion du tremblement de terre qui avait détruit Dwin.

[2] Canton de la province Ararat, au nord de l'Araxe ; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 26 et 108.

[3] Le catholicos Moïse II (574-604) était originaire du même village; cf. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 174.

[4] Le troisième des grands lacs de l'Arménie (après le lac de Van et celui d'Ourmiah); c'est le *Lychnites* de Ptolémée, le *Kouktche-daria* actuel des Turcs et des Persans; on le nomme encore lac Goktcha ou de Séwan (Arménie russe), célèbre par ses truites et par la transparence de ses eaux douces, alors que les deux autres lacs arméniens ont de l'eau salée. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 61, 148, 209. Sur les fluctuations du niveau de ces lacs et leur constitution chimique, cf. Lynch, *Armenia...*, II, p. 49 et p. 468-470.

[5] *Sic*, d'après l'éd. de Malkhasiants; mais le ms. porte (p. 160, n. 6): ի դեր ou ի դեր; ce dernier mot donnerait un sens tout autre à cette phrase, qu'il faudrait entendre ainsi : «Il réunit les reliques des martyrs en une seule tombe, qui s'appelle tombe d'Atom.»

[6] Exactement pendant 7 mois. On a découvert, à Garni, la tombe du catholicos Machtots. J'ai pris, à Etchmiadzin, en 1909, une copie de l'inscription qui

rentra dans le sein de Dieu, et ses restes mortels furent déposés à Garni, près de la résidence d'été de Khosrovidoukht, construite par Trdat, roi d'Arménie[1].

Après lui, occupa le trône patriarcal, en 346 de l'ère[2], le seigneur Jean, de Dwin, orateur et historien[3], et y demeura 22 ans. C'est sous son pontificat que parut Smbat[4], chef des Thondrak[5], ennemi de toutes les institutions chrétiennes, originaire du village de Zarehawan[6], dans le district de Dzałkotn[7].

Cependant Smbat, pendant son règne, étend son pouvoir sur toute sa patrie, sur l'Arménie et sur la Géorgie et s'empare des villes de ses adversaires. Sous son règne, comme sous celui de son père, la prospérité et la paix régnaient en Arménie, suivant la parole du prophète[8], d'après laquelle «chacun se reposait à l'ombre de sa vigne et de son figuier»; les fermes se transformaient en bourgs, et les bourgs en villes, par l'augmentation en popu-

orne cette pierre tombale; la voici : *յիսզ թվ. ի քն փխց.տր մշտ*, qu'il faut lire : *յիսզ թվին ի քրիստոս փոխեցաւ տէր մաշտոց* «Têr Machtots s'en alla au Christ, l'an 346 [de l'È. A.]».

(1) Cf. Moïse de Khorên, *Histoire d'Arménie*, II, 90.

(2) 16 avril 897 — 15 avril 898 de J.-C.

(3) Jean VI, catholicos, ou Jean l'historien (patmaban). Son *Histoire d'Arménie*, traduite par J. Saint-Martin, a été publiée, après la mort de ce dernier, par Félix Lajard, Paris, 1841. Les derniers événements qu'il raconte se placent aux environs de 924 de J.-C. La durée de son pontificat n'est pas établie avec certitude.

(4) Sur Smbat, fondateur de la secte arménienne des Pauliciens, et sur Thondrak qui fut le premier centre de son activité missionnaire, cf. Fred. C. Conybeare, *The key of truth*, a manual of the Paulician Church of Armenia..., p. xxxii et *passim*. Voir, en outre, sur les Pauliciens qui étaient adoptionistes et pratiquaient le baptême des adultes, Karapet Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer..., passim*, et les ouvrages indiqués par F. C. Conybeare, *op. cit.*, p. 203.

(5) Thondrak ou Thonrak était un village de l'Apahouni. C'est là que fut copié, en 1331, le n° 56 des manuscrits arméniens de la Bibliothèque nationale de Paris.

(6) Ville de Zareh. Cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 427-428.

(7) Canton de la province Aÿrarat, au pied de l'Ala dagh. Sur le sens et l'étymologie de ce mot «Pied de la montagne Fleur» ou «Pied de la montagne riche en fleurs», cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 435-436.

(8) La citation qui suit n'est pas empruntée à un livre prophétique, mais à I Rois, iv, 25, où l'auteur de ce livre historique dépeint la sécurité qui régnait en Juda et en Israël pendant toute la durée du règne de Salomon.

lations et en richesses, à tel point que les bergers eux-mêmes et les gardiens de bœufs portaient des tuniques de soie. Smbat construisit dans le bourg de Chirak l'église du Saint-Sauveur[1], avec une coupole élevée et des murs en pierres de taille.

A cette époque, [la ville de] Dwin se révolta; le roi l'attaqua et la prit le jour du vendredi saint[2]. Après quoi, Smbat fit la guerre à Ahmat; il fut vaincu par ce dernier et mis en déroute avec de fortes pertes[3]. A cette nouvelle, l'émir Aphchin, fils de Sadj[4], qui était ostikan en Perse, et qui avait couronné Smbat[5], irrité de ce que celui-ci était en relation d'amitié avec l'empereur grec, pénétra sur le territoire arménien et prit la forteresse de Kars; il fit prisonniers les nobles avec leurs femmes et leurs enfants, qui furent conduits, en de tristes conditions, à Dwin[6]. C'est ce

[1] Texte : զամենափրկիչ, qui signifie «très sauveur», «tout à fait sauveur», le «saint sauveur par excellence», et non pas, comme on traduit quelquefois «le sauveur de tous»; Saint Martin, *Mémoires...*, II, p. 466, n. 96.

[2] Ces événements sont narrés, avec beaucoup de détails, par Jean VI, catholicos, dans son *Histoire d'Arménie*. Il est malheureusement très sobre de renseignements chronologiques.

[3] Cette défaite du roi d'Arménie eut lieu en 896 (cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 353-354); il avait été trahi par Gagik Ardzrouni, qui était acquis à l'émir arabe.

[4] Abou'ssadj-Divdad-Ibn-Ioucef, l'un des principaux généraux turcs de la cour de Motévekkil, reçut de ce khalife, vers 857, l'investiture du chemin de la Mekke. Il mourut en 266 H. (879-880 de J.-C.), laissant deux fils, Mohammed, nommé aussi Afchin et surnommé Abou-Obaïd-Allah, et Ioucef (Yusuph). Afchin fut investi de la garde du chemin de la Mekke et du gouvernement des deux villes saintes. Vers 890, Afchin fut nommé gouverneur de l'Aderbeidjan. Il mourut en 901. Son fils Divdad, proclamé par les soldats, fut obligé de céder devant son oncle paternel, Ioucef; il prit le chemin de Mossoul et de Bagdad, tandis que Ioucef succédait à son frère Afchin. Cf. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*, passim. Sur la durée de la dynastie des Sadjides, comme gouverneurs héréditaires de l'Aderbeidjan (889-929), cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 129 et 130.

[5] Le khalife de Bagdad fit remettre à Smbat, par Aphchin, gouverneur de l'Aderbeidjan, une couronne royale; le même ambassadeur devait confirmer le nouveau roi dans sa possession intégrale de l'Arménie et de la Géorgie. La cérémonie eut lieu en 892, à Erazgavors, alors capitale de l'Arménie. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 351.

[6] Smbat conclut un traité de paix humiliant avec Aphchin; pour obtenir la liberté de la reine et des autres princesses, il donna en otage son fils aîné Achot, son neveu Smbat, et il dut consentir au mariage de sa nièce, la fille de son frère Chapouh, avec Aphchin lui-même. Cf.

même Aphchin qui emmena prisonnier le seigneur Gêorg[1], racheté ensuite par Hamam[2], roi des Ałouanq. Cependant Chapouh, frère puîné du roi Smbat, au péril de ses jours, se rendit auprès d'Aphchin, qui l'accueillit avec de grands honneurs, lui rendant tous les captifs arméniens; il reçut de lui une couronne royale, qu'il rapporta et plaça sur la tête de son frère Smbat, rétablissant ainsi son trône. L'Arménie recouvra la paix et redevint florissante et riche, comme auparavant, pendant nombre d'années.

Mais lorsque nous fûmes devenus gras et gros, riches et rebelles[3], oubliant le Dieu bien aimé, le créateur de la paix et le donateur de tout bien, prêtres et peuple, grands et petits, devinrent coupables, par l'excès de bonne chère et par l'abus du vin, suivant la parole du prophète. Mais comme, pour ces bienfaits dont nous avions été l'objet, nous n'avions pas écouté la voix de Dieu qui nous faisait entendre ses commandements, dans les malheurs et la détresse qui fondirent sur nous, il resta sourd à nos prières, et il livra notre pays aux armées ismaélites pour le saccager et le désoler par le fer et la captivité[4].

Jean Catholicos, *Histoire d'Arménie*, passim (traduction Saint-Martin), et Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 354.

(1) Le catholicos Georges II, de Garni, 876 (?)-897 (?).

(2) La royauté des Bagratides en *Albanie arménienne* ou *Tachir* fut établie en 982, par Gourgen, troisième fils d'Achot III (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 422; Stokvis, *Manuel...*, I, p. 93), donc environ 100 ans avant l'événement ici rapporté. Jean Catholicos, qui le relate également, dit de Hamam (chap. xxvi) qu'il était «grand prince d'Orient»; Asołik, en employant le terme de «thagawor» que l'on rend généralement par «roi», en fait un synonyme de «ichkhan» (prince), employé par Jean VI. Ce Hamam était prince des Ałouanq, qui occupaient la partie *orientale* de l'Arménie. Sur la restauration du royaume d'Ałouanie par Hamam, cf. Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 494.

(3) Réminiscence de Deutéronome, xxxii, 15. La Bible arménienne porte : ...գիրացաւ, ստուարացաւ և լայնացաւ... traduisant sur le texte des LXX : ... καὶ ἐνεπλήσθη, καὶ ἀπελάκτισεν...; Gelzer et Burckhardt (p. 118) rendent de la façon suivante : «Aber als wir fett wurden, gross, breit und stark...».

(4) Allusion aux invasions successives d'Aphchin et de Yousouph, lesquelles sont racontées en détail par Jean VI, catholicos. On remarquera qu'il s'agit ici de la famille des Sadjides, qui réussit à se créer une principauté à peu près indépendante du khalifat de Bagdad, et que

## CHAPITRE IV[1].

Mort de Smbat et ruine de l'Arménie par l'impie Yousouph[2], fils d'Abousadj.

A cette époque, Aphchin étant mort[3], il fut remplacé comme émir de la Perse et de l'Atrpatakan par Yousouph, son frère[4]. Smbat, ne voulant pas se soumettre à lui, écrit une lettre qu'il envoie avec des présents au grand émir[5] de Babylone, pour le prier de l'affranchir de toute sujétion vis-à-vis de l'impie fils de Sadj, ce que le khalife lui accorda. Yousouph, en ayant été instruit, se rend aussitôt à Partav[6], et de là secrètement à Tphłis[7], et ensuite dans le Tachir[8]. L'ayant appris, Smbat accourt, à la tête de nombreuses troupes occuper les passages que Yousouph devait traverser. Yousouph, franchissant à la dérobée les sommets des

les premiers rois bagratides étaient en bons termes avec la cour de Bagdad; cf. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*, p. 1 et suiv.

(1) Texte, p. 163 de l'éd. Malkhasiants.

(2) Voici son portrait, d'après un auteur musulman : «Youcef était surnommé le cheïkh généreux. Il portait le prénom d'Abou'lcacim. Il était né, selon Djémal-eddin-Ali, dans l'année 250 (864 J.-C.). D'après le même historien, il était brave et courageux; rien ne l'effrayait; il parlait avec douceur et sa prononciation était lente. Il avait de l'humanité; enfin, il composait des vers.» Cf. Defrémery, *Mémoire...*, p. 77.

(3) En 901; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 355, et Stokvis, *Manuel...*, I, p. 129.

(4) Au détriment de Divdad, fils d'Aphchin, qui, en août 901, fut battu par son oncle Yousouph, qui lui laissa le choix : ou de rester auprès de lui, ou de se rendre à la cour du khalife. Divdad choisit ce dernier parti; cf. Defrémery, *Mémoire...*, p. 37.

(5) Texte : ամիրապետ «amirapet», c'est-à-dire le khalife de Bagdad, Moctafi-Billah, 902-908. Il y a eu une prononciation *amirabied* (Jean VI, *Histoire d'Arménie*, trad. Saint-Martin, p. 176), qui a donné naissance à l'amir Abied (Defrémery, *Mémoire...*, p. 35).

(6) Capitale de l'ancien canton d'Outi; elle était, au viii^e siècle, la résidence des rois des Ałouanq; au x^e siècle, elle était, d'après Ibn-Haukal, la ville la plus considérable de l'Aran. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 87-88, et H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 273, 274, 353.

(7) Tiflis. Emin traduit : «... par Tephlis se rend à Tachir». On rencontre aussi la forme Tphkhis.

(8) Le canton le plus connu et le plus important de la province de Gougarq; forme une des divisions de la province géorgienne de Somkhethi. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 83, et H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 276, 354, 355.

montagnes, descend dans le district de Chirak[1] et se dirige vers Dwin; Smbat arrivant à sa suite avec des forces considérables, Yousouph effrayé lui demande la paix, et après avoir couronné pour la seconde fois Smbat[2] et lui avoir donné de riches présents, il retourne en Perse[3].

Ensuite Smbat, s'étant saisi de Constantin, roi d'Eger[4], le relâche après lui avoir imposé sa suzeraineté. Atrnersêh, roi de Géorgie[5], irrité du traitement fait à Constantin, se détacha de Smbat[6] et songea à lui faire du mal[7]. Cependant l'impie Sadj, se révoltant contre le khalife, secoua le joug de son autorité; celui-ci expédia des ordres jusqu'aux extrémités de son empire, pour que le rebelle fût puni; il écrivit aussi à Smbat de réunir des troupes dans ce but; Smbat fit partir, mais malgré lui, un corps considérable de troupes, en donnant avis à Yousouph qu'il l'envoyait à son secours. Cependant Yousouph, ayant fait sa soumission au khalife, réunit des forces considérables contre Smbat, et marche avec cette cohorte effrayante[8] contre l'Arménie, en 356 de l'ère[9].

(1) Canton de la province Ararat, semble être la Syracène de Ptolémée, avec Kars et Ani comme villes principales. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 107; Alichan, Հիրակ..., passim, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*..., p. 364.

(2) L'auteur songe probablement à la première couronne que reçut Smbat, de la part d'Aphchin, par l'intermédiaire de Chapouh. Voir *supra*, p. 14, et le récit détaillé de ces événements dans l'*Histoire d'Arménie* de Jean VI, catholicos; ce même historien raconte (chap. L) comment Yousouph couronna pour la seconde fois Gagik Ardzrouni.

(3) Ou dans l'Aderbeidjan.

(4) Nom donné à la Colchide par les Arméniens et les Géorgiens; cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 328, n. 2, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*..., p. 276, 357, 359.

(5) Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, p. 164 des *Additions*..., ce roi se nomme Adarnase II (881-923), *apud* Stokvis, *Manuel*..., I, p. 78, et était de la dynastie des Bagratides de Géorgie.

(6) Ou: cessa ses relations amicales avec Smbat.

(7) Pour plus de détails sur l'attitude d'Atrnersêh, prince de Géorgie, créé roi par Smbat, mécontent de ce dernier, cf. Jean VI, *Histoire d'Arménie*, trad. Saint-Martin, s. v. Adernersèh, et plus spécialement p. 190-192. — C'est Constantin, roi de Colchide, qui avait commencé les hostilités, en envahissant les états de Smbat, en 904. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 356.

(8) Emin traduit : «avec de grandes menaces».

(9) 14 avril 907-12 avril 908 de J.-C.

Il fut rejoint par Atrnersèh, roi de Géorgie [1], et Gagik [2], prince du Vaspourakan, qui était fils de la sœur de Smbat, et par Achot, fils de Chapouh, frère de Smbat; ils se rallièrent à lui avec toutes leurs troupes, abandonnant ainsi le roi Smbat, et le trahissant par jalousie, à cause de la prospérité dont jouissait l'Arménie. Smbat ayant appris leur perfide projet, se rendit avec les seigneurs d'Arménie et toutes les troupes dans le district de Tachir [3], au village d'Ôdsoun [4], et de là passa chez les Aphkhaz [5]. Yousouph le poursuivit jusqu'au fort de Kouah (կուայ) [6], attaqua la forteresse de Kouêl [7] et s'en empara, après quoi il se rend à Tphłis, tandis que le roi retourne dans le Chirak.

L'année suivante [8], Yousouph marche avec une armée encore plus considérable contre l'Arménie, et Smbat s'avance à sa rencontre avec toutes ses forces, et ses deux fils Achot et Mouchèł,

(1) Cf. *supra*, p. 6, n. 5.

(2) Khatchik Gagik, 4e roi ardzrouni du Vaspourakan (904-937), était fils de la sœur de Smbat Ier, roi bagratide d'Ani, laquelle avait épousé Grigor Dérénik, 2e roi ardzrouni du Vaspourakan (874-886); cf. le tableau généalogique *apud* Stokvis, *Manuel...*, I, p. 92.

(3) Ou Albanie arménienne.

(4) Près de la ville de Lori; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 354.

(5) Ou Abkhazes. L'Abkhazie ou Aphkhazêth constituait un pays chrétien situé entre la Géorgie au Sud et la Circassie au Nord. Cette contrée se nommait *Eger* chez les Arméniens, *Egris* ou *Imérêth* chez les Géorgiens, et fut parfois réunie au royaume de Karthli ou Géorgie; cf. Dulaurier, p. 371, n. 3 de sa traduction de Matthieu d'Édesse. — Voir l'historique des Abkhazes *apud* Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase...* (Paris, Gide, 1839), t. I, p. 206 et suiv.

(6) Le texte (éd. Malkhasiants, p. 164) porte: մինչ ցամուրն «jusqu'au fort». Le mot ամուր «fort, forteresse» employé ici avec l'article déterminatif semble bien désigner l'intention d'Asołik de distinguer cet endroit du suivant, qu'il dénomme բերդ «château fort, forteresse». Ce sont deux endroits différents. L'édition Malkhasiants ne mentionne pas le premier de ces noms, mais elle ajoute (p. 164, n. 9) que le ms. désigne ce nom sous la forme de Կուայ (Kouah).

(7) Je n'ai trouvé mention de cette forteresse dans aucun des manuels que j'ai consultés. Je serais assez enclin à rapprocher ce mot Kouêl (կուելայ ou կուէլայ բերդին) du nom d'un endroit qui est nommé Gullu ou Kullu (կիւլիւ = Kiwlliw), et qui se trouve dans le Vanand, dans la région de Kars; ce mot est mentionné par Alichan, *Aïrarat*, p. 77, sous cette dernière forme, qui est relativement récente et moderne.

(8) En 910 de J.-C. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 358.



IMPRIMERIE NATIONALE.

jusque dans le district de Nig[1]. L'action eut lieu dans l'endroit appelé Dsknavadjar[2]; les Arméniens vaincus prirent la fuite[3]; Mouchèł, fils de Smbat, fut fait prisonnier et conduit à Dwin, où il fut mis à mort par le poison. Son corps fut transporté et enseveli à Bagaran[4]. Le roi Smbat dut son salut à la fuite et se renferma dans la forteresse de Kapouÿt[5]. Les Tadjik (Arabes), s'étant mis à sa poursuite, entrent dans le district de Bagrewand[6] et prennent la forteresse de Vałarchakert[7] en 359 de l'ère[8]; de là ils arrivent sous les murs de la forteresse de Kapouÿt.

Cependant le roi, effrayé par suite de la trahison des nobles qui étaient restés avec lui, prend un bâton à la main et va trouver Yousouph, fils d'Abousadj. Cet impie [Yousouph] se rendit avec le roi à Dwin; puis, étant allé attaquer la place forte d'Erndjak[9], où

(1) Canton de la province Ararat, à l'Est, sur le mont Aragadz ou Alagueuz. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 108, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 455.

(2) Ce mot (Դսկնավաճառ) signifie «marché aux poissons».

(3) A partir de ce moment, Smbat n'éprouva plus que des revers; il eut un moment d'espoir lorsque Léon VI, empereur de Constantinople, rassembla une armée pour marcher à son secours. L'empereur mourut trop tôt, et son successeur ne donna pas de suite à ce projet, mai 912. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 359; Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 391-392; de Muralt, *Essai de chronographie byzantine...*, à la date 912.

(4) Ville et forteresse dans le canton des Archarouniq, résidence des Bagratides; ce mot signifierait «lieu des divinités»; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 410-411.

(5) Comme adjectif, ce mot signifie «bleu». Il désigne plusieurs localités et forteresses de l'Arménie au moyen âge, entre autres une forteresse au nord-est d'Erzeroum, une autre en Siounie (Siwniq), une des plus célèbres du Vayotsdsor, qui, pendant la guerre des Vardaniens, souffrit beaucoup des attaques de Vasak et des Persans; cf. Alichan, *Sisakan*, p. 112; H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 438-439.

(6) Canton de la province Ararat; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 411.

(7) Ville fondée au IIe siècle par Vałarch, correspond au latin Vologesocerta. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 124-125, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 468-469. — Jean VI catholicos (chap. LXII) prétend, au contraire, que les armées ennemies ne purent pas s'emparer de cette forteresse, qu'elles assiégèrent longtemps.

(8) 13 avril 910-12 avril 911 de J.-C.

(9) Dans le pays des Siwniq. Actuellement Alindja, sur l'Alindja-tchaï, qui se jette dans l'Araxe près de Djoulfa; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 347 et 426.

les femmes des nobles avaient cherché un refuge avec leurs trésors, il la prit et rentra à Dwin; après quoi, il fit pendre à un arbre et tuer le roi Smbat, dans la ville de Dwin, en 364 de l'ère[1].

## CHAPITRE V[2].

Des martyrs mis à mort dans la ville de Dwin par ordre de l'impie Yousouph.

Nombre de chrétiens furent, pour avoir confessé la foi du Christ, mis par Yousouph à la question et à l'épreuve des tortures; il s'efforçait ainsi de les convertir au Coran de Mahmet. Mais le Christ, qui convertit leurs âmes à l'accomplissement de sa volonté vivifiante, emflamma lui-même leurs esprits par le feu divin, dans le saint amour et dans l'héroïsme de la foi. Ils foulèrent aux pieds l'aiguillon de la mort[3], acceptant volontiers le martyre[4], ils obtinrent la couronne de lumière. D'autres, saisis plus tard, se virent appliquer la torture.

Et voyant qu'ils allaient pour le Christ, comme des brebis, à la boucherie[5], ils attirèrent un jeune homme dans la fleur de l'âge, nommé Miqayêl, du pays de Gougarq[6], pour qu'il ne meure pas avec les autres, et en espérant pouvoir le séduire par les attraits des grandeurs. Mais lui, pleurant et gémissant à haute voix, les yeux levés au ciel[7] vers Dieu, fortifié par le secours d'en-haut, s'arracha de leurs mains, rejoignit ses compagnons, et tendit le cou

[1] 12 avril 915 - 10 avril 916 de J.-C. Le supplice de Smbat est raconté avec détails abondants au chapitre LXXIII de l'*Histoire d'Arménie*, de Jean VI, catholicos.

[2] Texte, p. 166 de l'éd. Malkhasiants.

[3] Réminiscence de I Cor., XV, 55-56, qui rappelle Osée, XIII, 14.

[4] Au lieu de lire սիրով, on pourrait lire սրով, ce qui donnerait ce sens : «ils furent martyrisés *par l'épée*», ou : ils périrent «par le glaive».

[5] Réminiscence du Psaume XLIV, 23, et de l'épître aux Romains, VIII, 36.

[6] Province de la Grande Arménie; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 79-82, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 275-276.

[7] Texte : զաչս ի վերս; le texte de Chahnazarian porte : զաչս իւր «ses yeux» vers Dieu.

au glaive. C'est ainsi qu'ils furent martyrisés ensemble, en cdeur agréable à Dieu le Père.

Il y avait alors deux frères, de la famille Gnouniq, hommes considérables et honorés, Gourgên et Dawith[1]. Saisis par les bourreaux, ils furent conduits en présence de Yousouph, qui leur promit, sous les plus grands serments, de leur donner la moitié de son royaume[2], ainsi que de magnifiques vêtements de toutes sortes, des colliers d'or, des chevaux rapides, richement harnachés; il leur jeta les bras autour du cou, il les embrassait et il les invitait, en murmurant à leurs oreilles des paroles caressantes, à renier le Christ[3]. Mais eux, enflammés de l'amour divin, lui répondirent hardiment par une fidèle profession de leur foi : « Nous sommes chrétiens, dirent-ils, et nous n'échangerons point la lumière de la vraie religion, principe d'immortalité, contre la mortelle doctrine d'erreur que vous professez, doctrine qui est le néant, et qui ne compte pour rien[4] ».

Le méchant [Yousouph], voyant leur inébranlable fermeté dans l'amour du Christ, ordonna de les faire mourir par le glaive. Eux cependant offraient à Dieu leurs prières entrecoupées de larmes, le suppliant de les recevoir dans les rangs des martyrs qui avaient été associés à son crucifiement. Lorsque le bourreau fut arrivé, l'aîné des deux frères voulut que son puîné fût immolé le premier, tremblant pour son jeune âge. « Frère bien-aimé, accomplis toi-même d'abord, pour le Christ notre espoir, le sacrifice spirituel,

(1) Le martyrologe arménien ne donne pas d'autres renseignements sur le martyre de Miqayêl, de Gourgên et de Dawith. La fête des deux derniers est célébrée le 20 novembre. Il n'y a pas de fête pour Miqayêl.

(2) Cette promesse rappelle celle que fit Hérode à la fille d'Hérodias (Marc, vi, 23). Cf. F. Macler, *Notes d'histoire sur Salomé la danseuse*, dans *Mercure musical...*, n° du 15 juin 1907.

(3) Ces promesses flatteuses et engageantes rappellent, entre autres, celles que faisait l'empereur Maximinos à Azazaïl; cf. F. Macler, *Histoire de saint Azazaïl...* (Paris, 1902), p. 28 et suiv.

(4) Voir la réponse de ces deux martyrs dans l'*Histoire d'Arménie*, de Jean VI, le catholicos, chap. xc, dont le récit est plus détaillé que celui d'Étienne de Tarôn.

car lui-même s'est immolé pour nous, et il nous a destinés à la vie [éternelle]. » Et aussitôt [le plus jeune] passa le premier. Ensuite l'aîné reçut la couronne sanglante[1].

C'est ainsi que périrent dans la ville de Dwin, par l'ordre de l'impie ostikan Yousouph, nombre de martyrs, dont le nom est inscrit au livre de vie, et dont la mémoire est célébrée par une fête solennelle, le 20 maréri[2]. Car, par leur foi intrépide, ils triomphèrent de l'astucieux artisan de mal, et ils coupèrent les rameaux de ses fruits mortels; car rien n'est à craindre pour celui qui est épris de l'amour [divin]. Enflammés par ce sentiment, ils méprisèrent la mort, obtinrent la couronne brillante et furent incorporés aux enfants lumineux de la Jérusalem céleste. Quelques-uns se laissèrent abuser et séduire par les promesses du tyran. Mais ils furent bien trompés, car dans cette vie corporelle, ils eurent déjà à souffrir la faim et les outrages et furent privés [de l'espoir] de la lumière éternelle. C'est là un temps de ténèbres pour l'Arménie[3].

Ce Yousouph fut un second Thewdas[4] et le premier rebelle qui se souleva contre les Amir-al-Moumniq[5] des Tadjik (Arabes).

[1] Ce récit reproduit celui du même événement, consigné par Jean VI, le catholicos, dans son *Histoire d'Arménie*, chap. xc.

[2] D'après l'éd. de Malkhasiants. L'éd. de Chahnazarian porte : le 20 novembre. Dans les différents exemplaires du martyrologe arménien, la date est également fixée au 20 maréri. Jean VI, le catholicos, *Histoire d'Arménie*, chap. xci, fixe au 29 maréri la commémoration de Gourgên et Dawith Gnouniq; en 917, date du martyrologe. Le mois de *maréri* est le 10e de l'année arménienne vague, et correspond, dans notre comput, au mois de mai (7 ou 8) à juin (5 ou 6).

[3] Tout ce passage est un résumé des chap. xci et xcii de l'*Histoire d'Arménie* de Jean VI, le catholicos.

[4] Je pense qu'il faut voir ici une allusion au personnage dont il est question dans le discours de Gamaliel, Acte des Apôtres, v, 36 : « ... il y a quelque temps s'est levé Theudas, qui prétendait aussi être quelque chose, et quatre cents hommes environ se joignirent à lui; il fut tué et tous ceux qui s'étaient ralliés à lui ont été mis en déroute et réduits à rien. » D'autres Messies furent Judas le Galiléen (Actes, v, 37) et le Juif d'Égypte (Actes, xxi, 38).

[5] Texte : յամիր-ալ-մումնիքացն, qui suppose un nominatif յամիր-ալ-մումնիք, en un seul mot, au pluriel, alors que l'arabe «Amir al-Mouminin» est au singulier (أَمِيرُ ٱلْمُؤْمِنِينَ) et signifie «le maître des croyants», ou, comme on disait jadis «le commandeur des croyants»

De son temps, l'Arménie devint un désert et un amas de ruines; ses villes furent détruites, ses bourgs désolés, ses habitants furent dispersés chez des nations étrangères, parlant d'autres langues; ses églises restèrent abandonnées, vides des prières des ministres et du peuple, et dépouillées de leurs magnifiques ornements; le catholicos lui-même, le seigneur Jean[1], fut forcé de chercher un refuge sur le territoire appartenant aux Grecs, dans le lieu où est le tombeau et qui fut la retraite solitaire de saint [Grégoire], notre Illuminateur, dans la montagne appelée la grotte de Mani[2], dans le district de Daranałiq[3], au couvent de Garnik[4].

Témoin de tous ces désastres, Gagik Ardzrouni[5], qui servait de guide à Yousouph, se sauva pendant la nuit et gagna le pays

Du moment qu'Asołik parle de plusieurs personnages, il aurait dû mettre au pluriel et écrire «oumara al mouminin». Cette expression désigne, pour le temps dont il est question, les khalifes abbassides de Bagdad.

(1) Jean VI, le catholicos, l'historien auquel Asołik emprunte plusieurs chapitres de son histoire.

(2) Le génitif մանեայ (*Mania*, ou *Manê*) suppose un nominatif *Mani*. Voir d'ailleurs Dulaurier, trad. d'Asołik, I, p. 176, n. 16.

(3) Canton de la Haute-Arménie; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 283-284.

(4) Texte : ի վանս գառնկայ (p. 168), avec variante : կառնոյ (p. 168, n. 13). Je ne crois pas qu'il faille traduire ici «le couvent de Karin», comme le porte la traduction allemande de Gelzer-Burckhardt (p. 123). Il faut lire Garnik, le nom de l'anachorète qui découvrit les ossements de Grégoire l'Illuminateur, et entendre : le couvent de l'anachorète Garnik. Sur ce personnage, cf. Լիակատար վարք և վկայաբանութիւն սրբոց ... հատոր Դ... (Venise, Saint-Lazare, 1812, 8°) [*Vie des saints*, éd. du P. Aucher, t. III, p. 355 et suiv.]. D'après ce récit, Grégoire l'Illuminateur se retira dans la grotte de Mani, sur la montagne et il y mourut. Des bergers trouvèrent son corps et, supposant que c'était celui d'un saint (il était assis), ils construisirent une coupole au-dessus de sa tête, vers 331 de J.-C. Saint Grégoire ne fut donc pas enterré, c'est-à-dire enfermé dans un tombeau clos de toute part. Une nuit, il apparut à Garnik l'ermite et lui ordonna de transporter son corps dans le pays de Thordan (Թորդան), ordre qui fut exécuté. — L'usage s'est établi, dans l'Église arménienne, à une époque indéterminée, lorsque le catholicos meurt en fonction dans sa résidence, de l'enterrer assis et revêtu de ses habits pontificaux; le tombeau est recouvert d'une coupole au centre de laquelle est suspendue une veilleuse. Le même usage existe dans l'Église grecque. — Le rite lui-même, vraisemblablement très ancien, est peut-être l'origine de la légende relative à la mort de Grégoire l'Illuminateur.

(5) Roi du Vaspourakan. Cf. *supra*, p. 17.

des Kordouq[1]; puis il fit émigrer les populations du Vaspourakan dans l'Assyrie, jusqu'à ce que cette tempête fût passée. Après quoi, il rentra dans ses États, qu'il s'attacha à faire refleurir, comme souverain de la partie de l'Arménie qui forme le Vasparourakan. Quant à Achot, fils du frère de Smbat, complice de ce même cruel dragon[2], il reçut de lui la couronne du frère de son père[3].

Ce fut ainsi que l'émir Yousouph resta sept ans[4] en Arménie, occupé à désoler ce pays par le fer, la famine et la captivité[5].

## CHAPITRE VI[6].

Fuite des deux fils de Smbat, et leur retour en Arménie.
Achot monte sur le trône.

Il restait deux fils de Smbat[7], Achot et Abas. Achot se réfugia à Constantinople, à la Porte de l'empereur des Grecs, Léon[8]; Abas se sauva en Géorgie, où il se maria[9]; il rentra plus tard en

(1) Le pays des Kurdes, l'ancienne Gordène de Ptolémée, la Gordyena de Strabon, borné à l'Ouest par la province de Mogq, au Nord par le Vaspourakan, à l'Est par l'Arménie persane, au Sud par l'Assyrie. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 176-177, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*..., p. 218-220 et 333.

(2) Yousouph.

(3) Cette intrigue de Yousouph, voulant opposer Achot, fils de Chapouh, à Achot, le roi légitime bagratide, fils de Smbat, est racontée aux chapitres cxx et cxxi de l'*Histoire d'Arménie* de Jean VI, le catholicos. Ces événements se passaient en 921; cf. Jean VI, trad. Saint-Martin, p. 421.

(4) Cinq ans, d'après l'édition de Malkhasiants (p. 169), et sept ans, d'après le ms. (p. 169, n. 4). Yousouph fut gouverneur (ostikan) de l'Aderbeidjan pendant 19 ans (901-919); cf. Stokvis, *Manuel*..., I, p. 129.

(5) Il est longuement question de ce personnage dans l'*Histoire d'Arménie* de Jean VI, le catholicos; voir les indications dans la traduction de Saint-Martin, p. 461.

(6) Texte, p. 169 de l'éd. Malkhasiants.

(7) Smbat était mort (fin du chap. iv, *supra*, p. 19) en 364 È. A. = 12 avril 915 — 10 avril 916 de J.-C.

(8) Léon VI le Philosophe, 886-912.

(9) Abas épousa la fille du grand-prince des Aphkhaz; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*..., t. XIII, p. 488. L'Aphkhazêth était gouverné à cette époque par Bagrat (887-906), puis par Konstantiné (906-921). Abas aurait épousé la fille de l'un de ces princes; cf. Stokvis, *Manuel*..., I, p. 81, pour les dates.

Arménie, lorsque son frère Achot fut revenu de Constantinople[1].

Cet Achot, qui, à cause de son indomptable vigueur, fut surnommé Erkath[2], et qui s'était distingué par mainte action d'éclat pendant qu'il était à Constantinople et en pays grec, retourna, sur l'ordre de Léon, dans notre pays, où il retrouva les vassaux de son père qui régnaient. Il prit le titre de Chahanchah[3], c'est-à-dire roi des rois. Il chassa de l'Arménie l'armée des Ismaélites[4]; et dans ces combats, il ne mettait pas son espoir que sur les troupes; lui-même livrait la bataille[5].

Léon eut pour successeur comme empereur des Grecs son frère Alexandre, qui régna un an[6]. Ensuite Romanos monta sur le trône, en 365 de l'ère arménienne[7], et régna pendant 22 ans[8].

Celui-ci, dans la seconde année de son règne, réunit des troupes considérables, et il envoya Demeslikos[9] vers la ville de

[1] En 921; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIII, p. 488.

[2] Ce mot arménien signifie «fer». Voulant montrer sa force aux Grecs, Achot aurait pris par les deux extrémités une grosse barre de fer et l'aurait ployée en forme de couronne; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, XIII, p. 487.

[3] Achot II ne reçut le titre de Chahanchah, de la part des khalifes, qu'après avoir fait la paix avec Serpouq, créé ostikan à la place de Yousouph; cf. Jean VI, le catholicos, *Histoire d'Arménie*, chap. CXLVIII.

[4] «Jean, patriarche d'Arménie, ayant engagé l'empereur à secourir sa nation, Constantin [VII] y envoie Théodore Basilique, pour amener Achot, fils de Smbat, et le patriarche. Le roi seul s'y rendit, se déclara l'allié de l'empire et revint avec des soldats grecs qui prirent Colb et une autre place et aidèrent Achot à rentrer dans Erazgavors. Il chassa aussi les Sarrasins de Tiflis et des autres places livrées par Yousouf Ostican»; cf. de Muralt, à la date de novembre 920, et les références indiquées.

[5] C'est-à-dire : il payait de sa personne.

[6] 912-913. Emin observe, p. 116, n. 2, qu'Alexandre régna non pas un an, mais 7 mois. Il aurait régné 1 an et 29 jours, du 11 mai 912 au 6 juin 913, d'après de Muralt et les sources byzantines qu'il cite. Étienne de Tarôn omet de mentionner le règne de Constantin VII Porphyrogénète, 913-920.

[7] 11 avril 916-10 avril 917 de J.-C.

[8] Ce passage est un des rares endroits où la chronologie d'Asołik ne soit pas exacte. Il suivait sans doute, pour une bonne part, les données de Jean VI, catholicos, qui sont flottantes pour cette période, et qui s'arrêtent à l'an 924-925.

[9] Un manuscrit (éd. Malkhasiants, p. 170, n. 3), au lieu de և դեմեսլիկոս, porte և դիմեալ ի կոս «et se dirigeant vers Kos» (?), ce qui ne donne aucun sens satisfaisant. Ce mot arménien semble être

Dwin. Cette ville était alors au pouvoir de l'émir Spouq[1], qui appela auprès de lui à son secours Achot Chahanchah. Les Grecs vinrent mettre le siège devant Dwin; mais n'ayant pu s'en emparer, ils s'en retournèrent.

Après la mort du seigneur Jean[2], et à partir du second rétablissement de la royauté en Arménie[3], le souverain pontificat fut dévolu au seigneur Théodoros [qui siégea] 11 ans[4].

Achot, après avoir survécu 15 ans à son père, et en avoir régné 8, mourut en 378 de l'ère[5].

une déformation de «domestikos» ou «domesticus» des auteurs byzantins. Cf. Dulaurier, trad. de Matthieu d'Édesse, p. 379.

(1) Cet amira se nommait Nesr, dit Serpouq, d'après Jean VI, le catholicos; il avait été envoyé en Arménie pour remplacer Yousouph, avec le titre d'ostikan. Il répandit le mahométisme dans les pays chrétiens et chercha à en extirper le christianisme. Sa politique antichrétienne est racontée en détail par Jean VI, le catholicos (voyez au mot *Nesr*). Il semble être le Subuc des auteurs arabes; cf. Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*, p. 66 et n. 1 du tirage à part. Il serait mort en 922, pendant que Yousouph était allé à Bagdad implorer le pardon du khalife Moctadir.

(2) Jean VI, le catholicos, serait mort en 925 (Jean VI, *Histoire d'Arménie...*, trad. Saint-Martin, p. xliv), en 931, d'après M. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175.

(3) *Supra*, p. 7.

(4) Asołik omet le pontificat d'Étienne II Rchtouni, qui, élu en 931, transporte le siège patriarcal dans l'île d'Althamar (lac de Van) et meurt en 932 (Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175). — Théodore Ier Rchtouni fut élu en 932 et mourut en 938, d'après Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175.

(5) 8 avril 929 — 7 avril 930 de J.-C. D'après la chronologie, assez délicate à établir, de Jean VI, Achot II aurait été couronné roi d'Arménie en 915 par Atrnerseh, roi de Géorgie, et par Gourgên, roi des Aphkhaz (de Muralt, à la date de 914). Asołik, en le faisant mourir en 929, après un règne de 8 ans, semble faire partir son règne de la visite officielle qu'il fit à Constantinople, en 921, et où il aurait reçu de l'empereur comme une consécration officielle de sa royauté. — Ici s'arrête le récit de Jean VI, le catholicos; à partir de ce moment, vers 925, Asołik raconte «personnellement» (*supra*, p. 1) et devient à son tour une source. Ce changement de source provoque une certaine perturbation dans le récit d'Étienne de Tarôn; c'est ainsi qu'il omet le pontificat d'Étienne II; auparavant, après le règne d'Alexandre, 912-913; il semble avoir confondu les règnes de Constantin VII Porphyrogénète, 913 (?) – 959, mais régnant seul 913 (?) – 920, puis avec Romain Ier Lécapène, 920-944, puis de nouveau seul, 944-959.

## CHAPITRE VII[1].

Règne d'Abas; événements accomplis de son temps.
Vies de solitaires et de moines réunis en communauté.

Après la mort d'Achot, son frère Abas régna pendant 24 ans[2]. De son temps, le successeur du seigneur Thêodoros, catholicos, fut le seigneur Elisê, son frère, qui siégea 7 ans[3].

Celui-ci fut remplacé par le seigneur Anania de Mokq (Mokatsi)[4], supérieur du saint couvent de Varag, lequel occupa cette dignité pontificale pendant 22 ans[5].

Abas donna à l'Arménie la paix et la prospérité, par la douceur de son caractère et par sa grande puissance, grâce à laquelle il eut la victoire sur ses voisins, et arrêta les incursions des Géorgiens et des Sarmates en Arménie. Un jour[6], à la tête d'innombrables troupes, Bêr, le prince des Aphkhaz[7], s'avança, avec un orgueil

(1) Texte, p. 171 de l'éd. Malkhasiants.

(2) Emin, p. 117, n. 1, dit qu'Abas régna de 928 à 957. — S'il monta sur le trône en 928 et s'il régna 24 ans, la fin de son règne advint en 952. On trouvera dans l'*Histoire d'Arménie* de Jean VI de nombreux détails sur la vie d'Abas avant son accession au trône. C'est sous son règne que les ostikan arabes et kurdes de l'Aderbeidjan et du Diarbekr se rendirent complètement indépendants; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 363.

(3) Élisée Ier, 936-943, réside, comme son frère Théodore Ier, à Althamar.

(4) Les mémoires de ce catholicos ont été découverts et publiés par Galoust Têr-Mkrttchean, dans la Revue *Ararat* (1896 et 1897); cf. P. Arsên Łazikean, *Nouvelle bibliographie arménienne...* (Venise, 1909), col. 153. Ces mémoires ont une grande importance historique, géographique et religieuse; ils changent complètement la manière de voir l'histoire de cette époque, en vogue depuis Tchamtchean.

(5) Anania Ier, élu en 943, réside dans l'île d'Althamar, transfère, en 948, la résidence pontificale au monastère de Varag, puis dans le bourg d'Argina, près d'Ani. Mort en 965, s'il a réellement siégé 22 ans; en 967, d'après Ormanian, *L'Eglise arménienne...*, p. 175.

(6) *Sic* dans l'éd. Malkhasiants; le manuscrit porte : *une année.*

(7) Cette campagne des Aphkhaz en Arménie eut lieu en 943 (*infra*, p. 28, n. 3). A cette époque, le roi de l'Aphkhazêth-Iméreth était Giorgi II (921-955); cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 81. C'est donc avec raison qu'Asolik qualifie Bêr de *prince* des Aphkhaz, et non pas de *roi*, comme le fait Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, II, 827). Le nom de *Bêr* manque dans l'édition de Chahnazarian (p. 57).

pareil à celui de Bel [1], venant du pays des Sarmates, qui est au delà des montagnes du Caucase; il marche et arrive avec son immense armée sur les bords du fleuve appelé Kour [2], désirant changer l'Arménie en désert; il envoie un ambassadeur au roi d'Arménie pour lui dire de ne pas faire bénir l'église suivant la croyance orthodoxe de Saint-Grégoire; car, ajoutait-il, il venait faire cette cérémonie suivant le rite de Chalcédoine [3]. (Le roi avait, en effet, construit la sainte cathédrale de la ville de Kars [4] avec des colonnes [stèles] en pierre, avec des pierres dures polies [5] à l'aide d'instruments d'acier, surmontée d'une coupole arrondie, enrichie de magnifiques ornements, qui la rendait pareille au ciel [6].)

A la réception de ce message [7], le roi Abas rassembla les

Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 171, parle de Bêr «roi des Aphkhaz géorgiens et des Sarmates demeurant au delà du Caucase», alors que, p. 172-173, il fait observer que «les listes géorgiennes ne fournissent aucun nom de prince tel que Bêr», et il ajoute que «ce pouvait donc être ou le chef d'une peuplade quelconque de ces contrées, ou, ce qui me paraît plus probable, un général au service de Giorgi II». Le nom de Bêr ne figure pas dans la liste des rois des Aphkhaz que Brosset donne *ibidem*, p. 174 et 175.

[1] Sur cet ennemi de Haïk, le père de la race arménienne, et sur leur lutte titanique, bien connue dans la mythologie arménienne, cf. Langlois, *Collection...*, I, p. 196-197. Le récit est utilisé par Jean VI, *Histoire d'Arménie...*, chap. viii.

[2] Le Cyrus des Anciens, actuellement la Koura, qui passe à Tiflis et va se jeter dans la mer Caspienne.

[3] Bêr voulait consacrer cette église d'après le rite géorgien. A cette époque, 943-944, il y eut de grandes querelles religieuses : les Grecs persécutaient les Arméniens comme partisans d'Eutychès; les Arméniens reprochaient à leurs adversaires d'être nestoriens. En 945, le patriarche arménien Vahanik adopta la foi du concile de Chalcédoine; la nation se souleva contre lui; il fut déposé et s'enfuit dans le Vaspourakan (Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, XIV, p. 4). En un mot, les Arméniens sont *contre* le concile de Chalcédoine toujours, sauf de rares intervalles; les Géorgiens sont *pour* ce concile; c'est là l'essentiel qu'il faut retenir de ce passage.

[4] La cathédrale de Kars, transformée plus tard en mosquée, fut commencée en 930; cf. H. F. B. Lynch, *Armenia...*, I, p. 407, qui donne, p. 406, une vue de Kars, due à l'obligeance de M. Conybeare.

[5] Ou : taillées.

[6] Le manuscrit ajoute ici (éd. Malkh., p. 172, n. 1) : «Celui-ci construit aussi la petite cathédrale d'Ani et Saint-Grégoire, dans la plaine de la ville.» Cette phrase est vraisemblablement une addition postérieure d'un scribe visiblement influencé par le début du chapitre xlvii, *infra*, p. 169, n. 4.

[7] Ou : de cet ordre.

troupes de la cavalerie arménienne [1] et, se portant vers le fleuve Kour, va camper en face du camp de Bêr. Cependant, les deux partis faisaient chaque jour des incursions sur les bords du fleuve, d'un côté et de l'autre. Un jour, un détachement d'Aphkhaz, ayant franchi le Kour, parvint jusque dans le camp arménien, et le bruit du tumulte arriva aux oreilles du roi. Sur-le-champ, il demande son cheval, s'équipe de ses armes, et prenant à la main son épée à double tranchant, il court sus aux assaillants, et les ayant pourchassés jusqu'au milieu du fleuve, il les frappe de son bras vigoureux, les précipite, à moitié morts de leurs chevaux, et leur donne pour tombeau les eaux du fleuve. Puis, s'élançant sur le rivage, il appelle d'une voix retentissante Dieu à son secours et invoque son nom. Les peuples du Nord, terrifiés, prennent la fuite.

Les Arméniens les poursuivent vigoureusement, les taillent tous en pièces, pillent leur camp et font prisonnier l'orgueilleux Bêr. Il fut conduit à Kars, où le roi lui dit : « Regarde cette magnifique église [2], car tu ne la verras plus », et il lui fit crever les yeux. Cette face enténébrée fut rachetée à prix d'argent par les siens, qui conclurent avec les Arméniens un traité de paix confirmé par serment, en vertu duquel il ne devait plus y avoir désormais de guerre entre les deux peuples [3].

A cette époque, il y avait sur le trône patriarcal Anania [4],

[1] La cavalerie arménienne fut de tout temps célèbre. A l'époque sassanide, « la cavalerie arménienne qui servait sous les drapeaux perses était traitée avec des égards particuliers. Quand elle entrait à Ctésiphon, le roi des Perses envoyait un des seigneurs de marque s'informer du bon état de l'Arménie; cela était répété trois fois, puis le lendemain, le roi passait en revue personnellement les troupes » (A. Christensen, *L'Empire des Sassanides*..., p. 61-62).

[2] La cathédrale de Kars; cf. *supra*, p. 27, n. 4.

[3] La guerre contre le roi des Aphkhaz eut lieu en 943 (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 363). De Muralt mentionne, à la date de 944, une dévastation de l'Aphkhazie par les Russes, et, en octobre 944, la ville de Berdaa, située entre le Kour et l'Araxe, est prise par les Russes, les Alains, les Sclavins et les Lesguiens, qui avaient remonté le Kour.

[4] Anania de Mokq. Cf. *supra*, p. 26, n. 4 et 5, où ce passage devrait se trouver naturellement, et qui semble déplacé ici.

hautement vénéré à cause de sa bienheureuse sainteté et chéri [1] de son troupeau.

En ce temps-là, les institutions et les établissements monastiques brillaient de tout leur éclat en Arménie; et dans une foule de lieux s'élevèrent des communautés et se rassemblèrent des cénobites, par amour pour le Christ.

En premier lieu, le célèbre couvent de Kamrtjadsor [2], dans le canton des Archarouniq [3]; le supérieur était le Père Jean qui, chassé des pays d'Occident, de la contrée des Égériens [4], par les sectateurs de Chalcédoine [5], pour lesquels Jésus-Christ ne fut simplement qu'un homme (mardadawan), avait apporté avec lui la croix flamboyante [6] du Seigneur [7]. Partout où il passait, nombre de prodiges, de miracles et de guérisons avaient lieu par l'entremise de la vénérable croix; de même que, jusqu'à l'heure présente, nous voyons de nos propres yeux un grand nombre de malades et d'infirmes recouvrer la santé, et [la croix] est toujours là et continue à accomplir ses miracles.

Or [Jean] vint se fixer, comme nous l'avons déjà dit, à Kamrtj-

[1] Littéralement : plein de grâce, et l'on pourrait aussi traduire «bienfaisant pour son troupeau».

[2] Ce mot signifie «vallée des ponts»; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 438.

[3] Canton de la province d'Ararat. Originairement, c'était un nom de famille; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 363 et 407.

[4] Eger ou Egéria, nom que les Arméniens donnent à la Colchide; cf. Indjidjian, *Géographie ancienne...*, p. 367; Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 328; H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 276, 357 et 359.

[5] Les Grecs et les Géorgiens.

[6] Texte : հրազէն (éd. Malkhasiants, p. 173, l. 18) qui signifie : «arme à feu»; Malkhasiants fait observer, p. 379, n. 109, qu'Emin, ne comprenant pas ce mot, lit, comme dans le ms. original, tout en tenant cette lecture pour une faute de copiste : հրաշազէն, qui ne figure pas au *Dictionnaire arménien-Français* de Calfa, mais qui est expliqué dans առձեռն բառարան Հայերէն լեզուի (Venise, 1865) de la façon suivante (p. 510) : խելքէ դուրս զէնք (սուրբ խաչ) «armes en dehors de l'intelligence (sainte croix)».

[7] Il s'agit de la croix merveilleuse de Kamrtjadsor, célèbre par sa découverte et les miracles qui accompagnèrent son invention.

adsor et adopta [pour son ordre] la règle de saint Basile [1], le grand patriarche, sur le fondement apostolique, que «tout était commun entre eux» (Actes des apôtres, ii, 44). Là se rassemblèrent des anachorètes au nombre de trois cents.

Après lui [2], ce même monastère passa sous la direction de Polikarpos, homme de Dieu, gardien de la véritable religion. Il eut pour successeur le sophiste Samouêl, qui avait été doué des plus grands talents pour la science des saintes Écritures et l'art musical [3].

Dans le canton de Chirak [4], le monastère appelé Horomos [5] fut construit par Jean [6], homme paré des ornements de la charité. Car il distribuait avec tant de charité et de vertu, qu'il se dépouillait même entièrement de ses vêtements lorsqu'il recontrait des pauvres. Aux passants et aux voyageurs, il donnait pour gîte le couvent, et tous les étrangers s'y reposaient comme dans leur propre maison. Jusqu'à présent même se perpétuent dans ce couvent les marques de l'exercice de cette charitable hospitalité.

A la même époque, fut aussi fondé [le couvent de] Narek [7],

(1) Saint Basile se retira, en 357, dans une solitude du Pont et fonda, sur les bords de l'Iris, un monastère qui devint le modèle de presque tous ceux de l'Orient.

(2) Emin imprime, p. 119, n. 6, que Jean vivait en 934.

(3) Emin signale, p. 119, n. 7, que ce Samuel a laissé un traité connu sous le titre de տօնապատճառ (Tônapatdjar), dans lequel il explique la cause de l'établissement et la signification des fêtes de l'Église; il l'a rédigé sur la demande d'Anania, l'archevêque d'Archarouni.

(4) Canton de la province Ararat, situé sur les bords du fleuve Akhourean, avec Kars et Ani comme villes principales (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 107). Alichan a consacré un volume à la description de ce canton : Շիրակ, Venise, 1881, en arménien.

(5) Texte : Հռոմոսի վանք «le couvent des Grecs» ou «le monastère romain». Saint-Martin (*Mémoires*..., II, p. 459, n. 38) rappelle, à propos de la traduction de la géographie de Vardan, que ce monastère fut fondé vers l'an 934, par des religieux arméniens, chassés de l'empire grec à cause de leur attachement à la doctrine de l'Église d'Arménie.

(6) Serait-ce le même Jean que le fondateur de Kamrtjadsor?

(7) Dans la province d'Erheschdouni, d'après la *Géographie* de Vardan, fondé en 935 (Saint-Martin, *Mémoires*..., II, p. 429 et 466).

dans le canton des Rchtouniq [1], sous la même règle [2], couvent qui a produit des littérateurs érudits et des chanteurs très habiles qui donnaient aux offices un grand éclat [3].

De même, le canton de Derdjan [4] eut le monastère appelé Khladsor, nommé aussi Saint-Grégoire, d'après un tombeau fondé par le Père Simon [5], le fervent et austère serviteur du Christ, lequel termina sa carrière après être parvenu aux limites de la sainteté; il laissa pour le remplacer dans la direction du couvent, Pétros, vieillard qui passait ses jours et ses nuits à s'occuper du service de Dieu, par le travail manuel, par le chant à haute voix des psaumes; toute sa vie, il ne cessa de passer les nuits, les bras étendus, à verser des larmes et à gémir. Dans sa vieillesse, sa vue s'étant obscurcie, il résigna ses fonctions, conformément aux suffrages de toute la communauté, entre les mains du Père Basile. Celui-ci, se faisant tout à tous, pourvoyait chacun de ce qui lui manquait, et dans l'exercice de sa charge fit éclater toute sa savante et sage habileté. Mort à la vie, c'est dans la mort qu'il prêchait qu'est la vie [véritable]. Il fut un modèle de vertu, tant pour ceux qui étaient au loin que pour ceux qui vivaient auprès de lui. Autour de lui s'étaient réunis une troupe de justes, éminents par l'austérité de leur vie et par leur humilité, évitant toute bonne chère, ne prenant qu'un seul repas par jour, ne se permettant l'usage de l'eau fraîche comme boisson que le samedi et le dimanche, durant la sainte quarantaine.

M'étant trouvé auprès d'eux pendant le carême, c'est là que j'ai écrit ces quelques mots de souvenirs, marquant les dates aussi bien que possible [6].

(1) Canton du Vaspourakan.

(2) La règle de saint Basile.

(3) Ce passage fait penser à Grégoire de Narek, né en 951, mort en 1003, auteur, entre autres œuvres célèbres, d'un recueil de prières ou d'élégies, dénommé, de son nom, «Narek»; cf. C. F. Neumann, *Versuch...*, p. 130 et suiv.

(4) Canton de la Haute Arménie, dans la province des Archamouniq, qui faisait partie du Touroupéran; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, II, p. 468, n. 107.

(5) Le ms. porte : սիոնի հիմնացեալ «fondé par Sion».

(6) Emin ajoute entre [ ] : les dates de la fondation des monastères mentionnés;

A la même époque, dans le pays de Likantion [1], dans les lieux appelés [Nahrnear] [2], dans le canton de Karberd [3], fut fondé par le Père Moïse le monastère qui a reçu son nom, pourvu d'une excellente discipline, renfermant nombre de frères, ornés par la sagesse. Moïse, cet homme de Dieu, était originaire du canton de Tarôn [4]; il devint pour toute la contrée occidentale [5] une source de biens, en propageant les ordres de moines, et comme gardien de nos traditions [6]; il prolongea sa carrière jusqu'à nos jours [7].

De la même manière et sur la même règle furent aussi établis

voir sa traduction, p. 120, n. 10. — Cette addition d'Emin ne me paraît pas fondée, puisqu'Asołik, qui donne généralement les dates des événements qu'il rapporte, n'indique précisément pas les dates de fondation des monastères en question.

[1] Ms. : Likanton District en Cappadoce. C'est le Lycandre des auteurs byzantins; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 444.

[2] Texte : *ի Նահրնեար տեղիսն* (p. 175) que Gelzer-Burckhardt (p. 128) traduisent : «in dem Orte Nahrnear». — Malgré de longues et patientes recherches, je n'ai trouvé nulle part ce nom de lieu arménien. Le texte est peut-être corrompu, d'autant qu'il serait logique d'énumérer par ordre d'importance : le nom de la province, celui du canton et, enfin, le nom du lieu. Asołik dit, un peu plus bas, que Moïse, le fondateur de ce couvent, propagea les ordres des moines dans toute la contrée occidentale, ce qui revient à dire qu'il établit des monastères dans des endroits propices et bien situés, comme c'était généralement le cas. On observera, en outre, que *տեղիսն* est au pluriel; en conséquence, et jusqu'à mieux informé, au lieu de lire :

*ի Նահրնեար տեղիսն*

«dans les lieux [nommés] Nahrnear»

je propose de lire :

*ի Նախընտիր տեղիսն*

«dans les endroits de choix».

Ce qui revient à dire que Moïse de Tarôn, en bon supérieur qu'il était, avait choisi de bons endroits pour y édifier les couvents destinés aux religieux qui viendraient se ranger sous son égide paternelle.

[3] Ou Kharpert, aujourd'hui Kharpout, forteresse du district de Dzophq, dans la Quatrième Arménie, entre Amid et Mélitène; cf. Dulaurier, *Recueil des historiens des Croisades... Documents arméniens*, I (Paris, 1869), s. v. Kharpert.

[4] District de la province de Touroupéran, dans la Grande Arménie. — Ce Moïse était donc le compatriote de Moïse Khorenatsi Taronetsi (ne serait-ce pas lui?) et d'Étienne Asołik Taronetsi.

[5] La Sophène ou la Quatrième Arménie tout entière.

[6] Ou : de notre religion (*կրօնիցս մեր*).

[7] Jusque vers l'an mille; cf. *supra*, dans l'*Introduction*, la discussion relative à la vie et aux dates d'Asołik.

le monastère des Hndsouts [1], dans le canton de Karin [2], par le Père Sargis, homme accompli dans tous les enseignements divins; et le magnifique couvent appelé Kapoutaqar [3], dans le canton des Archarouniq [4]; ainsi que Dprêvanq [5], dans le canton de Chirak, et Tsakhats qar [6] à Vayots dsor [7], qui eut (?) pour fondateur le Père Étienne [8].

Dans tous ces monastères, et dans d'autres qui s'établirent dans la suite, se formant sur le modèle des premiers, les religieux apprirent à vivre dans la pratique des austérités, dans un entier renoncement à soi-même, à ne rien posséder en particulier, pas même une petite pièce de monnaie, à ne se nourrir qu'à la table commune, à s'abstenir de fruits et de végétaux frais [9], et à pratiquer ce qui est ordonné par les prescriptions divines, à faire retentir le chant des psaumes de David nuit et jour, en glorifiant Dieu continuellement. Tels [étaient] les exercices de mortification qu'ils devaient s'imposer.

Comment retracer en peu de mots les magnifiques vertus des solitaires? S'immolant avec le Christ crucifié, par la faim et la soif, et vivant en ce temps une vie qui est une mort de chaque instant, comme l'illustre et célèbre Vardik [10], père [du couvent] de Vang [11], et le saint Père Karmir; lesquels, considérant la vie de ce monde comme une ombre, s'étaient retirés dans la solitude,

(1) Le nominatif doit être «Hindsq».

(2) Actuellement Erzeroum; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 287-291.

(3) Ce mot signifie «le rocher bleu».

(4) Canton de la province d'Ararat.

(5) Saint-Martin imprime (*Mémoires...*, II, p. 460) sans indiquer sa source, que ce couvent fut fondé en 935, par le roi bagratide Abas.

(6) *ցախաց քար*, «le rocher des sarments».

(7) Canton du centre de la province de Siounie (Siwniq), au milieu des montagnes; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 143.

(8) Texte : *ի ձեռն հօր Ստեփանոսի*, «par la main du Père Stéphanos», phrase équivoque qui ne permet pas de préciser si ce Père Étienne fut le fondateur du dernier couvent mentionné avant son nom, ou de tous ceux qui précèdent.

(9) Ou : de légumes.

(10) Ou Vardouk, diminutif de vard «rose». Forme dialectale de Vardan.

(11) Texte : *հայրն վանդոց*. On peut transcrire : «le père [du couvent] de Vangots».



IMPRIMERIE NATIONALE.

en compagnie des bêtes féroces, y vivaient dans l'abstinence, au point que le Seigneur les rendit dignes de faire des miracles; car un lion vint se soumettre à Vardik, lui apportant des peaux de cerf. Se prosternant devant lui, il jeta à ses pieds deux lionceaux, et le saint, leur imposant les mains, guérit leurs yeux [1]. D'autres malades, sur lesquels il étendait aussi les mains, guérissaient rapidement de leurs maladies. Ses restes, qui reposent à Vang [2], opèrent aujourd'hui encore des guérisons.

Le saint Père Karmir, qui demeurait dans le canton de Dzophq [3], au moment où cette contrée était sous la domination des Tadjik, et qui, sous l'apparence d'un pauvre, porta le Christ dans son corps. Un jour, il se rendit auprès de l'émir, dans la forteresse de Pałin [4]. Dans cette contrée, à un endroit en ruines [5], s'élevait une église, dans laquelle il entra pour y trouver un abri. Les gens lui dirent de ne pas rester là, parce que ce lieu était hanté par un dragon à l'haleine mortelle [6]. Mais le saint, confiant

[1] L'édition de Chahnazarian porte «leurs oreilles». Emin, p. 122, n. 18, fait observer que, dans le texte arménien, il y a : «il toucha leurs oreilles», ce qui n'a pas de sens, et il traduit : «il toucha leurs yeux et leurs yeux s'ouvrirent».

[2] Texte, p. 177 : *ի վանդոց* «à Vangots». Variante : *ի վանկոյս* «à Vankoÿs».

[3] Texte : *ի Ծոփաց գաւառին*; nom arménien de la Sophène, la plus connue des provinces de la Quatrième Arménie, située aux sources du Tigre et séparée par l'Euphrate de la Petite Arménie et de la Syrie; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 91, et les références, *ibidem*, n. 4; H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 294-300.

[4] Actuellement «Baghin», au nord-est de Peri, à l'est de Mazgerd, sur la rive droite du Peri-sou, à 4 heures au nord de Palou. On y voit encore les restes d'une forteresse chaldéenne et une inscription de Menuas; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 293-294.

[5] Peut-être les ruines de la forteresse chaldéenne mentionnée dans la note précédente.

[6] Cette légende est un écho de la tradition arménienne, consignée déjà par Moïse de Khorên (I, 30, p. 125; éd. Venise, 1881), à propos d'Artachès et de ses fils; ceux-ci auraient pour origine Achdahak, qui signifie en arménien «serpent» (*վիշապ*) ... Tigrane l'Arménien, tua Achdahak, roi des Mèdes, et emmena en captivité toute sa maison, ainsi que Anoÿch (*անոյշ*), la mère des serpents (*վիշապաց*), avec le consentement et l'appui de Kiuros, *Կիւրոս* (Cyrus); cf. Moïse de Khorên, I, 31, p. 127, éd. Venise, 1881 et Langlois, *Collection...*, II, p. 76.

en la puissance de Dieu, pénétra dans l'église, où il passa la nuit en prières. Le dragon, s'étant approché de la porte de l'église, périt aussitôt par la puissance de Dieu et grâce aux prières du saint homme. Au matin, les païens incrédules dirent aux fidèles : « Allez voir comment le terrible dragon a avalé cet homme, que vous prétendez être un homme de Dieu. » Personne n'osait s'approcher; pendant plusieurs heures, le dragon restant immobile, les gens s'avancèrent peu à peu, sensiblement enhardis. Alors l'athlète du Christ [1] leur cria de l'intérieur de l'église : « Ôtez cette bête immonde, afin que je sorte ». Ceci tourna à l'honneur des fidèles, à la confusion des mécréants et à la gloire du Christ.

Il y avait aussi des vardapets instruits dans la science divine, précepteurs de la véritable doctrine : Basilios [2], vieillard très éloquent, prédicateur habile à annoncer la loi de Dieu; Grigor, prêtre marié, homme d'une éloquence facile et abondante à proclamer les oracles divins; Stéphanos [3], élève de Basile [4], qui fut surnommé Hogévor [5], parce que ses discours et ses actions étaient remplis de la grâce apostolique; avec lui, était Moïse (Movsès), qui s'était fait un nom célèbre par sa science et sa vertu, et qui passait quarante jours entiers sans rien manger; David (Dawith), le savant, qui aimait à vivre de la vie misérable d'un pauvre, et qui était surnommé Machkotn [6]; Pierre (Pétros), fidèle interprète des Saintes Écritures; et Anania, le grand philosophe [7], moine [du monastère] de Narek, et auteur du livre dirigé contre la secte des Thondrakiens et d'autres hérésies [8].

(1) Gelzer-Burckhardt, p. 130, l. 16, traduisent : «Aber der Asket Christi rief. . . » L'arménien Ճգնաւոր signifie : «solitaire», «martyr», «combattant», «athlète».

(2) Texte : Բասիլեոս, mot d'aspect plus grec qu'arménien. Basile se dit en arménien : Բարսեղ (Bärseł).

(3) Étienne.

(4) Texte : բարսղի, génitif de Barseł; il ne s'agit pas ici de Basilios cité ci-dessus.

(5) C'est-à-dire : spirituel, inspiré.

(6) Comme adjectif, ce mot signifie : qui a les pieds palmés.

(7) Je traduis ainsi, bien que Neumann, *Versuch*..., p. 127, qui écrit son livre d'après les renseignements des Mkhitharistes, dise qu'Anania est nommé *Philippus* par Asołik.

(8) Ou : schismes. — La lettre d'Anania

Dans notre jeunesse[1], nous avons vu nous-même quelques-uns de ces [Pères], qui étaient déjà avancés en âge, et nous avons goûté la douce nourriture de leurs paroles.

Après un examen bien réfléchi, après avoir bien consulté les saints livres, et par l'ordre du seigneur Anania[2], [ces pères] décidèrent que les personnes baptisées dans la foi de Chalcédoine recevraient une seconde fois ce sacrement, parce que les Chalcédoniens nient que Dieu ait été corporellement sur la croix et ait subi la mort, parce qu'ils prétendent qu'il y avait dans le Christ deux natures et deux volontés agissantes, que Dieu ne s'assujettit pas pour nous aux souffrances humaines et à la mort, que l'homme seul mourut en lui, et parce qu'ils sont baptisés au nom de la mort d'un homme. Quant à nous[3], nous reconnaissons dans le Verbe véritable Dieu qui s'est uni au corps humain, et c'est ce Dieu qui a subi la passion et a été crucifié pour nous, de sorte que notre baptême est conféré au nom de Dieu et au nom de la mort du Seigneur, et non pas de l'homme, et que nous nous gardons d'encourir cet anathème de Jérémie : «Maudit est celui qui place son espérance dans l'homme[4].»

de Narek, renfermant ses anathèmes contre les Thondrakiens, a été découverte et publiée par Galoust Têr-Mkrttchean, dans la revue *Ararat*, 1892. C'est tout ce qu'on posséderait de lui actuellement; la lettre contient plusieurs allusions au catholicos. Cf. P. Arsên Łazikean (*Nouvelle bibliographie arménienne*... Venise, 1909), col. 153. Sur l'inauthenticité présumée de cette lettre, cf. Karapet Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer im bysantinischen Kaiserreiche*... (Leipzig, 1893), p. 83 et suiv. Cf. aussi le P. Basile Sargisean, *Ousoumnasirouthioun*... (Venise, 1893), in-8°, *passim*.

(1) La plupart des couvents dont il vient d'être question ayant été fondés vers 940, on en peut conclure qu'à cette date, Étienne Asołik de Tarôn était un jeune homme.

(2) Je pense qu'il faut entendre ici le catholicos Anania de Mogq, et non pas le vardapet Anania de Narek.

(3) Cette profession de foi est plus claire que celle exposée au chap. xxi, *infra*, p. 76 et suiv. — On traduit ici conformément au texte de l'édition de Malkhasiants (p. 179) : *իսկ ի ճշմարիտ բանին աստուած*, qui semble fautif, et qu'on peut corriger : *իսկ զճշմարիտ բանն աստուած*... «Or, nous confessons le véritable Verbe, Dieu qui s'est uni à un corps...».

(4) Texte : *անիծեալ է որ դնէ զյոյս իւր ի մարդ*. Asołik cite de mémoire ce passage de Jérémie, xvii, 5, qui est

Aux jours de Romanos, empereur des Grecs, et du temps d'Abas, roi d'Arménie, Melténi fut enlevée aux Tadjik (Arabes), en 383 de l'ère [1]. Romanos chassa Alakhouthêth, le persécuteur de notre foi. En 388 de l'ère [2], Hamtoun [3] entra avec des forces considérables dans la ville de Kołonia [4] et puis se retira.

Et ensuite, en 392 de l'ère [5], la couronne passa à Kostandin [6], fils de Léon, qui la porta seize ans. En la sixième année de son règne, en 397 de l'ère [7], il reprit Marach aux Tadjik (Arabes) [8], et l'année suivante, en 398 de l'ère [9], l'empereur Kostandin envoya

exactement : անիծեալ լիցի մարդ որ արասցէ զյոյս իւր ի մարդ «Maudit soit l'homme qui met son espoir dans l'homme».

(1) La prise de Mélitène (Malatia) par les Grecs eut lieu en 383 È. A. (= 7 avril 934–6 avril 935 de J.-C.); cf. Ed. Dulaurier, *Recherches...*, p. 276. — Mélitène fut prise par Curcuas (Gourgên), aidé par Mélias, préfet de Lycande; il traita les autres places avec la même rigueur et réduisit la Petite Arménie en province de l'Empire; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIII, p. 444.

(2) 6 avril 939-4 avril 940 de J.-C.

(3) Ce nom doit être un terme générique, employé par Asołik, pour désigner la double dynastie des Hamdanides. Comme Alep ne devint qu'en 944 le siège d'une des branches indépendantes des Hamdanides (cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 21), je pense qu'il s'agit ici de la dynastie hamdanide qui régna à Mossoul, dès 892. «En 892, un certain Hamdan se rendit maître de Mossul qui appartenait alors aux califes. La dynastie dont il fut le fondateur régna également à Mardin, Diarbekr et Miafarekin.

«Hamdan, 892-905;

«Abdalla Abu'l-Heidja, 905-929;

«Nasr ed-daula Abu Mohammed Hasan, 929-966;

«Adhad ed-daula Abu Taghleb el-Ghudhansur, 968-979,

«En 979, les Hamdanites furent détrônés par les Buyides...» (Stokvis, *Manuel...*, I, p. 99). — Elie bar Šinaya (traduct. Delaporte p. 129) raconte ainsi cette campagne de Nasr ed-daula : «An 327 [938-939], en lequel le roi er Rādī et Bagkam montèrent combattre Nāṣir ed Daūla, émir de Mossoul. Le roi demeura à Tagrit; Bagkam monta et Nāṣir ed Daūla descendit. Ils se rencontrèrent, l'un l'autre, au village de Kūḫeil. Nāṣir ed Daūla fut vaincu et s'en retourna en fuyant. Bagkam le poursuivit jusqu'à Nisibe. Nāṣir ed Daūla alla à Amid. Le roi et Bagkam s'en retournèrent à Bagdad.»

(4) Ville fondée par Pompée, sur la rive occidentale de l'Euphrate, au nord de Mélitène; elle était, au xe siècle, la capitale d'un *thème* de l'Empire d'Orient; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 189.

(5) 5 avril 943-3 avril 944 de J.-C.

(6) Constantin VII, Porphyrogénète, 944-959.

(7) 3 avril 948-2 avril 949 de J.-C.

(8) Les Romains (Byzantins) s'emparèrent de cette ville en 949 et pénétrèrent jusqu'à Tarse (de Muralt).

(9) 3 avril 949-2 avril 950 de J.-C.

le démeslikos [1] Tchmchkik [2] avec des forces considérables du côté de Karin [3]. Celui-ci étant venu mettre le siège devant Théodoupolis [4], combattit l'armée ismaélite et la défit. Ayant pratiqué une brèche dans [le mur ?] du fossé de la ville, et fait écrouler les hautes tours qui la défendaient, il se rendit maître de la place. Là se distingua par nombre d'actions d'éclat Kiwṛ-Jan [5], petit-fils de Tchmchkik, alors encore tout jeune. Ensuite, les Grecs allèrent prendre Samousat [6], en l'an 407 de l'ère [7].

A la mort de Kostandin [8], Romanos monta sur le trône, qu'il conserva trois ans [9]. En 402 de l'ère [10], mourut Abas, roi d'Arménie, après un règne de vingt-quatre ans [11].

(1) Cf., *supra*, p. 24, note 9.

(2) Tzimiscès.

(3) Actuellement Erzeroum.

(4) Ou Theodosioupolis = Karin = Erzeroum, ville fondée vers l'an 415 par Anatolius, général des armées de Théodose le Jeune en Orient; il y fit construire des thermes alimentés par les sources chaudes, dues à la présence des montagnes au pied desquelles est construite la ville; Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 66-68; Lynch, *Armenia...*, s. v. Erzerum; H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 231 et 288.

(5) Կիւրջան, qui devint plus tard empereur sous le nom de Jean Tzimiscès; après la prise de Samosate (958), il fut chargé de la poursuite des fuyards et ramena à Constantinople, comme prisonniers de guerre, 1,700 cavaliers sarrasins; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIV, p. 33-34.

(6) Samosate fut prise par le chambellan Basile, qui ensuite battit le Hamdanide (Hamtoun?), et célébra un triomphe (de Muralt, à la date de 958).

(7) 1er avril 958-31 mars 959 de J.-C.

(8) Constantin VII, Porphyrogénète, mourut en novembre 959, âgé de 54 ans, 5 mois et quelques jours, après avoir régné 48 ans, dont 7 avec sa mère, 26 avec Romain et 15 tout seul (de Muralt, p. 531).

(9) Romanos II, 10 novembre 959-15 mars 963. Il meurt, âgé de 24 ans, après un règne de 3 ans, 4 mois et 5 jours (de Muralt). Mêmes dates chez Gelzer, *Abriss...*, dans Krumbacher, *Geschichte...*, p. 984.

(10) 2 avril 953-1er avril 954 de J.-C.

(11) 929-953.

## CHAPITRE VIII[1].

Règne d'Achot, fils d'Abas; événements accomplis de son temps; constructions pieuses.

Abas eut pour successeur son fils Achot[2], qui reçut aussi le nom de Chahanchah[3] et qui régna vingt-cinq ans. En même temps, son frère Moucheł régna à Kars[4].

Cet Achot gouverna l'Arménie avec un esprit pacifique, et surpassa tout le monde par l'humilité et la charité; il réunissait autour de lui les estropiés, les boiteux et les aveugles, et les faisait asseoir à sa table dans les banquets [qu'il offrait], se plaisant à donner à quelques-uns d'entre eux les qualificatifs de Prince, de Prince des princes, ou de curopalate, et se réjouissant avec eux[5]. Leur lèpre rouge et leurs ulcères avaient à ses yeux autant de prix que les parures et les pierres précieuses. De ses propres mains, il leur présentait sa coupe royale pleine, et lorsque le pus de leurs plaies se mêlait au vin, alors il reprenait la coupe et en buvait le reste. Les prodigalités qu'il faisait aux nécessiteux étaient telles qu'à sa mort on ne trouva pas une drachme[6] dans son trésor. Il allait même jusqu'à leur donner les dépouilles de son palais, objets d'ornements, garnitures des sièges et des murs. Il expia ses péchés par la charité et la compassion pour les pauvres[7].

(1) Texte, p. 180 de l'éd. Malkhasiants.

(2) Achot III, 952-977, Olormadz «le Miséricordieux».

(3) Ce mot n'est pas un nom propre, mais le titre officiel des rois Achéménides, porté jusqu'aujourd'hui par les rois de Perse. Achot était Chahanchah, «rois des rois», par rapport aux autres roitelets arméniens, qui étaient ses subordonnés.

(4) Pour avoir la paix avec son frère, Achot III donna à Moucheł, en 961, en apanage, la ville de Kars ou Garouts, avec son territoire, le Vanand, et le titre de roi. C'est ainsi qu'en France, à peu près à la même époque, la Bourgogne fut détachée de la couronne royale, et forma une maison à part.

(5) On peut aussi traduire : C'est ainsi qu'il se réjouissait avec eux.

(6) Texte : դրամմի.

(7) Ce tableau d'Achot III rappelle, dans une certaine mesure la piété de son quasi contemporain, le roi de France Robert II, le Pieux, 996-1031, fils de Hugues Capet.

Sous son règne furent bâtis des couvents, dans la contrée des Seawordiq[1]; ils étaient destinés à d'austères cénobites, vivant en commun, et réunis sous la règle de saint Basile, dont nous avons parlé précédemment. Ce sont les deux couvents de Hałbat et de Sanahin[2]; ils étaient situés en face l'un de l'autre, avaient le même vœu dans la demeure de Dieu, et renfermaient 500 moines Le supérieur de Sanahin était le savant homme de Dieu, Jean; celui de Hałbat était Siméon, le serviteur de Dieu à la vie austère.

Le seigneur Anania acheva sa vie dans une vertueuse vieillesse et mourut en 414 de l'ère[3].

Il eut pour successeur sur le siège patriarcal le seigneur Vaha-

[1] Texte : սեաւորդեաց աշխարհին; d'après les auteurs du moyen âge, arabes, arméniens ou grecs, il est malaisé de situer exactement cette région et de dire avec précision de quoi se composait son territoire; elle semble devoir être localisée au sud de Tiflis, le long de la Koura. Dans sa *Géographie*, Vardan mentionne que «près du fleuve de la vallée des Savortiens, sont les célèbres et admirables monastères d'Haghpad et de Sanahin, fondés par la reine Khosrovanousch, femme du pieux Aschod, en l'an 410 [961 de J.-C.] (Saint-Martin, *Mémoires...*, II, p. 425). Saint-Martin (*ibid*, p. 464) identifie la *vallée des Sévortiens* avec une partie de l'ancienne province d'Oudie (Outiq). H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 240, n. 1, consacre une note importante à l'explication de ce terme «Sevordi»; il suffira d'y renvoyer le lecteur. D'après Maçoudi (*Les Prairies d'or*, II, p. 74-75), «le fleuve Kour prend son origine dans le pays des Khazrâns, dans le royaume de Géorgie, et, coulant dans le territoire des Abkhazes, arrive à la ville frontière de Tiflis, qu'il divise en deux parties; il traverse ensuite la province des Siavordiens, peuple arménien, brave et puissant, comme nous l'avons dit dans leur histoire; ils ont donné leur nom aux haches dites *siavordiennes*, dont se servent les Siabihehs et d'autres troupes barbares». — Saint-Martin (*Mémoires...*, II, p. 464) estime que le mot *Sewordiq* signifie «enfants de Sew» (ordiq = fils), et qu'il désigne une famille issue d'un certain Sev ou Sevoug. — J. Marquart (*Osteuropäische... Streifzüge*, p. 36) identifie, après Jos. Thúry, les *Sevordik'* avec les Σαβάρτοι ἄσφαλοι de Constantin Porphyrogénète.

[2] Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 85-86, qui indique, p. 86, n. 1 et 2, les principales références. Voir également *Bibliographie analytique des ouvrages de M. Marie-Félicité Brosset...* (Saint-Pétersbourg, 1887), col. 618 et les références y indiquées.

[3] 30 mars 965-29 mars 966 de J.-C. Anania serait mort en 967 d'après Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175.

nik [1], du canton de Bałq [2], fils de Djouanchêr, prince de Bałq. Vahanik, dans des lettres, ayant laissé voir le vif désir qu'il avait de s'unir aux Chalcédoniens, les moines d'Arménie se réunirent dans la ville d'Ani [3]; à cette réunion assistaient : le seigneur Khatchik [4], évêque de Archarouniq; le Père Polikarpos, supérieur du monastère de Kamrtjadsor; le Père Sargis, moine de Horomosivanq; le Père Stéphanos, moine du couvent de Séwan; et d'autres évêques et Pères en grand nombre. Cependant Vahanik s'enfuit, cherchant un refuge dans le Vaspourakan, auprès d'Apousahl [5], roi du Vaspourakan, fils de Gagik [6] Ardzrouni. Le concile, agissant avec l'assentiment d'Achot Chahanchah [7], choisit pour catholicos d'Arménie Stéphanos [8], moine de Séwan. Des deux parts, ils remplirent d'excommunications toute l'Arménie. Sté-

(1) Ms. : Vałanik (Վաղանիկն); il résida à Argina. Il fut déposé en 970, dans un concile réuni pour examiner l'orthodoxie de sa foi, et se retira chez le roi du Vaspourakan; voir la suite de ce chapitre. Ormanian (*L'Église arménienne...*, p. 175) imprime que Vahan Ier, de la maison de Siounie, fut élu en 967 et déposé en 969. — La forme Vahanik est le diminutif de Vahan.

(2) Canton de la province de Siounie; actuellement *Adjanan;* cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 143-144, et Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 348.

(3) «Anania se distingua dans les affaires religieuses et politiques du pays, et son administration intelligente contribua à assurer à l'Église un calme relatif. Vahan Suni, qui lui succéda (967-969), devint suspect, parce qu'il chercha à adopter divers rites grecs et faire prévaloir les principes chalcédoniens. L'épiscopat arménien, ému, se réunit en concile à Ani, destitua Vahan, qu'il remplaça par Stépanos III, de Sévan (969-971). Ce dernier avait pour appui le roi d'Ani, tandis que le roi de Van prit parti pour Vahan, et des troubles résultèrent de ce conflit, qui bouleversa le pays jusqu'à la mort de Stépanos et de Vahan. Khatchik Ier Arsharouni (971-992), homme de mérite et d'action, fut élu d'un commun accord...» (M. Ormanian, *L'Église arménienne*, p. 39).

(4) Devenu le catholicos Khatchik Ier; cf., *infra*, p. 46.

(5) Apousahl-Hamazasp, frère et successeur de Dérénik-Achot, régna de 953 à 972, d'après la chronologie de Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p, 425, et de Stokvis, *Manuel...*, I, p. 93.

(8) 902-937, d'après Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 424. Son histoire et sa bravoure sont racontées en détail par Thoma Ardzrouni, *Histoire des Ardzrouni*, III, p. 32 et suiv. (Brosset, *Collection d'historiens arméniens...*, I, p. 223 et suiv.).

(7) Achot III.

(8) Etienne III, 970-972. d'après Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 440 et 969-971, d'après Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175.

phanos, le grand vardapet qui occupait la charge du bienheureux Mesrob[1], comme pasteur suprême de l'Arménie occidentale[2], ayant réuni quantité de moines de Tarôn[3], de Hachteanq[4], de Dzophq[5], de Khordsen[6], et assisté du vardapet Moïse, et de Babkên, homme d'un haut mérite, originaire de la province de Siwniq[7], se rendit dans le Vaspourakan pour reprocher à Vahan[ik] et à Apousahl leur conduite.

Ceux-ci, émules de Valens[8], ne voulurent les voir ni les écouter en rien, et ils ordonnèrent de reléguer[9] dans l'île d'Ałthamar Stéphanos, le vardapet Moïse et le père Babgên[10]; plus tard, ils relâchèrent ces deux derniers et transportèrent Stéphanos dans la forteresse de Kotorq[11], où il mourut; que cette mort ait été due à un crime de leur part, ou qu'elle soit survenue de toute autre manière, je l'ignore. Vahanik et Stéphanos moururent la même année[12], et les troubles que ces affaires avaient suscités prirent fin en Arménie.

(1) Ce mot semble désigner le catholicos Machtots qui, comme Stéphanos, était du couvent de Séwan. Voir le début du chapitre XXXII, p. 133. Il est étrange que ce même personnage, si c'est bien le même, soit nommé une fois Mesrob et une fois Machtots. La dénomination de Mesrob-Machtots s'applique, chez les écrivains arméniens, généralement, au personnage du v^e siècle qui fut l'élève de Nersès le Grand, et dont il est question chez Korioun et chez Lazar de Pharpi.

(2) La partie occidentale de l'Arménie, à l'ouest d'Erzeroum.

(3) Canton du Touroubéran, au sud de l'Ararat.

(4) Canton de la Quatrième Arménie, à l'orient de la Sophène, qui constituait le domaine spécialement affecté aux princes Arsacides qui n'étaient point destinés à régner; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 92.

(5) Nom arménien de la Sophène, la plus connue des neuf provinces de la Quatrième Arménie; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 91.

(6) Une des provinces de la Quatrième Arménie, la *Corsena* des *Institutes* de Justinien; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 93.

(7) Ou Siounie.

(8) Texte : վաղէսաբար. — Allusion aux persécutions dont les évêques catholiques furent victimes de la part de l'empereur Flavius Valens, qui était arien († 378); cf. Faustus Byzant, *Bibliothèque historique*, l. IV, chap. v-x.

(9) Ou : d'exiler.

(10) L'éditeur orthographie tantôt : բաբկէն, et tantôt : բաբգէն.

(11) Forteresse dans le canton d'Andsahidsor, province du Vaspourakan, sur les confins de Her, en Arménie persane; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 344, 400 et 441.

(12) En 970, d'après Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 440.

Sous le règne de Ṛomanos[1], empereur des Grecs, le majistros Nikiphoṛ[2] et le patrice Kiwṛ-Jan[3] terrifièrent toutes les contrées arabes par leurs exploits. Tandis que Ṛomanos se mourait[4], ils assiégèrent Anawarza et Ḥalp[5] et prirent ces deux [villes].

A Constantinople, un certain Marinos[6] s'étant emparé de la couronne, Nikiphoṛ et Kiwṛ-Jan accoururent à la tête de toutes leurs troupes sur les bords de la mer des Grecs[7]; Kiwṛ-Jan étant entré dans Constantinople, il renversa Marinos, et Nikiphoṛ fut placé sur le trône[8], en 412 de l'ère[9]. Pendant son règne, qui dura sept ans[10], il se distingua par les brillantes victoires qu'il remporta sur les Ismaélites, et leur enleva quantité de villes : Msis[11] en 413[12], Tarson (Tarse) en 414[13]. Ensuite, en 415[14] de l'ère,

(1) Romanos II, 959-963.

(2) Devenu l'empereur Nicéphore Phocas.

(3) Nom arménien de l'empereur Jean Tzimiscès.

(4) Texte : *և ի մեռանել ռոմանոսին.*

(5) Nicéphore s'empara d'Anazarbe et de 55 autres places fortes de la Cilicie, en janvier 962. Après Pâques de la même année, il battit Séif-Eddaulah près d'Alep et fit décapiter 1,200 Arabes; DE MURALT, *Essai...*, aux dates, et LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire...*, t. XIV, p. 54-55.

(6) Vraisemblablement le patrice Marien Apambas, *général d'Italie;* auquel Bringas offrit la couronne au détriment de Nicéphore. Cf. LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 63.

(7) «Nicéphore, amené avec la flotte de Chrysopolis et du Hebdomum par le chambellan Basile, entre solennellement par la Porte d'Or et se fait couronner par Polyeucte» (DE MURALT, *Essai*, 16 août 963). — La «mer des Grecs» désigne ici l'«Hellespont» des Grecs, le canal des Dardanelles des modernes.

(8) Nicéphore Phocas, 963-969.

(9) 31 mars 963-29 mars 964 de J.-C.

(10) La chronologie d'Asolik, comme j'ai eu l'occasion de le faire remarquer, est généralement exacte.

(11) Ou Mopsueste, capitale de la Comagène, sur l'Euphrate; la ville fut prise le 14 juillet 965, après un grand carnage des habitants. Tandis que Nicéphore s'emparait de Mopsueste, il envoya son frère Léon contre Tarse, dont les habitants furent conduits jusqu'aux portes d'Antioche (DE MURALT, aux dates).

(12) 30 mars 964-29 mars 965 de J.-C.

(13) 30 mars 965-29 mars 966 de J.-C. «An 965 de J.-C. En lequel il tomba à Bagdad de la grêle dont chaque grain pesait 100 drachmes. — En lequel le roi des Romains s'empara de Tarse et de Mopsueste, fit 200,000 prisonniers et s'en retourna victorieux» (*Chronographie* de Mar ELIE BAR ŠINAYA, trad. DELAPORTE, p. 135).

(14) 30 mars 966-29 mars 967 de J.-C.

il y eut une éclipse de soleil[1]; Achot, prince de Tarôn, mourut; et les Grecs s'emparèrent de ce pays[2].

En 417 de l'ère[3], Vard[4], fils du frère de Nikiphoṛ, envahit avec des forces considérables l'Apahouniq[5], et ayant mis le siège devant Manazkert[6], prit cette ville, renversa et ruina ses remparts de fond en comble. En 418[7], il se rendit maître d'Antioche, la grande ville de Syrie[8].

Cette même année[9], Kiwṛ-Jan[10] tua Nikiphoṛ dans son palais[11], aidé dans ce crime par la trahison de l'impératrice[12], mère de Vasil; il s'assit sur le trône qu'il conserva six ans[13]. De son côté, le grand duc Vard[14], fils du frère de Nikiphoṛ, se déclara indépendant et régna à Jṛoung[15]. Le vainqueur Kiwṛ-Jan[16] marcha contre lui, battit et fit confiner[17] Vard en prison dans l'île[18].

Après quoi [Kiwṛ-Jan] se rendit en personne dans le pays des

(1) Cette éclipse totale de soleil eut lieu le 20 juillet 966, à 4 heures du soir. Cf. *Art de vérifier les dates.*

(2) De Muralt, à la date du 2 septembre 968, rapporte que «les frères Grégoire et Pancrace rendent cette province [de Tarôn] à l'Empire».

(3) 29 mars 968-28 mars 969 de J.-C.

(4) Bardas Phocas, fils de Léon, frère de Nicéphore Phocas.

(5) Canton de la province Touroubéran; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 100, et H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 329-330.

(6) Actuellement Melazgerd, au sud du Mourad-sou; une des villes les plus anciennes de l'Arménie; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 105.

(7) 29 mars 969-28 mars 970 de J.-C.

(8) Antioche fut prise le 1er novembre 969, d'après de Muralt, qui, d'après les données byzantines, attribue à différents personnages la prise de cette ville (p. 548).

(9) 418 de l'È. A. (= 29 mars 969-28 mars 970 de J.-C.).

(10) Devenu empereur sous le nom de Jean Tzimiscès (969-976).

(11) Nicéphore Phocas fut assassiné, le 10 décembre 969, par Tzimiscès, Bourtzas et d'autres conspirateurs que Théophano avait furtivement introduits dans le palais (de Muralt, à la date).

(12) Théophano, mère de Basile II et de Constantin VIII.

(13) Jean Tzimiscès fut empereur, du 11 décembre 969 au 10 janvier 976.

(14) Bardas Phocas, fils de Léon, frère de Nicéphore Phocas, qui se fit proclamer empereur en 971.

(15) Texte (p. 183) : ի ժռունգն «i Jṛoungn», ville de l'Empire romain d'Orient.

(16) Jean Tzimiscès.

(17) Ou : exiler.

(18) Il s'agit ici de Bardas Sclérus qui fut chargé par l'empereur d'aller combattre Bardas Phocas; celui-ci fut mis au rang des clercs et relégué dans l'île de Chio, en 971; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XIV, p. 111-114, et de Muralt, à la date, p. 552.

Bulgares[1], pour leur faire la guerre. Ces peuples, soutenus par la nation des Russes[2], avec laquelle ils s'étaient alliés, s'avançèrent pour le repousser. Lorsque l'action fut engagée, les Russes rompirent les deux ailes de l'armée grecque. Mais l'empereur tint bon au centre avec l'infanterie composée d'Arméniens[3]; le corps des fantassins qui portent le nom de Sałarq[4] fit des prodiges de valeur sous les yeux de ce prince; ils rompirent le rempart de boucliers qui s'élevaient devant eux. Alors, l'empereur se faisant jour à travers cette brèche avec toute sa cavalerie, chargea l'ennemi, l'épée à la main, le tailla en pièces et le dispersa de tous côtés[5]. La nation des Bulgares fut forcée de faire sa soumission[6].

Kiwṛ-Jan[7], par une foule d'actions d'éclat, qu'il fit dès sa jeunesse, était devenu un objet d'admiration universelle[8]. Durant son règne, on vit les peuples se soumettre spontanément à lui et lui payer tribut : les Arabes (Tadjik), au Sud; les Sarmates, au Nord; les Géorgiens, à l'Est.

(1) Texte (p. 183) : բուլղարաց, qu'il faudrait transcrire : Boułłar. Je crois préférable de donner ici la forme plus répandue de ce mot.

(2) Texte (p. 183) : ռուզաց ou ռուսաց, «Ṛouz» ou «Ṛous».

(3) Ou : avec le contingent arménien de l'infanterie (?).

(4) Le mot arménien «sałar» (սաղար), d'origine persane, signifie «chef», «conducteur», «commandant». Cf. H. Hübschmann, *Armenische Grammatik...*, p. 235; voir *ibid.*, p. 514, l'étymologie de ce mot proposée par M. Meillet.

(5) *Sic*, d'après le texte de Malkhasiants. D'après le ms. : «et dispersa les barbares.»

(6) Sur la guerre contre les Russes, 971-972, cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 114-130; G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, chap. I-III.

(7) Jean Tzimiscès, qui, dès le début de son règne, avait remis les impôts aux Arméniens, ses compatriotes; de Muralt, *Essai...*, p. 550.

(8) L'origine arménienne de Jean Tzimiscès n'est peut-être pas étrangère aux éloges que lui décerne l'écrivain arménien Asołik. Les Géorgiens et les Arméniens jouaient un grand rôle dans l'armée byzantine. Le fait a été signalé par Gelzer, apud Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur...*, p. 987 : «[Johannes Tzimiskes] war ohne Frage nächst Nikephoros der fähigste General des Reiches, ein nationaler Armenier; mit Begeisterung redeten seine Landsleute von Kiur Žan (Ἰάννις) dem Römerkaiser. Diese Abkunft schadete seiner Popularität bei den Griechen nichts; waren doch die hohen Militärposten damals fast regelmässig mit Armeniern und Iberern besetzt.»

## CHAPITRE IX[1].

Pontificat du seigneur Khatchik; il construit l'église et la résidence patriarcale dans le village d'Argina.

Sous le règne de Kiwṛ-Jan[2], empereur des Grecs, et d'Achot, roi d'Arménie, en 421 de l'ère[3], les catholicos Vahan[4] et Stéphanos[5] eurent pour successeur le seigneur Khatchik, évêque des Archarouniq[6], fils de la sœur du seigneur Anania[7]. Devenu chef unique de l'Église arménienne, il gouverna le pays en paix pendant dix-neuf ans[8]; il restaura le palais patriarcal dans le canton de Chirak[9], au bourg d'Argina[10], sur les bords du fleuve Akhourean[11], dans le lieu où reposait le seigneur Anania, patriarche d'Arménie[12]. Dans le même village, il construisit la sainte cathédrale, en pierres taillées[13], avec un autel surmonté d'une coupole semblable au ciel, reposant sur des colonnes solidement plantées. Il y ajouta trois autres églises, sur le même plan, d'une admirable et magnifique structure; il les para d'étoffes éclatantes, tissées de fils d'or et relevées par des fleurs de pourpre, les orna d'objets d'or et d'ar-

(1) Texte dans l'édition Malkhasiants, p. 184.

(2) Jean Tzimiscès, 969-976.

(3) 28 mars 972-27 mars 973 de J.-C.

(4) Cf., *supra*, p. 40-41.

(5) Cf., *supra*, p. 41-42.

(6) Cf., *supra*, p. 41.

(7) Cf., *supra*, p. 26.

(8) Khatchik Ier, 972-992; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 440, et Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175.

(9) Cf., *supra*, p. 30.

(10) Bourg situé à l'ouest d'Ani; fut la résidence des patriarches d'Arménie, de 965-993; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 111. D'après Samuel d'Ani, c'est en 971 de J.-C. que le patriarche établit le siège du gouvernement spirituel à Argina; cf. Lynch, *Armenia...*, I, 355, n. 5. On trouvera une vue photographique des ruines du couvent d'Argina dans le Dictionnaire géographique du P. Ephrikian (*patkerazard bnachkharhik bararan*), t. I, (Venise, 1903-5), p. 292.

(11) Fleuve qui prend sa source dans les montagnes d'Erzeroum, arrose le Basen et le Chirak, passe à Kars et à Ani, et, grossi d'autres affluents, verse ses eaux dans l'Araxe; c'est l'Arpahtchaï des Turcs. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 39.

(12) Texte : Հայոց վերակացուի; ce dernier mot «veraditoł» signifie «surveillant», «inspecteur», «évêque».

(13) Ou : en pierres de taille.

gent, et de toute la splendeur des lampes éclatantes. Il acquit aussi quantité de livres saints, les Testaments, qui contiennent la parole de Dieu, les livres des apôtres et les oracles des prophètes, et tous ceux où sont consignés les travaux des docteurs [de l'Église].

Du temps de [Khatchik], florissaient[1] les vardapets : Jean[2], le croisé du Christ[3], et qui, faible par la parole, grand par la science, commentait les Écritures Saintes; il périt par l'épée, tué par la nation égarée[4] des Géorgiens; il fut enseveli dans le couvent dit d'Aksigoms, dans le canton de Basean[5], couvent appelé aujourd'hui de Saint-Jean, et qui est situé au pied du mont des Dziraniq[6].

Son pareil [était] le père Joseph[7], homme très savant, et d'une pureté exemplaire, supérieur du couvent qui s'appelle des Hndsouts[8], dans le canton de Karin[9].

Kirakos, qui cachait sous les dehors les plus modestes un grand savoir, et qui enseignait plutôt par ses mœurs que par sa parole. Il habita longtemps dans le désert de Théléniq, au canton de Nig[10], auprès du père Jérémie[11], l'athlète[12] du Christ, et mon compagnon[13].

(1) Texte : էին, «étaient».

(2) Il commentait oralement les Saintes Écritures; son enseignement n'a pas été recueilli dans les mss.; cf. Alichan, *Aïrarat*, 22-23.

(3) Je traduis ainsi l'original arménien խաչակիրն քրիստոսի, contrairement à Gelzer-Burckhardt, qui portent, p. 136, l. 20 : «Johannès, der das Kreuz Christi trug». — Jean «Porte-Croix».

(4) Littéralement : enragée.

(5) Canton de la province d'Ararat.

(6) Montagne du canton de Basen, au Nord d'Hasankala (H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 436), sur le cours supérieur de l'Araxe (Idem, *ibid.*, p. 362-366). Le même mot arménien *dzirani* (ծիրանի) désigne la pourpre, puis l'étoffe teinte en pourpre; cf. Marc, xv, 17, où l'on revêt Jésus d'une «chlamyde rouge et pourpre».

(7) Je n'ai rien trouvé d'autre sur ce personnage; les historiens arméniens se bornent à répéter ce que dit Asołik.

(8) Cf. *supra*, p. 33.

(9) Canton de la Haute-Arménie; la ville de Karin se nommait Theodosioupolis à l'époque de Théodose le Jeune (408-450) et se nomme actuellement Erzeroum; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 288-290.

(10) Canton de la province d'Ararat.

(11) On ne sait rien d'autre sur ce personnage que ce qu'en dit ici Étienne de Tarôn.

(12) L'arménien ճգնաւոր signifie : «ermite», «anachorète», «martyr», «combattant», «athlète».

(13) ընկերակից signifie «camarade», «compagnon», «confrère», et non pas «ami» comme traduisent Gelzer-Burckhardt, p. 136, l. 35.

Et Sargis, l'élégant discoureur, originaire du pays des Ałouanq[1], qui avait appris par cœur, dès son enfance, la Sainte Écriture, et qui est vieux maintenant, — et Jean, prêtre marié[2].

## CHAPITRE X[3].

Combat des Grecs près d'Amith; apparition d'un astre; mort de l'empereur Kiwṛ-Jan.

L'empereur des Grecs, Kiwṛ-Jan[4] envoya Mléh le démeslikos[5] avec des forces considérables contre Amith[6]. Il vint y assiéger Abouthalhap[7], petit-fils de Hamtoun[8], et tout à coup, à l'improviste, 400 cavaliers, l'épée nue, sortirent par la porte de la ville. Ils tombèrent sur le détachement de l'armée grecque, qui se trouvait en face de la porte[9], et, dispersant toute l'armée, en massacrèrent une grande partie, et firent prisonnier Mléh démeslikos, qui finit ses jours chez les Tadjik[10].

L'année suivante, en 423 de l'ère[11], un astre en forme de lance apparut au temps de la moisson, à l'entrée de l'été; il se montra dans l'Orient, projetant ses rayons lumineux en forme de lance,

(1) Ou : Albanie du Caucase.

(2) Texte : քահանայ յամուսնացեալց.

(3) Texte, p. 186 de l'éd. Malkhasiants.

(4) Jean Tzimiscès.

(5) Le domesticus Mleh fait un grand carnage à Nisibe, assiège Amid, est battu et fait prisonnier par Abou-Thaghleb à Mozala, en 973 (de Muralt, *Essai...*, p. 557).

(6) Ou Amid, ou Hamith, ville de la Quatrième Arménie; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 165–174.

(7) Abou-Taghlib, fils de Nâçir ed-daula, le Ḥamdânite; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes...*, I, p. 316, 328. Il se nommait exactement : Adhad ed-daula Aboû Thyhlab el-Ghudansur (968–979); cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 99.

(8) C'est, je pense, la forme arménienne de Ḥamdân. La dynastie des Ḥamdanides avait été fondée à Mossoul en 323 H. (= 892 J.-C.) par Abou-Mohammed el-Haçan (Desvergers, *Arabie...*, p. 460[b]). Nâçir ed-daula le Ḥamdanide avait établi une principauté puissante dans la Syrie du Nord. Sur les Ḥamdanides d'Alep, cf. Huart, *Histoire des Arabes*, I, 315, 325 et suiv.

(9) Ou : près de la porte.

(10) Le domesticus Mleh assiégea sans succès Amid en 973; la ville fut prise par l'empereur en 974, ainsi que Nisibe et Miapharkin (cf. de Muralt, aux dates).

(11) 28 mars 974–27 mars 975 de J.-C.

vers l'Occident, sur le pays des Grecs; cet astre fut visible jusqu'en automne[1].

Sur la fin de cette même année, mourut l'empereur Kiwṛ-Jan, dans son palais; il eut pour successeur Vasil[2], en 425 de l'ère[3].

## CHAPITRE XI[4].

Règne de Smbat, fils d'Achot; il construit le rempart d'Ani, ainsi que l'église.
Arrivée de Dawith le curopalate à Chirak.

A cette époque, en 426 de l'ère[5], mourut Achot[6], le roi béni d'Arménie; et le jour même, son fils Smbat monta sur le trône, qu'il occupa treize ans[7].

Il combla les fossés de la ville d'Ani, et construisit au-dessus un rempart circulaire, à partir du fleuve Akhourean, jusqu'à la vallée appelée Dzałkotsats[8]; il le bâtit en pierres cimentées avec de la chaux, et le flanqua de bastions et de tours élevées; ce rempart, qui dépassait de beaucoup l'ancien, embrassait dans son développement toute l'étendue de la ville; il y avait des portes de cèdre, munies d'une garniture de fer, et de gros clous solidement enfoncés;

(1) Emin, dans sa traduction, p. 130, n. 2, observe que les historiens byzantins parlent aussi de cette étoile ou de cette comète; elle était apparue cinq mois avant la mort de Jean Tzimiscès et fut visible pendant quatre-vingts jours; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 142. — En août 975, «une comète paraît du côté du N. E. pendant quatre-vingts jours. Syméon, logothète et maître de la milice, et Étienne, évêque de Nicomédie, questionnés par l'empereur sur la signification de ce météore, lui prédisent la victoire» (de Muralt, *Essai...*, à la date).

(2) L'empereur Jean Tzimiscès mourut le 10 janvier 976, à l'âge de 51 ans, après 6 ans et 30 jours de règne. Il eut pour successeurs Basile II et Constantin VIII, 976-1025; cf. de Muralt, *Essai...*, aux dates.

(3) 27 mars 976-26 mars 977 de J.-C.

(4) Texte, p. 187 de l'éd. Malkhasiants.

(5) 27 mars 977-26 mars 978 de J.-C.

(6) Achot III, le Miséricordieux.

(7) Smbat II, *le Conquérant*, régna de 977 à 989. Il reçut encore des auteurs arméniens les titres de *dominateur* et de *roi des rois d'Arménie*; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 365.

(8) Ծաղկոց, «jardin à fleurs».



IMPRIMERIE NATIONALE.

il jeta aussi les fondements d'une magnifique église, dans cette même ville d'Ani, sous la direction de l'architecte Trdat[1], qui avait déjà construit l'église de la résidence patriarcale à Argina[2].

L'Arménie était alors en paix et florissante, lorsque [le roi] entreprit de porter les armes contre son oncle paternel, Mouchel [qui régnait] à Kars[3], et lui enleva la forteresse de Chatik[4] dans le canton de Djakatq[5].

Voulant venger cette agression, le curopalate de Taÿq[6], Dawith[7], se mit à la tête de l'armée géorgienne, marcha contre Smbat et vint camper dans le canton de Chirak, au village appelé Bawats dsor[8]; il avait avec lui Mouchel, qui avait invoqué son secours. Smbat leur ayant rendu la forteresse en question, ils firent la paix, sans qu'aucun dommage eût été causé aux possessions de Smbat. Le curopalate était en effet un homme juste et pacifique[9].

[1] Ou : Tiridate. Voir les excellentes reproductions photographiques des ruines d'Ani dans le chapitre consacré à l'histoire d'Ani, par Lynch, *Armenia...*, t. I, p. 334–392. — Le même architecte Trdat restaura Sainte-Sophie de Constantinople, qui avait été partiellement détruite par un tremblement de terre; cf. *infra*, chap. xxvii; Lynch, *Armenia...*, t. I, p. 373, n. 4, et Charles Diehl, *Manuel d'art byzantin*, p. 442–447.

[2] Bourg du district de Chirak, de la province d'Ararat, non loin de la ville d'Ani; cf. *supra*, p. 46. Argina fut la résidence des patriarches d'Arménie, de 965 à 993; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 111.

[3] Mouchel, le frère d'Achot III, qui avait obtenu, en 962, en apanage, la ville de Kars et le territoire de Vanand; cf. *supra*, p. 39.

[4] Localité difficile à identifier; devait se trouver près de Chirak et de Eraskhadsor; cf. Alichan, *Aÿrarat*, p. 124.

[5] Canton de la province d'Ararat; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 447.

[6] Province de la Grande Arménie, au nord de la province d'Ararat, au sud de la Colchide, le pays actuel d'Akhaltsikhe; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 74–78 et les nombreuses références en bas de pages. Les Géorgiens possédèrent, après les Arméniens, cette province jusqu'au xvi^e siècle.

[7] Voir à la fin de ce chapitre le renvoi à la notice relative au curopalate David.

[8] բաւաց դոր, «la vallée des limites». Sur cette localité, cf. Alichan, *Chirak...*, p. 33 et 135. — Hübschmann (*Altarm. Ortsnamen...*, p. 413) signale un autre endroit du nom de *Bav* dans le Tarôn.

[9] Voir le début du chapitre xliii, *infra*, p. 161. — «Comme les souverains d'Arménie, les souverains d'Ibérie étaient vassaux de l'Empire. Ils avaient à leur tête le curopalate d'Ibérie, personnage de marque à la cour de Byzance. A ce titre, les lettres qui lui étaient adressées étaient scellées d'une bulle «δισολδία»,

## CHAPITRE XII[1].

Arrivée de l'émir Ablhadj en Arménie; il perd ensuite son pouvoir et meurt étranglé.

Mouchel[2] n'avait dans l'âme aucune crainte de Dieu; car il vivait avec des courtisanes, qu'il entretenait richement; il appela [à son secours?] Ablhadj[3] Delmastani[4], petit-fils de Salar[5] et

mais aussi parce que davantage sous la dépendance du Basileus qui lui avait conféré, à titre honorifique, une des plus hautes dignités du palais, la suscription qu'il recevait était ainsi libellée : «Κέλευσις ἐκ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν πρὸς (ὁ δεῖνα) τὸν ἐνδοξότατον κουροπαλάτην», tandis que les quatre princes soumis à sa juridiction, les archontes de Βεριασάχ, de Καρναταής, de Κούελ et d'Ατζαρᾶ n'avaient droit qu'à une formule plus simple : «Κέλευσις ἐκ τῶν φιλοχρίστων δεσποτῶν (ὁ δεῖνα).» (Cf. A. Vogt, *Basile Ier*..., p. 431.)

(1) Texte, p. 188 de l'édit. Malkhasiants.

(2) Le premier roi bagratide de Kars, 962-984.

(3) Ou Abou'lhadji, émir kurde de Her et de Zarévant, qui jouait à la paume avec Dérénik, prince arménien des Andsévatsiq, prisonnier chez lui (Matthieu d'Edesse, *Chronique*..., trad. Dulaurier, p. 27-29, 386), vers l'an 976.

(4) Le Delmastan serait une vallée voisine de la ville d'Ardjêch, du canton d'Aliovit, de la province de Touroubéran; cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*..., *S. V.* Delmastanian.

(5) Cette famille de Salar est la seule sur laquelle je n'ai pas réussi, à mon grand regret, à réunir suffisamment de matériaux pour identifier, à coup sûr, tous les personnages. Le nom d'Ablhadj figure aux chap. XII, XVIII, XIX, XLI. Au chap. XII, il est question d'Ablhadj, petit-fils de Salar; dans les autres chapitres (XVIII, XIX, XLI), Asolik parle d'Ablhadj, fils de Rovad. — Dulaurier (trad. de Matthieu d'Edesse, p. 387) observe qu'il faut distinguer ces deux personnages, portant le même nom d'«Abou'lhadji»; c'est possible, mais il aurait bien dû dire pourquoi.

D'après quelques savants, Salar n'est pas un nom propre, mais un nom commun, signifiant «général», «chef». Je crois que nous avons ici affaire à un nom propre, et ce Salar doit être celui dont parle Masoudi (*Prairies d'or*, trad. Barbier de Meynard, IX, p. 15-17) en ces termes : «...Ce chef, qui résidait à Taram, dans le Deïlem, était fils d'Aswar et se nommait Sallar; son fils règne aujourd'hui dans l'Aderbaïdjân et dans d'autres contrées. Le but de cette mission était d'imposer à Sallar la reconnaissance du pouvoir d'Asfar... Le Sallar dont nous parlons ici est l'oncle maternel d'Ali, fils de Vahsoudan, plus connu sous le nom d'Ibn-Hassan; c'était un autre roi du Deïlem, qui fut tué à Rey par le même Ibn Aswar après de longs démêlés...» Sallar, fils d'Aswar, roi de Taram, dans le Deïlem, était contemporain du khalife Mouktadir-Billah (894-932). — C'est vraisem-

émir persan. Celui-ci ne vint pas d'abord avec [les messagers de Moucheł]; il arriva plus tard, et il incendia Hoṛomosi vanq[1], et fit abattre en 431 de l'ère[2], au moyen de cordes, la croix rédemptrice qui s'élevait sur la coupole de l'église de Chołakath[3]. La

blablement de ce même Sallar qu'il est question dans Abulfeda (*Annales muslemici*, II, 465): «Anno CCCXLVI [qui die 4 april. A. Chr. 957 cœpit] obiit Sallâr marzapân, Aderbiganæ dominus, haerede relicto filio, Hasano. Sed Marzapani frater, Vahschudân, commitebat hunc suum ex fratre nepotem cum ceteris eiusdem fratribus, discordiae bellorumque civilium semina spargens; quo fiebat, ut, distractis fractisque, facile quae cupiebat obtineret. Cupiebat autem ipse solus regnare.» En ce qui concerne les descendants de Salar (cf. Abulfeda, *Annales muslemici*, II, 469), je suppose qu'il faut admettre qu'Ablhadj se nommait aussi Vahsoudân, qui fut également «Aderbiganae dominus». Cette dynastie de l'Aderbeidjan se place entre celle des Sadjites (889–929) et celle des atabeks de Aderbeidjan et d'Arran (1136–1225) [cf. Stokvis, *Manuel*..., I, p. 129]; cet auteur signale qu'entre 929 et 1136, «l'Adherbeidjan eut de nouveau des gouverneurs amovibles». Ce laps de temps conviendrait parfaitement à une dynastie des descendants de Salar. Or, il se trouve que la dynastie des Wahsudanides ou Djestanides fut précisément renversée par celle des Mousafirides, que quelques historiens dénomment aussi Sallarides. Cette dynastie se répartit ainsi :

| | |
|---|---|
| Mohammed ibn Musafir. | 9..–941 |
| Es-Sallar el Merzeban.. | 941–957 |
| Djestan Ier..... | 957–960 |
| Wahsudan Ier ..... | 960– ? |
| Djestan II..... | 1038–10.. |

Ce renseignement emprunté à Stokvis (*Manuel*..., I, p. 125) se complète par celui-ci : «Les Sallarides furent renversés par les Seldjucides en 1064...» — Mamlân, d'après Ibn el-Athîr (IX, 448), était fils de Vahsoudân, fils de Mamlân; on peut admettre, comme je l'ai dit plus haut; qu'Ablhadj est le même personnage que Vahsoudân. C'est certainement la même famille que celle d'Abou Mançour Véhssoudan Ibn Mohammed er Rawedy el Azdy, de la dynastie des Beni Salar, dont parle Schefer (trad. de Nassiri Khosrau, p. 17, n. 2). Cf. Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 181 et 252.

(1) Cf. *supra*, p. 30.

(2) 26 mars 982–25 mars 983 de J.-C.

(3) Il semble que, sous ce vocable, il faille entendre ici la cathédrale d'Etchmiadzin. (Voir une reproduction photographique de l'église actuelle de Chołakath, située au N.E. d'Etchmiadzin, apud Lynch, *Armenia*..., I, p. 271 et fig. 60, et F. Macler, *Rapport*..., fig. 4, à gauche de l'église de Ripsimê). — Indjidjian (*Géographie ancienne*..., p. 477) est du même avis et pense qu'il s'agit ici de l'église de Chołakath-Etchmiadzin. Mais Alichan (*Chirak*, p. 19), interprétant ce passage d'Asołik, suppose, je ne sais pourquoi, que cette Chołakath désigne l'ancienne église de Hoṛomosivanq. Cette même église détruite par Ablhadj, en 982, a été reconstruite par le roi Jean Smbat, d'où son nouveau nom de Saint-Jean; voir le plan de cette église et la description apud Alichan, *Chirak*, p. 19–20. Une inscription, datée de l'an 1038, mentionne Jean Smbat, fils de Gagik Ier, et un don qu'il fit à l'église et au couvent de Saint-Jean, anciennement Hoṛomosivanq. Si l'ancienne

colère de Dieu s'alluma contre lui[1]; il fut possédé par le démon. Ayant attaqué l'émir de Golthn[2], Aboutlouph[3], il fut battu et fait prisonnier, et forcé de céder au vainqueur Dwin[4] et toutes les villes qu'il possédait. Ainsi dépouillé, il errait avec toute sa famille dans toute l'Arménie et la Géorgie, racontant que c'était parce qu'il avait été l'ennemi de la croix du Christ, que son patrimoine lui avait été enlevé. S'étant rendu à la Porte de l'empereur des Grecs, Vasil[5], et n'ayant pu en obtenir aucun secours, il s'en retourna et fut étranglé par ses serviteurs[6], dans la ville d'Oukhthiq[7].

cathédrale d'Etchmiadzin se nommait Cholakath, on voudra bien observer que la chapelle actuelle qui porte ce nom et se trouve dans les champs, entre Vałarchapat et Ripsimê, à gauche de la route carrossable d'Echmiadzin à Erivan, est une construction relativement moderne, datant du XVII^e siècle, d'après MESROP TER MOVSESSIAN, *Etschmiadzin und die ältesten armenischen Kirchen* (Etschmiadzin, 1907), 8°, p. 19, appendice en russe et en allemand à *Էջմիածին և Հայոց Հնագոյն եկեղեցիներ, պրակ ա. տպարան մայր աթոռոյ ս. Էջմիածնի.*

(1) Ce passage est équivoque et rend la traduction de ce chapitre très douteuse. Gelzer-Burckhardt (p. 139, l. 4–5) traduisent ainsi : «Und deshalb wurde der Grimm Gottes über ihn (den Mušeł) erregt und wurde er vom Teufel geschlagen.» — Le pronom «lui» peut aussi désigner Ablhadj, qui aurait provoqué la colère de Dieu en abattant la croix de Cholakath.

(2) Canton du Vaspourakan, célèbre par ses vins et ses chants populaires, datant de l'époque païenne de l'Arménie.

(3) Forme arménienne d'Abou Dolaf (l'Abou-delf de SAINT-MARTIN, *Mémoires...*, I, p. 365).

(4) Voir l'*index*.

(5) Basile II.

(6) Ce passage est équivoque, par suite de l'usage constant, dans ce chapitre, du pronom personnel au lieu de noms propres. D'après le *sommaire* du chapitre, c'est Ablhadj qui perdit le pouvoir et mourut étranglé. Ici, à la fin du chapitre, il semble bien qu'il s'agisse de Moucheł, qui mourut étranglé en punition de son impiété à l'égard du Christ. Ablhadj, n'étant pas chrétien, ne pouvait pas mériter le même reproche. Alichan (*Chirak*, p. 19) entend que ce fut Ablhadj qui fut étranglé par ses serviteurs, et non pas Moucheł. La mort de ce dernier est indiquée par Asołik au début du chap. XVII (*infra*, p. 67).

(7) Ville du nord-ouest de la Grande Arménie, dans la province de Taÿq, sur les limites du district de Vanand; se nomme aujourd'hui Olthis, ville et district de la province d'Akhełtskha, sur les limites de la Géorgie; cf. DULAURIER, trad. de MATTHIEU D'EDESSE, p. 400 et 485.

## CHAPITRE XIII[1].

Massacre dans le Vaspourakan.
Les princes de ce pays sont fait prisonniers par Aboutlouph, émir de Gołthn.

En ce temps-là[2], Aboutlouph, émir de Gołthn[3], avec 905 hommes de l'infanterie des Khazik[4], marche contre le Vaspourakan[5]. A sa rencontre s'avança avec toutes ses troupes le prince des princes du Vaspourakan, Ablkharib, par l'ordre d'Achot[6], roi de ce pays; il était accompagné du prince Grigor et du marzpan Tigran. S'étant mis en route, il vint faire halte dans le canton de

[1] Texte, p. 189 de l'éd. Malkhasiants.

[2] Vers 980, d'après le chapitre précédent.

[3] Cf. *supra*, p. 53.

[4] Emin (trad., p. 132, n. 1) propose de traduire ainsi ce passage : En ce temps-là, Aboutlouph, l'émir de Gołthn, avec 905 hommes de l'artillerie [des Khazirs], arriva dans le pays de Vaspourakan. Le texte porte : *ջե հետևակաժողով խազկօքն*. Noraÿr N. Buzandatsi (*տեղեկութիւն*[*ք*], p. 33–36, n. 28) fait, au sujet de ce passage difficile, la remarque suivante : pour le premier mot, il lit : *զեհետաժողով*, qui serait composé du mot arabe *zahit*, signifiant : 1° fort, brave; 2° ascète, religieux; 3° sobre, pieux; ...et du mot arménien *ժողով* «foule, multitude». *Zéhet* est déjà employé deux fois chez des écrivains arméniens : dans un quatrain de Nersès Chnorhali et dans l'Histoire de Michel le Syrien, p. 334, où se lit *zéhidq*. Noraÿr N. Buzandatsi entendrait donc ce mot dans le sens de «avec une assemblée de braves...». Malkhasiants a répondu à Noraÿr qu'il a bien trouvé le mot *zahit* dans le sens de *abstinent, dévot, ermite, moine, homme mystique, fanatique*, mais nullement dans le sens de *soldat volontaire*. Noraÿr, se basant sur le texte d'Asołik, de Nersès Chnorhali et de Michel le Syrien, entend ce mot dans le sens de : religieux-fanatique. — Quant à l'instrumental *խազկօք* ou *խազկանօք*, Noraÿr y voit la désignation d'un nom de peuple d'origine turque. Ce mot existe dans la *Lamentation* de Nersès Chnorhali *sur la prise d'Edesse*, sous la forme : *khazik*, et deux fois dans l'*Histoire* d'Étienne Orbélian, au milieu d'une longue énumération de peuples. Enfin, Noraÿr termine cette importante note par la citation de deux passages de Saint-Martin (*Mémoires*..., II, p. 66 et p. 219, n. 6), qui donne des renseignements détaillés sur les *khazaks*. En résumé, il faudrait lire, d'après Noraÿr : *avec des khaziks fanatiques*, ce que l'on traduit : «avec 905 hommes de l'infanterie des khazik», d'après l'édition de Malkhasiants, dont l'explication est aussi peu sûre qu'est hasardée la traduction Gelzer-Burckhardt, p. 139.

[5] Cf. *supra*, p. 17.

[6] Achot IV Sahak, roi du Vaspourakan, 972–983, fils d'Abousahl-Hamazasp.

Djouach[1], en un lieu appelé Bakear[2], où ils laissèrent paître leurs chevaux.

L'armée tadjik (arabe) survint sur ces entrefaites et s'empara de leurs chevaux, tandis que [les Arméniens] restaient enfermés dans la forteresse[3]. Alors [les Arabes] leur dirent, en faisant un serment appuyé sur leur impie religion : « Nous ne vous ferons aucun mal; remettez-nous seulement vos armes et vous pourrez vous retirer en paix. » [Les Arméniens] dans leur folie insensée rendirent leurs armes. Alors [les Arabes], violant le serment fait sur leur religion païenne, les égorgèrent tous et firent prisonniers Ablkharib et les deux princes Grigor et Tigran, le marzpan, qui obtinrent leur liberté par une rançon[4].

Sur ces cadavres, ont vit le signe des impuretés païennes, signe qu'il ne convient pas même de préciser[5]. C'est pourquoi Dieu les livra aux infidèles, en l'an 432 de l'ère[6].

(1) Cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 345; ce canton du Vaspourakan se trouvait sur les rives de l'Araxe, faisant face au pays de Gołthn. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 127.

(2) Comme nom commun, *bakear* serait le pluriel collectif de *bak*, « cour intérieure »; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*..., p. 412.

(3) La forteresse de Bakear.

(4) Emin traduit : « quant à la ville, elle ne put être sauvée que par rançon », conformément au texte de Chahnazarian : և քաղաքն դանձիւ փրկեցաւ.

(5) Emin observe, p. 133, n. 2, que par ces mots : *signe des impuretés*, l'auteur a voulu exprimer cette idée que les vaincus étaient morts musulmans. — Cette remarque d'Emin donne à entendre que les cadavres arméniens étaient circoncis; mais alors, pourquoi employer l'adjectif *païennes?* Il semble, d'après le contexte, qu'il s'agit, non de la circoncision musulmane, mais des traces de la pratique d'un vice très répandu au moyen âge et auquel la ville de Sodome attacha jadis son nom; cf. Thomas Ardzrouni, dans Brosset, *Collection*..., I, p. 173. On observera toutefois que, trois lignes plus haut, la religion musulmane est qualifiée de « païenne ».

(6) 26 mars 983–25 mars 984 de J.-C.

## CHAPITRE XIV[1].

Vasil monte sur le trône des Grecs; le tyran Vard; ruine du pays des Grecs.

Lorsque Vasil[2] fut monté sur le trône, en 425 de l'ère[3], Vard[4], qui portait le surnom de Siklaros[5], ainsi que nous l'avons dit précédemment, se révolta et régna dans les contrées de Djahan[6] et de Melteni[7]. C'était un vaillant et habile guerrier. Ayant réuni sous ses ordres la cavalerie arménienne, qui était au service des souverains grecs, et ayant ainsi démembré l'Empire, il s'avança jusque dans la Bithynie[8], ne cessant de faire la guerre à l'empereur Vasil[9]; pendant quatre ans, les deux rivaux firent couler des ruisseaux de sang.

Car l'empereur Vasil[10], ayant réuni les troupes de Byzance, de la Thrace, de la Macédoine et de toutes les nations occidentales, les envoya combattre le tyran Vard[11]. Celui-ci arma également de son côté. Dans cette guerre, les troupes arméniennes se distinguèrent par leur bravoure. C'est ainsi que les fils du prince de Tarôn, Grigor[12] et Bagarat, et Zaphranik[13], prince de Mokq[14],

(1) Texte, p. 190 de l'éd. Malkhasiants.

(2) Basile II, le Bulgaroctone, 976-1025.

(3) 27 mars 976-26 mars 977 de J.-C.

(4) Bardas Skléros.

(5) սիկլարոս, le Skléros des auteurs byzantins; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 146 et suiv., et G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, chap. vi.

(6) La partie occidentale de la Troisième Arménie, sur les frontières de la Cilicie, au nord du mont Taurus; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 190.

(7) Mélitène. Ces contrées désignent la partie grecque de l'Arménie. Bardas Skléros devint, par la suite, le maître incontesté des thèmes d'Asie; toute l'Anatolie reconnut son autorité, surtout après la bataille de Lykandos.

(8) Texte : մինչև ցբիւթանիա.

(9) Basile II.

(10) Basile II.

(11) Bardas Skléros.

(12) Ms. : գրիգորի «de Grégoire», au génitif, ce qui serait le nom du prince de Tarôn lui-même, qui se nommait Achot, d'après Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 147.

(13) Mot d'origine persane (H. Hübschmann, *Armen. Grammatik*, p. 41); devenu «Afranik» chez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 147.

(14) Province de la Grande Arménie, à l'est du Tigre, vers les monts du Kurdistan.

jetaient l'épouvante parmi les troupes grecques, fondant sur elles, comme un ouragan déchaîné, passant beaucoup d'ennemis au fil de l'épée, ou les faisant prisonniers. L'eunuque Pétranos, général de l'armée [de Vasil] fut tué[1]. Ensuite, ayant eu compassion de ceux qui avaient échappé au massacre, parce qu'ils étaient chrétiens, ils leur laissèrent la vie.

Ce fut ainsi que dans deux, trois ou même plusieurs rencontres, en étant venus aux mains avec les troupes d'Occident, ils remportèrent toujours la victoire. La guerre s'étendit ainsi dans presque toutes les provinces de l'Empire grec, à tel point que village avec village, ville avec ville, se faisaient la guerre. Partout le sang coulait à flots, et une famine cruelle faisait sentir dans tout le pays ses rigueurs. Les cadavres s'entassaient sur les chemins et les places publiques, et les vivants, plus à plaindre que les morts, erraient de tous côtés. Les loups dévorants se jetaient sur les cadavres et dévoraient aussi les vivants.

Tandis que l'Empire grec était agité par tous ces désordres, Bat[2],

[1] Il s'agit ici vraisemblablement du patrice Pierre Phocas, qui fut tué à la bataille de Lycande, en 976 ; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 149-150.

[2] Ce personnage, «Bat» ou «Bad», me semble devoir être identifié avec Abou Abdallah el-Houmaïdy Bad ibn Doustek, le fondateur de cette dynastie kurde des Merwanides qui s'empara d'une partie du territoire des Hamdanides de Mossoul, prit les villes de Diarbekr, Amid, Miafarekin, Hisn-Kaïfa avec leurs territoires. Cette dynastie des Merwanides (ou Mérouanides) détenait également les villes de Khlath, Mandzkert, Ardjêch et leurs dépendances situées au N. O. du lac de Van. Le noyau de leur principauté était constitué par le pays d'Apahouniq, d'où leur titre de princes des Apahouniq qu'on rencontre chez quelques écrivains arméniens. A l'époque d'Étienne de Tarôn, on mentionne : Aboû Abdallah el-Houmaïdy Bad ibn Doustek, 984-990; Aboû Ali Hasan, 990-997; Moumehhid ed-daula, 997-1011, etc. En 1085, les Seldjoukides renversèrent les Merwanides, puis ce petit royaume passa au pouvoir des atabeks de Mossoul; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 406 et 425; Dulaurier, traduct. de Matthieu d'Edesse, p. 394, n. 2; Stokvis, *Manuel...*, I, p. 97; Lane-Poole (*The Mohammadan dynasties...*, p. 118) donne quelques renseignements complémentaires relatifs à la dynastie des «Marwanids», qui eut le pouvoir pendant un siècle, 990-1096. «On the death of Bād, governor of Hiṣn Kayfā, in 990, his sister's son, Abū-'Ali b. Marwān, a Kurd by race, succeeded to his dominions, which included the chief

émir de Khlath [1] et de Nphrkert [2], rebâtit la ville de Manazkert [3]; il dépeupla, par le fer et la captivité, le canton de Tarôn, où il saccagea la ville de Mouch [4]; il y fit un affreux carnage des prêtres dans l'église du Saint-Sauveur [5], et les traces de leur sang s'y voient encore marquées sur [les murailles] de cette église.

towns of Diyār-Bakr, such as Āmid, Arzan, Mayyā-fārikīn and Kayfā. His successor paid homage to the Fāṭimid Calif of Egypt, and was rewarded with the government of Aleppo, as the Caliph's officer, for a time, in succession to the expelled Ḥamdānids. The Marwānids also acknowledged the suzerainty of the Buwayhids, but vanished upon the invasion of the Seljūḳs.» — Nassiri Khosrau visita Akhlath, au xi^e siècle, et il rapporte (trad. Schefer, p. 21-22) que «cette ville est située sur les confins des pays de l'Islamisme et de l'Arménie... Ce pays était gouverné par un émir nommé Nasr oud Daoulēh. C'était un vieillard qui avait dépassé l'âge de cent ans. Il avait un grand nombre d'enfants et il avait donné à chacun d'eux un district à administrer. A Akhlath on parle trois langues, l'arabe, le persan et l'arménien... Les transactions commerciales s'y font en monnaie de cuivre...» Voir, *Ibid.*, p. 21, n. 1 et 2, les renseignements fournis par Charles Schefer.— Ce fondateur de la dynastie kurde des Merwânides se nommait encore Bad el-Cordi al-Hamidi, d'après Charmoy, trad. de Chèref-ou'ddîne, *Chèref-Nâmeh...*, p. 341, n. 2. Voir, *Ibid.*, t. I, 2^e partie, p. 252-255, la note relative à la famille de Bat (Bâde) et de ses neveux.

(1) Խլաթ ou ղլաթ, ville du pays des Bznouniq, sur les bords du lac de Van; l'Akhlath des Arabes; était, au ix^e siècle, au pouvoir des musulmans; fut conquise en 993 par les Grecs, à qui elle fut enlevée par les Seldjoukides; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 103-104.

(2) Nom arménien de Martyropolis, ou Meyyafarekin, ville de la Sophène; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 96-97.

(3) En turc «Melazkerd», ville du pays des Bznouniq, province de Touroubéran; cf. Saint-Martin, *Mémoires ..*, I, p. 105.

(4) Capitale du Tarôn; porte actuellement le même nom. Sur la ville moderne de Mouch et son passé historique, voir un bon résumé apud Lynch, *Armenia...*, II, p. 164-173.

(5) Cette église fut construite par Bagarat, au ix^e siècle; cf. Indjidjian, *Géographie ancienne*, p. 103-104.

## CHAPITRE XV[1].

Dernier combat que se livrèrent les Grecs; le tyran Vard est mis en fuite.

Après tous les événements qui venaient de s'accomplir[2], l'empereur des Grecs, Vasil[3], envoya à Dawith, curopalate du Taÿq[4], le général Thoṛnik, qui était Géorgien de race[5], et qu'il avait tiré de la sainte montagne[6] où il s'était fait moine. Pour engager le curopalate à envoyer une armée à son secours, il promit [au curopalate] de lui donner Khałtoÿaṛidj Kłêsurawn[7], Tchor-

[1] Texte, p. 192 de l'éd. Malkhasiants.

[2] Vers 978.

[3] Basile II.

[4] Cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, I, p. 415-420.

[5] Le mot arménien *thoṛn*, dont *thoṛnik* est le diminutif, signifie : «petit-fils»; d'après les historiens arméniens, Thoṛnik était ou Géorgien, ou Arménien. Il n'y a qu'une contradiction apparente, puisque les mots *géorgien* et *arménien* sont souvent employés, non comme termes ethniques, mais comme désignation religieuse. M. Galoust Têr-Mkrttchean me signalait que les habitants du Taÿq, qui étaient des Arméniens (de race) et qui sont devenus Chalcédoniens (de religion), sont souvent dénommés, même par les écrivains arméniens, des Géorgiens.

[6] Le mont Athos; cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, p. 418-420.

[7] Brosset utilise ce passage (Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, XIV, p. 157, n. 1) sans mentionner le mot Kłêsurawn, qui présente en effet une réelle difficulté. «Pour mettre fin à cette guerre, écrit-il, Basile implora l'assistance de David... promettant de lui livrer... plusieurs villes dépendantes de l'Empire, Khałtoïarhintch, Tchormaïri, Karin, Basian, Sévouk, au pays de Mardəl, et les provinces de Harq et d'Apahouni.» — M. G. Schlumberger (*L'Epopée byzantine...*, I, p. 419), commentant la mission du moine Tornikios, rapporte que celui-ci promit au curopalate David, de la part de l'empereur, de lui donner «la souveraineté sur diverses villes et districts du voisinage alors encore dépendant de l'empire. L'historien Acogh'ig en donne l'énumération que voici : la clisure de Kagh'do' Ar'idj dans le district de Garin, Kgh'éçoun, Zormaïri, place forte du même district de Garin, la place de Garin, tout le pays de Pacen ou Basian, la petite forteresse de Sévoug, dans le district de Martagh'i de la province de Douroupéran, enfin les importants districts de Hark' et d'Apahounik' dans la même province». — L'expression «Khałtoÿaṛidj kłêsurawn» a déjà exercé la sagacité de bien des savants. Tchamitch, Indjidjian, Karakachian, Emin rendent Kłésour par Cœlésyrie. Noraÿr (Néandre) de Byzance a consacré une note copieuse et intéressante (տեղեկութիւն[ք], p. 36-37) à ces mots. Il s'agit de localités de la région d'Erzeroum; *a priori*, on peut écarter l'identification de Kłêsour avec la Cœlésyrie. Je vois dans Kłêsurawn le

maÿri[1] et Karin[2], Basean[3] et Sewouk-berdak[4], qui est aussi appelé Mardałi[5], Harq[6] et Apahouniq[7], promesses qu'il tint en effet.

Le curopalate Dawith, ayant réuni l'armée géorgienne, chargea le prince des princes Djodjik[8] d'aller à la suite de Thornik faire la guerre à Vard le tyran[9]. Les troupes saccagèrent, à partir du Taÿq, toutes les provinces grecques passées sous la domination du tyran [Vard]. L'empereur, en outre, ayant tiré de prison Vard, qui se nommait aussi Phokas, qui avait été relégué dans une île par Kiwr-Jan[10], lui confia toutes les troupes de l'armée grecque d'Occident et l'envoya avec les Géorgiens combattre le tyran Vard; c'étaient deux armées [qu'il lui opposait].

mot grec κλεισοῦρα ou κλεισώρεια (κλείς, clef + ὄρος, montagne) à l'instrumental arménien déterminé, désignant la forteresse qui est comme la clef des montagnes, le défilé qui commande la montagne. La κλεισοῦρα Βαλαλείσων désigne le défilé qui commande les montagnes environnant Bitlis (Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 311). Il me semble qu'il faut entendre ce passage dans ce sens : on promet au curopalate de lui donner Khałtoÿaṛidj avec le défilé, Tchormaÿri, etc. (cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 289). Si donc Klésour signifie «défilé», il est rendu dans le passage cité ci-dessus de M. Schlumberger par le mot «la clisure» et il ne faut alors pas faire un nom propre de «Kgh'éçoun», comme le fait le savant byzantiniste. — Ces différentes localités des environs d'Erzeroum (Karin) sont énumérées en allant du N. O. au S. E., et Khałtoÿaṛidj devait se trouver à l'ouest ou au N. O. de Karin (H. Hübschmann, *op. cit.*, p. 289 et n. 3.

(1) Localité des environs d'Erzeroum.

(2) Ou Erzeroum, dans la Haute-Arménie.

(3) Canton de la province d'Ararat.

(4) Ce mot signifie : petite forteresse.

(5) Canton situé au sud de Karin et à l'ouest du Pasin-sou (H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 327). Noraÿr Buzandatsi (տեղեկութիւն[ք], p. 37) propose de lire : որ ի մարդաղի ou որ է ի մարդաղի, «qui est [à] Mardałi», et il corrige la lecture d'Indjidjian (ստորագրութիւն..., p. 114) qui a imprimé զսեւուկ բերդակ։ որ եւ մարդաղի en disant que dans l'écriture erkathagir Էի ressemble à Եի, de sorte que, là où Indjidjian a lu եւ, il y avait probablement է ի.

(6) Canton du Touroubéran, la province de Χάρκα de Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, ch. XLIV).

(7) Autre canton du Touroubéran.

(8) Voir ce que l'on peut savoir sur ce personnage, résumé par G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, I, p. 420, n. 2; on trouve son nom sur une inscription de l'église d'Eochk, au nord d'Erzeroum, datée de l'an 1036.

(9) Bardas Skléros.

(10) Vard Phokas, le Bardas Phocas des Byzantins, avait été relégué 6 ans aupa-

Le tyran[1] avait à peine attaqué l'une des deux et l'avait mise en fuite, qu'apparut une seconde [armée], qui rétablit le combat; Vard[2], effrayé, prit la fuite.

Quittant le territoire grec, il implora le secours de l'émir de Bagdad, Ibn Khosrov[3], avec lequel il était déjà entré en relation d'amitié. [Vard] était arrivé auprès de sa[4] ville de Martyropolis[5],

ravant dans l'île de Chio. Lebeau (XIV, p. 155) résume ainsi la situation : «Phocas, autrefois rebelle et poursuivi par Sclérus, était employé à poursuivre Sclérus devenu rebelle à son tour.» Sur l'importance des données historiques fournies ici par Étienne de Tarôn, cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine*, I, p. 420.

[1] Bardas Skléros.

[2] Bardas Phokas. Il ne fut pas *effrayé*, mais se retira prudemment devant le nombre considérable des soldats de Bardas Skléros. Sur ce duel tragique entre les deux Bardas, voir, dans l'*Epopée byzantine* de G. Schlumberger (t. I), tout le chap. vii, p. 397-454.

[3] Ce mot signifie «fils de Khosrov (Chosroès)»; je ne l'ai trouvé dans aucune des sources musulmanes que j'ai consultées. Étant donné ce qui est rapporté, ici et plus bas, de ce personnage, étant donné surtout le rôle capital que lui fait jouer Asołik à la cour de Bagdad, je n'hésite pas à l'identifier avec 'Aḍod-ed-daula de la famille des Bouyides, qui fut tout-puissant à Bagdad sous le règne du khalife abasside Tâï' (974-992). A cette époque, les khalifes de Bagdad ne gouvernaient que de nom, et les *émir el-omara* (sorte de *maires du palais*) étaient vraiment les maîtres de l'Empire. La dynastie des Bouyides remplit les fonctions d'*émir el-omara* pendant plus de cent ans, 933-1056. Bouyeh, qui a donné son nom à cette dynastie, était un pêcheur du Daïlem, en Perse septentrionale, sur les bords de la mer Caspienne; ses descendants, gens habiles et intrigants, remplirent de hautes fonctions à la cour de Bagdad; le Bouyide 'Aḍod-eddaula (977-983) se nommait Fennâ-Khosrau (l'Ibn Khosrov d'Asołik); de ses trois fils, c'est Abou-Kâlidjâr Merzobân qui lui succéda en qualité d'émir el-omara, avec le titre de Samsam ed-daula (Ibn-Athir, IX, 16), de 983 à 986. Voir la liste des princes *Bouyides*, donnée par O. Houdas, dans la *Grande Encyclopédie*, t. VII, qui ne concorde pas tout à fait avec celle donnée par Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 318. Cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 114, la dynastie des Buyides, et p. 127, la dynastie des Siyarides ou Daïlémites. — M. Clément Huart approuve l'identification que je propose et explique ainsi l'expression «Ibn Khosrov» : Le personnage en question se nommait «Fennâ Khosrov», devenu par corruption «Pennâ Khosrov», d'où : «Ben Khosrov» = «Ibn Khosrov». — D'après une autre tradition, relevée par d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*, s. v. *Buiah*), «Buiah était fils de Kaba Khosrù, et prétendait tirer son origine de Baharam Ghur, un des anciens rois de Perse de la dynastie des Sassanides ou Cosroès». On comprend dès lors comment le nom de Khosrov, ou l'expression «fils de Khosrov» peut être employée par Asołik pour désigner le bouyide 'Aḍod-ed-daula.

[4] La ville d'Ibn Khosrov.

[5] Texte : *ի մարտիրոսաց պոլիս*, ou

qui est Nphrkert, à un endroit appelé Phchphachn[1], lorsque l'empereur Vasil[2] lui envoya un message avec des propositions de paix, et une invitation à revenir en qualité de roi[3]. Les grands chambellans[4] d'Ibn Khosrov, ayant eu connaissance de ces démarches, envoyèrent à Bagdad en donner avis à leur maître. Celui-ci ordonna de s'emparer du roi [Vard], si c'était possible. Les gens d'Ibn Khosrov, ayant fondu sur le roi Vard[5] à l'improviste, le firent prisonnier avec ses principaux officiers et les envoyèrent à la Porte d'Ibn Khosrov, à Bagdad, qui est Babélon[6]. Ibn Khosrov ordonna de le charger de chaînes, et de le retenir en prison pour toute la vie[7].

Martirosoy polis, ou Meyyafarekin, ou Meïafariqin. Le musulman Nassiri Khosrau, qui visita cette ville quelques années après les événements ici rapportés par Etienne de Tarôn, en fait la description suivante : «Meïafariqin est entourée d'une grande muraille en pierres blanches dont chacune pèse cinq cents men; de grandes tours, construites en cette même pierre blanche, s'élèvent à la distance de cinquante guez l'une de l'autre. La muraille est crénelée dans toute son étendue et son état de conservation est si parfait que l'on dirait que les ouvriers viennent de l'achever. Cette ville a une porte qui s'ouvre du côté de l'occident. Elle est grande et surmontée d'un arceau en pierre. Le battant qui la ferme est tout en fer et il n'y entre pas un morceau de bois. La description de la grande mosquée allongerait singulièrement mon récit, bien que je donne dans cette relation les détails les plus complets. Je dirai seulement que l'on a construit dans la cour de cette mosquée des latrines composées d'une rangée de quarante cabinets qui sont traversés par deux gros cours d'eau; l'un coule à la surface du sol, et sert à se purifier; l'autre est souterrain, il enlève les immondices et nettoie les fosses. En dehors de la cité s'étend le faubourg; on y trouve des caravansérails, des bazars, des bains et aussi une grande mosquée où l'on fait la prière du vendredi» (*Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 24-25; et plus loin (*Ibid.*, p. 145) : La ville de Misr «est entourée de deux murailles extrêmement solides; je n'en ai vu de plus belles qu'à Amid et à Meïafariqin».

(1) Le «Bechbach» de G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, p. 437, bourg situé près de Meyyafarekin, où se rendit Bardas Skléros.

(2) Basile II.

(3) Voir le développement historique de ce passage apud G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, p. 437-438.

(4) Texte : աւագ հեծեալն.

(5) Bardas Skléros.

(6) Ms. : Babêl (Babylone).

(7) Voir le récit d'Ibn el-Athîr et la façon dont Adhoud Eddaulèh ('Aḍod eddaula) s'empara de Bardas Skléros et le fit emprisonner à Bagdad, en 979, apud G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, p. 439-440. D'après les données d'Ibn el-Athîr (*L'Epopée byzantine...*, I, p. 440, n. 1), Bardas Skléros aurait été saisi en 370 de l'hégire (17 juillet 980-7 juillet 981 de J.-C.).

## CHAPITRE XVI[1].

Emirat d'Ibn Khosrov; sa sagesse.

Ibn Khosrov[2], l'égal d'Alexandre[3] pour sa mûre sagesse, fit l'admiration de l'univers. A son ordre, les portes des villes s'ouvraient à lui; sa parole suffisait pour chasser les garnisons des plus redoutables forteresses. Ayant attaqué une ville, comme les habitants refusaient de se rendre, il leur proposa de lui donner en signe de soumission un chien par chaque maison. Cette ville était

[1] Texte, p. 194 de l'éd. Malkhasiants.

[2] Ibn Khosrov, que j'identifie avec Adhad Eddoulat, a été l'objet d'une notice intéressante due à la plume de Mirkhond. D'Herbelot a utilisé cette source et d'autres encore, pour rédiger la biographie de ce personnage dans sa *Bibliothèque orientale*. Les passages suivants permettront de faire des rapprochements avec ce que dit Étienne de Tarôn sur Ibn Khosrov : «Adhad Eddoulat (né à Ispahan en 936 de J.-C., mort à Bagdad en 982 de J.-C.) est le surnom de Fana Khosrou, fils aîné de Rokn eddoulat, second fils de Boviah. Il fut le second prince ou sultan de la race des Boüides ou Dilémites; il fut aussi surnommé Abou Schegia. Il passe non seulement pour le plus grand et le plus accompli prince de cette Maison, mais encore pour le plus illustre de tous ceux de son siècle... Il devint le plus puissant prince... de toute l'Asie, de sorte qu'il entreprit même de faire la guerre à son cousin germain Ezeddoulat, fils de Moez-eddoulat, lequel gouvernait le Khalifat avec pleine autorité, et l'ayant défait en deux batailles, il le fit enfin prisonnier, et lui ôta la vie... Il fit bâtir dans Bagdet (Bagdad) de nouvelles mosquées, et plusieurs hôpitaux pour les pauvres, pour les malades et pour les orphelins... Il fit fortifier de bonnes murailles la ville du Prophète... Il rendit navigable la rivière de Bendemir qui passe à Schiraz... Il avait fait enterrer à Constantinople, par un émissaire de confiance, une peau de cerf, qu'on découvrit, comme par hazard, quelques années plus tard, et sur laquelle était écrit qu'en un temps qui se rapportait à celui du règne d'Adhad-eddoulat, il devait régner en Perse un monarque aussi puissant qu'Alexandre le Grand... Adhad-eddoulat laissa quatre enfants; l'aîné, qui portait le nom de Samsam-eddoulat Abou Kaligiar, lui succéda dans la qualité de sultan de Bagdad.» Pour plus de détails sur les nombreuses et dispendieuses constructions d'Adoud ed Daula, cf. G. Salmon, *L'introduction topographique à l'histoire de Bagdâdh, passim.*

[3] Sur l'importance des canaux d'irrigation restaurés ou construits par Alexandre le Grand et Ibn Khosrov, cf. G. Salmon, *L'introduction topographique...*, p. 36, 144, n. 1, 145, 163.

bâtie sur la limite de champs de roseaux, et toutes les habitations étaient garnies de roseaux. Ayant donc pris ces animaux, il ordonna de leur attacher du naphte, d'y mettre le feu, puis de les lâcher. Alors ces chiens s'enfuirent pour regagner chacun sa demeure, par un conduit du rempart, et mirent le feu à toute la ville.

Ce stratagème parut aussi ingénieux que celui de Samson [1] qui, avec 400 renards [2], incendia les champs des Philistins [3], ou que le trait d'Alexandre qui, à l'aide d'oiseaux, brûla un palais de bois sur la cîme d'un rocher escarpé [4].

[1] Texte : Սամփսոնի «Samphsoni».

[2] Dans la Bible, il n'est question que de 300 renards; cf. Juges, xv, 4. Cette divergence provient de la confusion entre գ et ղ, lettres employées comme chiffres en arménien.

[3] Texte : այլազգեացն; այլազգի signifie exactement : «d'une autre nation», et rend le vocable Ἀλλόφυλοι par lequel les LXX désignent les Philistins.

[4] Au moyen âge, le thème des «oiseaux incendiaires» était très répandu, tant en Orient qu'en Occident. En ce qui concerne l'Occident, je renverrai le lecteur à l'article de Ferdinand Lot, *Gormond et Isembard,* publié dans *Romania,* 27e année (1898) et j'en extrairai seulement ce passage (p. 37), qu'il est intéressant de rapprocher du texte d'Asołik. «Mais, en dernière analyse, d'où dérive l'épisode des oiseaux incendiaires?

«Ce conte n'est pas unique et localisé en France et en Angleterre. En Russie, la chronique attribuée à Nestor (xiie siècle) fait honneur de cette ruse à la reine Olga assiégeant Iskorsten en 946. Saxo Grammaticus l'attribue au roi Hasting au siège de Duna, sur l'Hellespont, et encore à Fridleif attaquant Dublin. Snorre Sturluson dit la même chose du Varègue Harald faisant une expédition en Sicile (xie siècle).

«Tous ces exploits sont donc attribués à des guerriers Northmans. Nous avons visiblement affaire à une légende scandinave. Les ruses de guerre des «Normands» sont célèbres en France depuis le ixe siècle.

«Il est presque superflu de demander de qui les auteurs de l'épopée ou du chant du ixe siècle tenaient cette historiette. La mention de Cirencestre, le nom de Gormond, l'armée des «Ireis», l'épisode des moineaux incendiaires enfin, tout cela est contemporain, ou à peu près, de la bataille de Saucourt. Les «Francs» tenaient ces récits de la bouche de quelques prisonniers danois». — Voilà pour l'Occident; voyons l'Orient : Benfey (*Pantschatantra,* I, p. 382-383) parle bien d'oiseaux incendiaires qui se détruisent par le feu, entre eux; ils ne sont pas utilisés comme ruse de guerre, par des humains, pour détruire une ville ennemie. Benfey renvoie son lecteur au vers 652 des *Oiseaux* d'Aristophane. — Liebrecht (*Zur Volkskunde...,* p. 109-110) traite des oiseaux qui, se faisant la guerre, emploient des stratagèmes pour se détruire réciproquement par le feu. Là non plus, il n'y a pas de ruse de guerre où des hommes utilisent des oiseaux pour détruire une ville ennemie. L'auteur cite, p. 110, le fait suivant,

La grande nation de Hamtoun[1], qui habitait dans la plaine de Syrie, effrayée de ce qu'avait fait Ibn Khosrov, abandonna ses

extrait d'un récit de voyage de Clapperton en Afrique occidentale : «On me montra du côté méridional de la ville (Algi, sur le Niger) un rocher d'où (en 1825) les Felatahs avaient lancé des pigeons pour y mettre le feu. La manière dont ils s'y prirent fut d'attacher des matières combustibles aux queues de ces oiseaux qui, dès qu'on les lâcha, allèrent aussitôt se percher sur les toits de chaume des maisons, tandis que les Felatahs lancèrent aux habitants une grêle de flèches pour les empêcher d'éteindre les flammes.» — Dans l'antiquité latine, Pline l'Ancien (23-79 de J.-C.) parle, dans son *Histoire naturelle* (livre X, chapitre XVII), d'un oiseau incendiaire (incendiaria avis), qui était d'un mauvais augure et qu'on voit enlevant du feu des autels des dieux. Quelques-uns le nomment *spinturnix* (σπινθήρ «étincelle» + ὄρνιξ forme dorienne de ὄρνις «oiseau» = oiseau-étincelle); Pline ajoute qu'il n'a encore trouvé personne qui ait pu le définir. Guéroult, dans sa traduction de Pline (Paris, 1845), signale qu'on a appliqué ce nom au coracias ou crare et rappelle le passage de Buffon disant, de cet oiseau, qu'on l'a vu enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois allumés et mettre ainsi le feu dans la maison. — Aristote, qui fut précepteur d'Alexandre, 343-340, parle également d'un oiseau très rare, incendiaire, et qui porte des charbons ardents dans son bec ; il le nomme σπίνδασις ou σπινθαρίς. Ce passage d'Aristote serait intéressant à rapprocher de celui d'Étienne de Tarôn, puisque, chez les deux auteurs, il est question d'Alexandre ; son authenticité semble avoir été mise en doute par les éditeurs du Dictionnaire grec d'Étienne (*Thesaurus graecae linguae* . . . ab Henrico Stephano constructus. . . ediderunt C. B. Hase . . . G. Dindorfius et L. Dindorfius (Parisiis, 1848-1854) qui, au mot σπίνδασις, impriment : «avis inter raras et peregrinas Aristot. dicitur inauspicata et incendiaria a Plinio. . . Nomini Aristotelis autem, apud quem nihil tale inveni, substituendum videtur Æliani N. A. 13, 25 : Τρυγόνας τε καὶ ἀτταγᾶς, προσέτι πέρδικάς τε καὶ σπινδάλους· ἔστι δὲ ἐμφερὲς τῷ ἀτταγᾷ τοῦτό γε, ut nunc repositum ex codd. pro πινδάλους. Quam avem nemini cognitam esse animadvertunt C. Gesner et Schneider.»

[1] Texte (p. 195, l. 3) : ապ՝ Համնուն՝, et le ms. (p. 195, n. 3) porte : Համանայ. La dynastie des princes musulmans régna à Mossoul (4 princes) et à Alep (6 princes), de 892 à 1014. Hamdân avait été établi comme gouverneur de Mossoul par le khalife el-Motamid, en 892; en 929, Abou Mohammed Hasan Nâsir ed-daula profite de l'anarchie qui règne à Bagdâd et assure l'indépendance des Hamdanides, en créant pour lui et ses descendants une principauté dont les villes principales étaient Mossoul, Mardin, Diarbekr, Meyafariqin. Cette dynastie fut anéantie par les Fatimites d'Égypte, en 1014, qui s'emparèrent de toute cette région ; cf. Noël Desvergers, *Arabie. . .*, p. 460[b] et *passim;* P. Ravaisse, art. Hamdanides dans la *Grande Encyclopédie,* t. XIX; Cl. Huart, *Histoire des Arabes,* I, p. 315, 325, 327 et suiv.; II, p. 341. Sur les Hamdanides d'Alep et sur la branche de Mossoul, cf. Stokvis, *Manuel. . .,* I, p. 21, 99 et 100.



IMPRIMERIE NATIONALE.

villes fortes de Nphrkert[1], d'Amith[2], d'Azroun[3] et toutes les autres qui lui appartenaient, et se réfugia sur le territoire grec. Par ordre de Vasil[4], ces émigrés retournèrent habiter Halp[5], où ils restèrent jusqu'à ce que la mort les eût tous moissonnés[6].

Ibn Khosrov honorait les chrétiens et les traitait avec tant de considération qu'ils célébraient, en liberté, dans ses États, toutes les fêtes de notre religion. Lui-même, lorsque le Seigneur vient au Temple, c'est-à-dire à la fête de la Présentation, accomplit le rite du feu[7], [en faisant allumer] les lustres et les cierges[8], et les grands amas de lin (d'étoupe?); il enduisait de naphte[9] les ailes

[1] Nom arménien de Martyropolis, ville de la Quatrième Arménie, qui s'appelait encore Justinianopolis, Mayferketh, Meyyafarekyn, Mefarekyn, Moufarlin; Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 26 et 96.

[2] Ou Amid, ou Hamith, ou Diarbekir, dans la Mésopotamie septentrionale.

[3] Ce nom de ville serait à identifier avec Arzoun, d'après H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 311-312. On pourrait songer à le rapprocher de la ville d'Arzen, ville bien peuplée, florissante, aux eaux courantes, aux bazars bien approvisionnés, où passa Nassiri Khosrau avant d'arriver à Meïafariqin (trad. Schefer, p. 23-24).

[4] Basile II.

[5] Alep.

[6] Cette dernière phrase est omise dans la traduction Gelzer-Burckhardt, p. 143, l. 31.

[7] Il s'agit ici de la fête de la Chandeleur. Emin (p. 137, n. 2) traduit : «Lui-même brûla un tas de lin», et le savant arménien rappelle, en expliquant ce passage obscur, que l'auteur fait allusion à une ancienne habitude de l'Église occidentale, d'après laquelle, la veille de la Présentation et de la fête de Saint-Jean-Baptiste, on allumait un feu et on sautait par-dessus, survivance des temps païens, et à laquelle on imputait une force miraculeuse. — Sur le culte du feu chez les Arméniens modernes, cf. Manuk Abeghian, *Der armenische Volksglaube* (Leipzig, 1899), p. 66-74.

[8] Au dire d'Ibn-Athîr (VIII, 281), 'Adod ed-daula était si favorable aux chrétiens que son premier ministre était chrétien et qu'il construisit plusieurs églises et monastères; cf. T. W. Arnold, *The Preaching of Islam...*, p. 57. «Nasr ibn Hārūn, the prime minister of 'Adudu-d Dawlah (949-982)... was a Christian and built many churches and monasteries.»

[9] Outre qu'un tel usage eût été fort cruel, on comprend malaisément que les pigeons aient pu voler longtemps avec des ailes enflammées. Le texte doit être corrompu. Noraÿr (Néandre) de Byzance me faisait observer, lors d'un de mes séjours à Venise (octobre 1912), que le mot arménien նաւթ signifie bien «naphte», mais qu'il signifie aussi «vermillon» et il entend ce passage dans ce sens : «d'en bas, on voyait les ailes rouges des pigeons, enduites de vermillon, et elles apparaissaient comme de feu».

des colombes, y mettait le feu, et les lâchait dans les airs. Ayant placé sur son front le diadème, il fut nommé roi des rois, ce qui n'était pas l'usage chez les Tadjik (Arabes)[1]. Il ordonna de mélanger l'argent aux blancs et brillants reflets avec le cuivre et le plomb [pour battre monnaie][2]; et comme les marchands n'en voulaient pas, il ordonna d'inscrire son nom sur de l'argile[3] ou du cuir[4], et le donnait à quelques-uns pour qu'ils en achètent des vivres ou des vêtements, et personne n'osa s'y opposer.

## CHAPITRE XVII[5].

Règne d'Abas à Kars; ses bonnes œuvres; il bâtit le monastère de Chirim, en son nom.

A cette époque, en 433 de l'ère[6], Mouchéł, roi de Kars la métropole, mourut et eut pour successeur son fils Abas, qui régna six ans[7]. Avant de monter sur le trône, il s'était montré un enfant vif et alerte, et il avait fait concevoir à ceux qui étaient témoins de sa conduite, qu'il ne donnerait guère dans les bonnes œuvres spirituelles. Mais, lorsqu'il fut devenu roi, il se montra homme grave, plein d'habileté et de sagesse, et digne d'être

(1) Ou : ce qui était défendu chez les Tadjik.

(2) «Les pièces arabes les plus anciennes sont de la fin du VIIe siècle; les plus récentes, du commencement du XIe; la série de dirhems trouvée en Suède débute par la date de 698, sous la dynastie des Oméyyades, et se termine à l'année 1010, sous la dynastie des Bouïdes; les pièces les plus nombreuses correspondent à l'intervalle 909-914...»; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, II, p. 106. Pour plus de détails, cf. Henri Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale...* (Paris, Imprimerie nationale); Khalifes orientaux, 1887; Égypte et Syrie, 1896; in-8°.

(3) խեցի signifie aussi : «écaille», «coquille».

(4) Cf. E. Babelon, *Traité des monnaies grecques et romaines...*, 1re partie, *Théorie et doctrine*, t. I (Paris, 1901), in-4°, col. 375-378.

(5) Texte, p. 196 de l'éd. Malkhasiants.

(6) 25 mars 984-24 mars 985 de J.-C.

(7) 984-989.

compté parmi les sages de l'ancien temps[1]; il devint un autre homme.

Et pour commencer tous ses bienfaits, il mit tout d'abord un terme, dans son pays, aux brigandages et aux meurtres, qui avaient pour patrie le Vanand[2], suivant l'expression de l'historien[3]. Du temps de son père, on pillait non seulement sur les chemins et dans les endroits écartés, mais dans la ville même; sur le soir, et toute la nuit, on n'entendait que cris et clameurs de gens spoliés. [Abas] réprima ces désordres, et tous les voleurs qu'il pouvait saisir étaient mis à mort, sans épargner ni grands ni petits, ni princes ni vilains. Ce fut ainsi qu'il pacifia ses États, au point que chacun circulait en sûreté, la nuit comme si c'était en plein jour, dans les lieux déserts comme si l'on était dans des palais.

Tous étaient occupés à rendre le pays florissant et à [faire] des travaux utiles, sous une direction qui avait pour règle la justice et le bon droit. Il existait en Arménie une pernicieuse coutume : les chefs et les nobles profanaient par des excès de table les jours d'abstinence[4], le mercredi, le vendredi des semaines, en plus de

[1] On pourrait aussi entendre ce membre de phrase : il fut digne d'être compté parmi les plus grands sages.

[2] Moïse de Khorên, *Histoire d'Arménie*, III, ch. xliv (trad. Langlois, *Collection...*, II, p. 156-157), parle de la révolte des gens de Vanand contre Chosroès, et dit d'eux «qu'ils se livraient au brigandage avec beaucoup d'ardeur, et ce métier leur paraissait agréable et naturel». Le même écrivain (Moïse de Khorên) rapporte (II, 6, p. 165, éd. Venise, 1881) que Vanand se trouvait sur la limite de Chara (*Շարայի*), que les Anciens nommaient Anphaÿt (*անփայտ*) ou Basean supérieur (*վերին բասեան*); ce territoire fut appelé ultérieurement Vanand, du fait que le Bulgare (*բուլղար*) Vnd Vlendour (*Վնդայ Վղընդուր*) vint s'y établir. Du nom de ce Vnd dérive celui de Vanand.

[3] Texte : *ըստ ասելոյ պատմագրին*, qui désigne ici Moïse de Khorên, II, 6 (p. 164, éd. Venise, 1881), où l'identité des termes ne laisse de place à aucun doute. Mais on sera en droit de se demander qui est l'historien (*պատմագիրն*) que cite Moïse de Khorên (I, 22, p. 104, éd. Venise, 1881).

[4] L'Église arménienne, depuis des temps très anciens, mais qu'il est impossible de dater avec précision, a deux sortes de maigre : 1° le maigre seulement; 2° le jeûne et le maigre réunis. — *Le jeûne et le maigre réunis* sont observés pendant tout le carême et pendant la semaine *aratjavor;* sur ce dernier mot, voir, entre autres : Dulaurier, *Histoire,*

la viande, ils mangeaient des mets de laitage. Donnant lui-même le bon exemple, il proscrivit de sa table les mets de laitage et le poisson, ne se nourrissant, dans ces jours consacrés par la règle, que de pain et de légumes.

*dogmes...*, p. 101 et suiv.; *Chronique* de Michel le Grand..., trad. Victor Langlois (Venise, 1868), p. 289, n. 8 et les références; Asolik, trad. Dulaurier, p. 97; F. Macler, *Mosaïque orientale* (Paris, 1907), p. 34 et suiv.

Le *maigre seulement* est observé : 1° aux cinq jours de maigre, dit d'Élie (deuxième jour de la Pentecôte jusqu'au samedi suivant); 2° le maigre de Saint-Grégoire, 3e lundi après Pentecôte jusqu'au samedi suivant, jour de la fête de Saint-Grégoire; 3° le maigre de la Transfiguration, du 6e lundi après Pentecôte jusqu'au samedi suivant (du jour de la Pentecôte jusqu'au samedi de la Transfiguration, cet espace de temps est connu sous le nom de Carême d'été); 4° le maigre de l'Assomption, du lundi précédant la fête de l'Assomption jusqu'au samedi suivant; 5° le maigre de l'Exaltation de la Croix, du lundi qui précède la fête jusqu'au samedi; 6° le maigre de la Croix de Varag, ou de Saint-Georges, du lundi après l'octave de la Croix jusqu'au samedi; 7° le maigre dit *Hisnakats* (50 jours avant Noël), du lundi de *hisnakats* jusqu'au samedi suivant; 8° le maigre de Saint-Jacques de Nisibe, du lundi qui précède la fête jusqu'au vendredi suivant; 9° le maigre de Noël, 29 décembre-5 janvier. — Dans les maigres classés sous les nos 2, 6, 7, 8, le samedi est la fête du saint et on mange de la viande; dans les maigres nos 1, 3, 4, 5, 9, le samedi on mange des œufs, du lait et du poisson.

Dans les jours de *jeûne et maigre*, on ne mange que des légumes; l'abstinence dure du lever du soleil jusqu'à son coucher; il n'est permis ni de boire ni de fumer. Si c'est le *maigre seulement*, il n'est pas permis de manger du poisson; la veille de Noël et de Pâques, le soir après la messe, on est autorisé à manger des œufs, du lait et du poisson.

Ces règles, en usage à l'époque d'Asolik, se sont perpétuées jusqu'à nos jours, plus ou moins fidèlement observées, surtout dans quelques contrées de l'Asie-Mineure, par les personnes âgées et les jeunes filles en quête de maris. Après le grand carême de quarante jours (jeûne et maigre), les fidèles arméniens ont le privilège, de Pâques à l'Ascension, pendant quarante jours, de manger de la viande d'une façon continue; de même, après le maigre de Noël et de l'Assomption, ils ont la permission de manger, dans l'octave de Noël et dans la neuvaine de l'Assomption, de la viande. — Le samedi et le dimanche, on ne jeûne jamais dans l'Église arménienne.

Ces pratiques, que l'on ne saurait dater exactement, étaient en usage dans l'Église arménienne au xe siècle de notre ère; elles se sont probablement dégagées et fixées à la suite des discussions que les Arméniens eurent avec les Grecs et dont on trouve l'écho dans l'œuvre d'Asolik. — Pour d'autres détails, voir : Ed. Dulaurier, *Histoire, dogmes...*, p. 178-179; F. C. Conybeare, *Rituale Armenorum...*, passim; *Recueil des Historiens des croisades... documents arméniens*, t. II, p. 600, 611, 619, 622, 623 et *passim;* mon article *Festivals and Fasts*, dans l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics* de M. James Hastings.

Après cela, il conçut la bonne pensée de fonder un couvent pour son salut et en perpétuelle commémoration de son âme. Il choisit pour cela un lieu excellent, nommé Chirim[1], à l'entrée du canton des Archarouniq[2]; il l'entoura de murs en pierres dures, sur un plan quadrangulaire; ce fut sur son trésor et à grands frais qu'il y fit élever tous les édifices destinés à servir d'habitation à des moines. A ce magnifique monastère, il donna pour supérieur Moïse, homme de Dieu, illustre dans toute l'Arménie; car à cette époque, il y avait trois hommes, Moïse, Jean et Hamłiqos[3], frères par la naissance, et plus encore par une communauté de sentiments, également unis dans la pratique de la loi divine. Il n'y avait en eux qu'un esprit et qu'une âme[4], qu'un même souffle de concorde et de vie; tous trois confessant, glorifiant et bénissant la sainte Trinité, réunissant en eux l'éclat de ces trois vertus, la pratique des bonnes œuvres, des jeûnes et de la prière. Après avoir ainsi vécu saintement et avec une excellente renommée, ils moururent tous les trois la même année, en 451 de l'ère[5].

La mère du roi Abas, pieuse princesse née de parents pieux, et sœur des rois de Pharisos[6], Sénéqérim et Grigor[7], déposa sa couronne terrestre et, méprisant les pompes éphémères de ce bas monde, se voua à la recherche de la gloire céleste; elle embrassa la vie monastique et se retira dans le couvent appelé Thrin vanq[8],

[1] Comme nom commun, ce mot signifie «tombeau». Sur ce monument, et le village, cf. Alichan, *Aÿrarat...*, p. 48.

[2] Canton de la province d'Ararat.

[3] Jamblique.

[4] Réminiscence de Actes des apôtres, iv, 32.

[5] 21 mars 1002-20 mars 1003 de J.-C.

[6] Ville de la province d'Artsaq, dans le district de Parnès, qui tire probablement son nom de la même ville (Emin, trad., p. 140, n. 4). Le canton de Kapan, le plus méridional des cantons de la Siounie, était gouverné par des rois particuliers, les rois de Pharisos, du nom de la ville où ils résidaient; Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 144.

[7] Ces princes moururent en 1003-1004; cf., *infra*, le chap. xlviii, p. 170.

[8] Impossible à identifier, d'après Emin, trad., p. 140, n. 5. Serait dans le district de Basen, province d'Ararat, d'après Indjidjian, *Arménie ancienne*, p. 520. Ce monastère était vraisemblablement un couvent de femmes.

où se trouvent des églises creusées dans un rocher blanc, qui fait face au Sud. Là, elle s'appliqua à l'exercice des prières, des bonnes œuvres et des vertus spirituelles.

## CHAPITRE XVIII[1].

Comment Ablhadj, fils de Ṛovd, arriva à Dwin, et, ayant pris des Arméniens le tribut, s'en retourna.

En 436 de l'ère[2], Ablhadj, fils de Ṛovd, émir de l'Atrpatakan[3], arriva à la tête de 100,000 Persans pour attaquer Aboutlouph. Il lui arracha les villes de Salar, après avoir saccagé le canton de Gołthn[4], [qui appartenait à Aboutlouph]; il marcha sur Dwin[5], s'empara de cette ville et réclama des Arméniens le tribut des années écoulées. Le roi Smbat[6], le lui ayant envoyé, avec de riches présents, le décida à s'en retourner.

## CHAPITRE XIX[7].

Ablhadj entre de nouveau dans le Vaspourakan; son fils Mamlan lui succède comme émir.

En 437 de l'ère[8], Ablhadj, fils de Ṛovd, s'enflamma d'une violente colère contre le pays de Vaspourakan[9]; en voici la raison:

(1) Texte, p. 198 de l'éd. Malkhasiants.

(2) 25 mars 987-23 mars 988 de J.-C.

(3) Aderbeidjan.

(4) Canton du Vaspourakan, célèbre par ses chantres et la persistance des traditions païennes.

(5) Une des nombreuses capitales de l'Arménie Ancienne. Devenu Dabil lors de la conquête arabe.

(6) Smbat II, le Dominateur, roi Bagratide d'Ani, 977-989.

(7) Texte, p. 199 de l'éd. Malkhasiants.

(8) 24 mars 988-23 mars 989 de J.-C. L'édition de Chahnazarian porte, p. 186, la date de 447 (= 22 mars 998-21 mars 999 de J.-C.).

(9) Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 423-425.

Le fils du vieillard[1] de Her. . . .[2] passe à l'émir d'Apahouniq[3], et lorsqu'il revint chez lui, au moment où il s'approchait des confins de Her[4], et qu'il passait par un village, ils[5] virent de beaux enfants, appartenant à des chrétiens, occupés à jouer. Fondant sur eux comme des loups ravisseurs, ils les enlevèrent sur leurs chevaux et s'enfuirent. Un noble, d'entre les chrétiens, nommé Sargis, témoin de ce rapt, montant à cheval, les poursuivit : «Pourquoi faites-vous cela?», leur dit-il; mais eux, se retournant, lui disaient des injures. Alors, prenant en main son glaive d'acier, et tombant sur eux bravement, il fit couler leur sang, les massacra tous et fendit en deux le fils du vieillard de Her. Après quoi, il ramena les enfants qui avaient été enlevés.

Le vieillard de Her envoya alors à l'émir de l'Atrpatakan, Ablhadj[6], lui dire qu'il s'engageait à lui donner la ville de Her[7], s'il voulait seulement venger la mort de son fils sur les habitants du Vaspourakan. Plein de confiance dans le nombre de ses troupes,

(1) Texte : *վասն զի որդի ալևորին Հերայ*. . . La traduction Gelzer-Burckhardt (p. 147) conserve la forme arménienne *Alevor*. Sur le sens de *Vieillard*, cf. H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*. . ., p. 412.

(2) Texte obscur; mot à mot : à cause de discorde.

(3) Les princes kurdes musulmans, de la race des Mérouanides, possédaient Diarbékir, Amid, Khelath, et les territoires situés au nord-ouest du lac de Van, au moment où écrivait Asołik. Ce sont les auteurs arméniens qui leur ont donné le nom de princes d'Apahouni; cf. Saint-Martin, *Mémoires*. . ., I, p. 425-427.

(4) *Հեր* ou *Հէր* ou *Խեր*, canton et ville de la Persarménie, dans le voisinage du lac d'Ourmiah, près de la ville de Salamas; cf. Saint-Martin, *Mémoires*. . ., I, p. 178-179, et H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*. . ., p. 338. — L'expression «vieillard de Her» était peut-être un titre, comme on a le «vieux de la montagne», «le chef des assassins»; je ne crois pas que le mot «Alevor» soit un nom propre.

(5) Le personnage en question et sa suite.

(6) Cf., *supra*, p. 71.

(7) La ville et le canton de Her ou Kher seraient à identifier avec Khoy (Choi) au nord du lac d'Ourmiah (H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 338). C'est là que passa Sargon, en 714 avant J.-C. (cf. François Thureau-Dangin, *Une relation de la huitième campagne de Sargon*. . . [Paris, Paul Geuthner, 1912], p. viii), lorsque, après avoir contourné le lac d'Ourmiah par l'est et par le nord, il se dirigeait vers le lac de Van et l'Urartu. Cette ville et cette contrée, de tous temps florissantes, l'étaient encore lorsque Nassiri Khosrau y passa (septembre 1046) pour se diriger, lui aussi, sur Van (*Sefer Nameh*, trad. Schefer, p. 19-20 et p. 20,

Ablhadj y consentit et promit de ruiner toute cette contrée. Ayant réuni une multitude de barbares de la Perse, il se porta sur les frontières extrêmes du Vaspourakan. Là, vers le soir, il divisa son armée en trois corps, afin qu'à l'aurore un de ces corps, se dirigeant vers la droite, se répandît jusqu'à l'extrémité du pays; que l'autre exécutât le même mouvement à gauche, tandis que lui occuperait le centre de la contrée avec le gros de l'armée, pour empêcher qu'aucun des chrétiens ne pût se sauver.

Après avoir projeté ces dispositions, et en avoir fait part à ses soldats, vers le coucher du soleil, voilà que pendant la nuit la parole du Sauveur retentit pour lui : «Insensé, cette nuit même, ton âme te sera redemandée[1]. Cette pensée de ton esprit orgueilleux, comment pourra-t-elle être exécutée?» Le lendemain, en effet, il fut trouvé mort, et son cruel projet échoua. Il eut pour successeur dans son émirat son fils Mamlan[2]. Aboutlouph, émir de Gołthn[3], redevint maître de Dwin, et le roi d'Arménie, Smbat[4], fit avec lui un traité scellé sur un serment, par la médiation du seigneur Khatchik[5] : ils s'engageaient à vivre en paix l'un avec l'autre.

n. 1). De nos jours, Khoy a eu un regain d'actualité, lorsque les troupes russes y passèrent pour pénétrer dans la Perse septentrionale.

(1) Réminiscence de Luc, xii, 20.

(2) Ou Mamloun, que Matthieu d'Edesse (I, chap. xxii) qualifie «d'amirapet», c'est-à-dire chef des émirs musulmans de cette région; cf. Matthieu d'Edesse, trad. Dulaurier, p. 30-31, 387, 388, et, *infra*, p. 152. Ibn al-Athir, IX, 448, mentionne la nomination de Mamlan, comme émir de l'Aderbeidjan. Cet émir, ou sultan, fut, avec Aḍoḍ ed Daoula et Vahsoudân, un des protecteurs du poète persan Qathran, qui lui dédia plusieurs odes; cf. *Sefer Nameh*..., trad. Schefer, p. 18, n. 2.

(3) Cf. *supra*, p. 53.

(4) Smbat II, fils d'Achot III, 977-989.

(5) Le catholicos Khatchik Ier, 972 (?)-992 (?).

## CHAPITRE XX[1].

**L'empereur Vasil fait passer une partie de la communauté arménienne[2] dans la Macédoine; persécutions exercées par le métropolite de Sébaste.**

Dans le temps où le roi Vard se trouvait [détenu] à Bagdad[3], et que les États de Vasil[4] étaient en paix, ce dernier voulut faire passer une partie des populations arméniennes, qui étaient sous sa puissance, dans la Macédoine, pour les opposer aux Bulgares, et faire prospérer[5] cette contrée. Il y en transplanta un grand nombre[6]. Cependant les pasteurs efféminés et le métropolite de Sébaste se mirent à persécuter les Arméniens à cause de leur foi[7]; il eut recours à la violence, et mit à la torture les prêtres, au sujet de leur croyance; les principaux prêtres[8] de la ville de Sébaste furent envoyés, chargés de chaînes de fer, à la Porte de l'Empereur. Leur doyen, Gabriel, livré aux tortures en prison, fut mis à mort. C'était un vieillard plein de science et très ferme dans sa foi. Cela arriva en 435 de l'ère[9].

(1) Texte, p. 201 de l'éd. Malkhasiants.

(2) Texte : *ի ժողովարանէս Հայոց*, que Noraÿr N. Buzandatsi (*տեղեկութիւն*[*ք*], p. 38, note 30) propose de lire ainsi : *ի ժողովրդենէս* «du peuple d'Arménie».

(3) Sclérus fut retenu prisonnier à Bagdad de 976 à 987; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, XIV, p. 160-161 et 172-173; — G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine à la fin du dixième siècle...*, t. II, p. 55.

(4) Basile II. Ces émigrés arméniens que Basile II fait venir en Macédoine étaient, probablement, des transportés, destinés à être opposés, par l'empereur, aux Bulgares, qui ne pratiquaient pas la même religion.

(5) Texte : *շինեսցեն*.

(6) Les dernières guerres balkaniques nous ont révélé un mode de migrations forcées des peuples analogue à celui dont il est ici question, et qui n'est pas toujours conforme aux aspirations, aux religions, aux goûts des peuples que l'on fait ainsi voyager.

(7) Cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire...*, t. XIV, p. 176, qui ajoute à son résumé de ce chapitre d'Asołik, que Grégoire de Narek, en 977, fut persécuté par ses coreligionnaires, pour avoir été soupçonné de tendre à une réconciliation avec les Grecs.

(8) Il s'agit des prêtres arméniens du diocèse de Sivas.

(9) 25 mars 986-24 mars 987 de J.-C. — Cette persécution donna lieu à l'émigration des moines arméniens, qui

D'autres prêtres, gens obscurs, et deux évêques de Sébaste[1] et de Larisa[2], appelés Siawn (Siôn) et Jean, consentirent, à l'instigation du métropolite, à reconnaître le concile de Chalcédoine, se séparant ainsi de la communion arménienne. A partir de ce moment, il fut défendu aux Arméniens qui se trouvaient à Sébaste de se réunir pour la prière au son d'une cloche[3], jusqu'au retour de l'empereur Vasil[4] dans les contrées de l'Orient, comme nous le raconterons en son lieu.

Ensuite le métropolite, dont nous avons déjà parlé, et plusieurs autres de ses collègues se mirent à écrire de longues lettres au seigneur Khatchik[5], catholicos d'Arménie; les vardapets précédemment nommés y répondirent par de solides et savantes raisons. Nous avons cru devoir nous honorer en rapportant ici une de ces réponses[6].

quittèrent le diocèse de Sébaste et vinrent fonder des monastères en Arménie, dans la région de Kars et d'Ani; cf. *supra*, p. 29 et suiv.

(1) Actuellement : Sivas.

(2) Ville de la Cappadoce (Deuxième Arménie); était au IXe siècle le siège d'un gouvernement militaire, dépendant de Sébaste, et située dans le voisinage de cette dernière ville; cf. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De Administr. imp.*, cap. L, cité par DULAURIER, dans sa traduc de MATHIEU D'EDESSE, p. 480.

(3) Texte : զժամանայն. Voir *infra*, p. 163.

(4) Basile II.

(5) 972-991 (?); cf. *infra*, chap. XXXI. Il résidait à Argina.

(6) Cette lettre, inspirée par le catholicos arménien, rédigée par des vardapets (docteurs) arméniens, rapportée par Étienne Asołik de Tarôn, doit être considérée, malgré ses imperfections et ses lacunes, comme un des documents les plus précieux sur la foi arménienne au Xe siècle. — Il est intéressant de rapprocher ces données d'Asołik de celles fournies par MATTHIEU D'ÉDESSE, I, chap. XXV (trad. DULAURIER, p. 34) : «L'an 434 (25 mars 985-24 mars 986) vit mourir le patriarche des Arméniens, Étienne. Il eut pour successeur le bienheureux Khatchig, homme illustre et habile dans la science de la Sainte Écriture. Ayant reçu une lettre du patriarche des Romains, métropolite de Mélitène, qui était un prélat expert et savant dans la connaissance des livres divins, le docteur arménien lui adressa une réponse fondée sur de solides et ingénieuses raisons, et qui plut à tous ceux qui en entendirent la lecture. Cette œuvre inspira une haute estime pour l'auteur au patriarche Théodore. Une étroite amitié se forma à cette occasion entre ce dernier et le seigneur Khatchig.»

## CHAPITRE XXI[1].

Réponse adressée par ordre du seigneur Khatchik, catholicos d'Arménie, à la lettre du métropolite de Sébaste[2].

Nous, les êtres doués de raison, qui, à l'apparition du Verbe de Dieu, avons mérité l'incomparable paix divine, plus haute que notre esprit, accordée par le ciel, et nous, qui marchons dans la voie [de paix] indiquée par lui, nous sommes très peinés par la discorde, non seulement dans les choses importantes, mais même dans les questions infimes; d'autant plus que la discorde en matière de foi conduit à l'inimitié, comme nous l'avons constaté dans votre écrit, ô honorable chef des évêques et métropolite du grand diocèse de Sébaste. Mais, comme il n'y a pas de grandeur à récriminer et que cela est facile même pour les gens les plus ordinaires, selon la parole de Grégoire de Nazianze, et qu'il convient aux gens sages et parfaits de prononcer des paroles humbles et sobres, c'est pourquoi nous ne répondons pas par des outrages à vos outrages; car ni nous, ni les églises de Dieu, nous n'avons cette coutume, comme le dit le bienheureux Paul[3].

Or, étant donné qu'au début de votre lettre[4] et dans la suite, plusieurs fois, vous nous avez qualifiés d'hérétiques, et que précisément vous avez confessé la distinction de deux natures et [la présence] dans le Christ de deux volontés et de deux énergies[5], et que, ce

[1] Texte, p. 202 de l'éd. Malkhasiants.

[2] Cf. Aršak Ter-Mikelian, *Die Armenische Kirche*. ., p. 77-81; Karapet Ter-Mkrttschian, *Die Paulikianer*. . ., p. 95; Malachia Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 39-40.

[3] I Corinthiens, xi, 16. — Je transcris ainsi ce nom si connu; l'original porte Պօղոս, qu'il ne faut pas transcrire Pôłos, comme le font Gelzer-Burckhardt, p. 150, mais Pawłos, puisque, au xi^e siècle et à la fin du x^e, l'alphabet arménien n'avait pas encore la lettre *o*.

[4] Au début de la lettre adressée par le métropolite de Sébaste au clergé arménien.

[5] L'arménien Ներգործութիւն est, élément pour élément, le grec ἐνέργεια, que l'on rend, en langage théologique, par «énergie», «activité», «opération», «action».

qui est épouvantable, vous avez dit que c'est d'après la prédication des apôtres et des premiers docteurs, en voulant mettre l'illusion de l'argent autour du cuivre[1]; faites-nous voir dans la prédication des apôtres et dans les évangiles des évangélistes et dans la doctrine des Pères les deux natures et les deux volontés du Verbe incarné, et nous nous soumettrons à la vérité[2]. Mais si vous ne citez leurs noms qu'en guise de parure, comme si un homme du peuple se déguisait en roi[3] (pour ne pas parler de l'animal affublé de la peau du lion ou des plumes de l'aigle; négligeant [de même] la fable du geai à propos de la beauté des autres oiseaux)[4], n'est-ce point là une tromperie pour les ignorants,

[1] Emin, trad. p. 144, n. 3, observe que le sens de cette phrase obscure est celui-ci : les Grecs développent une fausse idée, dans leur lettre aux Arméniens, accompagnée d'un faux commentaire, du texte de la Sainte Écriture aussi bien que des doctrines des saints Pères. Les Arméniens comparent au cuivre la fausse idée, et les faux commentaires à l'argent. Il se pourrait faire que l'auteur fasse ici allusion à ce qu'on appelle les «pièces fourrées», qui ne devaient pas être rares de son temps. L'argent, c'est la prédication des apôtres et des premiers docteurs, qui fait trompe-l'œil autour de la mauvaise doctrine (cuivre). Par l'artifice du mensonge, on cherche à faire passer la pièce fausse.

[2] Emin traduit ainsi ce passage : «Par les paroles des apôtres, des évangélistes et des docteurs, vous démontrez les deux natures et les deux volontés dans le Verbe incarné; cela nous le reconnaissons comme une affaire juste.»

[3] Texte : զօրէն ռամկի թագաւոր կերպարանեալ.

[4] Les fabulistes arméniens que l'on cite sont Mkhithar Goch (XII^e siècle) et Vardan (XIII^e siècle). Asołik connaissait donc un recueil de fables arméniennes (?) antérieur à ceux des deux auteurs précités. Il semble que l'on ait ici affaire à trois fables distinctes. La première est une allusion à la fable de l'*Ane vêtu de la peau du lion;* c'est la fable 113 d'Ésope, connue sous six formes différentes, dont la deuxième est la version d'Aphtonius; la troisième, la cinquième et la sixième sont celles de Thémistius, de Gabrias et de Tzetzès. «Cette fable, dont le récit, chez La Fontaine, se rapproche, au moins quant à la brièveté, de la manière antique, paraît remonter très haut chez les Grecs. Dans le *Cratyle* (p. 411), Socrate fait allusion à la peau de lion de notre âne... La fable se trouve encore, sous plusieurs formes, en Orient, où, selon toute vraisemblance, elle a été transportée de Grèce»; cf. *Œuvres* de J. DE LA FONTAINE, nouvelle édition..., par Henri RÉGNIER (Paris, 1883), t. I, p. 431-432. — On a ensuite une allusion probable à la fable du *Geai paré des plumes du paon.* Henri RÉGNIER (*Œuvres* de LA FONTAINE, nouv. éd. Paris, 1883, t. I, p. 298, n. 1) observe que «La Fontaine, en traduisant par *geai* le *graculus* de Phèdre, qui est plutôt l'espèce de corneille ou de corbeau qu'on appelle *choucas* (en grec κολοιός ou κορακιάς), s'est conformé à une

p. 204. ô toi qui es instruit dans toutes ces choses? Mais ceux qui ont des yeux pour voir et un esprit pour juger, qui sont mûrs d'âge et qui ont le sens formé, ceux-là ont la capacité de distinguer entre le bien et le mal. Pour cette raison, nous professons ouvertement et nous écrivons dans cette lettre la rectitude de notre foi. Car il est prescrit de proclamer sa foi sur la haute montagne, et l'ordre fut donné par le Seigneur de dire et de prêcher du haut des toits ce que l'on a entendu dire à l'oreille[1].

Or quoique nous habitions dans les limites de ce pays septentrional[2], où soufflent des vents d'un froid glacial, et que nos esprits soient en partie glacés par la nuit de l'ignorance d'autrefois, car nous sommes restés pendant de longues années et un long temps privés des rayons du lever de la lumière évangélique; toutefois, lorsque d'en haut le soleil de justice[3] nous a visités, par l'entremise de la vaillante mission et des tortures du bienheureux Grégoire, le saint Illuminateur[4], le confesseur du Christ,

commune erreur des anciens dictionnaires...», et le même savant ajoute (p. 299) : «Parmi les fables grecques et latines, il n'y a que celle de Phèdre, et les imitations qui portent les noms de Romulus et de Neckam, dont le sujet soit le même que celui de La Fontaine. Le geai (ou plutôt le choucas...) qu'Esope (n° 101) introduit soit parmi les colombes, soit parmi les corbeaux, ne s'est point paré de plumes étrangères. Dans son autre fable (n° 188), de même que dans celles de Babrius et d'Aphtonius, les oiseaux comparaissent devant Jupiter pour qu'il décerne à l'un d'eux soit la royauté, soit le prix de la beauté, et le choucas, dans le vain espoir de tromper le dieu et d'avoir le dessus, se décore de tout ce qu'il trouve de belles plumes perdues par les autres...»; et, *ibid.*, p. 299 : «Il y a plusieurs fables orientales où figurent des oiseaux, et en particulier des corneilles, des corbeaux, des choucas, qui veulent changer de nature, ou se mêler à d'autres espèces». — Dans aucun des rapprochements signalés par Régnier, avec d'autres animaux, il n'est question d'*aigle*, comme dans Asołik.

(1) Matthieu, x, 27; Luc, xii, 3.

(2) Il s'agit probablement ici d'Ani où, comme à Etchmiadzin, il fait très froid en hiver et très chaud en été. D'autre part, cette phrase n'est peut-être qu'un développement oratoire destiné à préparer la suite de la comparaison.

(3) Réminiscence de Malachie, iv, 2 et de Luc, i, 78.

(4) Asołik semble faire remonter à Grégoire l'Illuminateur la conversion de l'Arménie au christianisme, et ignorer la légende ou la tradition d'une conversion due à la prédication de Thadée et de Barthélemy.

qui, par des coups où se manifestait la colère divine, et par des miracles où la puissance de Dieu se révélait, convertit de l'ignorance à la science divine de la vérité, la nation et le royaume d'Arménie. Nous avons appris de lui à confesser et à adorer la sainte Trinité [1], dans sa triple personne, et dans sa puissance, sa gloire et sa divinité unique; à confesser le Fils et le Saint-Esprit consubstantiels au Père, et [à confesser] une de ces personnes de la Trinité, le fils unique Dieu [issu] de Dieu, lumière [issue] de la lumière, qui est l'image du Dieu invisible lumière de gloire et p. 205.
image de l'essence du Père, descendu dans le sein de la sainte Vierge Marie, par la volonté du Père et sous les auspices du Saint-Esprit; et qui créa pour lui-même, tout autour de lui, un corps en union avec la divinité, naissant de la Vierge, en un corps mêlé de divinité, engendré indiciblement et sans tache, pour le salut de nous [2] et de tous ceux qui invoquent son nom.

C'est ce qu'[a proclamé] le saint concile de Nicée [3] où, par l'ordre de Constantin, 318 Pères se sont réunis au sujet de l'hétérodoxie d'Arius, et où notre Rstakès [4], fils de saint Grégoire, a dit la même chose et prêché aux quatre coins de l'univers, en adhé-

[1] Parmi les rares auteurs musulmans qui traitent de théologie chrétienne, il est intéressant de relever le passage de Maçoudi relatif à l'origine du schisme trinitaire, d'autant plus que Maçoudi est presque contemporain d'Étienne de Tarôn. En voici un extrait (*Prairies d'or*, II, p. 329) : «Lorsque Théodose le Jeune mourut, il avait régné 42 ans. Il eut pour successeurs au trône Marcien et la reine Pulchérie, femme de Marcien; sous leur règne, dont la durée fut de 7 ans, eut lieu le schisme des chrétiens jacobites sur la question de la Trinité. Le plus grand nombre des jacobites habitent l'Irak, les districts de Tékrit, de Moçoul et de l'El-Djezireh. Les Coptes d'Égypte, à l'exception de quelques-uns qui sont melkites, les Nubiens et les Arméniens appartiennent aussi à la secte jacobite. Leur évêque siège à Tékrit, ville située entre Moçoul et Bagdad; ils en avaient un second dans le voisinage de Ras-Aïn (Rhaesnia ou Théodosiopolis), mais il est mort...»

[2] Réminiscence de Romains, xiii, 11.

[3] En 325. — Cf. Aršak Ter-Mikelian, *Die armenische Kirche...*, chap. ii, p. 18-41 : «Das Verhältniss der armenischen Kirche zum Konzil von Nicäa».

[4] Ou : Aristakès, fils et coadjuteur de Grégoire l'Illuminateur depuis 306, succède à son père au retour du concile de Nicée et meurt martyr en 333 (Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 172).

rant à leur profession de foi. [C'est ce qu'a répété] un deuxième concile de 150 Pères [1], à Constantinople [2], par l'ordre du pieux roi Théodose [3], contre Macédonius [4] le blasphémateur pneumatomaque, parmi lesquels le saint pontife des Arméniens, Nersès [5].

[1] Denys le Petit nous a transmis les noms des cent cinquante évêques qui souscrivirent les actes du concile de Constantinople; cf. Mansi, t. III, col. 566.

[2] En 381, 2e concile œcuménique, présidé par Grégoire de Nazianze, condamne Arius.

[3] Théodose Ier, *le Grand*, 378-395.

[4] Macédonius et ses partisans, les Macédoniens, niaient la divinité du Saint-Esprit. Macédonius avait été déposé sur l'ordre de l'empereur Constance II à un concile tenu à Constantinople en 360. Étienne Asołik confond peut-être ces deux conciles de Constantinople.

[5] Nersès le Grand, petit-fils de Houssik, élu catholicos en 353, mort le 25 juillet 373 (cf. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 172). Si Nersès est mort en 373, il n'a pas pu assister au concile de Constantinople (381). Le dilemme est simple, mais la solution reste obscure. En effet, Nersès a été empoisonné par le roi d'Arménie Pap (Bab, ou Para chez Ammien Marcellin), d'après les récits de Fauste de Byzance, liv. V, chap. xxiv, et de Moïse de Khorên, liv. III, chap. xxxviii. D'autre part, Pap fut assassiné sur l'ordre de l'empereur de Byzance en 374 ou en 377, donc avant le concile de Constantinople, 381. Par conséquent, d'après ces données, Nersès n'a pas pu assister à ce concile. — Fauste de Byzance, dans les nombreux renseignements qu'il donne sur la vie de Nersès, ne mentionne pas le concile de Constantinople. Moïse de Khorên parle du concile de Constantinople au liv. III, ch. xxxiii, donc 5 chapitres avant le récit de la mort de Nersès, mais sans donner aucune date, et il cite les noms de quelques prélats présents à ce concile (Moïse de Khorên, éd. Venise, 1881, p. 465): Damaskos de Rome, Neqtarios de Constantinople..., Cyrille de Jérusalem, Grégoire de Nysse, etc.; le nom de Nersès n'y figure pas. Dans sa traduction de Moïse de Khorên, Langlois (*Collection...*, II, p. 149) ajoute [saint Nersès de la grande Arménie] entre le nom de Cyrille de Jérusalem et celui de Grégoire de Nysse, et il fait observer, note 3, que «le nom de Nersès n'est mentionné que dans un seul manuscrit». — Jean VI, le catholicos, relatant ces événements, rapporte que Théodose, une fois monté sur le trône, rendit la liberté à ceux qui avaient été emprisonnés ou exilés par Valens, qu'il manda auprès de lui Nersès pour examiner l'hérésie de Macédonius, qu'il réunit un concile de 150 évêques lesquels prononcèrent l'anathème contre Macédonius et ses adhérents, qu'ensuite Nersès rentra en Arménie avec Pap, pour le faire couronner roi, et que celui-ci se défit de Nersès par un breuvage mortel. L'éditeur de la traduction de Jean VI fait observer (p. 398-399): «En général... Moïse de Khorên et Jean catholicos reportent au règne de Théodose le Grand divers événements qui se passèrent sous celui de Valentinien.» Étienne de Tarôn, en suivant le récit de Jean VI et de Moïse de Khorên, a commis la même erreur. Nersès, empoisonné par Pap qui fut assassiné par Térentianus, général romain en Arménie sous les ordres de Valens, ne put pas assister au concile de

Et d'accord avec ceux-ci, le troisième concile auquel assistèrent 400 Pères réunis à Ephèse[1] par ordre de Théodose le Petit[2], le roi très victorieux[3], pour blâmer et réfuter la secte de Nestorius qui ne voyait en Jésus-Christ qu'un homme. Saint Sahak[4] patriarche des Arméniens, et Mesrob[5], notre bienheureux docteur, se mirent d'accord avec eux par correspondance.

Instruits par eux[6], nous confessons leur foi et nous avons été baptisés dans la foi que nous avons apprise et confessée. Et nous p. 206.

Constantinople de 381, (Ammien Marcellin, XXVII, 12; XXX, 1). Nersès peut avoir assisté au concile de 360. Le témoignage d'Ammien Marcellin, historien latin né à Antioche, en 330, mort à Rome vers 390, est d'autant plus précieux que le récit de ses *Rerum gestarum libri XXXI* s'arrête précisément à l'an 378, qui marque la fin du règne de Valens et le début de celui de Théodose le Grand. J'ajouterai seulement que Socrate (*Histoire ecclésiastique*, V, 8) mentionne que l'empereur (Théodose) assembla un concile à Constantinople, en 381, pour confirmer la doctrine des Pères de Nicée, pour ordonner un évêque de Constantinople et pour réunir les Macédoniens au reste des chrétiens. Ce même historien (*ibid.*) ne cite, comme représentant de l'Arménie, que «Otréus, évêque de Mélitène en Arménie». — Il faut donc admettre, ou que Nersès assista au concile non œcuménique de Constantinople de l'an 360, ou qu'il s'agit du voyage de Nersès à Constantinople, envoyé par le roi d'Arménie pour renouveler le traité d'alliance avec l'empereur grec; cf. Fauste de Byzance, livre IV, chap. v, et Moïse de Khorên, III, 21; voir les références apud Langlois, *Collection...*, I, p. 240, n. 1, et II, p. 30, n. 1.

(1) En 431.

(2) Théodose II, 408-450.

(3) Texte : բարեյաղթ.

(4) Sahak Ier, le Grand, élu catholicos en 387; on lui attribue, ainsi qu'à Mesrop, l'invention de l'alphabet arménien (404); serait mort en 439 (Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 173).

(5) Ou Mesrop, inventeur de l'alphabet arménien, et traducteur de la Bible, d'après la tradition consignée par Koriun (Venise, 1854, p. 5-11).

(6) Il ne sera pas sans intérêt de citer une page de M. Ormanian (*L'Église arménienne...*, p. 27-28) où ce savant prélat explique l'ignorance relative des Arméniens au sujet de ces premiers conciles. «L'Arménie resta en dehors de ces querelles jusqu'au commencement du VIe siècle. Les conciles convoqués pour et contre Eutychès avaient eu lieu à son insu; celui de Chalcédoine, qui s'était réuni le 8 octobre 451, n'avait été convoqué qu'après la grande journée d'Avaraïr (26 mai 451). Le pays se trouvait alors, nous l'avons dit plus haut, dans la plus grande confusion; le patriarche et l'épiscopat étaient incarcérés ou exilés; les satrapes persécutés ou dispersés, les milices débandées et le peuple terrorisé. Dans ces conditions, on conçoit que les querelles dogmatiques n'aient pu éveiller son attention. Mélité et Movsés, qui succédèrent à S. Hovsep, n'étaient guère en état de s'en occuper. Les patriarches Güt et Hovhannès, bien que renommés pour leur instruction et leur capacité,



IMPRIMERIE NATIONALE.

conservons la belle tradition de ce patrimoine, qui, comme l'incarnat[1] sur le corps, reste inaltérable dans nos cœurs et dans nos esprits.

Mais, pour ne pas nous égarer en de longs discours, comme des eaux répandues par les champs et non point resserrées dans des tuyaux, nous [vous] demandons comme aux disciples des apôtres et des saints Pères : où donc ceux-ci ont-ils écrit ou prêché que le Christ est divisé de nature, et divisé de volonté? Comment pouvez-vous parler d'une nature divisée, dans une chair mêlée de divinité, quand cette chair a été formée, non par semence, mais par le Saint-Esprit et a une origine céleste, et qu'en naissant, comme le dit l'ange Gabriel, il fut appelé saint et fils du Très-Haut[2]?

furent de nouveau victimes de persécutions religieuses. Et quand, plus tard, le calme se fut rétabli, c'est à peine si Hovhannès eut le temps nécessaire pour se recueillir et mettre de l'ordre dans les affaires intérieures. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si le concile de Chalcédoine n'avait encore excité aucune passion en Arménie quarante ans après sa convocation.

«Les premières rumeurs vinrent du côté de la Perse, sous le patriarcat de Babken d'Othmous (490-515). Les Nestoriens s'étaient installés dans la Mésopotamie persane. Comme les Syriens, restés fidèles à la doctrine orthodoxe du concile d'Éphèse, souffraient beaucoup de leur ascendant, ils demandèrent à l'Église arménienne une règle de conduite. Les Arméniens, scrupuleusement fidèles aux principes anti-nestoriens de S. Sahak, ne pouvaient consentir à aucune transaction de doctrine. Les Nestoriens se prévalaient de l'autorité du concile de Chalcédoine convoqué par l'Église de Constantinople, hostile à l'Église d'Alexandrie, tandis que les Arméniens restaient attachés à cette dernière depuis les origines. De plus, ce concile était l'œuvre de Marcien, qui avait repoussé la députation arménienne, venue pour lui demander secours contre la persécution persane. En outre, le concile de Marcien était désavoué par ses successeurs, et les édits de Basilisque, de Zénon et d'Anastase avaient officiellement rejeté la profession de foi chalcédonienne. Dans ces conditions, il est aisé de deviner quelle pouvait être l'attitude des Arméniens. Le concile des évêques arméniens, géorgiens et caspio-albaniens réunis à Douine (506), sous la présidence de Babken, proclama officiellement la profession de foi éphésienne, et rejeta tout ce qui était nestorien ou suspect de nestorianisme, inclusivement les actes du concile de Chalcédoine. Il n'alla pas cependant jusqu'à adopter la doctrine d'Eutychès, dont le nom, uni à ceux d'Arius, de Macédon et de Nestor, fut officiellement condamné. Telle fut la première déclaration de l'Église arménienne au sujet du concile de Chalcédoine.»

[1] Littéralement : la couleur.

[2] Luc, I, 35.

Laquelle des deux natures est le fils du Très-Haut? Et quelle est la nature que vous appelez Sauveur, et Oint, et Seigneur, suivant les paroles de l'ange aux bergers[1]? [Il n'est pas parlé] de deux natures dont nous avons vu, dit-il, la gloire, comme celle du fils unique [issu] du Père[2]. A qui attribuez-vous la gloire paternelle? A la chair ou à la divinité? — Et à l'apparition de la Trinité sur le fleuve du Jourdain, lors du baptême du Fils, lorsque le Saint-Esprit descend sur lui sous l'apparence d'une colombe, et que la voix du Père s'est fait entendre à l'univers : « Voici mon fils bien-aimé »[3]; oseras-tu diviser la parole elle-même du Père en [deux] natures? Et la même voix sur la montagne[4] : au lever de la gloire du Seigneur, laquelle des deux natures visait-elle, en l'appelant : Fils et bien-aimé? Et lorsque l'évangéliste-théologien p. 207
exprime la limite[5] de l'amour de Dieu pour le monde, n'est-il pas vrai qu'il dit : « Il livra son fils unique »[6]? Et où donc le livra-t-il, sinon à la croix et à la mort? Or, divise le Fils unique, ô sage, [pour savoir] quelle était la nature qui fut livrée par le Père.

L'évangéliste lui-même, avec une clarté lumineuse, à cause de l'union indivisible et indicible, donne parfois le nom de divinité à l'humanité, et parfois celui d'homme et de fils de l'homme à la divinité; car « personne, dit-il, n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le fils de l'homme qui est au ciel »[7]. Et lorsque le Seigneur a prononcé ces paroles, il n'était pas au ciel avec son corps, et son corps n'était pas préalablement descendu du ciel, comme cela a semblé à Eutychès[8], mais il a donné le nom

(1) Luc, II, 11.
(2) Jean, I, 14.
(3) Luc, III, 22.
(4) Allusion probable à la scène de la Transfiguration, Matthieu, XVII, 5, et Marc, IX, 7.
(5) Ou : la mesure.
(6) Jean, III, 16.
(7) Jean, III, 13.
(8) Archimandrite d'un couvent près de Constantinople, Eutychès enseignait l'unité de nature en Christ : la divine avait absorbé l'humaine, comme une goutte d'eau est absorbée par l'océan. Ses partisans se nomment *Eutychéens* ou *Monophysites;* il fut condamné au concile d'Ephèse, 449.

de fils de l'homme à la divinité. « Et vous verrez le fils de l'homme, qui montera où il était auparavant[1]. » Et comment dire que le fils de l'homme était au ciel avant de devenir homme? Divise ici la nature, ô nouvel évangéliste; n'est-il pas vrai que lui-même, le fils unique issu du père, celui qui a été enfanté par une mère vierge, a dit sans faire de distinction : « Vous cherchez à me tuer, moi, homme, qui vous ai dit la vérité que j'ai apprise de mon père »[2]? Et lorsqu'il demandait au sujet de sa divinité : « Que dites-vous du fils de l'homme[3]? » il y a une déclaration claire dans la réponse de Pierre, qui l'a confessé fils de Dieu[4]. Jean Chrysostome explique cette parole qu'il a donné le nom de fils de l'homme à la divinité, et il cite ce qui a été mentionné ci-dessus en témoignage, à savoir que, maintes fois, il[5] donne le nom de fils de
p. 208. l'homme à la divinité.

Abandonnant l'idée de l'unité du Verbe de Dieu incarné, dont l'évidence est si multiple et si forte, vous déchirez en deux la tunique de l'union, en faisant pour la nature et pour la volonté une distinction que n'ont ni écrite ni prêchée les apôtres.

Selon quelle nature Paul appelle-t-il le Christ incarné Dieu de tout[6], ou bien devant quelle figure et devant quelle nature tout genou se ploye-t-il[7]? Est-ce devant la chair ou devant la divinité? Divise en deux la prosternation pour chacune des deux natures (car vous n'osez pas dire deux prosternations, quoique vous aimiez beaucoup la division, et si vous dites que la prosternation est la même [pour les deux], vous divisez la prosternation, et vous introduisez un autre dieu). Mais, comme vous ne professez qu'une seule prosternation, vous êtes obligés malgré vous d'avouer l'unité[8] de l'Incarné; car la nature humaine [ne peut pas être]

(1) Jean vi, 62.
(2) Jean viii, 40.
(3) Matthieu, xvi, 15.
(4) Matthieu, xvi, 16.
(5) Pierre (?).
(6) Romains, ix, 5.
(7) Philippiens, ii, 10.
(8) Emin, trad. p. 147, n. 19, propose de corriger le mot arménien միութիւն (unité) en միաւորութիւն (union). Je n'en vois pas la nécessité.

adorée avec la divinité ; et il ne convient pas aux [êtres] célestes d'adorer la nature terrestre avec laquelle[1] la commune nature de toute l'humanité serait adorée, parce que [cette nature terrestre de Dieu] serait homogène avec la nôtre.

Quelle déraison[2] ou plutôt quel égarement sans issue! Vous êtes obligés de chercher une autre nature entre les deux natures, pour échapper au blasphème ou bien pour tomber dans un plus grand blasphème). Or le grand Cyrille, dans le 7e chapitre des 12 chapitres, affirme[3] ceci : « Si quelqu'un, dit-il, n'honore pas Emmanuel avec une seule adoration et glorification, qu'il soit anathématisé. » « [Le] magnifier, dit Paul, et [lui] donner un nom supérieur à tout nom de chair »[4]; et quel est le nom supérieur [à tous] sinon Dieu? Et comment osera-t-on parler de deux dieux? Car le Verbe avait même antérieurement le nom de la divinité. Et après l'union indicible, et après avoir mêlé les natures immêlables, il a divinisé la chair qu'il a adoptée, et [la chair] devint conforme à la nature de celui qui l'adoptait et à sa puissance, comme Grégoire le Théologien[5] le dit; et il dit encore dans un autre discours : « Il a mêlé l'image divine avec la figure humaine, et la maison d'Israël a connu que Dieu l'a fait Seigneur et Oint. » Commentant ceci, le même théologien[6], dont vous vous glorifiez, dit, pour notre gloire : « Il fut nommé Oint et Christ, non p. 209.

(1) Texte : ընդ որս, « avec lesquels ».

(2) Texte ով անբանութեանս; le ms. porte : անբաւութեանս, « infinité », « immensité ».

(3) Littéralement : scelle. — Sur l'*Explicatio XII capitum* de Cyrille d'Alexandrie, cf. Cavallera, *Indices...*, col. 32, et [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue des anciennes traductions arméniennes...*, p. 521 : lettre de Cyrille à Nestorius et les 12 chapitres des Anathèmes.

(4) Philippiens, II, 9. Cette citation n'est pas exacte. Le texte porte : վասն որոյ եւ Աստուած զնա առաւել բարձրացոյց եւ շնորհեաց նմա անուն որ ի վերոյ է ամենայն անուանէ. Le mot մարմնոյ « de chair », ou « de corps » ne fait pas partie de la citation. L'auteur s'autorise du passage où Paul magnifie Jésus terrestre, ce qu'Asołik commente par մարմնոյ « de chair », pour dire que le մարմին « chair », « corps » aussi est Dieu. Emin ne traduit pas մարմին et Gelzer-Burckhardt introduisent (p. 155) le mot dans la citation sans prévenir le lecteur.

(5) Grégoire de Nazianze.

(6) Grégoire de Nazianze.

point par miracle comme les autres oints, mais par sa parenté avec l'Oint suprême, qui seul pouvait faire de l'homme l'oint, et faire Dieu de l'oint[1]. »

Divise maintenant en deux natures celui qui fut nommé oint, et montre la ligne de séparation des deux dieux, selon les deux natures; et comme tu ne le peux pas, tu es obligé d'avouer qu'il y a un seul Seigneur, un seul Christ, un seul Dieu et une seule nature.

Viens, je vais te mettre en présence d'autres discours du Théologien[2]. Lorsqu'il dit : « Ce n'est pas seulement la divinité que je
p. 210. dis parfaite, mais aussi la chair, ointe par la divinité, et devenue comme celui qui oignit, et j'ose dire : Un Dieu unique », comment comprends-tu cela, ô philophysiste, et comment divises-tu le Dieu unique en deux natures? « Dieu venu avec ce qu'il a emprunté[3], unité formée des deux opposés, je veux dire la chair et l'âme, dont l'un divinisa l'autre, et dont l'autre fut divinisé », comment oses-tu appeler nature différente ce qui a été divinisé? Quelle est la modification des deux natures, selon le Théologien[4], sinon une union? Car Dieu se fait homme; ce n'est pas ce qui était qui s'est changé, mais il a emprunté ce qu'il n'était pas[5], pour que l'incontenable fût contenu par l'entremise de l'esprit d'onction, par l'entremise aussi de la chair épaisse.

Ici, il y a lieu de s'étonner; il[6] a dit que l'âme humaine est le point de transition du mélange de la chair et de la divinité. N'est-il pas évident que, si tu divises les natures, tu seras obligé de con-

(1) Citation extraite probablement de l'ouvrage Κατά Εὐνομιανῶν προδιάλεξις, λόγος. Comme cet ouvrage commence dans la traduction arménienne par les mots ան որս..., « à ceux qui », on le dénomme ան որս գիրք, « le livre d'ar ors » (cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue des anciennes traductions arméniennes...*, p. 346).

(2) Grégoire de Nazianze. La citation qui suit est probablement extraite du même ouvrage cité à la note précédente.

(3) C'est-à-dire avec le corps.

(4) Grégoire de Nazianze.

(5) C'est-à-dire : ce qu'il n'avait pas.

(6) Grégoire le Théologien?

fesser, non pas deux, mais trois natures, par l'addition du point de transition ? Et si tu l'enlèves, il n'y a plus de mélange des deux, et Dieu ne se fait plus homme, et tout le monde se trouve privé du salut. Vois-tu où ta division te conduit ? Dans le même discours, il parle non seulement du mélange de la nature divine avec la nature humaine, mais de la mortelle avec l'immortelle, de celle qui pouvait subir le supplice avec l'insuppliciable[1], et du déshonneur avec celui qui est supérieur à tous les honneurs.

Et Athanase, dans l'épître contre Apollinaire[2], a dit que le p. 211.
Verbe de Dieu incarné avait une nature. La même chose [a été dite] par son disciple[3] Cyrille[4], lorsque l'évêque Sekoundos[5] lui posa la question : s'il faut voir deux natures ou une dans le Verbe incarné; il répondit par écrit que : « Après l'union, nous ne détachons plus les [deux] natures l'une de l'autre. Nous ne coupons pas en deux Fils l'unique et l'indivisible, mais nous l'unissons, comme les saints Pères eux-mêmes ont dit : une nature dans le Verbe de Dieu incarné ». — Et encore, dans la IIme Épître à Sekoundos, il[6] dit : « Mais les adversaires disent : si le Verbe de Dieu incarné n'a qu'une nature, il faut admettre la confusion, l'embrouillement de tout, comme si la nature humaine avait été consumée et dérobée au dedans, et ils ne surent induire en erreur

(1) Ce néologisme évitera une longue périphrase.

(2) Texte Ապողինարի. — Sur le *Contra Apollinarium*, voir Cavallera, *Indices...*, col. 20. Apollinaire le Jeune, évêque de Laodicée, mort vers 390, était *trichotomiste;* il enseignait que l'homme est composé de trois substances : l'esprit (*noûs*), l'âme (*psyché*) et le corps (*soma*), et que le Logos a pris en Jésus la place du *noûs*. Jésus était donc composé : du *Logos*, de la *psyché* humaine et du *soma*. La doctrine apollinariste fut condamnée au concile de Constantinople (381).

(3) Texte : Հետեւող, « celui qui suit », « imitateur ».

(4) Cyrille d'Alexandrie, d'un fanatisme religieux si violent qu'il provoqua la mort d'Hypathie la Philosophe (415).

(5) Sur les épîtres, en arménien, de Cyrille d'Alexandrie à Sekoundos, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue des anciennes traductions arméniennes...*, p. 514.

(6) Cyrille d'Alexandrie. Ἐπιστολὴ δευτέρα πρὸς Σούκευσον; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 514.

la véritable doctrine qui, selon la vérité, enseigne une seule nature dans le Verbe de Dieu incarné. »

Et encore, saint Cyrille au prêtre Lêgêos : « Si nous disons confesser une seule nature dans une chair [devenue] spirituelle et intelligible, et que les [éléments] unis ne se séparent plus, il n'y a donc qu'un seul fils et une nature unique en lui. » Et il[1] écrit encore au roi Théodose : « Bien que les [deux] natures soient venues l'une à l'autre, [d'éléments] différents et dissemblables, [il n'y a] qu'un Christ et un Fils et une nature, avec ce qui a été emprunté. » Il écrit la même chose à Akak[2], évêque de Mélitène, disciple des saints Pères : « De tous côtés, les théologiens[3] disent que c'est de la sainte Vierge qu'a pris corps le Verbe de Dieu, qui est seul et unique Fils, et un seul Seigneur Jésus-Christ[4]. Nous disons que
p. 212. les deux natures sont unies et qu'après l'union, la ligne de séparation[5] est comme supprimée, et nous croyons que la nature du Fils est une[6]. »

Et saint Basile, dans son discours sur la nativité du Christ[7], dit : « Dieu incarné [ne s'est pas manifesté] par des actes empruntés, comme [jadis] par l'entremise des prophètes, mais il a présenté l'homme comme mêlé[8] et uni avec lui[9]. Et quel exemple

(1) Cyrille d'Alexandrie. Κυριλλοῦ ἐπισκόπου Ἀλεξανδρείας προσφωνητικὸς πρὸς τὸν εὐσεβέστατον βασιλέα Θεοδόσιον, περὶ τῆς ὀρθῆς πίστεως... cf. [Garegin Zarbhanalian]. (*Catalogue...*, p. 513.

(2) Sur la lettre de Cyrille d'Alexandrie à Acace, au point de vue arménien, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 515.

(3) Texte : աստուածայնոց, que l'on peut entendre dans le sens de : *les divines écritures*, ou dans le sens plus vraisemblable ici de : *les divins livres* des théologiens.

(4) Réminiscence de I Corinthiens, viii, 6.

(5) Littéralement : la coupure en deux.

(6) Emin fait observer, p. 150, n. 23, de sa traduction, que toutes ces citations des Pères ont souffert sous la plume des copistes.

(7) Εἰς τὴν ἁγίαν τοῦ Χριστοῦ γέννησιν ; au point de vue arménien, coufer [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 329.

(8) Texte : բուսակից, qui signifierait ici : ayant poussé, s'étant épanoui avec lui.

(9) Emin, p. 150, n. 24, avertit le lecteur qu'après les mots *Dieu incarné par des actes empruntés...*, il a omis quelques phrases qui étaient incompréhensibles pour lui.

[peut-on donner] de la divinité incarnée ? C'est comme le feu dans le fer; non pas par transformation, mais par transmission. Car le feu ne sort pas de lui-même [en entrant] dans le fer; mais, en y gardant sa nature, y transmet de sa puissance, qui ne diminue pas par la transmission, et remplit entièrement celui qui reçoit. De même, le Verbe divin ne sortit pas de lui-même pour habiter parmi nous, et ne subit aucun changement, et le Verbe devint chair. Et comment, dit-on, le Verbe-Dieu ne fut pas atteint par la faiblesse charnelle? Je dis que le feu n'emprunte rien à la qualité du fer; le fer est noir et froid; et pourtant, embrasé, il prend l'aspect du feu; et lui, devenu brillant, ne noircit pas le feu; de même que ce feu, qui est une chose créée, [n'est pas influencé], tu ne peux pas dire que la divinité soit influencée. »

Athanase, dans le discours sur la Nativité[1], dit la même chose : « Orthodoxement, nous confessons nous-même l'incarnation dans la chair incorruptible; car le Verbe devint chair en nature, et s'unit à elle indistinctement[2], en une [unité]; et notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ devint homme, d'une seule nature, dans le sein de la Vierge. Écoutons la parole des prophètes qui ont p. 213.
montré [la chair] incorruptible en une seule nature. Je ne renie pas la nature et je ne la divise pas, mais je dis qu'il y a union indistinctement, selon Proclus[3] [qui], dans le discours commençant par les mots : *Virginale est cette fête...*, dit : « Nous avons été convoqués ici ensemble par la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, la coupe de la Virginité immaculée, le paradis spirituel du second Adam, organe de l'union des [deux] natures, toile de la terrible incarnation, où la tunique de l'union fut indiciblement tissée. Il

(1) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 281, « sur le Mystère de l'Incarnation ». Ce texte manque dans l'original grec, et n'est conservé qu'en arménien, d'après Zarbhanalian.

(2) Ou : indifféremment.

(3) Cf., au point de vue arménien, [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 663. Il s'agit ici, non pas du néoplatonicien, mort en 485, mais du patriarche de Constantinople, 434-446, qui fit transférer à Constantinople les cendres de son ami Jean Chrysostome, et dont les œuvres figurent au tome LXV de la Patrologie grecque de Migne; cf. Cavallera, *Indices...*, col. 92.

naquit incorruptiblement[1], et il entra sans obstable par les portes fermées. Et c'est [en pensant] à l'union des [deux] natures que Thomas s'est écrié : Mon Seigneur et mon Dieu[2] ! » Et après d'autres [paroles], il[3] ajoute : « L'insuppliciable par nature devint, par charité, multi-suppliciable[4]. » Il dit encore : « Il est venu, le Dieu charitable, qui était toujours près [de nous], et il donna son sang en rançon, et racheta le monde de la loi maudite; celui qui nous a rachetés n'est pas simplement un homme[5], ô Juif[6] ! » Et encore : « Si, autre est le Christ et autre le Verbe-Dieu, il n'y a plus de Trinité. » Ne déchire pas la tunique de l'incarnation, tissée d'en haut; ne sois pas disciple d'Arius, qui, d'une manière impie, coupe les [deux] natures. Ne sépare pas l'union, pour que tu ne sois pas séparé de Dieu.

Et Épiphane, dans le [commentaire au] Psaume XVII, dit[7] : « Car le Fils unique de Dieu devint homme et devint véritable fils
p. 214. de David, les [deux] natures restant [en lui] non confondues et l'union étant indissoluble. » Et le même Épiphane dit encore dans le *Parounakakhawsn*[8] : « Lui-même, Dieu, lui-même, homme, non point confondu par l'union, mais en mêlant ensemble les deux [natures], la nature terrestre avec la divinité. »

Vois, il a renforcé en une seule puissance, il a recueilli en une seule divinité l'indicible union du Verbe et de la chair, étant un

(1) Ou : d'une façon chaste.

(2) JEAN, XX, 28.

(3) Proclus.

(4) Texte : բազմաչարչարելի, que je rends par ce mot qui ne figure pas au dictionnaire de l'Académie, mais qui évite une longue périphrase.

(5) C'est-à-dire : il est encore autre chose.

(6) C'est peut-être une manière de désigner Nestorius, si l'on se réfère à ce passage de Moïse de Khorên, III, 61 : « Vers le même temps, l'impie Nestorius, indignement assis sur le siège épiscopal de Byzance, et *suivant les enseignements des juifs*, blasphémait que la très sainte Vierge était mère d'un homme et non de Dieu. »

(7) Sur les fragments apocryphes d'un commentaire sur les livres des Psaumes, attribué à Épiphane, cf. [Garegin ZARBHANALIAN], *Catalogue...*, p. 414-415, au point de vue arménien.

(8) Texte : պարունակախօսն, au lieu de quoi on lit բարուախօս (ὁ φυσιολόγος ἄρχεται λέγειν περὶ τοῦ λέοντος) apud [Garegin ZARBHANALIAN]. (*Catalogue...*, p. 414). Emin porte « Ankhoraton »,

seul Seigneur, un seul Christ; non point deux Christs et deux Dieux, dans le même corps spirituel[1], dans la même divinité inconcevable. Ainsi Grégoire le Théologien répond à saint Basile[2] sur la question relative à la distinction des deux natures : « S'il y a distinction, dit-il, [il y a] dissemblance; et si dissemblance, il n'y a pas simplicité. Et s'il n'y a pas simplicité, il y a complexité, qui devient multitude. » Or la vérité est une et non point de nature multiple, dit le Théologien[3], et c'est mensonge que de la diviser en plusieurs.

Ne pouvant arriver à cela par l'incroyance, le mauvais adversaire Apolinarês[4] dit [qu'il n'existe pas] deux parfaites [natures] dans un seul corps. Et saint Cyrille répond : « Union des deux substances parfaites ». Et encore Apolinarês[5] : « Deux parfaits en un seul parfait ne peuvent coexister ». Et encore saint Basile : « Pour les hommes, impossible; mais pour Dieu, possible; comme [le fait de] naître d'une vierge, et de marcher sur la mer; comme [le fait p. 215.
d'] entrer par les portes fermées pour un corps formé de chair et d'os. Or, ainsi que ceci est possible à Dieu, de même cela [lui est possible]; car toute nature et passion et action et volonté sont à Dieu et sont divines ».

Toutes ces déclarations[6] des saints Pères au sujet des deux natures seront suffisantes si vous voulez prêter l'oreille, volontiers, en laissant de côté [l'esprit de] contradiction. Or, voyons comment vous comprenez ce qu'a dit saint Cyrille au sujet de la volonté [à savoir] : « Quand il le voulait, il permettait au corps d'être sujet [à ses passions] », ce qui ne peut pas se faire dans une seule personne. Si vous supposez nécessairement que chacune des deux natures voulait et agissait [indépendamment l'une de l'autre], le

(1) Ou : animé.

(2) Εἰς Βασίλειον ἐπίσκοπον Καισαρείας Καππαδοκίας ἐπιτάφιος; cf. au point de vue arménien, [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue*..., p. 351.

(3) Grégoire de Nazianze.

(4) Cf. *supra*, p. 87, n. 2. Au point de vue arménien, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue*..., p. 311.

(5) Cf. *supra*, p. 87, n. 2.

(6) Ou : controverses.

tout n'était donc pas divinisé, mais il y avait encore dissension dans le corps. « Car, dit-il, lorsque nous accomplissions les désirs de la chair et de l'esprit [ou : de nos pensées?], nous étions en effet des fils de la colère[1]; ce qui n'était pas conforme à la nature de servitude (?) de Paul[2], qui, depuis sa conversion, avait l'esprit de Christ[3]. Et si vous dites que le tout est divinisé, et que pour notre salut par l'incarnation, avec une seule autorité, il acceptait de subir par le corps les passions méprisables[4], il est évident que vous déclarez la volonté comme uniquement divine, victorieuse de tout en toute souveraineté; or, à ce sujet encore, sachons ce que les saints Pères ont dit.

p. 216. Athanase, le victorieux soldat du Christ, dit dans son discours sur l'*Épiphanie* du Sauveur[5] : « C'est pourquoi, le Verbe Dieu vint, à cause du premier homme pour rendre la vie à l'homme, pour chasser[6] notre infâme ennemi; il naquit d'une femme, pour rétablir par lui-même la figure humaine comme elle fut au moment de la création; il se montra, dans le corps, sans volonté corporelle[7], et sans pensées humaines, dans une image renouvelée, dans une volonté divine[8]; car toute la nature du Verbe se révéla sous la forme d'un corps humain. »

Onorios[9], l'évêque de Rome, écrit aussi : « Car s'il avait été connu, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire[10]. » Car il est évident que la divinité ne peut pas monter sur la croix, ni

(1) Emin : « fils de contradiction ». La traduction de ce passage obscur est donnée sous toute réserve; il y a une réminiscence de Ephésiens, ii, 3.

(2) Réminiscence de Romains, viii, 15.

(3) Emin, dans sa traduction, p. 153, n. 30, ne donne pas cette phrase, qu'il déclare trop obscure pour la traduire.

(4) Texte (p. 215) անանդոնելի, « imblâmables », dans l'imprimé, et անդոնելի, « blâmables », dans le ms. Emin traduit : « imblâmables ».

(5) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 279, περί τῆς σωτηριώδους ἐπιφανείας τοῦ Χριστοῦ.

(6) Ou : détruire.

(7) Emin corrige *corporelle* par *de l'homme* (p. 154, n. 31).

(8) Ou : avec la volonté divine.

(9) Il s'agit ici probablement du pape Honorius Ier (625-638), qui fut condamné comme hérétique; il avait écrit à Sergius, patriarche de Constantinople, une lettre qui fut déclarée contenir des hérésies au sujet du monothélisme.

(10) I Corinthiens, ii, 8.

éprouver les tortures humaines. Et s'il subissait tout cela, [c'était] à cause de l'indicible union du corps et de la nature divine. Par conséquent, nous confessons une seule volonté dans notre Seigneur Jésus-Christ, car les volontés diverses et opposées n'ont pas existé dans notre Sauveur, puisqu'il s'est montré supérieur à la loi de [la nature] humaine.

Et Grégoire le Théologien[1] écrit ceci au sujet de la volonté : «[Le fait que] le Sauveur a dit : *non pour que j'accomplisse ma volonté*[2], car si cela n'avait pas été dit par celui qui est descendu ici-bas de lui-même, nous aurions pu dire que, dans l'apparence humaine, est imprimé le Verbe que l'on conçoit comme Sauveur. Car sa volonté n'est pas contre Dieu, mais est toute en Dieu. Mais, selon nous, d'après nos goûts humains, il ne suit pas en tout la [voie] p. 217.
divine.» Tu vois, le Sauveur, en faisant une distinction dans la volonté, parlait de notre humanité commune, et non pas de sa chair[3].

Mais si tu cites [la scène où Jésus prie son père d'éloigner] cette coupe [et ajoute] «non ma volonté, mais que ta volonté soit fortifiée[4]», le Théologien le commente dans le même chapitre VII [de son œuvre en] dix chapitres[5] : «Comme si ce n'était pas possible, dit-il, ou bien, si ce n'est pas possible, il convenait de l'ignorer et non point d'introduire une volonté opposée à sa volonté; car cette parole est de celui qui est descendu [du ciel] et qui a pris [une chair commune].»

Vois l'union de celui qui a reçu et de ce qui a été reçu, je veux dire du Verbe et de la chair. Dis, ô serviteur sans verbe du Verbe[6] : cette parole veut dire : non point que la volonté du Fils est dis-

(1) Grégoire de Nazianze.

(2) JEAN, VI, 38.

(3) Emin : Par cela, tu vois clairement que le Sauveur parlait en général de la volonté humaine, et non pas de la sienne en particulier.

(4) LUC, XXII, 42, et MARC, XIV, 36.

(5) Extrait de l'ouvrage առ որս, «à ceux qui...»; cf. *supra*, p. 86, n. 1. La traduction d'Emin porte «chestodnev», «six jours».

(6) Jeu de mots, en arménien, sur *anban* et *banin* (p. 217).

tincte de celle du Père, mais c'est comme si elle n'existait pas [séparément], car elle est tellement unie [à celle du Père].

« Non point pour que j'accomplisse ma volonté, car elle n'est pas séparée de la tienne, mais elle est commune à moi et à toi; comme il y a une seule divinité, il y a une seule volonté. » Vois-tu comment il a fait disparaître la volonté de la chair et l'unit à l'unique divinité du Père et du Fils[1]?

Tu ne peux pas établir de division, ni dans la nature, ni dans la volonté, comme cela vient d'être démontré; car le visible et l'invisible, l'éternel et le temporaire sont un; et [chacune] ne peut pas être une autre personne et une autre unité, car [par le fait que] les deux se sont mêlées en un, que Dieu est devenu homme, et que l'homme s'est divinisé, le Théologien[2] formule bien des fois la divinisation de l'homme, pour que la trace même n'apparaisse plus de la distinction des natures et des volontés[3].

p. 218. Et Grégoire de Nysse[4], dans son deuxième livre contre Eunomios : « Car nous, dit-il, nous disons [que] la chair, dans laquelle il a subi les tortures [était] unie à la nature divine, assimilée, grâce à l'union avec la nature de celui qui [l'] a adoptée. » Il[5] écrit encore à l'archevêque d'Alexandrie, Théophilos[6] : « Tout ce qui

[1] On peut aussi traduire : « Vois-tu comment, en détruisant la volonté de la chair, il réunit la volonté du Père et [celle] du Fils dans une seule divinité? »

[2] Grégoire de Nazianze.

[3] Passage obscur, que l'on pourrait encore rendre ainsi : « Le Théologien parle quelquefois de l'union de deux en un seul : Dieu par l'incarnation, et l'homme par la divinisation. Cette divinisation de l'homme s'était accomplie de la façon qu'on ne voit pas les traces de distinction entre la nature et la volonté. »

[4] Il a écrit le premier essai de construction spéculative de la doctrine chrétienne; plus logicien qu'orateur, il est en réalité l'auteur de la première dogmatique spéculative. Sur le *Contra Eunomium*, voir les références *apud* Cavallera, *Indices*..., col. 50. Eunomios (Eunome), nommé évêque de Cyzique en 360, mort vers 393, enseignait que le fils de Dieu ne s'est pas fait homme; il faisait procéder le Saint-Esprit du Fils seul, et ne reconnaissait pas les miracles attribués aux martyrs.

[5] L'ouvrage dont il est ici question doit être le Κατὰ Ἀπολιναρίου, dédié à Théophile d'Alexandrie; cf. Pierre Batiffol, *La Littérature grecque*[4]..., p. 298.

[6] On a de lui (385-417) des fragments de lettres, des rescrits de droit canonique et une homélie sur la pénitence; cf. P. Batiffol, *La Littérature grecque*[4]..., p. 312.

était nature faible et corruptible était toujours mêlé à la divinité. »

Et le grand Basile, dans le commentaire du Psaume III[1], dit : « En rendant la chair terrestre co-puissante avec la divinité, il la fortifia en une seule puissance et la réunit en une seule divinité. »

Et Dionêsios[2], le disciple de Paul, qui mérita de voir le Sauveur [en une vision], écrit à Gaïos, l'hôte[3] des apôtres : « Par le fait que le Suprême est voilé, il a caché au Visible son entrée sous notre apparence humaine; c'est pourquoi je dirai que son apparition en chair est ultra-divine. Et ce mystère de Jésus est non seulement inconcevable à la raison ou à l'esprit [qui ne peuvent] pénétrer son mystère, mais tout en en parlant, il demeure indicible; et tout en le connaissant, il demeure inconnaissable; le Christ n'était ni un homme, ni comme un non-homme, mais comme [issu] de l'homme, au-dessus[4] des hommes. Il n'exerçait donc pas une [influence] divine en tant que Dieu et une [influence] humaine en tant qu'homme; mais il faisait vivre en nous une nouvelle sorte d'influence divine en tant que Dieu humanisé. »

Mais s'il est écrit : « Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, p. 219.
mais celle du Père qui m'a envoyé[5] » et « non point comme je le veux, mais comme tu le veux[6] », ces paroles n'indiquent pas des volontés diverses, mais elles ont été dites au nom de notre humanité par celui qui a été incarné pour nous, et notre docteur nous donna par là un bon exemple pour que nous suivions sa voie et

(1) Zarbhanalian (*Catalogue...*, page 328) ne mentionne pas, au point de vue arménien, le commentaire du Psaume III.

(2) Denys, membre de l'Aréopage, fut converti par le discours de Paul (Actes des Apôtres, xvii, 34) et aurait été établi par lui comme premier évêque d'Athènes. Les écrits néo-platoniciens qui portent son nom sont mentionnés pour la première fois en 533, au concile de Constantinople. Pour plus de détails, cf. Pierre Batiffol, *La Littérature grecque*, p. 329-333 et [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 385, Ἐπιστολαί...

(3) Dans le sens de : celui qui donne l'hospitalité. Cf. Romains, xvi, 23 : « Gaïus, chez qui je loge... » et III Jean, 5.

(4) Dans le sens de: au delà. On dirait, de nos jours, un surhomme.

(5) Jean, vi, 38.

(6) Marc, xiv, 36.

non point chacun sa propre volonté, mais qu'en tout la volonté du Seigneur soit toujours préférée. Et tout cela [démontre] l'union indicible et la divinisation du corps.

Ainsi il est démontré qu'une seule volonté, divine, [existait] dans le Christ[1]; l'autre volonté était commune aux autres [hommes], dit-il; mais celle du Christ était toute divine. Nous parlerons maintenant des actions, en nous fondant sur le témoignage des saints Pères.

Athanase dit, dans son quatrième discours contre Arius[2] : « Et le Verbe avait encore la faiblesse de la chair, comme [si elle était] la sienne; car la chair co-active des actions de la divinité est bien la sienne; elle était par lui, car elle était la chair de Dieu. » Et un peu plus loin, il dit : « Car si les œuvres du Verbe de Dieu n'étaient pas accomplies par l'entremise de la chair, l'homme n'aurait donc pas été en effet divinisé. » Et après quelques autres [phrases] : « Car il accomplissait l'œuvre du Père par l'entremise de la chair. » Et il écrit encore la même chose à l'évêque et témoin[3] Delbios[4] : « Car, en étendant la main, il a guéri celle qui avait été atteinte par la fièvre[5], et en élevant la voix, il a ressuscité Lazare[6]. »

Et Grégoire de Nysse, dans son deuxième discours contre Eunomios[7], dit : « Car il agissait sur tous, comme étant véritablement

[1] Ce passage est rejeté par Emin dans sa traduction, et tenu pour altéré par Malkhasiants dans son édition, puisqu'il semble contredire la thèse d'Asołik. On pourrait peut-être l'entendre dans ce sens : Ainsi, il est démontré qu'une seule volonté divine [existe] dans le Christ; et l'autre partie (nos contradicteurs) dit qu'une volonté purement humaine était dans le Christ avec sa volonté toute divine.

[2] Sur les discours d'Athanase contre Arius, au point de vue arménien, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 280-283 et 287. — Ce passage, allant, dans l'édition Malkhasiants, p. 219, l. 14 à la p. 221, l. 4, se retrouve presque mot pour mot dans la lettre du patriarche Étienne de Siwniq à Germanos, pontife de Constantinople. Cf. գիրք Թղթոց, p. 377 et 449, où le texte porte բարձեալ au lieu de դարձեալ.

[3] Texte : խոստովանող, qui signifie aussi « confesseur de la foi ».

[4] Texte : առ դեղբիոս, et un ms. (éd. Malkhas., p. 219, n. 5) porte : առ դեփիոս « à Déphios ». Il faut corriger, je suppose, en աղելփիոս, « Adelphios ».

[5] Marc, I, 30-31 (Matthieu, VIII, 15).

[6] Jean, XI, 43.

[7] Cf. *supra*, p. 94, n. 4.

Dieu, par l'entremise de sa chair, comme par la parole et l'acte p. 220.
humainement produits, et, intérieurement est sous-entendue la divinité[1]. »

Et Julius[2], l'évêque de Rome, écrit : « Les livres sacrés[3] ne mentionnent aucune division entre le Verbe et la chair; il n'y a qu'une personne, qu'une action, qu'une figure, entièrement Dieu et entièrement homme, toujours lui-même, Jésus-Christ. »

Et Jean Chrysostome, dans le discours où [il parle de] Jésus priant sur la montagne, dit : « Par une seule puissance et une seule action, il a guéri des maladies diverses. » Et quelque peu après, il ajoute : « Car il opéra les divers miracles, par l'entremise d'une seule action[4]. »

Et Cyrille d'Alexandrie, dans le commentaire sur l'Évangile de Matthieu[5], dit : « Il a uni avec lui-même la chair, non comme on dit, le Verbe-Dieu avec le Père et issu du Père, comme les actions naturelles de la chair créée par lui, en conservant entière la forme de la chair, parce qu'il était né de la chair, et il l'a remplie d'une action digne de la divinité et l'a élevée jusqu'à sa gloire[6]. » Et encore : « Il guérit les deux aveugles[7] en les touchant de la main; il les éclaire par la puissance divine; il montre que son corps est entier, comme en mettant la main sur la belle-

[1] Ce passage obscur semble devoir être entendu ainsi : Les actions du Christ, comme celles d'un vrai Dieu, s'accomplissaient par l'entremise de son corps, exactement comme elles s'accomplissent chez les hommes, tandis que sa divinité restait pour ainsi dire cachée et devait être objectivement conçue par la pensée.

[2] Jules Ier, pape de 337 à 352, qui soutint Athanase contre Arius, écrivit une *Epistola ad Dionysium* (Cavallera, *Indices...*, col. 70), d'où est probablement extrait ce passage; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 617.

[3] *Sic*, d'après le manuscrit, qui porte դիրս; le texte de Malkhasiants (p. 220) a la leçon կիրս, ce qui se traduit par « la passion divine ».

[4] Ce passage doit appartenir au commentaire de Jean Chrysostome sur l'Évangile selon Matthieu; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 582.

[5] Zarbhanalian ne mentionne pas, au point de vue arménien, une traduction arménienne de ce commentaire. Sur ce commentaire de Cyrille, cf. Cavallera, *Indices...*, col. 31.

[6] Ce passage, très obscur, n'est pas traduit par Emin, p. 157.

[7] Matthieu, xx, 30.


IMPRIMERIE NATIONALE.

mère de Pierre[1], il la guérissait immédiatement. Et il faisait éclater sa nature, c'est-à-dire sa divinité, en montrant comme co-puissantes les actions de sa chair[2]. » Et encore : « Tout en étant capable d'agir par la parole[3], il se sert aussi de sa salive[4] pour que nous sachions que son corps effectuait toutes les actions
p. 221. du Verbe vivifiant, et devient une occasion d'illumination par l'entremise d'un peu d'attachement, car c'était là la chair de la lumière véritable. »

De même que Cyrille, le grand champion des orthodoxes, fait cette déclaration dans son livre des *Parapmantsn*[5] : « Nous disons que la chair du Christ est divine, car elle est la chair de Dieu, et parée d'une gloire indicible, incorruptible, sacrée et vivifiante. » Et dans le livre des *Trésors*[6] : « En unissant les passions indivisiblement, il se permet, dit-il, comme homme vivant parmi les hommes, d'avoir faim et soif, et de subir les autres passions, comme on le dit de lui. »

Tu le vois, on ne dit pas [que les passions étaient] nécessaires, mais volontaires, et qu'il ne s'est permis de subir les passions non blâmables que pour authentiquer la chair et pour enlever parmi nous la condamnation : « Car il a servi véritablement avec sa chair, et par sa naissance, et en participant à nos maux, dit le Théologien[7], pour notre délivrance et pour celle de toute l'humanité envahie par le péché, et qu'il a sauvée. » Et encore : « En prenant l'apparence d'un serviteur, comme moi [son] co-serviteur et son

(1) Matthieu, viii, 14; Marc, i, 30; Luc, iv, 38.

(2) C'est-à-dire les actions de sa chair, ou de son corps, comme co-opérées avec sa divinité.

(3) Ou : par le Verbe.

(4) Marc, vii, 33 (guérison d'un sourd-muet), et viii, 23 (guérison de l'aveugle de Bethsaïda); cf. Jean, ix, 6 (guérison d'un aveugle-né).

(5) Texte : *ի գիրս պարապմանցն* (dirigé contre Nestorius). Sur cet ouvrage de Cyrille d'Alexandrie, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 510 : *τοῦ ἁγίου Κυριλλοῦ περὶ τῆς ἐνανθρωπήσεως τοῦ μονογενοῦς.*

(6) Texte : *ի գիրս գանձուցն.* Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 521-522 : *Κυριλλοῦ... ἡ βίβλος τῶν Θησαυρῶν.*

(7) Grégoire de Nazianze.

[serviteur], il dissimule l'aspect de l'étranger en offrant en lui moi avec ce qui est en moi, pour consumer par lui-même la méchanceté, comme le feu consume la cire, ou comme le soleil [dissipe] les vapeurs de la terre, afin que, par ce mélange, j'aie communion avec ce qui est à lui. Tel est le mystère de la passion du Christ p. 222.
subie par l'union [des deux natures en lui]; elles avaient pour but de nous guérir, et non point de montrer une nature divisée; ce qui, comme on l'a dit, est péché et anathème, car ce n'est pas que le Seigneur se soit changé [en homme] en les subissant[1]. Loin de nous cette pensée. C'est parce qu'il a voulu assumer nos infamies et supprimer nos péchés, sans que lui-même fût dégradé [par la chair][2]. Il fut éprouvé comme nous, mais sans péché, «car la Lumière, comme le dit l'évangéliste théologien[3], éclaire dans la nuit, et les ténèbres ne l'ont pas atteinte», comme [cela est arrivé] à l'origine à Adam et à ceux qui sont issus d'Adam.»

Que direz-vous[4]? Tout ce que je viens de dire ne suffit-il pas pour prouver la vérité? ou bien faut-il, comme pour les oreilles dures, répéter la même chose plusieurs fois? Et maintenant, écoute les adages utiles des saints Pères au sujet de l'incorruptibilité de la chair du Christ. D'abord Erinos[5], disciple des apôtres, admet l'incorruptibilité que nous professons et repousse la corruptibilité de votre blasphème[6] : «Sont vains et frivoles, dit-il, tous ceux qui

[1] En subissant les passions ou les affections de la chair.

[2] Voir Épître aux Hébreux, iv, 15.

[3] Jean, i, 10.

[4] Littéralement : Que dites-vous?

[5] Texte : *երինոս*; ms. : *երինիոս*, «Erinios». Ce texte d'Irénée a été reproduit et commenté par Hermann Jordan, *Armenische Irenaeusfragmente...* (Leipzig, 1913), p. 27, 172, 175. Au point de vue arménien, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 419-421. Je profite de ce passage pour corriger une faute que j'ai commise dans ma traduction de Sebêos, *Histoire d'Héraclius* (Paris, 1904), p. 120, l. 18-19 : «Erenios de Galilée, disciple de Polikarpos dans l'Église des Laodicéens», traduisant littéralement le texte de Sebêos publié par Patkanian (Saint-Pétersbourg, 1879), p. 126, l. 31, qui porte : *և Երենիոս Գալիլեացի աշակերտ Պաւղիկարպոսի յեկեղեցւոյն Լաւոդիկեցւոց*. Les copistes arméniens et leur éditeur ont confondu Galilée avec Gaule et Laodicéens avec les habitants de Lugdunum (Lyon), d'où mon erreur.

[6] C'est à dire : ...la corruptibilité que vous professez.

diffament l'incarnation de Dieu et nient la rédemption de notre chair et déshonorent sa renaissance[1], en la disant incapable d'atteindre à l'incorruptibilité. Et si notre chair n'est pas affranchie de la corruption, le Seigneur ne l'a donc pas libérée par son sang, et le calice de salut et de satisfaction n'est donc pas communion avec son sang, ni le pain que nous rompons communion avec sa chair; car le sang n'existe que par la substance des veines et de la chair, et le Verbe-Dieu, ayant été fait [chair] nous a sauvés par son sang. »

p. 223. Or, il a été démontré, par tout ce que nous avons dit, que ceux qui blasphèment la chair du Seigneur en prétendant qu'elle était corruptible ou d'une nature étrangère [à la nôtre] sont reniés et bannis du salut; et ils ne reçoivent le pain mystique et le calice de grâce que pour [leur] condamnation, et non pour leur propre vie; car quoique Adam ait fait tomber la chair impeccable et incondamnable dans la condamnation et dans la corruption de la mort, le Christ l'a montrée comme incorruptible et comme rançon de la mort, ayant le pouvoir sur terre d'absoudre les péchés, ainsi que l'a dit le bienheureux Athanase dans le discours contre Apolinar[2] (զապողինարէ).

Il[3] dit encore, dans le même [ouvrage] : « Comme la mort n'a pu tuer l'esprit humain du Christ, et que la corruption [n'a pu] ravir orgueilleusement et par force la chair du Christ en corruption, c'est donc une impiété de croire [que la chair du Christ] est incorruptible. » Et encore, dans le 4e chapitre[4] du

[1] La renaissance de la chair, ou du corps.

[2] Voici la note qu'Émin, p. 159, n. 46, consacre à ce personnage : « Apolinarios, évêque de Laodicée, vivait dans les dernières années du IVe siècle; sa doctrine consistait en ce que l'âme humaine, à laquelle s'était uni le Verbe divin, était une âme corporelle, privée d'intelligence, et que le Verbe divin dirigeait toutes ses actions en accomplissant toutes les fonctions de l'âme en général. Cette doctrine fut condamnée par Athanase, qui était autrefois son ami, d'abord à Alexandrie, puis au concile d'Antioche (376), à Rome en 377 et enfin en 381. Ses disciples, les Apolinaristes, eurent une grande vogue jusqu'à la moitié du Ve siècle. » — Cf. *supra*, p. 87, n. 2.

[3] Athanase.

[4] Ou : 4e discours.

livre, le même Athanase dit : « Celui qui vint renouveler avec sa chair les chairs mortelles ne fut point atteint par la corruption, mais encore il lia le puissant. » Et après d'autres [phrases] : « Si Jean a dit qu'il a aboli les péchés du monde, en étant l'agneau de Dieu [1], comment quelques-uns parmi les égarés disent-ils que la chair du Christ était corruptible, car la mère de la corruption, c'est le péché ? »

Et saint Epiphane a dit dans les *Parounakakhósn* [2] : « Tout est possible à Dieu, de changer la corruptibilité en incorruptibilité. Et que personne ne s'étonne, dit-il; c'est pour prouver cela qu'il est p. 224. venu. Et il l'a montré en adoptant la chair corruptible, en en revêtant la divinité et en la montrant incorruptible. Car, que reprocher à Dieu ? — et fait des reproches celui qui ne confesse pas le mystère de l'incarnation, mais le renie : qui ne croit pas à l'union [des deux] natures, mais divise [le Christ] en Dieu distinct et en homme distinct, en incorruptible et en corruptible, en immortel et en mortel, et autre chose pareille. »

Mais hâtons-nous de citer encore d'autres passages des saints Pères au sujet de l'incorruptibilité de la chair divine; car où est la lumière, là les ténèbres seront complètement voilées [3]; de même, la corruption, juxtaposée à l'incorruptibilité, s'enfuit, ainsi que l'a dit saint Cyrille dans le livre des *Parapmounq* [4].

Et encore, « celui qui ne connaît pas le péché, s'assimilant le péché, détruit le péché [5] ». Et encore : « La chair qui nous a été empruntée, unie avec le Verbe, était incorruptibilité et glorifiée [6]. » Et avant Cyrille, son maître Athanase, dans son épître à Epiktimon, évêque d'Athènes [7], dit : « Le Verbe qui était dans la chair [et qui]

(1) Jean, I, 29.

(2) Texte : *ի պարունակախօսն*; cf. *supra*, p. 90, n. 7.

(3) Ou : disparaissent entièrement.

(4) Texte : *ի գիրս պարապմանցն*; ce mot signifie « loisirs », « occupations »; cf. *supra*, p. 98, n. 5.

(5) Réminiscence de II Corinthiens, V, 21.

(6) Dans le sens de : se glorifia et devint incorruptible.

(7) Emin, p. 160, n. 48, dit qu'il faut lire : évêque de Corinthe. Malkhasiants (p. 224, n. 6) indique une variante de

était supérieur à la nature de la chair mortelle, rendit sa chair immortelle et incorruptible, et fit taire et abolit dans la chair la mort naturelle et la corruption. »

Où sont les preuves des natures séparées, ô séparateur? Vois encore ce qui suit, car « la chair incorruptible, dit-il, devint mor-
p. 225. telle et la mort a été vaincue dans la nature de la chair mortelle ». Et encore, à la suite de cela : « L'incarnation du Christ, dit-il, [s'accomplit] sans mariage[1] et sans péché; par conséquent, nulle corruption ne se trouve dans sa chair. » Et encore, dans la même épître : « La mort ne peut pas co-exister avec la vie, ni la corruption avec l'incorruptibilité. »

As-tu vu l'union indivisible, ô partisan de la division? [Dans les ouvrages] des Pères bienheureux, on ne voit ni celle des natures, ni celle des passions, ni celle de l'action, ni celle de la volonté. [Ils ont] confessé avec foi et adoré, et n'ont pas examiné. Mais si tu examines, contre tout cela dis donc hypocritement une seule figure[2], et deux natures.

Et commençons d'abord par l'Apôtre qui dit : « Celui qui avait l'aspect de Dieu, dit-il, prit l'aspect de serviteur[3]. » Il dit aspect et aspect, c'est-à-dire figure et figure, la divine et l'humaine. Or, définis les deux [natures] ou chacune dans la dualité, pour que cela soit selon ta confession, — et je dirai selon l'examen : non seulement deux natures, mais deux fils, selon Nestorius[4] (et où mettras-tu le « Verbe devenu chair[5] » et l'« Emmanouêl c'est-à-dire Dieu avec nous[6]) » — ou bien crois en l'union sans confusion des deux [natures], selon la foi professée par l'Église catholique en une

manuscrit : Epiktémon. Garegin Zarbhanalian (*Catalogue...*, p. 283) porte les variantes suivantes : à Epiqtêthon..., à Epiphtéton... (*πρὸς Ἐπίκτιτον ἐπίσκοπον Κορινθοῦ*). Cf. Cavallera, *Indices...*, col. 20, *s. v.* ad *Epictetum*.

(1) En parlant de sa mère.

(2) C'est-à-dire : apporte un seul argument.

(3) Réminiscences de l'épître aux Philippiens, II, 6-7.

(4) Nestorius, violemment combattu par Cyrille d'Alexandrie, enseignait la *juxtaposition* des deux natures dans le Christ.

(5) Jean, I, 14.

(6) Matthieu, I, 23.

indicible confession, car la forme divine adoptant la forme humaine, p. 226.
[celle-ci] emprunta la puissance et la nature de celui qui l'adoptait. Car les grands et les piliers et les chefs de l'Église nous ont enseigné les deux [choses] à la fois : le fait que l'aspect [divin] a pris l'aspect [humain] sans confusion. Et le Verbe incréé devenant chair, l'union indissoluble et la nature une ; en considérant la loi divine comme une route royale, il nous ordonne de ne point nous égarer à droite ni à gauche, ni dire que par l'union, l'une s'est transformée en l'autre, ou s'est confondue ou s'est abolie ; ni selon Arius[1] [dire] que les natures se sont disloquées et séparées par la non-transformation, la non-confusion et la réalité de l'incarnation. Je dis ici, comme je l'ai dit plus haut, qu'il faut se tenir convenablement entre les deux maux : ni par la non-confusion introduire une nature étrangère dans la sainte trinité co-substantielle, ou renier par l'union, comme Eutychès[2], ou [renier] l'âme [humaine] comme Apolinar[3], ou dire que la divinité a passé dans le corps, comme les *Pandouratsiq*[4], ou [dire] comme un autre Eutychès qu' [il] n'a pas adopté la chair dans sa nature parfaite, mais qu'il l'a apportée du ciel[5] ; ou, au contraire de cela, [dire]

[1] Arius enseignait l'*omoiousia*, contre Alexandre qui professait l'*omoousia*. La lutte contre l'arianisme marque la première phase des luttes christologiques qui, au IVe siècle, eurent pour but de démêler l'élément humain et l'élément divin dans la personne de Jésus le Christ.

[2] Les Eutychéens étant monophysites, il est intéressant de constater comment notre auteur, qui est forcément monophysite, s'exprime à l'égard d'Eutychès.

[3] Apollinaire le Jeune enseignait que Jésus, en se faisant homme, avait pris l'âme sensitive de l'homme (*psyché*) et non pas l'âme intellectuelle (*noûs*). Cf. Cf. *supra*, p. 87, n. 2.

[4] Emin, p. 162, n. 50, dit qu'il ne sait rien de certain sur cette secte. Ne serait-ce pas, dit-il, Manéça ? — Le grand dictionnaire de Venise, au mot յեղուլ, porte cette citation : պանդորոս զբանն ի մարմին և յոսկերս յեղեալ ասէր. « Pandoros disait que le Verbe (բան = λόγος) s'est transformé en chair et en os » ; c'est probablement une citation non précise d'un manuscrit conservé à Saint-Lazare (lagune de Venise), manuscrit du moyen âge, renfermant des renseignements sur l'Église. Jusqu'à présent, il semble être question ici d'une hérésie grecque inconnue par ailleurs, et il serait piquant qu'elle fût révélée par l'arménien. Phonétiquement parlant, Pandouratsiq dérive aisément de Pandoros ; on observera que ու = probablement ով, et on aurait պանդորոս = Πάνδωρος = Pandôros, personnage qui reste à déterminer.

[5] Emin, p. 162, n. 51, identifie ce

que la divinité commence en Marie, comme Photinos[1], ou placer la chair dans le soleil, ou [la dire] évanouie dans l'air, comme Markełos (Marcellus). Je néglige d'énumérer la multitude des
p 227. sectes qui renient la vérité de l'incarnation, qui, en dénigrant la rédemption toute parfaite, ont dit avec impiété : une seule nature ; nous les rejetons comme des fables écrites et indignes d'un seul mot [de réfutation] et détestables.

Par tous ces [arguments] sera suffisamment réfutée l'opinion de ceux qui sont vainement scandalisés de nous, en croyant que nous confessons une seule nature, comme Eutychès[2] : celui-là, nous l'anathématisons et le considérons comme étranger à Dieu et à l'Église universelle. Et tous ceux qui veulent entendre la vérité, qu'ils entendent la confession de notre foi. Mais quel besoin de toutes ces controverses, si vous ne vous étiez pas égarés dans des questions superflues et dans des discussions vaines ! Car en laissant la foi et la dignité de la puissance de la foi au Verbe, vous vous êtes livrés à l'examen et vous avez rendu « vaine la croix du Christ[3] », car « la foi dans le temps présent est l'accomplissement du Verbe », dit-il, lui qui dit [encore][4] : « Nous ne nous enorgueillissons que par une seule chose, la croix du Christ[5]. »

personnage avec le patriarche d'Alexandrie, 876-940. — Il y eut en effet un Eutychius, connu en arabe sous le nom de *Saïd ibn al-Batrik*, qui fut nommé patriarche melchite d'Alexandrie (Égypte), en 933. Il débuta dans la carrière comme médecin et écrivit, en arabe, une *Chronique* qui repose entièrement sur les sources byzantines, et en reflète les défauts aussi bien que les qualités : cf. Brockelmann, dans *Geschichte der christlichen Litteraturen des Orients*... (Leipzig, 1907), 8°, p. 71.

(1) Photin aurait écrit un *Contra gentes*, un *Ad Valentinianum*, et d'autres traités encore, en latin et en grec, dont rien n'a été retrouvé ; cf. P. Batiffol, *La Littérature grecque*[4]..., p. 281. Il niait qu'il y eût trois hypostases. Il était diacre chez Marcellus, et son hérésie se confond avec celle des Marcellanistes.

(2) Eutychès est cependant le père du monophysisme, qui semble bien être la doctrine reçue par l'Église arménienne.

(3) Réminiscence de I Corinthiens, I, 17.

(4) Texte : զոր ասացն. Le ms. (éd. Malkhasiants, p. 227, n. 12) porte որ au lieu de զոր et Norayr Buzandatsi (տեղեկութիւն[ք], p. 38, n. 31) pense qu'il fallait maintenir որ et il cite deux passages où որ ասացն lui paraît la meilleure leçon. Emin, p. 163, ne traduit pas cette phrase.

(5) Réminiscence de Galates, VI, 14.

Hâtons-nous de parler des tortures indicibles [subies] par le Verbe de Dieu incarné, au sujet de quoi Paul, ne le connaissant pas, dit que le Seigneur de gloire a été crucifié, et il dit qu'au lieu de la joie du sein paternel, qui l'attendait, il a bien voulu la croix et il a méprisé la honte[1].

Et le Théologien[2], dans son discours sur Pâques : « Dieu s'est crucifié, dit-il, et le soleil s'est obscurci. » Car, « avec le créateur, les créatures devaient souffrir » ; et encore : « Nous avons eu besoin que Dieu s'incarnât et mourût. » Et encore : « En entendant parler du sang de Dieu, de son supplice, de sa mort, tu ne dois pas tomber dans l'incrédulité, en croyant faire l'apologie de Dieu. » p. 228.

Vois, ce n'est pas moi, mais le docteur de toute l'Église[3], qui dit que ceux qui ne confessent pas le sang, le supplice et la mort de Dieu, ne connaissent pas Dieu.

Et le même Théologien, dans son discours au sujet de Basile, dans le livre *halthetsah*[4] : « Quoi de plus merveilleux, dit-il, que de voir Dieu crucifié avec les brigands, et l'insaisissable bafoué par les passants et le Très-Haut subissant la passion ! »

Or, quelle nature donnez-vous à ce dieu insaisissable[5] ?

Et Jean Chrysostome dit : Il prit la nature de notre humanité et donna [en échange] sa divinité ; il accepta volontairement nos souffrances pour qu'il nous accordât sa divinité exempte de souffrance, et qu'il nous octroyât l'immortalité par [l'entremise de] la mort empruntée. Car il a adopté les souffrances de l'homme, non

(1) Ce passage, étant une réminiscence de l'*Épître aux Hébreux*, XII, 2, montre que, pour Asołik, l'apôtre Paul était l'auteur de cette épître.

(2) Grégoire de Nazianze. Sur son discours sur Pâques, au point de vue arménien, cf. [Garegin ZARBHANALIAN], *Catalogue...*, p. 352 : *εἰς τὸ ἅγιον Πάσχα λόγος.*

(3) Grégoire de Nazianze.

(4) Texte : *յաղթեցայ*, « j'ai été vaincu » ; sur ce discours de Grégoire de Nazianze, cf. [Garegin ZARBHANALIAN], *Catalogue...*, p. 350 : *τῆς εἰς τὸν Ποντὸν φυγῆς ἕνεκεν...* ; Zarbhanalian mentionne (*op. cit.*, p. 351) un discours adressé à Basile.

(5) Ou : inconcevable.

point en changeant de nature, mais il s'est familiarisé avec elles par sa propre volonté[1].

Il demande encore, dans le même discours qui est le septième dans le livre de la Crucifixion[2] : « Pour quelle cause ferait-il siennes les souffrances humaines?

C'est parce qu'il voulut guérir les souffrances par la souffrance et abolir la mort par la mort; c'est pourquoi il voulut combattre le même par le même. »

p. 229. Et un peu plus bas : « Car ce n'est pas la nature visible qu'ils ont clouée, mais ils ont mis la main sur Dieu qui était en elle[3]; car avec sa nature visible, il a accepté les souffrances; on peut dire que Dieu a souffert. » Comme dans d'autres livres, le même Jean [4] dit encore : « Tantôt ils frappaient la tête divine, tantôt ils l'outrageaient par la couronne d'épines[5], et tantôt ils la battaient avec un roseau[6]. » Et il ne parle jamais d'une nature purement humaine, mais du même, Dieu, et du même, homme. Cela est parfaitement enseigné par le grand et universel docteur Athanase, [qui parle du] même Dieu et même homme, et ne fait aucune question de nature : « Le même fils de Dieu, le même fils de l'homme; le même [issu] du ciel, le même [issu] de la terre; le même, suppliciable; le même, insuppliciable. Personne d'autre, et rien autre. »

Vois, ces paroles ne sont pas de moi, mais d'Athanase, contre Paul de Samosate[7]. Pas deux figures; pas deux personnes; pas

(1) Ou : mais il les a acceptées volontairement.

(2) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 593 : *εἰς τὸν σταυρὸν καὶ εἰς τὸν λῃστόν...*

(3) Dans la nature.

(4) Jean Chrysostome.

(5) Jean, xix, 2; Matthieu, xxvii, 29; Marc, xv, 17.

(6) Marc, xv, 19. Dans le passage parallèle, le roseau est mis dans la main de Jésus comme emblème de sa royauté (Matthieu, xxvii, 29).

(7) Évêque d'Antioche en 260, était antitrinitaire et fut condamné en 269 à un synode provincial tenu à Antioche. — Sur ce qui reste de ses œuvres, cf. Pierre Batiffol, *La Littérature grecque*[4]..., p. 132-134. Au point de vue arménien, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 278 : *ὅτι εἰς ὁ χριστός...*

deux adorations. A quoi bon toutes ces questions et ces discussions? Une seule chose est utile : croire, adorer et se prosterner en silence.

Je le sais Dieu véritablement [issu] du ciel, je le sais fils de David selon la chair, homme [issu] de la terre, exposé aux souffrances. Et je ne cherche pas comment il est exposé aux souffrances et exempt de souffrances ; et comment il est Dieu, et comment il est homme, par crainte, en scrutant le comment et en cherchant la manière, de perdre les biens qui nous attendent ; car il ne nous faut que croire et implorer la grâce d'en-haut, et non point de la chair et du sang[1].

Et le grand Épiphane, dans le commentaire du Psaume CLIX (*sic*)[2], parle nettement de l'union des natures et des passions : p. 230.
« Il a fait l'union sans se séparer de l'essence divine. Mais il permettait à [sa nature divine] de souffrir en favorisant la rédemption des hommes, et parce qu'il lui était facile de rendre immortelle la nature qu'il a adoptée. Mais comme de sa passion dépendait le salut de l'univers, il consentait à subir les passions, pour accorder au genre humain l'immortalité et l'incorruptibilité. »

Et Cyrille de Jérusalem, qui jouissait de l'honneur et des dons apostoliques, dit ce qui suit dans le discours de la Crucifixion, dans le livre qui s'appelle *Kotchoumn endzayouthean*[3] : « Et pourquoi t'étonnes-tu que le monde entier ait été sauvé ? Car ce n'était

(1) Emin, p. 165, n. 57, ne traduit pas ces derniers mots, qu'il déclare incompréhensibles. Peut-être, est-ce aussi par raison dogmatique qu'il renonce à traduire ce passage, ainsi que quelques autres.

(2) Il faut lire : CXIX. Cette erreur provient, chez les copistes, de la confusion fréquente entre ժ (10) et ն (50). Sur le commentaire des Psaumes par Épiphane, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 414-415.

(3) Texte : *ի դիրս որ կոչուին ընծայութեան կոչի*, « Κατήχησις » ; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 524. — Les 23 Catéchèses de Cyrille de Jérusalem constituent le document le plus important de l'instruction populaire religieuse dans l'ancienne Église ; c'est une sorte de dogmatique populaire ; les 18 premières catéchèses sont consacrées à la préparation des catéchumènes ; les 5 dernières s'adressent à ceux qui ont reçu le baptême ; c'est un catéchisme mystagogique ; on l'appellerait de nos jours un catéchisme de persévérance.

pas un homme insignifiant, mais le fils unique de Dieu, qui est venu et qui est mort pour nos péchés. » Et un peu plus bas : « Et maintenant l'agneau muet donnait le salut au peuple. » Et encore, dans le même discours : « L'heure est arrivée où le fils de l'homme doit être glorifié, car il était glorifié de gloire avant les créatures, et il était glorifié auparavant comme Dieu ; mais maintenant il s'est encore plus glorifié car il a reçu la couronne de la patience sur la croix. » Et il dit encore en répétant la même [idée] : « Il n'avait pas honte des souffrances, car il a porté le salut à toutes les créatures ; en effet, ce n'était pas un homme de rien qui a souffert, mais c'était Dieu qui s'est incarné et a reçu la couronne de la patience et a lutté péniblement. » Et Jérémie dit dans ses Lamentations : « L'esprit[1] de nos faces, le Seigneur Christ a été saisi par
p. 231. notre corruption[2]. » Est-ce moi qui prononce la parole de vérité ? Voici un témoignage que le Seigneur Christ a été saisi par les hommes : « Malheur à eux, dit Ésaïe, car ils ont dit : enchaînons le juste[3]. » Ésaïe fut scié et Jérémie fut jeté dans la fosse[4], mais les blessures des Hébreux furent guéries, car elles étaient moins grandes[5] ; mais malheur, certes, à eux, lorsqu'ils ont entièrement péché contre Dieu lui-même, venu sous une forme humaine. Et

Avec Cyrille de Jérusalem († 386) commence la deuxième phase des luttes christologiques.

(1) Ou : le souffle.

(2) Réminiscence de *Lamentations*, IV, 20, qui diffère sensiblement de la citation d'Asołik, et que voici textuellement : *Հոգի երեսաց մերոց տէր քրիստոս, պատեցան զնովաւ յապականութեան իւրեանց...*, correspondant au grec des LXX : « πνεῦμα προσώπου ἡμῶν χριστὸς Κύριος συνελήφθη ἐν ταῖς διαφθοραῖς αὐτῶν... » ; ce texte n'est pas rigoureusement l'hébreu, qui porte : רוּחַ אַפֵּינוּ מְשִׁיחַ יְהוָה נִלְכַּד בְּשִׁחִיתוֹתָם que l'on traduit : « le souffle de nos narines, l'oint de Yahvé, a été pris dans leurs fosses ». L'hébreu שַׁחַת signifiant « fosse », « ruine », « destruction », « corruption », a été entendu par les traducteurs grecs dans le sens de διαφθορά = destruction, corruption, et les traducteurs arméniens ont suivi le sens du grec.

(3) Ésaïe, III, 10, dans la Bible arménienne, dont le texte n'est pas identique à l'hébreu.

(4) Sur le supplice infligé à ces deux prophètes, dans la littérature arménienne des apocryphes, cf. *Թանգարան հին և նոր նախնեաց. ա. անկանոն գիրք...* (Venise, 1896), p. 207 et 222.

(5) En comparaison de celles que les juifs infligèrent à Dieu.

d'autres venaient cracher à la figure de celui qui avec son crachat avait guéri l'aveugle-né[1].

Quelqu'un dira peut-être : « Celui qui a par sa parole délivré Lazare des liens de la mort[2], ne pourra-t-il pas se délivrer lui-même[3] ? » Le prophète, étonné, dit à ce sujet : « Qui a cru, en nous entendant parler[4] ? » Ces choses sont incroyables, si Dieu est le fils de Dieu, le bras[5] du Père consent à tolérer cela. Or il était lui-même Dieu, et il acceptait de souffrir pour les hommes, pour que, plus tard, les hommes souffrissent pour les hommes. Mais les soldats l'ayant entouré le bafouaient, et le Seigneur des cieux était bafoué, ainsi que le dit le prophète : « Ils m'ont regardé, et ils ont hoché la tête[6]. »

Tu vois bien qu'ils n'ont point parlé d'une distinction de natures, mais ils ont dit : Dieu lui-même était sur la croix et dans les supplices, et ils ont dit cela à sa grande gloire.

Mais puisque nous avons pénétré dans le jardin fleuri des livres divins, viens te promener parmi d'autres fleurs encore, des paroles p. 232.
divines[7], afin que tu respires le parfum de la passion de notre Seigneur et Dieu, et pour que tu ne meures pas par l'odeur mortelle de l'impiété ou de l'incrédulité. Et écoute les belles paroles d'Eusèbe[8], l'évêque d'Émèse[9] : « Pendant trois heures, la lumière du soleil fut voilée, dit-il, tandis que le soleil de justice souffrait la passion sur la croix ; les larrons furent crucifiés avec lui. Choses importantes, pour que tu apprennes comment meurent les hommes, et comment meurt Dieu. Ceux qui subissaient les lois de la

(1) Jean, ix, 1-15.

(2) Jean, xi, 1-46.

(3) Allusion à Matthieu, xxvii, 40-43.

(4) Ésaïe, liii, 1.

(5) Réminiscences probables de Ésaïe, li, 5, et de Luc, i, 51.

(6) Psaume cviii, 25, dans la Bible arménienne, et cix, 25, dans la Bible hébraïque.

(7) Littéralement : ornées par Dieu.

(8) Aurait écrit contre les Manichéens et les Marcionites. On n'en a que quelques fragments exégétiques et deux morceaux dogmatiques cités par Théodoret ; mort vers 359. Cf. P. Batiffol, *La Littérature grecque*[4], p. 285-286.

(9) Aujourd'hui Homs, ville de Syrie, près de l'Oronte.

nature ont eu les jambes brisées[1], car ils devaient souffrir la mort selon leur nature; mais celui qui avait le pouvoir de disposer de sa personne pour la donner et la reprendre, de même qu'il s'incarna dans la Vierge, volontairement, et non involontairement, de même sur la croix, il fit volontairement et non involontairement la distinction de l'âme d'avec le corps. »

Et Dionisios Arispagatsi[2] dit, dans sa controverse avec Paul de Samosate : « Ainsi que Jérémie l'a dit : « Mes ennemis m'ont saisi « comme un moineau[3]. » Car comme le moineau ne rend pas la pareille à ceux qui le prennent, de même le Christ, fils de Dieu, lorsqu'on l'a crucifié, n'a pas rendu selon leurs œuvres. Pilate [le] torturait, et le serviteur le frappait, et Caïphe lui crachait au visage; le peuple blasphémait; c'est ce qu'exprime Esaïe[4] : « J'ai « offert mon dos aux coups, et je n'ai pas détourné mon visage de la « honte des crachats. » Qui est-ce donc celui-là, sinon Dieu seul, qui cracha par terre et fit de l'argile, en mit sur les yeux de l'aveugle
p. 233. et les ouvrit[5] ? Il fut crucifié avec des larrons et cloua nos péchés sur le bois de la croix, et tua la mort et le diable, pour nous attirer par sa miséricorde et par sa grâce dans son royaume. O miracle nouveau, qui s'accomplit sur la sainte croix ! Les soldats même n'ont pas déchiré sa tunique, et les hérétiques veulent déchirer le fils de Dieu et diviser en deux celui qui est le Christ inscrutable et

[1] Allusion au supplice infligé aux deux brigands crucifiés avec Jésus; cf. Jean, xix, 31-33.

[2] S'il s'agit ici de Denys l'Aréopagite, qui crut à la prédication de Paul (Actes des Apôtres, xvii, 34), fut nommé premier évêque d'Athènes et fut brûlé vif vers l'an 95, il ne saurait avoir eu de controverse avec Paul de Samosate, évêque de sa ville, puis patriarche d'Antioche (260), qui était antitrinitaire, fut condamné en 269 à un synode provincial tenu à Antioche et destitué en 272. Cf. *supra*, p. 95, n. 2. — Dès l'instant qu'il s'agit d'une controverse avec Paul de Samosate, je pense qu'il faut lire ici : Dionisios Ałeqsandratsi (Denys d'Alexandrie) qui adressa une lettre contenant l'exposé de sa foi, relativement à Paul de Samosate ; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 379-380. Cette identification a déjà été proposée par Émin, cité par Malkhasiants, note 129.

[3] Lamentations de Jérémie, iii, 52.

[4] Esaïe, l, 6.

[5] Jean, ix.

indivisible. » Et un peu plus bas : « Il leur donna la manne, et ils lui donnèrent le fiel; il leur donna le miel, et ils lui donnèrent le vinaigre, et ils pendirent sur la croix celui qui suspendit la terre [1] tirée du néant; celui qui est la vie de tous les vivants, et qui rendit l'âme en jetant un cri sur la croix, le Verbe Dieu qui alla volontairement à la mort. »

Et Jean Chrysostome, dans son commentaire de l'Évangile [2], racontant la Passion et la Flagellation, que le Verbe Dieu a subies sur la Croix, dit : « Nous lisons tout cela pendant les grandes fêtes et en présence de la multitude des fidèles, pour que les païens ne disent pas : Vous lisez devant le peuple les [actes] grands et radieux, c'est-à-dire les miracles et les merveilles, et vous cachez les outrages [qu'il a subis]. Lorsque tout le peuple est réuni en un endroit, alors le tout est proclamé à haute voix, et lorsque cela est lu et proclamé, alors il devient évident que Christ est Dieu, et que c'est pour cette raison, sans compter les autres, qu'il est adoré. »

Autant et encore plus nombreux et mille fois plus nombreux p. 234.
sont les passages des saints Pères, qui se glorifient de proclamer que le Crucifié est Dieu; et toi, tu outrages [ceux qui pensent ainsi]. Quand je le dis crucifié, avec trois bénédictions et avec une triple nomination dominicale — Dieu dans la Créature, et puissant dans la faiblesse, et immortel dans la mort — ainsi que l'ont enseigné les saints Pères, cités plus haut, si vous n'aviez pas déchiré la barrière [mise par les] Pères et si vous n'aviez pas divisé l'unique Seigneur et Christ et Dieu par vos distinctions, il ne serait pas nécessaire d'opposer avec grand labeur une barrière solide et une serrure; car [il faut] des remèdes contre les maux.

[1] Texte (éd. Malkhasiants, p. 233, l. 11) porte զերկիրս « la terre » et on pourrait entendre : celui qui suspendit la terre à rien (ou : sur rien). Un ms. porte : զերկինս et il faudrait comprendre : celui qui suspendit *le ciel* à rien (ou : au néant).

[2] La littérature arménienne possède de cet auteur le commentaire presque complet de l'Évangile selon Matthieu et des fragments du commentaire de l'Évangile selon Jean; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue*..., p. 582.

Or, selon tes cinq déchirements, — comme quoi tu as divisé la nature de Dieu, la volonté et l'action, et tu as osé dire corruptible le corps du Verbe Dieu, et non point Dieu crucifié pour le monde, — tu as subdivisé en cinq chapitres la rédaction de cette idée, suivant le Pentateuque de Moïse, et suivant tes cinq sens par lesquels tu es égaré[1]. Moi, avec les cinq pierres polies de David[2], j'ai frappé ton front avec les frondes de l'Esprit et avec la puissance du bras du Seigneur, pour que tu n'aies plus l'audace d'outrager le front du Dieu vivant. Et nous avons accompli ce qui est écrit, que tout doit être confirmé par l'attestation de deux témoins[3]. Voici trois témoins[4] et dignes de foi, hérauts de l'incarnation du Seigneur, que Dieu a placés dans l'Église. Et si vous vouliez entendre toutes les paroles de ceux-là, au sujet de l'incarnation du
p. 235. Christ, il faudrait beaucoup de papier et de parchemin. Mais quelques citations, dans le grand nombre, nous suffiront.

Vous citez, pour nous humilier, Dêoskoros[5] et Pétros[6], comme si nous étions leurs disciples. Et quand est-ce que, avec leurs propres paroles, nous avons combattu et vous-mêmes et le concile de Chalcédoine[7] et le Toumar de Léon[8]? desquels nous n'avons

[1] Littéralement : abruti, stupide.

[2] Allusion aux cailloux que David ramassa dans le torrent pour aller lutter contre Goliath. I Samuel, xvii, 40.

[3] Cf. Matthieu, xviii, 16, et Deutéronome, xix, 15.

[4] Emin énumère : les prophètes, les apôtres et les docteurs. Je ne pense pas qu'il soit fait ici allusion au fameux passage de I Jean, v, 7-8.

[5] Dioscore ou Dioscure, successeur de Cyrille d'Alexandrie, en 444, fit triompher la doctrine monophysite au *Concile des brigands* (Ephèse, 449), dont les décisions furent annulées par le concile de Chalcédoine (451). Sur les trois versets ajoutés à l'hymne de commémoration des quatre premiers conciles œcuméniques, puis supprimés dans certains mss. arméniens, cf. F. Macler, *Notices*..., p. 676-677.

[6] Malkhasiants observe (p. 235, n. 3) qu'il s'agit ici de Pierre le Foulon, qui ajouta les mots «qui fut crucifié» dans l'hymne intitulé «Trisagion».

[7] Le concile œcuménique de Chalcédoine (451) établit la dualité de la nature et l'unité de la personne en Jésus le Christ.

[8] Le pape Léon Ier, le Grand, élu en 440, mort en 461; combattit surtout les Eutychéens et les Manichéens. La première traduction arménienne du *Toumar de Léon* a été faite par les PP. Mkhitharistes de Venise et publié par eux en 1805 sous ce titre : *սկզբնագիրք տումարի սրբոյն ւեւոնի և սահմանի ս. ժողովոյն քաղկեդոնի. Թարգմ. յաշակերտաց մեծին մխի-*

jamais reçu une profession de foi, mais seulement la non-approbation du concile de Chalcédoine, comme [tant] d'autres pays, villes et nations. Non, non seulement dans nos controverses avec vous, partisans de la division, nous ne nous appuyons pas sur les paroles de ceux-là, mais pas même sur celles de nos docteurs et maîtres, compatriotes et amis; mais, de même que nous ne discutons pas avec les Juifs à l'aide de l'enseignement des évangiles et des apôtres, mais que nous les persuadons en citant leurs propres prophètes, de même, avec vous, nous discutons en faisant de multiples citations de vos propres docteurs qui ont illustré votre pays, pour que la victoire sur tous les hérésiarques et sur toutes les sectes impures soit plus remarquable et plus éclatante.

Tantôt, par l'ignorance des textes, et tantôt en les faussant malicieusement ou en les dénaturant, — tous les moyens sont bons pour vous — vous citez les Saintes Écritures et vous rendez digne de créance le mal sous l'apparence du bien, aux yeux des ignorants et des naïfs. De sorte que, vous surtout, en profanant les livres et en dissimulant le sens des textes, en vous dirigeant vers le mal par le bien, vous dérobez de diverses manières ce que désirent les hommes. Parfois, vous décidez de la foi par la multitude [des croyants], et parfois par l'opulence, au point de vous approprier la voix de Dieu [1] : «A moi est l'or, et à moi est l'argent [2]», ce qui est loin du principe de la foi et de la venue du Sauveur; car [il choisit] une mère très pauvre et des disciples ignorants et indigents et peu nombreux, pour soumettre ceux qui p. 236

*Թարայ աբբահօր* (*ցուցակ գրոց մխի-Թարեան տպարանի* 1716-1906, p. 45). — «A son tour, Léon Ier de Rome, prenant la défense de Flavien, réunissait un concile particulier à Rome (450) contre Eutychès et Dioscore. Ensuite, pour donner plus de poids à sa décision, il déterminait l'empereur Marcien à convoquer un concile général à Chalcédoine, où, grâce aux moyens coercitifs, il faisait reconnaître comme définitive sa doctrine et sa lettre à Flavien, appelé[e], le *Tomos de Léon* (451)» (M. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 25).

(1) Texte : *մինչ զի աստուծոյ ձայն ձեզ առնել*. Noraÿr Buzandatsi (*տեղեկութիւն*[*ք*], p. 38, n. 32) propose de lire : *մինչ զաստուծոյ ձայն՝ ձեզ առնել*: «jusqu'à faire vôtre la voix de Dieu...».

(2) Aggée, II, 8.



IMPRIMERIE NATIONALE.

sont [puissants][1], afin que personne ne se glorifie devant Dieu[2]. Et si la foi doit être démontrée par la multitude ou l'opulence, les barbares de la Perse et les barbares Tadjik, et ceux qui sont encore au delà, aux confins de l'Univers, sont plus nombreux et plus riches que vous; mais ceci est loin des [paroles du Seigneur]: «Ne crains pas, petit troupeau[3]» et : «Heureux les pauvres en esprit[4]», par quoi ceux-là seront pour nous dignes de créance[5].

Vous rendez étrangère au Verbe la chair de Seigneur qui est mélangée de divinité, et la nature divinisée de serviteur, qui est une nature de créature, et vous rendez l'hommage dû à Dieu à l'image sculptée et peinte sur certaines matières, en si grand nombre et avec une telle dévotion que le bruit s'en est répandu même chez les inconnus, et qui ne sont pas des nôtres : que chacun [d'entre vous] est à lui seul prêtre païen et fête[6]. Et comme c'est souvent un sujet [de risée] pour les ignorants, cela manque de prudence. Le Théologien[7] dit dans son discours sur la Théologie : «Certaines personnes ont fait représenter l'image de leurs
p. 237 bien-aimés, et ceux qui sont venus après eux, ignorant la chose, ont pris l'habitude d'adorer [cette image] comme Dieu; c'est pourquoi Moïse, dans sa législation, donne ce conseil à Israël : «Tu ne feras pas de ressemblances ni d'images[8]», et dans le Deutéronome, il dit : «Lorsque Dieu apparut, nous n'avons vu aucune apparence[9].» C'est pour la même raison qu'il n'a rien dit de la création des anges. Et les anges n'ont pas été appelés fils et image

(1) Le texte de ce passage est manifestement altéré; Emin ne le traduit pas; Malkhasiants, p. 386, n. 131, l'explique en faisant un nombre respectable d'additions.

(2) I Corinthiens, I, 29.

(3) Luc, XII, 32.

(4) Matthieu, V, 3.

(5) Cette phrase, très obscure, n'est pas traduite par Emin.

(6) Ce passage obscur est rendu, dans la traduction d'Emin, par des points de suspension.

(7) Grégoire de Nazianze. Sur le περὶ θεολογίας λόγος δεύτερος, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 347.

(8) Exode, XX, 4, et Deutéronome, V, 8.

(9) Réminiscence de Deutéronome, IV, 15.

de Dieu, comme l'homme, pour la même raison, afin que les hommes ne soient pas égarés par la multiplicité des cultes.

Que si tu allègues l'image du Sauveur faite par la femme hémorrhoïsse[1], dans la ville de Pennade[2], au confluent des sources Yar[3] et Dan[4] du Jourdain, le même [auteur] qui a raconté cette histoire, Eusèbe, dans sa Chronique ecclésiastique[5], dit : « Il n'est pas étonnant que des hommes qui avaient les mœurs des païens, aient fait cette image selon la coutume païenne[6] ». Et si tu parles de l'image qui n'a pas été faite par la main des hommes, et que le Sauveur accorda à Abgar[7], il ne nous est pas possible de la prendre comme exemple d'ouvrage fait de main d'homme, de même que [nous ne pouvons pas prendre] un Dieu créé au lieu du Dieu incréé; mais nous glorifions et nous adorons le Dieu incréé, et l'image du Sauveur qui n'a pas été faite par une main humaine.

(1) Le récit de la femme qui souffrait d'une perte de sang depuis douze ans est donné par Matthieu, ix, 20-22, Marc, v, 25-34, Luc, viii, 43-48.

(2) Cette localité semble devoir être identifiée avec Panéas ou Césarée de Philippe qui fut visité par Jésus, d'après Matthieu, xvi, 13, et Marc, viii, 27; ce serait pendant ce voyage de Jésus que celui-ci guérit la femme hémorrhoïsse, qui se nommait Bérénice. Celle-ci aurait, par reconnaissance, dressé devant sa maison un monument composé de la statue de Jésus et de celle d'une femme à genoux. Eusèbe aurait vu cette statue encore debout. Cf. S. Munk, *Palestine*. Description géographique, historique et archéologique... (Paris, 1845), in-8°, p. 68 et les références y indiquées.

(3) Noraÿr Buzandatsi (տեղեկութիւն[ք], p. 38, n. 33), propose de lire յոր «yor» au lieu de յար «yar» et il appuie sa correction sur une citation empruntée au P. Jean Zohrapean (գիրք պիտոյից, Venise, Saint-Lazare, 1796, p. 347).

(4) Etymologie fantaisiste du Jourdain (en hébreu : *Yarden*). En réalité, le Jourdain est formé par la réunion de trois petits cours d'eau : 1° le *Hasbeni* ou *Moyet-Hasbeïa*, qui prend sa source au pied du Djebel-ech-Cheikh (Hermon); 2° le *Dan* qui sort au sud-est du Hasbeni et 3° le *Banias* (Paneas) qui sort d'une grotte consacrée au dieu Pan; (c'est peut-être ce dernier affluent qu'il faudrait identifier avec le *Yar* d'Asolik). Cf. S. Munk, *Palestine...*, p. 8 *b*.

(5) *H. E.*, VII, 18.

(6) Surtout si c'était la statue d'un empereur romain; cf. S. Munk, *op. cit.*, p. 68, n. 3 et la référence à Beausobre.

(7) Voir une reproduction du soi-disant portrait de Jésus, envoyé par lui-même au roi d'Edesse, dans Eugène Boré, *Arménie...*, pl. 11, p. 36-37 (Paris, 1838) [Collection *L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Russie*, t. II].

Et comme vous aviez ironiquement écrit : « Vous baptisez[1] la croix et vous l'adorez. » — Et parce que le Christ a été baptisé[2], n'adorez pas[3] par quoi il nous a sanctifiés, l'eau; il a baptisé aussi le bois sur lequel il fut cloué, avec l'eau et le sang qui coulèrent de son flanc; en conséquence nous aussi, selon cet
p. 238. exemple, nous baptisons [la croix] avec l'eau et le vin, initiés par cet exemple mystique, par quoi elle est sanctifiée avec des prières et des lectures de livres apostoliques et évangéliques. Puisque vous ne considérez pas [le baptême] comme sainteté, pourquoi vous baptisez-vous ou vous plongez-vous [dans l'eau]? Pourquoi baptisez-vous ou corrompez-vous avec de l'eau le calice du sacrement? Si le baptême n'est pas sainteté, pourquoi oignez-vous[4] les vases de la croix, comme vous le faites? Et lorsque vous voulez rendre chrétiens vos enfants, au lieu de les baptiser avec de l'eau, ferez-vous de même? Car, voulez-vous que je parle encore d'une chose plus risible et scandaleuse? Pourquoi baptisez-vous avec de l'eau votre calice mystique, comme les marchands qui gâtent et falsifient [le vin] pur et sans mélange, qui réjouit le cœur de l'homme[5]? Le grand David lui-même définissait la puissance de ce calice [en disant] : « Comme enivré par un [vin] pur[6] ». Et un autre dit, en suivant [David] : « La miséricorde du Seigneur et la longévité dans la maison de Dieu[7] », par quoi nous ne comprenons que la réception du Saint-Esprit, ou le fait de boire les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau, par la puissance de l'âme et de l'esprit, ou bien le mystère de la pureté

(1) Կնքել signifie : sceller, marquer d'un signe, baptiser.

(2) Texte : մկրտեցաւ.

(3) Emin ne traduit pas ces mots, et Malkhasiants, p. 237, n. 10, observe que ces trois mots մի երկիր պագանէք doivent être lus autrement, ou qu'ils ont été introduits là par une main étrangère.

(4) Ou : comment feriez-vous pour oindre, comme vous le faites, les vases de la croix? c'est-à-dire les images de la croix, dont on se sert dans les églises. — Ce passage est très obscur; Emin ne l'a pas rendu, et je le traduis sous toute réserve, jusqu'à la fin du présent paragraphe.

(5) Psaume civ, 15.

(6) Psaume xxiii, 5 (?).

(7) Psaume xxiii, 6 (?).

et de la pureté du calice mystique, grâce à quoi nous comprenons l'immuabilité de la grâce suprême. Et tout cela [prouve], comme par un exemple plus familier et fidèle, l'unité et l'immutabilité de la nature extérieure du Verbe incarné, en croyant qu'après l'union indicible [il s'est introduit] une nature étrangère p. 239.
[ou que la nature divine a été corrompue], la foi n'est pas fortifiée par une beuverie de joie, mais est rotée et vomie d'une façon dégoûtante.

Et que dites-vous du calice mystique au sujet duquel il est écrit dans les Évangiles : « Bénir le calice et le donner aux disciples[1] » ? Il n'y est pas parlé d'eau : il a dit de boire « du fruit de la vigne » ; or la vigne produit du vin et non de l'eau. Jean[2], en commentant cette parole, appelle hérésiarques ceux qui emploient l'eau dans le saint Sacrement[3]. Mais comme de l'eau et du sang ont jailli du flanc vivifiant [du Sauveur], Cyrille, dans son *Kotchoumn*[4], explique l'eau par le sacrement du baptême et le sang par les martyrs, selon le martyre[5] du Christ.

Je vous poserai encore une question plus grave, qui a semblé à vos yeux une chose de moindre importance. Comment avez-vous osé donner aux femmes le sacerdoce[6], qui est une haute dignité,

(1) Voir Matthieu, xxvi, 27 et suiv., et Luc, xxii, 18 et suiv.

(2) Jean Chrysostome (?).

(3) Sur l'usage de l'eau dans l'Eucharistie, cf. Harnack, *Brot und Wasser*, dans *Texte und Untersuchungen*, VII, 2 (1890); Edgar Hennecke, *Neutestamentliche Apokryphen...* (Tübingen und Leipzig, 1904), p. 394 et 479; Jean Réville, *Les Origines de l'Eucharistie* (Messe. — Sainte-Cène)... (Paris, 1908), p. 11, 114 et *passim;* Maurice Goguel, *L'Eucharistie,* des origines à Justin martyr... (Paris, 1910), p. 275 et *passim.* Cet usage s'est maintenu dans certaines localités jusqu'au iiie siècle; voir Cyprien, Ep. 63, § 2.

(4) *ի կոչումն ընծայութեան գիրն*, «Κατήχησις»; cf. *supra*, p. 107, n. 3.

(5) Ou : selon le témoignage.

(6) Ce passage est d'une interprétation historique fort délicate, et cependant le texte d'Asolik est formel : il s'agit de la prêtrise ou du sacerdoce octroyé aux femmes. Sur le ministère féminin dans la primitive Église, la bibliographie est très riche; en dehors des textes néotestamentaires de I Cor., xi, 5 et de I Timothée, ii, 12, on consultera, entre autres ouvrages : Jean Réville, *Les Origines de l'épiscopat...*, p. 336-352; A. Harnack, *Mission und Ausbreitung...*, II, p. 51-67, 114 et suiv.; Pierre de Labriolle, *La Crise montaniste...*, p. 175-

semblable à celle du souverain sacrificateur, Christ? Et que dis-je: aux femmes? car elles sont les créatures de Dieu; mais, aux

182 et 318-322; ce dernier auteur écrit, à propos du *jus docendi* féminin, p. 176: «Ce grief se définit ainsi; le rôle didactique assumé par Maximilla et Priscilla était incompatible avec la tradition catholique; la femme n'a pas le droit de dogmatiser publiquement; en s'attribuant une telle prérogative, les prophétesses s'étaient mises en contravention formelle avec les règlements pauliniens.» Le gnosticisme a également eu ses prophétesses (cf. E. de Faye, *Gnostiques...*, p. 165 et *passim*). Il est incontestable que les prophétesses ont joué parfois un grand rôle, soit dans l'antiquité hébraïque, soit dans les débuts de l'Église chrétienne; il suffit de renvoyer à *Exode*, xv, 20; *Juges*, iv, 4; 2 *Rois*, xxii, 14; *Néhémie*, vi, 14; 2 *Chroniques*, xxxiv, 22; *Esaïe*, viii, 3; *Luc*, ii, 36; *Actes des apôtres*, xxi, 9; *Apocalypse*, ii, 20. — Mais je crois qu'il faut distinguer soigneusement, ce que ne font pas les savants qui traitent de ces matières, entre *prophétesses* et *prêtresses*. Ce sont deux états ou deux fonctions qui ne se recouvrent pas forcément; si l'hébreu a un mot נְבִיאָה «prophétesse», féminin de נָבִיא «prophète», il n'a pas de féminin de כֹּהֵן «prêtre», ce qui semblerait indiquer que les Hébreux n'ont pas connu les prêtresses, tandis qu'ils avaient des prophétesses. Il est vrai que pour Munk (*Palestine*, p. 170 et 326), le prophétisme est le véritable sacerdoce des Hébreux. Si, par prêtresse, on entend désigner la femme qui est affectée au culte d'une divinité, nombreux sont les cas où l'on pourrait citer des prêtresses, dans l'antiquité païenne; il suffit de rappeler Iphigénie pour les Grecs, les Vestales pour Rome, les druidesses chez les Gaulois, les prêtresses des civilisations préhelléniques (Cf. Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques*[2]..., Paris, 1914, p. 407 et *passim*), les prêtresses puniques à Carthage (cf. A. L. Delattre, *La Nécropole des rabs, prêtres et prêtresses de Carthage...*, Paris, s. d., in-8°, 30 p., et *Les grands sarcophages anthropoïdes du Musée Lavigerie à Carthage...*, Paris, s. d., in-8°, 30 p.). Malgré les nombreuses recherches que j'ai faites, malgré les renseignements oraux que j'ai demandés à des prêtres grecs orthodoxes, je n'ai trouvé nulle part mention d'un sacerdoce octroyé aux femmes, dans l'Église grecque à la fin du xe siècle. Et d'autre part, Asołik se montre un écrivain généralement si bien renseigné qu'on hésite à rejeter purement et simplement un document tel que celui relatif au sacerdoce féminin. Il ne semble pas qu'il ait dû l'inventer de toute pièce; en outre, il ne semble pas qu'il se soit fait volontiers l'écho de racontars relatifs à la discipline ecclésiastique de l'Église grecque de Sébaste. — Lorsque Asołik dit du sacerdoce que c'est une haute dignité, comparable à celle du souverain sacrificateur, il semble s'inspirer de divers passages d'Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, traduction Émile Grapin) où le sacerdoce est un honneur (VII, 7...), où il est l'honneur le plus haut (VI, 8, 4), et l'on pourrait voir dans ce passage de l'historien arménien une réminiscence d'Eusèbe. D'autre part, lorsque l'on pratiquait le baptême des adultes par immersion, il se produisit des scandales lorsque des prêtres étaient appelés à baptiser des femmes suivant ce rite. Pour éviter de tels agissements, dans les Églises orientales, on adjoignit aux prêtres officiants

eunuques[1], que vous avez faits vous-mêmes, comme des mulets, en dehors des lois et des créatures de Dieu. Au sujet de quoi le prophète [Moïse] a dit : Celui sur lequel tu as posé l'instrument manuel est impur[2] ; et la loi canonique ordonne de considérer ces personnes-là[3] comme étant en dehors de l'Église. Et Jean Chrysostome, dans le commentaire de l'Évangile de Matthieu[4], cite à p. 240

des femmes à qui l'on conférait l'ordre inférieur du diaconat: elles assistaient le prêtre appelé à baptiser les femmes adultes. C'est peut-être à un usage de ce genre et à un abus de cette sorte qu'Asołik fait ici allusion. — A Tiflis, au couvent des nonnes arméniennes, les diaconesses officient pendant que le prêtre dit la messe. — Si donc, et d'une façon incontestable, les canons ecclésiastiques interdisent, dans l'Église grecque, la collation des degrés hiérarchiques aux femmes et aux eunuques, on ne saurait, *a priori*, rejeter le renseignement d'Asołik, qui se montre, par ailleurs, un historien bien informé; peut-être a-t-il mis sur le compte de l'Église grecque en général, des usages qui n'étaient pratiqués que chez certaines sectes d'Asie Mineure. C'est ainsi que les Bogomiles autorisaient les femmes à prêcher : «Die kirchliche Hierarchie verwarfen die Bogomilen vollständig. Ieder Vollkommene, ob Mann oder Weib, durfte predigen» (Jireček, *Geschichte der Bulgarien*, p. 180); et le même auteur rappelle, p. 181, que les Bogomiles rejetaient la messe, «dagegen legten sie allmonatlich öffentliche Beichte... ab» en présence des «Parfaits», des deux sexes «ohne die Sünden namentlich anzuführen» ; et enfin, les femmes avaient, chez les Bogomiles, les mêmes devoirs que les hommes: «Vollkommene Christinen hatten dieselben Pflichten wie ihre männlichen Genossen. Schwarz gekleidet befassten sie sich mit Handarbeiten, mit Jugenderziehung, mit der Armen — und Krankenpflege» (Jireček, *op. cit.*, p. 183).

(1) Texte : *չէզոքացն*, «aux neutres»; le texte édité par Chahnazarian porte : *չըկանանց*. Voir, à ce propos, la note détaillée de Noraÿr Buzandatsi (*տեղեկութիւն*[*ք*], p. 38-40, n. 34), qui croit que le texte portait *չուկենաց* que les copistes ont déformé en *չըկանանց* et ont recorrigé en *չէզոքացն*. Ce savant cite un passage de Philon, qui aurait été traduit par Moïse de Khorên, et qui renferme cette explication : «De même que étaient impures auprès de Dieu les pierres taillées, car un instrument manuel les avait touchées, de même sont impurs les eunuques, car un instrument manuel a touché leur corps.»

(2) Voir Deutéronome, xxiii, 1.

(3) Ce passage est très obscur, en raison probable de l'altération du texte, qui porte, dans l'édition de Malkhasiants, p. 239, l. 24-25 : *զայսպիսիսն ընդ այնպիսիսն համարեալ*. Noraÿr Buzandatsi (*տեղեկութիւն*[*ք*], p. 39-40) propose de remplacer *այնպիսիսն* «de tels», par *այրասպանսն* «tueurs d'hommes mâles» car les règles ecclésiastiques considéraient comme homicides ceux qui rendent les gens eunuques, et il cite à l'appui de cette assertion un passage de Lebeau (*Histoire du Bas-Empire*, VIII, p. 126), où il est rappelé que les empereurs «Constantin et Léon l'avaient puni (cet attentat) comme un homicide».

(4) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 582.

ce sujet : « Il est des eunuques qui se sont rendus eunuques eux-mêmes[1] » ; et dans le commentaire de l'Épître aux Galates[2] : « Plût à Dieu qu'ils fussent complètement coupés[3] », lorsqu'il les blâme avec violence et s'étonne comment une loi aussi infâme est entrée chez les Romains, et cela lorsqu'ils n'étaient pas encore dans la catégorie des prêtres, mais dans celle des soldats et des laïques[4]. Or, rendez justice vous-mêmes : Convient-il de faire de ceux-là des chefs de l'Église et des dispensateurs de grâces ? Quelle misère de voir les disgrâciés recevoir ces grâces et s'égarer insciemment et pour se conformer à l'habitude[5].

Dans l'Église, grande est la loi de la confession, à tel point que le repentir fait avec larmes est égal à la source du baptême. [Jacques] le dit dans ses épîtres catholiques : « La loi de l'Église nous enseigne : confessez vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres pour que vous soyez guéris[6]. » Et : « Dis d'abord tes infamies pour que tu sois justifié », et : « J'ai dit que je vais raconter de moi-même mes péchés, pour que tu me pardonnes mes infamies ».

(1) Matthieu, xix, 12 : « Il y a des eunuques qui sont tels dès leur naissance, dès les entrailles de leur mère; il en est d'autres que les hommes ont faits eunuques; et enfin il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes en vue du royaume des cieux. Que celui qui a la force d'en arriver là, y arrive! »

(2) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue...*, p. 583.

(3) Galates, v, 12.

(4) On peut se demander s'il n'y a pas ici une allusion lointaine à la mutilation qu'Origène s'imposa volontairement pour se soustraire à toute tentation; d'autant que la suite de ce passage indique bien que l'Église arménienne n'admet pas d'eunuques comme chefs spirituels. Origène ne fut pas toujours tenu pour orthodoxe, et certaines de ses doctrines furent condamnées au concile de Nicée (325). — Du reste, Garegin Zarbhanalian explique (*Anciennes traductions*, p. 649) qu'une bonne partie des œuvres d'Origène n'a pas été traduite en arménien, parce que les Pères de l'Église d'Arménie ne voulaient pas que le peuple fût au courant de ces questions de schisme et d'eunuchisme.

(5) Voir, à propos du rôle ecclésiastique des eunuques, un traité d'Anania Sanahnži (xi^e siècle), « Contre les Dyophysites », où l'auteur écrit, sur l'ordre du catholicos Pierre Getadardz, contre le concile de Chalcédoine, contre les eunuques et le culte des images, etc., *apud* Aršak Ter-Mikelian, *Die armenische Kirche...*, p. 81.

(6) Jacques, v, 16.

Comment as-tu négligé ces choses-là? Et tu as introduit d'autres lois qui sont une infamie pour ta nation, à savoir : de ne pas révéler les péchés au prêtre, et de s'approcher sans distinction de la chair et du sang du Seigneur, au sujet de quoi Paul s'écrie : « Que chacun s'éprouve soi-même et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice[1] », ce qui veut dire qu'il faut que le prêtre, par la confession, examine [les gens] et qu'il indique à chacun la place qui lui convient.

Et que direz-vous de vos longs cheveux, que vous gardez comme p. 241
témoignage de christianisme? Voyez ce que Paul écrit dans son épître aux Corinthiens : « L'homme, s'il a de longs cheveux, c'est un outrage[2]. » Et Jean, dans le commentaire de cette épitre[3], dit : « Il interdit de se couvrir la tête lorsqu'on prie, et de porter de longs cheveux. » Et il dit plusieurs fois qu'il faut y renoncer. Mais vous, vous négligez ce qui est écrit, car non seulement vous commettez cette faute, mais vous appelez Sarrazins[4] ceux qui ne la commettent pas, parce qu'ils n'ont pas de longs cheveux.

Mais que devons-nous écrire au sujet [de votre prétention à] « vouloir nous sauver de la perte et nous détourner de l'égarement, ainsi que de ceux qui prennent la vérité pour le mensonge, la lumière pour les ténèbres, et le doux pour l'amer[5] »? Je n'ai rien d'autre à leur dire que le mot du prophète : Malheur[6]! La terre, immobile, semble tourner à ceux qui sont engourdis et ivres, tandis que pour ceux qui se trouvent autour de ceux-là, elle demeure stable[7].

(1) I Corinthiens, xi, 28.

(2) I Corinthiens, xi, 14.

(3) La littérature arménienne ne possède que des fragments de ce commentaire; cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue . . .*, p. 583.

(4) Texte : սարակինոսս.

(5) Esaïe, v, 20.

(6) Esaïe, v, 20.

(7) Le sens de cette phrase n'est pas satisfaisant; il serait meilleur si on corrigeait le deuxième շուրջ (p. 241, l. 16) en լուրջ qui signifie : grave, sobre, le contraire de : ivre. Le sens serait alors : « la terre semble tourner à ceux qui sont ivres, tandis que pour les sobres elle demeure stable ». — Je constate, après coup, que cette correction a déjà été proposée par Noraÿr Buzandatsi (տեղեկութիւն[ք], p. 40, n. 35).

Or, si tu es un véritable Théophile[1], tu connaîtras la solidité de notre orthodoxie et tu suivras non pas la vieille coutume, mais la vérité nouvelle et tu confesseras l'unique Verbe de Dieu, de l'essence du Père, qui est en Dieu et qui est Dieu, [et qui] comme ce qui allie les matières dans le creuset ou comme le levain dans le lait, a, dans le sein de la Vierge, du sang virginal, fait coaguler une chair pour lui; et ce n'était pas là une chair sub-
p. 242 jective en elle-même; mais la chair sous l'action divine s'est émue pour devenir [cette] chair, et la nature de la chair a perdu sa propre nature et est devenue la nature de Dieu[2]. Car il a commencé par la nature corruptible et est devenu corps incorruptible. Car, comme le soleil qui paraît soudain, l'incorruptibilité de la conception a chassé la nuit de la corruption, suivant la nature et les lois de l'emprunteur et la volonté de l'emprunté. Comme les rayons [lumineux] de la bougie se fondent dans la clarté du soleil, sans se perdre, mais sans conserver leur lumière distincte, et que le luminaire le plus puissant l'emporte sur l'autre et transfère en lui la lumière du plus pâle, sans qu'il subsiste aucune distinction, ou séparation, ou vue des rayons [lumineux de ce dernier], ainsi aucun indice de la nature ou de la volonté ou des actions corporelles n'est resté dans le Verbe de Dieu incarné : le tout se dit volonté et actions divines; car la Trinité est demeurée pure et sans aucun mélange avec des êtres matériels. Et ainsi, sous le souffle [de la divinité] s'est levée de la Vierge la lumière [qui a rayonné] sur le monde; elle a monté [Dieu incarné] sur le char de la croix, en accomplissant ce qui a été écrit : « Tu es monté sur ton char, et le fait que tu es monté a sauvé le monde entier[3] », et [du haut] de cette croix, avec un cri souverain, il a exhalé son âme humaine et

(1) En arménien *Théophilos*, entendu sans doute au sens de « ami de Dieu »; comparer Luc, I, 3-4.

(2) Emin, p. 174, n. 80, informe le lecteur qu'il renonce à traduire le texte arménien allant, dans l'édition Chahnazarian, de la p. 233, l. 7 du bas, jusqu'à la p. 234, l. 7 du haut. — Voici un essai de traduction de ce passage, sous toutes réserves.

(3) Réminiscences de Psaume LXVIII, 19, et d'Ephésiens, IV, 8.

est descendu au fond des enfers pour délivrer les âmes qui s'y trouvaient captives; et, quarante jours après, ressuscitant avec ce même corps mélangé de divinité, il est apparu à ses disciples élus et en leur présence; de la montagne des oliviers il s'est élevé, en s'élançant dans les nues, escorté des chœurs des anges; il est monté au p. 243
haut des cieux et s'est assis à la droite de la majesté[1] de Dieu le Père, ainsi que le vit Stéphanos[2], le premier martyr, et après lui, Paul, le vase d'élection[3]. Et il reviendra en sa glorieuse venue pour juger les vivants et les morts[4], non plus sous une apparence corporelle[5], ni sans corps, mais avec un corps divin, concevable pour lui seul, de sorte qu'il sera vu de ceux qui l'ont percé, et il demeurera Dieu, en dehors de la matière; car il ne descendra plus comme la rosée sur la toison[6], ainsi qu'à sa première venue, mais il viendra terrible, lumineux, avec des rayons suprêmes et augustes, en une apparition miraculeuse et admirable, ainsi que le Sauveur lui-même dit : « Le Fils de l'homme viendra avec la gloire du Père et tous les anges avec lui[7] », et Daniel dit : « Je voyais dans les nuées du ciel comme le fils de l'homme qui arrivait[8]. »

Or, confesseras-tu la nature une et indivisible, celui qui est venu et qui viendra au nom du Seigneur? Et te libéeras-tu de la division de ceux qui divisent la sainteté et du feu qui doit venir? Adhéreras-tu aux synodes et adoreras-tu avec nous la Trinité et glorifieras-tu le Fils et le Père et le Saint-Esprit qui est béni éternellement? Amen.

(1) Մեծութեան. Cf. Hébreux, i, 3.

(2) Actes des Apôtres, vii, 55-56.

(3) Texte : անօթն ընտրութեան, rendant exactement le σκεῦος ἐκλογῆς des Actes des Apôtres, ix, 15; on peut aussi traduire « un instrument de choix » en supposant que σκεῦος ἐκλογῆς signifie σκεῦος ἐκλεκτόν.

(4) II Timothée, iv, 1, et peut-être I Pierre, iv, 5.

(5) Littéralement : comme corps.

(6) Allusion probable à l'entretien de Gédéon avec Dieu, Juges, vi, 36-40.

(7) Matthieu, xxv, 31.

(8) Daniel, vii, 13.

## CHAPITRE XXII[1].

Comment le métropolite de Sébaste périt d'une mort cruelle; des rois Bulgares qui le tuèrent.

Après avoir reçu la lettre précitée, le métropolite fut couvert de confusion; mais il ne se relâcha en rien de sa méchanceté. La même année[2], l'empereur Vasil[3] l'envoya dans le pays des Bulgares, pour traiter de la paix. Ceux-ci ayant demandé la sœur de l'empereur pour épouse de leur [souverain], Vasil leur donna une de ses servantes[4], qui ressemblait à sa sœur et qu'il fit partir sous la conduite du métropolite. Arrivée chez les Bulgares, cette femme fut reconnue par eux. Alors ayant condamné le métropolite comme un chien et un imposteur, les chefs[5] des Bulgares ayant entassé autour de lui des roseaux et des broussailles [desséchés], le brûlèrent. Ceux-ci étaient deux frères qui avaient le titre de *Komsadsag*[6]. L'aîné se nommait Samouêl[7]; [ils étaient] Arméniens d'origine, du canton de Derdjan[8]. Emmenés par l'empereur Vasil[9] en Macédoine, avec différents corps commandés par ses généraux pour faire la guerre aux Bulgares, ils profitèrent de l'occa-

(1) Texte, p. 244 de l'édition Malkhasiants.

(2) En 435 È. A. (= 25 mars 986-24 mars 987). Cf. *supra*, chap. XX, p. 74.

(3) Basile II, le Tueur de Bulgares.

(4) Ce renseignement n'est peut-être pas tout à fait aussi «incroyable» que l'imprime M. Schlumberger (*L'Épopée byzantine...*, II, p. 55, n. 6). Il se peut fort bien que les Bulgares aient demandé pour leur souverain, en 986, la main d'Anne, née le 13 mars 963, deux jours avant la mort de son père (DE MURALT, p. 537), et qui fut accordée, deux ans plus tard, à Vladimir; cf. DE MURALT, *Essai...*, p. 570.

(5) Texte : թագաւորքն, «les rois».

(6) Mot composé de կոմն, «comte» et de ծաղ, «nourrisson», et signifiant «enfant de comte», correspondant au *comitopoules* des Byzantins. Cf. DE MURALT, *Essai de chronographie byzantine*, sous la date 981 (p. 565).

(7) L'autre frère se nommait Manouêl; cf. TCHAMITCH, *Histoire d'Arménie...*, II, p. 873.

(8) Province de la Haute-Arménie, située à l'ouest de Karin (Erzeroum), correspondant à la Xerxène de Strabon; cf. SAINT-MARTIN, *Mémoires...*, I, p. 44-45.

(9) Basile II.

sion pour se révolter contre lui et se rendirent auprès du roi des Bulgares qui était eunuque[1]. Par leur bravoure, ils s'acquirent auprès de lui une haute considération.

Dans la suite, Vasil, l'empereur des Grecs, fit prisonnier, dans un combat, le roi des Bulgares, l'eunuque châtré[2]; les *Komsadsag* s'emparèrent de la terre des Bulgares, et opposèrent une vive résistance à l'empereur des Grecs, comme nous le dirons en son temps.

[1] Texte : *որ էր կուրտ*; Emin traduit : «du roi des Bulgares, qui se nommait Kourt»; et ce savant mentionne (p. 176) que d'après Samuel d'Ani ce roi des Bulgares se nommait Kout et Alawsian. Matthieu d'Edesse le nomme «Alusianus» (1re partie, ch. XXVII, XXVIII, XXXVI) et Dulaurier, dans sa traduction de Matthieu d'Edesse (p. 389), signale «que Basile ayant fait prisonnier Gourd (Kourt = *կուրտ*), roi des Boulgares, Samuel fut appelé à le remplacer».

Comme Samuel d'Ani et Matthieu d'Edesse parlent de la femme et des enfants du roi des Bulgares, Emin ne peut pas se résoudre à traduire *kourt* par «eunuque», et en fait un nom propre : Kourt. Mais le témoignage d'Asołik est formel, surtout au dernier alinéa de ce chapitre où le texte porte, non seulement *kourt*, mais *զկուրտ նեռքինին* «l'eunuque châtré», ce qui donne à entendre que ce roi de Bulgarie put fort bien se marier et avoir des enfants, et que, dans la suite, lors d'une de ces guerres cruelles qu'il soutint contre le basileus, il eut à subir ce douloureux supplice. — L'histoire, du reste, a conservé le souvenir d'eunuques qui étaient mariés; il suffira de rappeler ici, à titre d'exemple, celui de Potiphar (*Genèse*, XXXIX, 1) qui était «l'eunuque du pharaon»; l'hébreu (סָרִיס פַּרְעֹה) est d'accord avec le grec (Πετεφρῆς ὁ εὐνοῦχος Φαραώ) et avec l'arménien (Պետափրէս նեռքինի Փարաւոնի). C'est même probablement ce caractère de «l'eunuque du pharaon» qui incita madame Potiphar à faire les avances que l'on sait au jeune Hébreu Joseph.

[2] D'après Matthieu d'Edesse (I, 36), Basile II fit périr par le poison le roi de Bulgarie, Alosianos, et emmena à Constantinople sa veuve et ses enfants en 460 È. A. (= 19 mars 1011 - 17 mars 1012). Dulaurier rappelle, dans sa traduction de Matthieu d'Edesse (p. 392), que «la fin du roi des Boulgares est rapportée d'une manière différente par Cédrénus (p. 553), Zonaras (t. II, p. 177) et Glycas (p. 240). Suivant ces auteurs, ce prince, qu'ils appellent Samuel, mourut de la douleur qu'il éprouva en voyant revenir 15,000 de ses soldats auxquels Basile avait fait crever les yeux. Matthieu anticipe de trois ans cette expédition, qui est placée au plus tard en 1014; ce ne fut que quatre ans après cette dernière date que Basile soumit entièrement les Boulgares». M. G. Schlumberger (*L'Épopée byzantine..*, II, p. 56) estime qu'Étienne Asołik de Tarôn, Samuel d'Ani et Matthieu d'Edesse sont inexactement renseignés sur ces affaires de Bulgarie «en particulier sur la personnalité de Samuel comme aussi sur celle de Romain. Tous trois nomment ce dernier tantôt Court, Kourt ou Gourd ou encore Cout, tantôt Alousien... On se rappelle qu'Alousien était en réalité l'un

## CHAPITRE XXIII[1].

Expédition de l'empereur des Grecs Vasil dans le pays des Bulgares; il est vaincu et mis en fuite.

Après ces événements, l'empereur Vasil[2] en personne réunit des forces pour aller dans le pays des Bulgares[3]; par un vigou-

des deux seuls fils survivants d'Aaron, le frère du Comitopoule. Il fut emmené en 981 à Constantinople lors du meurtre de son père et y vécut longtemps obscurément». — Sur la question encore très obscure des Comitopoules, cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, I, p. 599 et suiv. — Quel que soit le peu de crédit que les byzantinistes soient disposés à accorder au récit d'Asołik, on reconnaîtra néanmoins que, parmi ces princes de Bulgarie, l'un était eunuque; ce serait Romain, le second des fils de Pierre, d'après Skylitzès et Cédrénus, utilisés par G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, I, p. 648, 650-651 et 650, n. 3.

[1] Texte, p. 245 de l'édition de Malkhasiants.

[2] Basile II.

[3] Étienne Asołik de Tarôn parle des *affaires de Bulgarie* en sept endroits différents du livre III de son *Histoire universelle :* aux chapitres 8, 20, 22, 23, 24, 33, 34. Au chapitre 8, il relate la campagne victorieuse de Tzimiscès contre les Bulgares, soutenus par les Russes, en 971-972. En sa qualité d'Arménien, Jean Tzimiscès avait transplanté aux environs de Philippopolis des colons militaires pauliciens (arméniens) pour les opposer à l'élément bulgare (G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, II, p. 56). — Le chapitre 20 rapporte un fait du même genre : Basile II fait passer en Macédoine des Arméniens, de sa religion, pour les opposer aux Bulgares, qui n'étaient pas de même rite, et chez qui les Bogomiles avaient beaucoup fait parler d'eux; c'est une migration forcée, d'ordre purement religieux (986). — Au chap. 22, les Bulgares demandent, en 986, pour leur roi, la sœur des basileis Basile II et Constantin VIII, Anne, fille de Romain II, qui épousa, deux ans plus tard, le prince russe Vladimir (Volodimer); elle mourut en 1011; cf. de Muralt, *Essai...*, p. 570 et 583. — Les chap. 23 et 24 racontent la *première* expédition de Basile II contre les Bulgares, en 986. Il est battu; cette première guerre bulgare est racontée en détail par G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, chap. x. — Les chap. 33 et 34 renferment le récit de la *deuxième* campagne de Basile II en Bulgarie, 991-995; cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, II, chap. I. — On observera, au point de vue de la chronologie, que la date de la *première* guerre bulgare, donnée par Asołik (986), est exacte. «J'ai dit (G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, p. 659) qu'on était jusqu'à ces dernières années demeuré dans une complète erreur sur la date de cette première des grandes guerres bulgares du règne de Basile II. Lebeau, Hase dans ses notes à Léon diacre, puis MM. Hilferding, Rački, Paparrigopoulos, etc., même encore Muralt, puis M Jirecek dans son *Histoire des Bulgares*, trompés par une phrase mal comprise de ce même Léon diacre qui fut

reux élan, il occupa le centre de leur pays, sur un large front. De leur côté, les Bulgares se hâtèrent d'occuper les passages étroits et les défilés des routes, car il y a [dans leur pays] des endroits broussailleux et d'un passage difficile. Ayant [ainsi] cerné l'empereur et toute son armée, ils les passèrent tous au fil de l'épée. L'infanterie arménienne ayant entouré l'empereur se mit en marche, le protégeant par devant et par derrière, et prenant par d'autres chemins à travers les montagnes le ramena en Macédoine. Toute la cavalerie tomba entre les mains des Bulgares avec les dépouilles et la tente de l'empereur[1].

## CHAPITRE XXIV[2].

Le tyran Vard sort de Bagdad et entre dans le territoire grec[3].

En cette année, qui était la 435e de l'ère arménienne[4] et qui vit mourir dans les supplices Gabriel[5], prêtre de Sébaste, le métropolite qui fut cause de ce meurtre, fut torturé d'une manière

le témoin oculaire de ces faits, se sont obstinés à la placer en 981, immédiatement après la fin de la première révolte de Bardas Skléros. Gfrœrer le premier, puis tout dernièrement M. G. Fischer, ont prouvé, en s'appuyant principalement sur les dates fournies par le chroniqueur arabe Elmacin, historien toujours très précis et très digne de foi, que cette première expédition de Basile II en Bulgarie n'eut lieu qu'en 986. Je renvoie le le lecteur à ces auteurs. Il demeurera convaincu comme je le suis moi-même. Du reste Skylitzès et Cédrénus comme Zonaras, tout en copiant incorrectement Léon diacre et paraissant déclarer avec lui que la première guerre bulgare suivit immédiatement la révolte de Skléros, se contredisent, sans s'en apercevoir, un peu plus loin, lorqu'ils viennent tranquillement nous dire que la révolte de Bardas Phocas, présentée avec raison par eux comme une conséquence immédiate de cette première campagne contre les Bulgares, fut inaugurée le 15 août 987. On ne saurait donc reculer la date de cette première expédition au delà de l'année précédente, 986.» — C'est précisément la date fournie par Asołik au début du chap. 24 (*infra*, p. 127).

(1) Voir le récit analogue de Léon diacre, différent de celui de Skylitzès et de Cédrénus, *apud* G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, p. 667 et suiv. Il s'agit ici de la défaite grecque, dite du défilé de Trajan, datée par Yahia, Elmacin et Asołik, de l'an 986.

(2) Texte, p. 246 de l'édition de Malkhasiants.

(3) Texte : Horomots.

(4) 25 mars 986-24 mars 987 de J.-C.

(5) Cf. *supra*, chapitre xx, p. 74.

cruelle par les Bulgares : effet de la vengeance divine; [cette même année] vit la défaite de l'armée de Vasil [1] dans le pays des Bulgares [2].

En cette même année, l'empereur Vard [3], ayant quitté Bagdad, vint à Mélitène. Ibn Khosrov, dont il a été précédemment question [4], avait, en mourant [5], recommandé à son fils [6] de faire sortir de prison l'empereur Vard [7], car il avait fait avec lui un traité confirmé par serment; il lui avait prescrit aussi de lui rendre ses armes, ses vêtements, ses chevaux, et de le renvoyer avec tous les siens. Le fils d'Ibn Khosrov [8] conduisait Vard [9] à une certaine distance de Bagdad, lorsque la populace de la ville se soulevant courut après celui-ci pour le massacrer. Mais les Arabes nomades, ayant pris la défense du roi, l'emmenèrent dans des lieux déserts et lui donnèrent un abri sous leurs tentes. De là, ils se hatèrent de le conduire à Mélitène, qui était située à trente et un jours [de marche] de Babylone [10]. Toutes les troupes du pays, sans exception, se soumirent à Vard [11], ainsi que Bat [émir] d'Apahouniq et l'émir de Nphrkert [12], et les Arabes nomades qui étaient avec lui. De cette manière, les troubles qui avaient agité l'Empire grec recommencèrent.

(1) Basile II.

(2) Catastrophe du défilé de Trajan.

(3) Bardas Skléros.

(4) Cf., *supra*, p. 63.

(5) En 982; cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 115.

(6) Probablement Samsam ed-daula aboū Kalindjar el-Merzuban, qui fut émir el-omara, 982-986; cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 114.

(7) Bardas Skléros.

(8) Samsam ed-daula?

(9) Bardas Skléros.

(10) Texte : *ի բաբելոնէ.*

(11) Bardas Skléros.

(12) Texte : *և Բատն Ապահունեաց, և Նփրկերտոյ ամիրայն*, phrase équivoque et qui pourrait donner à entendre qu'il s'agit de deux émirs, l'un d'Apahouniq, l'autre de Nphrkert. Il s'agit en réalité d'un seul et même personnage, Abou Abdallah el-Houmaïdy Bad ibn Doustek, fondateur de la dynastie kurde des Merwanides, et qui était émir (prince musulman) de Mandzkert, de Diarbekr, de Khlath, et des contrées situées au nord-ouest du lac de Van, que les Arméniens dénomment Apahouniq; cf., *supra*, la fin du chap. XIV, p. 57, n. 2.

## CHAPITRE XXV[1].

Expédition de Phokas-Vard; il s'empare de l'empereur et monte lui-même sur le trône.

Vard[2], surnommé aussi Phokas, partit, par ordre de Vasil[3], à la tête de toutes les troupes grecques et géorgiennes pour aller faire la guerre à [Vard Skléros]. [Phokas] employant la ruse, lui envoya un message ainsi conçu : « Viens, nous ferons la paix tous les deux, et nous nous partagerons l'Empire grec, en mettant fin au règne de Vasil. » Le roi Vard[4] ayant ajouté foi à ces paroles congédia ses troupes arabes. Lorsque tous les deux furent en présence, Vard, dit Phokas, au bout de sept jours, trahissant son serment, se saisit du Siklaṛos[5] Vard et le fit conduire avec une escorte bien armée dans la forteresse de Jéṛaws[6]. Cependant les troupes arabes qui avaient été congédiées par le Siklaṛos retournèrent chez elles. Ayant appris que le Siklaṛos était retenu prisonnier dans la ville de Jéṛaws, elles s'emparèrent [de toute la contrée], depuis le sud [de cette ville] jusqu'à Apaḥouniq.

Vard Phokas, s'étant déclaré souverain indépendant en 435 de l'ère[7], fit la guerre contre la ville impériale[8] de Constantinople, avec tous les Grecs et les Géorgiens, pendant deux ans[9]. Ayant

(1) Texte, p. 247 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Bardas Phocas.

(3) Basile II.

(4) Bardas Skléros.

(5) Bardas Skléros.

(6) Ou : Jérôs. Cette forteresse s'appellerait Τυροποιόν d'après Cédrénus, II, 443, l. 19. Cf. Malkhasiants, p. 247, n. 5; et de Muralt, qui rappelle, d'après Léon, Cédrénus et Zonaras, que Phokas, après avoir promis la Phénicie et la Mésopotamie à Sclérus, le retint prisonnier à Tyropée (p. 571).

(7) 25 mars 986–24 mars 987 de J.-C.

(8) Texte : թագաւորական « royale ».

(9) Bardas Skléros se sauvant de Bagdad et se faisant à nouveau proclamer basileus, Bardas Phocas se soulevant et se faisant proclamer empereur par l'armée d'Asie, l'alliance des deux Bardas, la trahison de Bardas Phocas qui fait emprisonner Bardas Skléros, tous ces événements, rapportés ici par Étienne de Tarôn, sont exposés en détail, d'après les sources byzantines et arabes, par G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine*, I, chap. xi.



IMPRIMERIE NATIONALE.

bâti en face de la ville impériale une forteresse, il y plaça une garnison sous les ordres de Tlphinas Magistros [1], afin d'empêcher que personne ne sortît de la ville ou n'y entrât. Mais le préfet du port, ayant fait vœu de tenir le parti de l'empereur Vasil [2], fit passer en une nuit toutes les troupes de la ville et celles qui se trouvaient à l'ouest [de la ville], de l'autre côté de la mer. Ces troupes s'étant dirigées vers les derrières de la forteresse, se cachèrent. A l'aurore, du côté de la ville, des vaisseaux de guerre, pourvus de torches en cire, se disposèrent à aller attaquer la forteresse. La garnison de cette place voyant ce mouvement, sortit pour les repousser, lorsque ceux qui étaient cachés derrière le fort, s'élançant tout à coup, massacrèrent ou précipitèrent dans la mer les troupes de Tlphinas. Celui-ci, leur général, fut fait prisonnier et conduit à Vasil, qui le condamna à être crucifié [3]. Ceci arriva en 437 de l'ère [4].

## CHAPITRE XXVI [5].

Phokas-Vard arrive sur le bord de la mer, avec des troupes; Vasil marche contre lui et le tue.

Phokas-Vard [6], ayant congédié les troupes géorgiennes, s'avança avec toutes ses troupes grecques vers les bords de la mer. L'année suivante, au printemps [7], l'empereur Vasil [8] accompagné de son frère Constantin [9] sortit avec toutes ses troupes qu'il partagea en deux corps. Il envoya par mer contre l'armée de Vard un de ces

(1) Le Calochir Delphinas des auteurs byzantins, Cédrénus, Zonaras et Léon diacre, cités par de Muralt, *Essai...*, p. 567 et 571.

(2) Basile II.

(3) Emin : pendu. Littéralement : à monter sur le bois.

(4) 24 mars 988-23 mars 989 de J.-C. De Muralt (*Essai*, p. 571) rapporte à la même date (988), d'après Cédrénus, Zonaras et Léon diacre, la mort de Delphinas, pendu par ordre de Basile II.

(5) Texte, p. 249 de l'édition de Malkhasiants.

(6) Bardas Phocas.

(7) En avril 989.

(8) Basile II.

(9) Constantin VIII.

corps qui vint mettre le feu à ses navires, qui stationnaient près du rivage; et lui-même, l'empereur, arrivant par terre, s'approchait de l'armée [de Vard]. A la vue de l'incendie des navires de Vard[1], qu'il avait indiqué comme un signal, il donna l'ordre de faire retentir les trompettes du combat. Aussitôt les troupes de Vard, en désordre et effrayées, prirent la fuite, et Vard lui-même, le roi tyran, périt d'une mort cruelle, en l'an 438 de l'ère[2].

[1] Bardas Phocas.

[2] 24 mars 989-23 mars 990 de J.-C. Phocas aurait été empoisonné au siège d'Abydos (cf. DE MURALT, p. 571), en avril 989. M. G. Schlumberger (*L'Épopée byzantine*, I, p. 739-742) a résumé les récits assez contradictoires des auteurs byzantins relatifs à la mort de Bardas Phocas : «Le basileus Constantin en personne, sortant du rang, fit quelques pas à sa rencontre, brandissant sa longue lance. Alors, comme Bardas avait un peu dépassé les siens et qu'il touchait presque au basileus Basile, on le vit soudain, à l'étonnement indescriptible de tous, tourner sur lui-même comme pris de vertige, faire faire volte-face à son cheval, gravir au galop une éminence, puis descendre à terre et se coucher sur le sol pour expirer presque aussitôt. Avait-il, durant sa vertigineuse chevauchée, reçu quelque coup mortel de ceux qui lui tiraient dessus? Le basileus Constantin se vanta toujours, dit Psellus, de l'avoir percé de sa lance. Zonaras raconte la même chose, mais en faisant remarquer que ce devait être une hâblerie de la part du prince, puisque le cadavre ne portait aucune trace de blessure. Le prétendant était-il tombé au contraire frappé de quelque syncope, de quelque congestion ou rupture subite, accident fort admissible dans l'état d'excitation folle, de tension d'esprit où il se trouvait? Pour toute personne ayant quelque notion de médecine, cette seconde hypothèse doit sembler très préférable. Bardas avait-il commis en outre quelque imprudence, quelque écart d'hygiène? Les témoignages ne purent s'accorder même à l'époque. En tous cas, je l'ai dit, Zonaras affirme qu'on ne releva sur son cadavre aucune trace de blessure et que, pour cette raison, le bruit très accrédité se répandit et finit même, au dire de Psellus, par prévaloir, qu'il avait été victime d'un empoisonnement. Cet empoisonnement, joint à l'excitation du combat, aurait amené une apoplexie cérébrale. On raconta que le serviteur le plus dévoué du prétendant, Syméon, en qui il avait mis sa confiance, gagné par l'or impérial, lui avait administré sous forme de médicament un poison mortel qui avait fait son œuvre au moment de cette course suprême. Comme Bardas Phocas avait toujours coutume, avant de courir au combat, de boire d'un trait un grand verre d'eau glacée, Syméon lui aurait versé cette fois la mort.» Il est regrettable qu'Asolik n'ait pas pris soin de nous dire en quoi consista la mort cruelle de Bardas Phokas.

## CHAPITRE XXVII[1].

Apparition d'un astre; tremblement de terre à Constantinople; mort du rebelle Tchortouanêl.

Cette même année, qui était la 438e de l'ère[2], un astre en forme de lance apparut pour la seconde fois[3], dans le mois de qałots, le 15, jour de la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge, mère de Dieu[4]. Il se montra vers l'Orient, lançant des rayons lumineux du côté du Sud pendant quelques jours; après quoi, changeant d'aspect[5], il se déploya au-dessus du pays d'Occident, vers l'Ouest, en projetant ses rayons en forme de lance vers l'Orient.

Un petit nombre de jours après, le pays des Grecs fut agité d'un violent tremblement de terre[6]. Nombre de villes, de villages et de cantons furent ruinés; mais particulièrement dans le pays des Thraces et des Byzantins[7]. La mer qui sépare ces deux provinces

(1) Texte, p. 250 de l'édition de Malkhasiants.

(2) 24 mars 989-23 mars 990 de J.-C.

(3) Allusion probable à la comète mentionnée *supra*, chapitre x, et visible en 974 ou 975.

(4) Le 15 qałots 438 È. A. correspond au 5 août 989 de J.-C. Dans l'église arménienne, la fête de l'Assomption tombe toujours le dimanche entre le 12 et le 18 août; les copistes ont mal copié cette date; il faut lire le 25 qałots, qui correspond au jeudi 15 août 989 de J.-C. On doit comprendre ici qu'Asołik voulait citer la fête de l'Assomption, le jeudi, d'après le martyrologe arménien (tônapadjar). — Cf. *tamen* Dulaurier, *Recherches*..., p. 280.

(5) Emin (p. 179) : en changeant de lace. — Dulaurier, *Recherches*..., p. 279 : «puis s'étant éloigné, il s'arrêta au-dessus des pays d'Occident». — Il s'agit ici, selon toute vraisemblance, de la comète de Halley, qui fut effectivement visible en 989 et non en 986; cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, p. 768.

(6) De Muralt (*Essai*..., p. 569) fixe au mois d'octobre 986, d'après les auteurs byzantins, ce tremblement de terre. Voir la discussion de la date par Dulaurier, *Recherches*..., p. 280. La date de 989, fournie par Yahia et Elmacin, est également adoptée par G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, II, p, 35, contre celle de 986, donnée par Skylitzès et Cédrénus.

(7) Dulaurier (*Recherches*..., p. 280) corrige avec raison : «... principalement dans la Thrace et la Bithynie». Il y a,

y fit irruption en y répandant des flots agités, et pénétra jusque dans la ville impériale de Constantinople. Là, les splendides et superbes parures des colonnes merveilleuses et des statues et églises magnifiques s'écroulaient et s'effondraient; Sainte-Sophie elle-même, la cathédrale, se fendit de haut en bas; les habiles architectes grecs [1] s'efforcèrent beaucoup pour la restaurer. Mais le maître architecte [2] arménien Trdat (Tiridate), le sculpteur, se trouvant là par hasard, donna un plan de la restauration, prépara une maquette qui était une œuvre de génie et dirigea lui-même les premiers travaux, de sorte que [l'église] fut reconstruite plus magnifique qu'auparavant [3].

Des rebelles qui étaient avec Phokas-Vard [4], il restait encore le majistros Tchortouanêl [5], fils du frère de Thornik le moine [6], et qui s'était rendu maître des régions de Derdjan et de Tarôn. L'empereur Vasil envoya contre lui le patrice Jan, surnommé Portez [7], qui attaqua [Tchortouanêl] et dans une seconde rencontre le tua, dans la plaine de Bagaridj [8], dans le canton de Derdjan, en 439

dans le texte arménien, une simple faute de copiste; chacun sait qu'il n'y a pas de «mer» entre la Thrace et le territoire de Byzance.

(1) Étienne de Târon ne parle pas de plusieurs architectes *arméniens*, comme l'imprime G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 38.

(2) Հարտարապետին. — Émin, p. 180, n. 1, dit que les historiens byzantins rapportent ce tremblement de terre à l'an 986; en suite de quoi, la coupole de Sainte-Sophie en souffrit partiellement. Asołik s'écarte de ces détails et attribue la restauration de Sainte-Sophie à l'architecte arménien Trdat. — Le seul échafaudage dressé pour la réparation du dôme de Sainte-Sophie aurait coûté mille livres pesant d'or; cf. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, XIV, p. 170. Voir les différentes sommes indiquées par G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 37.

(3) Sur les destinées de cette cathédrale chrétienne, actuellement une mosquée, cf. Jean Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*. Étude de topographie d'après les Cérémonies... (Paris, E. Leroux), 1910, 8°, IV + 38 p. et, du même auteur, *Le grand palais de Constantinople et le livre des cérémonies...* (Paris, E. Leroux), 1910, 8°, XV + 237 p.

(4) Bardas Phocas, mort en avril 989.

(5) Voir l'*index*.

(6) Sur ce personnage, qui était *eristhav*, c'est-à-dire «prince», avant d'être moine, cf. *supra*, p. 59. *infra*, p. 151, G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, I, p. 420, et Tamarati, *L'Eglise géorgienne...*, p. 319-320.

(7) Ou Portiz (éd. Małkhasiants, p. 251, n. 3). Ce personnage se nomme aussi Djâkroûs; cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 31-34.

(8) Je transcris ainsi, au nominatif, et

de l'ère [1]. Depuis lors, l'empire grec resta en paix, sous le sceptre de Vasil [2].

## CHAPITRE XXVIII [3].

Thewtas [4] est dépouillé de la royauté des Aphkhaz, et la couronne donnée à Bagarat, fils de Gourgen.

Quelques années avant les faits que nous venons d'exposer [5], les grands du pays des Aphkhaz crevèrent les yeux à Thewtas [6], roi de ce pays et le dépouillèrent de la couronne. Le curopalate du Taÿq, Dawith (David) et le roi d'Arménie Smbat mirent sur le trône des Aphkhaz, à sa place, Smbat [7], fils de Gourgen, et petit-fils de Bagarat, roi de Géorgie. Son aïeule étant morte, Bagarat son grand-père prit une autre femme qui chassa Gourgen, fils de Bagarat, de ses états héréditaires.

C'est pourquoi le fils de Gourgen, roi des Aphkhaz, marcha avec des forces considérables, du pays des Sarmates [8], contre

non Bagarč, comme le font Gelzer-Burckhardt (p. 191). La forme normale de ce mot est donnée dans l'édition d'Agathange par Galoust Têr-Mkrttchean et St. Kanayeants, p. 412. Sur le nom moderne de ce lieu (Pekerij, Pakaridj), cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen...*, p. 287; sur les rapprochements philologiques, cf. H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*, p. 113. — Bagaridj, ou Bagayarints, était un des principaux sanctuaires de l'Arménie païenne, célèbre par sa statue de Héphestos: cf. A. Carrière, *Les huit sanctuaires de l'Arménie payenne...* (Paris, 1899), p. 12 et suiv.

(1) 24 mars 990-23 mars 991 de J.-C.

(2) Basile II.

(3) Texte, p. 251 de l'édition de Malkhasiants.

(4) Ms. : Թոմաս, «Thôtas».

(5) Vers 988.

(6) Texte : Թեմաս. *Thôtôs* dans la trad. Gelzer-Burckhardt, p. 191, l. 13. C'est le roi d'Abkasie Thewdosé II, 979-985, dernier roi de la dynastie des Léwanides; «en 985, Bagrat III, roi de Karthli, devint, en qualité de plus proche héritier, roi d'Aphkhazeth. Ces deux royaumes restèrent réunis jusqu'en 1259» (Stokvis, *Manuel...*, I, p. 81.

(7) *Sic.* Ce n'est pas le nom qui figure dans le sommaire, qui semble avoir raison contre ce texte, soit qu'il y ait ici faute de copiste ou d'impression. C'est Bagarat III, 979-1014, roi de Karthli (Géorgie proprement dite), qui réunit en un seul royaume la Géorgie occidentale et la Géorgie orientale; cf. Stokvis, *Manuel...*, I, p. 78 et 81; et Tamarati, *L'Eglise géorgienne...*, p. 71.

(8) Cf. *supra*, p. 26 et 45.

Dawith (David) le curopalate, et son aïeul Bagarat. Ayant franchi la chaîne du Caucase, il vint camper sur les bords du fleuve Kour[1].

Alors le curopalate de Taÿq, Dawith (David), et le roi de Géorgie, Bagarat[2], envoient appeler Smbat[3], roi d'Arménie, à leur secours. Smbat ayant emmené avec lui les troupes arméniennes, et Gagik[4], son frère, accourut les rejoindre dans le canton de Djawakhq[5], où il campa au village de Dlivék[6]; le jeune Abas[7], roi de Kars, ayant avec lui sa légion vêtue de rouge, toute l'armée géorgienne, les troupes des princes du Vaspourakan, de Siwniq et du pays des Alouanq, se trouvèrent réunies contre les Aphkhaz. Ceux-ci, effrayés, demandèrent la paix, et l'amitié fut établie entre tous. Le curopalate Dawith (David) s'étant fait céder par le roi des Aphkhaz la forteresse de Sakourêth[8], la donna à Smbat, roi d'Arménie, pour lui témoigner sa reconnaissance d'être venu à son secours. Mais, à la mort de Smbat, [les Aphkhaz] reprirent aux Arméniens cette forteresse de Sakourêth. La paix ayant été ainsi rétablie de part et d'autre, chacun revint chez soi. Ceci arriva en 437 de l'ère[9].

## CHAPITRE XXIX[10].

Mauvaises actions dont Smbat se rendit coupable. Sa mort.

Et lorsque Smbat[11], le roi d'Arménie, vit tout lui réussir, à l'intérieur comme à l'extérieur, et qu'il fut repu de prospérité[12], il

(1) Le Cyrus des anciens, la Koura des modernes.

(2) Bagrat III, 979-1014.

(3) Smbat II, le Dominateur, roi bagratide d'Ani, 977-989.

(4) Qui devint le roi Gagik Ier, surnommé Chahanchah, frère de Smbat II, et régna de 989 à 1020.

(5) Le Djavakhethi (province de la Géorgie) cité dans les sources géorgiennes commentées par Saint-Martin, *Mémoires...*, II, p. 199; formait un district de la province de Gougarq.

(6) Ms. : գիվեկ.

(7) Roi bagratide de Kars, 984-1029.

(8) Près de Chamchouldé, dans la province de Gougark.

(9) 24 mars 988-23 mars 989 de J.-C.

(10) Texte, p. 253 de l'édition de Malkhasiants.

(11) Smbat II, le Conquérant, ou : le Dominateur, fils d'Achot III, le Miséricordieux, régna de 977 à 989.

(12) Littéralement : regorgeant de pain et de vin.

pécha, il s'enorgueillit dans son cœur; il s'enorgueillit même plus qu'il ne méritait. Il commit trois mauvaises actions, pénibles à raconter et dignes de pleurs.

La première fut de faire périr un innocent par le supplice du feu; voici pourquoi : Il avait dans la ville d'Ani des greniers où du fourrage et des gerbes de blé avaient été entassés depuis plusieurs années; et l'on y mit le feu. Et un homme de la ville, qui avait perdu la raison par suite d'épilepsie [1], se trouvait à faire ses prières dans l'église avec la foule. Comme il se levait et emportait le fourneau où était le feu qui servait à brûler l'encens, les autres lui dirent : « Que fais-tu là [2]? — Je vais, dit-il, incendier les greniers du roi. » Ce propos fut rapporté au roi, qui ordonna d'abord de crever les yeux à cet homme et ensuite de l'envelopper de tiges et de roseaux, et de le brûler. Cet ordre ayant été exécuté, le cadavre fut jeté hors de la ville.

Des solitaires, qui se trouvaient alors dans la ville [d'Ani], ayant appris ce qui s'était passé, et s'étant rendus à l'endroit où ce cadavre présentait un spectacle pitoyable, voulurent l'enterrer, comme étant les restes d'un chrétien, et lui donnèrent la sépulture suivant les rites des chrétiens. Le roi, en ayant été instruit, entra dans une violente colère, et ordonna de déterrer pendant la nuit le corps de ce chrétien qu'il avait fait brûler et de le jeter aux chiens. Cependant les moines, vers le point du jour, voulant sortir par la porte de la ville pour retourner chez eux, et ayant aperçu ce cadavre devenu la pâture des chiens, jetèrent des cris en pleurant à la vue de ce lamentable spectacle, et, dans l'indignation de leur cœur, proférèrent de douloureuses malédictions contre le roi, en s'écriant : « Que ses ossements soient aussi arrachés un jour du tombeau! » ce qui en effet s'est accompli.

La seconde des actions coupables [de Smbat] fut la violation du serment qu'il avait prêté à l'émir de Gołthn [3]; tandis que celui-ci

[1] Ou : qui était lunatique. — [2] Littéralement : qu'est cela? — [3] Cf. *supra*, p. 53.

tint le sien qui n'était appuyé que sur sa religion païenne, [Smbat] quoique chrétien, manqua à sa parole, et, commettant un parjure, mit les troupes arméniennes à la disposition de Salar [1] pour l'aider à se faire émir, qui était réprouvé par Dieu [2], s'il n'avait été arrêté par la crainte qu'il avait d'une trahison de la part de son frère Gagik.

Le troisième crime dont il se souilla, bien plus horrible que les précédents, c'est qu'il eut des relations avec la fille de sa sœur.

Par ces actions criminelles, il irrita contre lui le Dieu qu'il ne faut pas irriter; car aussitôt, dans sa grande colère, Dieu frappa d'abord cette femme et la fit mourir, et le roi, la pleurant avec grand désespoir, fut lui-même atteint d'une inflammation qui le dévorait par des douleurs cuisantes, et mourut bientôt et fut enterré dans la même ville, en 438 de l'ère [3].

Dans la suite, une femme de la ville se mit à raconter, pendant plusieurs jours, un songe qu'elle avait eu; elle affirmait : « Le roi a été placé dans le tombeau après avoir été endormi par des potions narcotiques, il est vivant et il m'est apparu. » Cette rumeur souleva toute la ville, au point que Gagik, frère de Smbat, fut obligé de donner l'ordre à l'homme qui avait déterré le cadavre de celui qui avait été brûlé, d'aller retirer du sépulcre son frère, de s'assurer de ce qui en était et d'aller dire aux habitants d'Ani et aux troupes que Smbat était bien réellement mort. Ce fut ainsi, quoique par un autre motif, que le Seigneur accomplit la parole des moines. Car il est un juste juge qui punit dans cette vie une partie de nos fautes, et qui nous en fait expier la totalité dans l'autre vie.

(1) Cf. *supra*, p. 51.

(2) Ce passage est équivoque; on pourrait aussi entendre le texte dans ce sens : . . . mit les troupes arméniennes à la disposition de Salar, rejeté par Dieu; mais il en fut retenu par le soupçon [qu'il eut] d'un complot [ourdi] par son frère Gagik.

(3) 24 mars 989-23 mars 990 de J.-C.

## CHAPITRE XXX[1].

Règne de Gagik; événements accomplis de son temps.

Aussitôt après Smbat, et le jour même de sa mort, Gagik, son frère, monta sur le trône en 438 de l'ère[2], dans la ville d'Ani; c'était pendant l'hiver.

Gagik étendit sa domination à partir des limites de Vaÿots dsor[3], de Khatchen[4] et de Pharisos[5], sur un nombre de forteresses et de cantons plus considérable que n'en avait possédé son frère. Et personne [de son temps] n'a pu faire peur à l'Arménie; [et il en fut ainsi] jusqu'au jour où j'écris ce mémoire[6]. Car c'était un homme à l'esprit pénétrant, expérimenté à la guerre, et généreux dans ses largesses. Il affranchit d'impôts un grand nombre de localités; il assistait aux offices de nuit le dimanche en chantant des psaumes. Mais, hélas! une seule faute m'empêche de payer ici à ce prince un tribut d'éloges complet[7].

(1) Texte, p. 255 de l'édition de Malkhasiants.

(2) 24 mars 989-23 mars 990 de J.-C. Gagik Ier, surnommé Chahanchah, «roi des rois», régna jusqu'en 1020; le récit d'Asołik s'arrête avant cette date.

(3) Canton de la Siounie (Siwniq).

(4) Pays et forteresse de la province d'Ardsakh (Արձախ), le Karabagh des modernes (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 149).

(5) Ville et pays de la Siounie (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 144).

(6) Ce renseignement autobiographique serait des plus précieux s'il était plus précis, au point de vue chronologique.

(7) Emin, p. 184, n. 4, regrette qu'Asołik ne dise pas en quoi consistait cette faute qui jette une telle ombre sur la mémoire du roi Gagik, d'autant plus qu'aucun autre historien ne parle de cette faute énigmatique. — Il est assez vraisemblable qu'Asołik n'a pas voulu désigner plus explicitement cette faute, puisqu'il écrivait du vivant même du roi en question. On pourrait se demander si cette faute de Gagik ne fut pas d'ordre politique, en ce sens qu'il dédaigna d'aller faire acte de soumission à Basile II lorsque cet empereur se rendit de Tarse en Cilicie dans les États du curopalate David pour y établir son autorité et qu'il reçut la visite des roitelets des Aphkhaz, de Géorgie, de Kars, du Vaspourakan, et qu'il les renvoya comblés de cadeaux. Cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 366-367.

Sa femme Katramidê, cette reine pieuse qui était la fille de Vasak, prince de Siwniq[1], acheva la construction de l'église commencée par Smbat[2], magnifique édifice, aux voûtes élevées, avec un sanctuaire surmonté d'une coupole semblable au ciel. Elle orna cette église de tapisseries, aux fleurs de pourpre, tissues d'or et peintes de diverses couleurs, de vases en or et en argent, brillant du plus vif éclat, magnificences qui rendaient la sainte cathédrale d'Ani aussi resplendissante que la voûte céleste.

Leur neveu (de Smbat et de Gagik), Dawith (David), fils de Gourgen[3], possédait avec son frère Smbat les contrées de Tachir[4] et de la plaine géorgienne, la grande forteresse de Chamchoultê[5]. Après y avoir fixé sa résidence royale, [David] s'empara immédiatement de la ville des Dmaniq[6], et soumit la ville de Tphłis (Tiflis), avec l'émir qui en était le maître; et à l'âge d'adolescence, [n']étant [qu']un [véritable] adolescent, d'une stature majestueuse et d'une grande élégance, il montrait en même temps une haute intelligence, [se rendait] agréable à Dieu et aux hommes[7], et,

(1) Même renseignement chez l'historien Vardan, tandis que Matthieu d'Edesse dit de cette reine qu'elle était la fille de Giorgi Ier, roi bagratide de Géorgie (Matthieu d'Edesse, *Chronique*, trad. Dulaurier, p. 7 et 376).

(2) Smbat avait, entre autres trésors et objets précieux, donné à la cathédrale d'Ani une magnifique lampe en cristal, qui provenait, dit Matthieu d'Edesse, II, chap. lxxxviii, des Indes; voir la note critique de Dulaurier (trad. de Matthieu d'Edesse, p. 140, n. 8) sur l'invraisemblance d'un voyage de Smbat aux Indes pour apporter cette lampe; il l'a probablement fait venir de ce pays.

(3) Je pense qu'il s'agit ici de David Ier Anołin «Sans-Terre», 989-1046, fils de Gourgen Ier, 982-989, le fondateur de la dynastie des Bagratides de Tachir ou Albanie arménienne ou gorigeane; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 422 et Stokvis, *Manuel...*, I, p. 93.

(4) Le canton le plus connu et le plus important de la province de Gougarq; forme actuellement une des divisions de la province géorgienne de Somkhethi; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 83.

(5) Le nominatif de ce mot doit être Շամշուտեայ, et non Šamšutea, comme transcrivent Gelzer-Burckhardt (p. 195). Sur ce bourg et cette forteresse, voir un bon mémoire de Galoust Têr-Mkrttchean, dans sa préface à l'édition d'Agathange (Tiflis, 1909). — Cette ville appartint longtemps aux Orbélians, et se nommait alors Orbêth; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, II, p. 179.

(6) Près de Tiflis, dans la province de Gougark.

(7) Réminiscence de I Samuel, ii, 26.

plein de bravoure et de vaillance, il vainquait par sa valeureuse puissance tous ses adversaires.

L'émir de Gandsak [1], Phatloun [2], se hâta de lui faire la guerre, dans la crainte que [David], devenu trop puissant, ne le renversât. Dawith (David) repoussa avec intrépidité ses attaques, le vainquit et passa ses soldats au fil de l'épée ou les précipita dans le fleuve; tandis que [Phatloun], prenant la fuite, réussissait avec peine à lui échapper.

Alors le marzpan Démétr [3], qui était prince (ichkhan) de la forteresse de Gag [4], dans cette contrée, redoutant [David], abjura la foi de ses pères, la croyance arménienne, et gagna l'assistance des Géorgiens. Il se baigna dans leur eau [de baptême] deux fois mortelle [5], et établit son fils, au couvent de Hiwnê, mamphouł [6] des Tachirq. Cependant Dawith (David) l'adolescent fleuri de beauté,

[1] La ville de Guendjeh des Persans, actuellement Elisabethpol, sur la voie ferrée, entre Bakou et Tiflis.

[2] La dynastie des Benu-Cheddad, qui se rattachait à la tribu kurde des Rewadis, se rendit indépendante des khalifes et gouverna le Karabagh de 951 à 1076, avec Gandsak pour capitale. Les premiers princes de la dynastie des Benu-Cheddad furent Mohammed ibn-Cheddad, Abu'l Hasan Ali, Merzeban, etc.; cf. Matthieu d'Edesse, trad. Dulaurier, p. 377, et Stokvis, *Manuel*..., I, p. 102.

[3] «David Sans-Terre était alors un prince puissant et ambitieux de s'agrandir... Un certain Démetr, prince arménien, possesseur de la citadelle de Gag, essaya de se révolter contre lui. Il embrassa le rit géorgien, se fit rebaptiser, et, avec l'aide des Géorgiens, établit son fils mamphal de Tachir, à Hiounévank. Mais le roi David, qui était un jeune homme plein de courage, lui enleva la citadelle de Gag et tous ses domaines...» Cf. Brosset, *Additions*..., p. 180.

[4] Ou Kak, plaine de l'Arménie septentrionale (Dulaurier, trad. de Matthieu d'Edesse, p. 488). Voir la notice de Ս. Էփրիկեան, պատկերազարդ բնաշխարհիկ բառարան (Venise, 1903-1905), p. 442. Cf. Brosset, *Additions*..., p. 307, qui parle du territoire et de «l'importante citadelle de Gag, bâtie par le roi Gag, où étaient un couvent merveilleux, célèbre dans tout le pays, une croix et une église ornées et bâties par S. Mesrop, docteur et interprète arménien. Elle est située à l'entrée de Gagic, dans une plaine large et longue». A propos d'un autre prince de Gag, Brosset rappelle que «ses domaines occupaient toute la plaine au S. du Kour, où se trouve Gandjah-Élisavethpol, jusqu'à une limite inconnue à l'est» (cf. Brosset, *Deux historiens arméniens*..., Saint-Pétersbourg, 1870, in-4°, p. 76, n. 5).

[5] Emin omet ces mots, probablement par raison dogmatique. Ne pas oublier que ce savant était Arménien.

[6] Malkhasiants (p. 389, n. 139) ex-

et le jeune roi réussit par son habileté à faire sortir [Démétr] de sa forteresse de Gag, et lui enleva toutes celles qu'il possédait, ainsi que ses états héréditaires. Démétr ne cessa dès lors d'errer de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il périt d'une mort cruelle; sa race fut anéantie et il apprit alors que ceux qui s'éloignent du Seigneur ont une fin funeste et tombent dans une complète perdition.

## CHAPITRE XXXI[1].

### Mort du seigneur Khatchik.

Sous le pontificat du seigneur Khatchik, patriarche d'Arménie, la nation arménienne s'éparpilla et se répandit dans les contrées d'Occident[2], à tel point qu'il consacra des évêques pour Antioche de Syrie, Tarse de Cilicie, Soulndah[3] et pour tous ces cantons.

plique ainsi ce terme : le mot մամփուղ qui, dans l'exemplaire de Brosset, s'écrit *mamphal* et, dans son ms., *mamphaÿl* est, d'après Brosset, le diminutif du mot géorgien *memfê* (roi) et correspond aux mots δεσπότης et δυνάστης, chez les Byzantins ou chez les méliks arabes. — Ce mot a été employé, bienque déformé par les copistes de Moïse de Khorên, dans le passage suivant de cet auteur (II, 7) : «...որ Սեփծուղն կոչի...» L'édition de Venise (1881) porte (p. 170) մեփծուլն et Langlois (*Collection...*, II, p. 83) traduit : «Méphédzoul». Néandre de Byzance propose (Հայկական բառաքննութիւն, p. 11) de corriger en «mephdzoul» qui est formé des mots géorgiens «mêphê» (roi) et «dzoul» (race), ce qui explique l'expression de Moïse de Khorên : de la race des rois. — En réalité, le mot *mamphoul*, ou plus exactement *mamphal*, est un nom et un titre géorgiens; cf. Brosset, *Additions et éclaircissements*, p. 180.

[1] Texte, p. 258 de l'édition de Malkhasiants.

[2] Ter-Minassiantz, *Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zu den syrischen Kirchen...*, p. 93.

[3] Ms. : Eounlendah, ou Soulendah, ou Loulendah. — Aršak Ter-Mikelian (*Die armenische Kirche...*, p. 80), commentant ce passage, s'en tire en imprimant : «...und wir sehen, dass auch in Antiochen, in Tarsus und in anderen Städten armenische Bischöfe eingesetzt wurden». Malachia Ormanian (*L'Église arménienne...*, p. 39) ne précise malheureusement pas davantage, lorsqu'il écrit : «C'est Khatchik qui, le premier, consacra des évêques arméniens pour ceux de ses coreligionnaires qui habitaient les diocèses grecs. Jusqu'alors il n'y avait eu, conformément à l'usage primitif, qu'un seul évêque par diocèse. C'est, en effet, à partir de cette époque, que les évêques se multiplièrent suivant les rites et les professions de foi.» — Malgré toutes mes recherches,

[Khatchik] chargé d'années, accomplit sa carrière et après une heureuse vieillesse quitta ce bas monde. Il fut déposé dans son tombeau, au côté nord de l'église d'Argina[1] qu'il avait lui-même bâtie, en 439 de l'ère[2]; en plaçant cet événement dans la

je n'ai trouvé nulle part ce nom de lieu, sous aucune des formes que donne Malkhasiants, p. 258, n. 2 : սուլնդայ (Soulndah), ըունլենդայ (Eounlendah), լուլենդայ (Loulendah). *A priori*, ce siège épiscopal doit être aussi important que celui d'Antioche ou de Tarse. On pourrait songer à rapprocher ce vocable de *Sélindi*, ville du district d'Itchil, province d'*Alayé* (ancienne Pamphylie), en Cilicie (cf. Alichan, *Sissouan*..., p. 30); ou de *Sélinonte*, province dont le nom «ne se rattache à aucun événement de l'histoire politique; mais elle est désignée comme siège épiscopal arménien, déjà avant la conquête des Roupiniens, à la fin du xe siècle» (cf. Alichan, *Sissouan*..., p. 61, qui ne cite pas ses sources); ou encore de *Sélinounte*, où mourut l'empereur Trajan, en 117, et qui se nomma dans la suite Trajanopolis (cf. Alichan, *Sissouan*..., p. 35). — J'avais plutôt songé à voir dans ce mot սուլնդայ (Soulndah) une déformation de սելեւկիա (Séleucie), la Sélefké actuelle des Turcs, en admettant l'hypothèse d'une lecture սելեւգայ pour սուլնդայ. La province de Séleucie en Isaurie était très vaste au moyen âge, et «les évêques portaient indifféremment le titre d'évêques de Séleucie ou d'Isaurie; mais comme cette province est très vaste, elle devait être assurément subdivisée en districts ou petites provinces». (Alichan, *Sissouan*..., p. 61). Sur l'historique de Séleucie et de son fameux château, cf. Alichan, *Sissouan*.... p. 328-335. — On pourrait aussi songer au mot *Soudin*, qui désigne un endroit important à l'époque en question. «Le Soudin ou Port Saint-Siméon, ville maritime s'élevant sur les ruines de Séleucie de Pierie, aujourd'hui Souedieh. Au temps de la domination latine, en Syrie, ce fut un des fiefs importants de la principauté d'Antioche, et son port en faisait l'échelle maritime de cette grande ville. On voit encore ce port, aujourd'hui presque comblé; c'est un vaste bassin de 650 mètres de long, sur plus de 400 de large» (cf. E. Rey, *Les colonies franques de Syrie aux xiie et xiiie siècles*... (Paris, 1883), p. 353). — Louis VII s'embarqua à Satalie «pour cingler vers le port de Saint-Siméon, à l'embouchure de l'Oronte»; (cf. *Recueil des historiens des croisades*..., *Documents arméniens*, t. I (Paris, 1869), p. xlv, n. 5. — Après mûre réflexion, je crois, mais sans pouvoir le prouver d'une façon certaine, qu'il faut voir dans Soulndah d'Asołik une graphie particulière désignant Sélinonte, en passant par une forme Selinta-Selinda (սելենդայ) — Sur la multiplication soudaine des sièges épiscopaux grecs en Cappadoce, au début du xe siècle, cf. le P. G. de Jerphanion, *Inscriptions byzantines de la région d'Urgub, en Cappadoce*, n° 94, dans *Mélanges de la Faculté orientale*, Beyrouth (Syrie), t. VI, p. 305 et suiv., et les références aux ouvrages de Gelzer et de Conybeare.

[1] Près d'Ani, dans la province d'Ararat.

[2] 24 mars 990-23 mars 991 de J.-C. Ce texte est équivoque; on ne peut dire à coup sûr si Khatchik construisit l'église en question en 990, ou s'il mourut en 990. D'après le début du chap. ix (*supra*, p. 46), on pourrait entendre que Khatchik construisit l'église dès le début de son pontificat, soit en 972. —

19e année de son [gouvernement], nous arrivons à compter vingt ans de pontificat.

## CHAPITRE XXXII[1].

Le seigneur Sargis est créé catholicos.

Ensuite, en la 441e année de l'ère[2], Gagik, roi d'Arménie, établit catholicos le seigneur Sargis.

Celui-ci, consacré à Dieu dès l'enfance, avait été nourri et avait grandi auprès du frère de son père. S'appliquant avec effort et diligence à être un bon ouvrier du Christ, il ne donna aucune attention aux soins terrestres; il laissa au contraire toutes les occupations, toutes les agitations des affaires de ce monde éphémère, pour se consacrer, suivant le précepte divin, au service des sanctuaires apostoliques qui s'élèvent dans le lac de Gélam[3], au couvent de Séwan[4], bâti par le bienheureux homme de Dieu, Machtots[5]. Là, il avait trouvé, selon les désirs de son âme, la vie solitaire, et, pareil aux anges vigilants[6] et incorporels, il passait le jour et la nuit, dans le chant des psaumes et dans une incessante oraison, à servir Dieu.

Voici dans quels termes M. Ormanian (*L'Église arménienne*, p. 39) résume l'activité de Khatchik Ier Archarouni : «Il réussit non seulement à rétablir la paix entre les diverses principautés arméniennes, mais il défendit avec succès ses coreligionnaires des provinces byzantines, qui étaient sollicités d'entrer dans le giron de l'Église grecque. C'est Khatchik qui, le premier, consacra des évêques arméniens pour ceux de ses coreligionnaires qui habitaient les diocèses grecs. Jusqu'alors il n'y avait eu, conformément à l'usage primitif, qu'un seul évêque par diocèse. C'est, en effet, à partir de cette époque, que les évêques se multiplièrent suivant les rites et les professions de foi. Khatchik, après avoir construit la basilique et la résidence patriarcale d'Arkina, entreprit la construction à Ani d'une nouvelle résidence, mais il n'en jouit pas. Elle fut inaugurée par son successeur, Sarkis Ier de Sévan (992-1019). Cependant elle ne fut pas longtemps habitée, car bientôt elle était abandonnée par son successeur, Petros Ier Guétadartz (1019-1054), à la suite de la prise d'Ani par les Grecs (1046).»

(1) Texte, page 258 de l'édition de Malkhasiants.

(2) 23 mars 992-22 mars 993 de J.-C.

(3) Ou lac de Séwan (Sevanga).

(4) Cf., *supra*, p. 11 et 41,

(5) Cf., *supra*, p. 42.

(6) Texte : զուարթունս; voir le rapprochement signalé entre Zwarthoun et ἐγρήγορος, dans mon *Rapport*..., p. 84.

Gagik, au temps de sa jeunesse, parcourant le canton de Gełam, avait donné à Sargis, pour y faire sa résidence, le couvent qui, en mémoire de l'apparition des rayons d'une lumière céleste, est appelé Chołagah[1]. Plus tard, lorsque Gagik fut devenu souverain de toute l'Arménie, il fit revenir Sargis dans les lieux où celui-ci avait été élevé, au couvent de Séwan, pour qu'on lui conférât l'honneur d'en être le père et le directeur. Dans ses fonctions il se montra éminent en tout et pour tout agréable aux yeux de Dieu et des hommes[2]. Dans la suite, après la mort du seigneur Khatchik, Gagik, roi d'Arménie, ayant rassemblé un concile composé des évêques de l'Arménie et de ceux des provinces dépendant des Grecs, sous la présidence du seigneur Sahak, évêque d'Archarouniq, ces prélats le[3] mirent sur le siège patriarcal, avec une pompe solennelle, le mardi[4] après Pâques[5]. Il parvint à ces hautes fonctions sans recourir aux présents corrupteurs, ni à des flatteries mondaines, car ce ne fut pas lui qui courut après cet honneur, mais l'honneur qui courut après lui. Parvenu à la gloire de cette suprême dignité apostolique, il conserva le même esprit d'humilité dont il était animé auparavant; il ne changea rien à son genre de vie, mais se modelant sur l'image de la perfection divine, il répandait d'abondantes aumônes, se montrait orné d'une profonde humilité, et par ses prières assidues, jour et nuit, il accomplissait toutes les règles de l'ordre monastique, s'imposant les mortifications, se purifiant par les jeûnes, et donnant à son corps la tenue [appropriée], pareil à saint Basile, dont le Théologien fait l'éloge[6].

(1) L'endroit où la lumière est descendue.

(2) Réminiscence de I Samuel, ii, 26.

(3) Sargis (?).

(4) Texte : Երեքշաբաթուոջ. Le ms. porte : Երկշաբաթոջ, «le lundi».

(5) Le mardi de Pâques : 29 mars 992. La fête de Pâques dont il est ici question (441 È. A.) ne peut être que celle qui tomba le 27 mars 992 de J.-C. L'onction du catholicos eut donc lieu le 28 ou le 29 mars 992 de J.-C. Cf. Dulaurier, *Recherches...*, p. 420.

(6) Cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue des anciennes traductions arméniennes...* (Venise, 1889), p. 351 : Εἰς Βασίλειον ἐπίσκοπον Καισαρείας Καππαδοκίας ἐπιτάφιος, par saint Grégoire de Nazianze.

## CHAPITRE XXXIII[1].

Nouvelle expédition de l'empereur Vasil dans le pays des Bulgares; il se rend maître de la ville de Vérah.

Une fois débarrassé des rebelles qui s'étaient déclarés contre lui, l'empereur des Grecs[2], maître de ses actions, réunit, en 440 de l'ère[3], des forces innombrables et marcha contre le pays des Bulgares[4], afin de venger l'échec qu'il avait éprouvé. Il vint mettre le siège devant la ville de Vérah[5] et s'en rendit maître; il y laissa

[1] Texte, p. 260 de l'édition de Malkhasiants.

[2] Basile II.

[3] 24 mars 991-22 mars 992 de J.-C.

[4] Seconde guerre bulgare, qui débuta précisément à la date indiquée par Étienne de Tarôn. Voici, du reste, quelques citations qui permettront d'accorder confiance aux renseignements fournis par cet historien arménien. «Les documents fournis par Skylitzès, par son copiste Cédrénus, par Zonaras qui, seuls, à peu près, parmi les annalistes grecs, en ont dit quelques mots [Psellus n'en parle pas], sont si peu de chose, tellement maigres et clairsemés, si souvents inexacts et confus, que la simple chronologie de ces événements ne peut même pas encore aujourd'hui être établie avec certitude. — D'autre part, les historiens orientaux Yahia, Elmacin, Ibn el-Athîr, presque toujours très exactement informés pour ce qui concerne l'Asie, le sont, on le comprend, beaucoup moins dans les rares paragraphes qu'ils consacrent à cette guerre européenne si éloignée, complètement hors de portée de leurs moyens d'information habituels.» (G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 43). — «De toute cette seconde campagne de Bulgarie qui dut être terriblement dure et sanglante et qui dura, nous le savons depuis peu, grâce à la *Chronique* de Yahia, quatre années entières pendant lesquelles le basileus ne semble presque pas avoir quitté la Bulgarie, de ces quatre années de luttes acharnées, ininterrompues, nous ne savons rien ou presque rien, à peine un fait de guerre, un incident d'attaque ou de défense, à peine un nom de bataille ou de ville prise. Les Byzantins, Skylitzès, Cédrénus, Zonaras plus muet encore si possible que ses devanciers, ont simplement ou à peu près supprimé ces quatre années de guerre». (Idem, *ibid.*, p. 52). — «...Nous ne savons rien de plus sur ce séjour si prolongé que fit Basile en terre ennemie, séjour que les affirmations si nettes de Yahia doivent nous faire considérer comme certain, inauguré dans l'hiver de 990 à 991 par une campagne d'hiver, et qui ne se termina que dans les premiers mois de l'année 995.» (Idem, *ibid*, p. 57).

[5] Ville de Macédoine, connue aussi sous les formes de Béroé, Berrhoea, Baria, Verria, «que M. Lipowsky confond à tort avec Sofia» (G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 54, n. 1).



IMPRIMERIE NATIONALE.

le majistros Grigor, fils du prince de Tarôn, avec des troupes, pour maintenir les Bulgares. Il laissa aussi avec lui Sahak de Handsith, fils de Habel, qui avait souvent combattu les Bulgares; dans une agression subite et inattendue que ceux-ci entreprirent, le tout jeune fils de Grigor, Achot, étant sorti pour les combattre, fut fait prisonnier. Alors le père, exposant sa vie pour recouvrer son fils, se précipita sur les ennemis e périt avec toutes ses troupes. Sahak qui l'accompagnait, tomba captif entre leurs mains.

## CHAPITRE XXXIV[1].

Le patrice Jan est envoyé contre les Bulgares et est fait prisonnier par eux.

Après cela, l'empereur Vasil[2] envoie en Orient appeler le patrice Jan[3], celui qui avait tué Tchortouanêl; et l'ayant créé majistros, il l'envoie en Macédoine, contre les Bulgares. Après avoir bravement guerroyé plusieurs fois, [Jan] fut défait et tomba entre leurs mains. Il fut conduit dans l'intérieur du pays et enfermé dans une forteresse, où étaient gardés Sahak et Achot. Cette guerre contre les Bulgares dura ainsi de longues années[4].

## CHAPITRE XXXV[5].

Expédition des Arabes d'Égypte contre le pays des Grecs; premier et deuxième combats: l'empereur Vasil marche lui-même contre eux.

A cette époque[6]; l'émir d'Égypte qui résidait à Babylone[7], nommé Azaz[8], envoya des forces considérables pour attaquer la

(1) Texte, p. 261 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Basille II.

(3) Cf. *supra*, p. 33.

(4) Quatre ans, 991-995.

(5) Texte, p. 262 de l'édition de Malkhasiants.

(6) Vers 991, d'après le début du chap. XXXIII.

(7) Texte: բաբելոն, «Babélon»; il s'agit ici de «Fosṭâṭ», «le Vieux-Caire».

(8) *Sic.* Il s'agit ici d'El-'Azîz Nizâr Aboû-Mançour, cinquième khalife fâṭimite, 975-996, qui se rendit en personne en Syrie, une première fois, en 977; cf. Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 344-345 et 350.

ville de Halp (Alep) et le territoire d'Antioche. Le majistros Romanos[1], fils de Siklaros, s'avança contre eux avec une poignée de troupes; mais, dans l'impossibilité de livrer combat, il se retrancha dans les parties montagneuses du pays. [Les Arabes], après avoir saccagé quelques localités, rentrèrent en Égypte.

Après la deuxième année[2], le même émir, ayant tout le Makhrarap[3] [les combattants, les Croyants] et les troupes de Jérusalem et de la Libye, les envoie encore contre les Grecs, vers les confins d'Antioche. Le majistros Bourdj[4], sur l'ordre de l'empereur Vasil[5], s'avança pour leur tenir tête, en 443 de l'ère[6], et leur livra bataille dans la plaine de Bourz. Il fut vaincu et prit la fuite. Les Arabes, s'étant mis à sa poursuite, lui tuèrent beaucoup de monde et firent nombre de prisonniers, parmi lesquels Janak patrice, fils de Khoras, et Thoros, ce fervent et pieux adorateur de Dieu, du canton de Hachteanq, et quelques autres nobles d'Arménie.

A cette nouvelle, l'empereur des Grecs accourut lui-même avec de nouvelles forces, et les Égyptiens ayant appris son arrivée mirent le feu pendant la nuit aux bagages de leur camp, et se sauvèrent en toute hâte dans leur pays. L'empereur, pénétrant alors sur leur territoire, y saccagea nombre de cantons; il bâtit sur les bords de la grande mer une ville pour servir de défense à ses troupes; après quoi, il rentra promptement à Constantinople.

(1) Romain, fils de Bardas Skléros qui venait d'être délivré par les Sarrazins (988), est envoyé par son père à Basile II, qui le nomme *maître de la milice* et en fait son favori (DE MURALT, *Essai*..., p. 571).

(2) Vers 993.

(3) Le Moghreb. Norayr Buzandatsi (մեղեկութիւն[ք] p. 40-43) admet comme origine de ce mot le verbe arabe *goura* et il entend par là que le terme *makhra-rapin* signifierait «ceux qui lisent le Qoran ou qui l'enseignent».

(4) Bourtzès?

(5) Basile II.

(6) 23 mars 994-22 mars 995 de J.-C.

## CHAPITRE XXXVI[1].

Tremblement de terre dans la quatrième Arménie.

A cette époque, en 444 de l'ère[2], il y eut un tremblement de terre, qui se fit sentir plus violemment surtout dans la Quatrième Arménie[3], Hachteanq[4], Khordsean[5], Dzophq[6], Balou[7] et Pałnatoun[8].

Tous les édifices furent renversés de fond en comble, soulevés depuis les fondements, suivant cette parole : « Il ébranle tout ce qui est au-dessous, jusqu'aux fondements, et ses colonnes tremblent[9] », ou suivant cette autre : « Il regarde la terre et la fait trembler[10] ».

Au lieu des prophètes, Dieu prêta un langage retentissant aux murailles; au lieu des apôtres, les montagnes firent entendre leur voix; afin que les insensés sachent et comprennent la terrible puissance de Dieu, afin que ceux qui n'ont pas prêté l'oreille apprennent la leçon de l'expérience par un spectacle qui frappe les yeux et par les châtiments qu'ils subissent. Car les montagnes s'entr'ouvrirent, les rochers se fendirent, des sources jaillirent dans des lieux arides et des cours d'eau se desséchèrent dans leur lit naturel; les plaines ondulaient et les montagnes semblaient s'incliner l'une vers l'autre;

(1) Texte, p. 263 de l'édition de Malkhasiants.

(2) 23 mars 995-21 mars 996 de J.-C.

(3) « Située vers les sources du Tigre, occupoit les deux rives du bras méridional de l'Euphrate, et s'étendoit jusqu'à la Mésopotamie, en suivant ce fleuve, qui la séparoit de la petite Arménie et de la Syrie » (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 91).

(4) L'Asthianène et l'Austanitis des écrivains grecs (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 92).

(5) Sur la rive droite du Mourad-tchaï ou Euphrate méridional (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 93).

(6) La Sophène des Grecs (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 91-92

(7) Fort situé au nord d'Amid, sur le bord septentrional de l'Euphrate (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 94).

(8) Province de la Quatrième Arménie, située entre l'Euphrate et la ville d'Amid (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 92, et H. Hübschmann, *Altarm. Ortsnamen*, p. 248 et 293).

(9) Réminiscence de Job, ix, 6.

(10) Psaume civ, 32.

la poussière soulevée, semblable à de la fumée, remplissait l'atmosphère. Les édifices dans les villes, les villages et les campagnes, en se renversant, écrasaient sous leurs décombres les habitants qui périssaient ou restaient à moitié morts, tandis que ceux qui survivaient poussaient des cris déchirants et des lamentations. La forteresse de Balou[1], avec toutes ses contructions, s'écroula, ainsi que le rocher sur lequel elle s'élevait. Les forteresses de Djapałtjour[2], de Dklath[3], d'Aththakh[4] et d'Amith[5] s'écroulèrent, ainsi que toutes les magnifiques églises et palais bâtis en pierre.

Ce [fléau] eut lieu le dernier jour du mois de qałots et se fit sentir avec la même intensité pendant sept mois, jusqu'à nawasard[6].

## CHAPITRE XXXVII[7].

Nouvelle expédition de l'armée égyptienne. A propos de Babylone et de la mort de Dalasanos.

En l'année 437 de l'ère[8], l'émir d'Égypte[9], fils d'Azaz, après la mort de son père[10], réunit des forces encore plus considérables

(1) Cf., *supra*, p. 48, n. 7.

(2) Passage obscur, traduit sous toute réserve. — Djapałtjour était une forteresse de la province de Hachteanq, dans la Quatrième Arménie, sur le Gunek-sou; cf. H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 292.

(3) C'est le nom arménien, d'origine sémitique, du Tigre. Il s'agit ici, vraisemblablement, d'une forteresse située sur les bords du Tigre dans la Quatrième Arménie.

(4) Ou Aththał (աթթաղ), aujourd'hui Atakh, dans la Sophène, à cent stades de Martyropolis (H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 310).

(5) Ou Amid, ou Hamith, ou Diarbekir. Voir une description détaillée et intéressante d'Amid, au XIe siècle, *apud* Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh* (trad. Schefer), p. 26 et suiv. Des quatre portes de la ville, l'une se nommait : Bab oul Ermen (Porte de l'Arménie), *ibid.*, p. 27.

(6) Du lundi 19 août 995 jusqu'au mois de mars 996. Le dernier jour de qałots est le 150e jour de l'année arménienne. Qałots est le 5e mois de l'année arménienne: nawasard en est le premier (Dulaurier, *Recherches*..., p. 2).

(7) Texte, p. 264 de l'édition de Malkhasiants.

(8) 24 mars 988-23 mars 989 de J.-C. Ce chapitre ne semble pas être à sa place, et devrait vraisemblablement figurer avant le chapitre XXVII.

(9) Texte : des Égyptiens.

(10) Le fils et successeur de d'El-'Azîz fut El-Hâkim bi-Amri'llah Mançoûr, 996-

que n'avait fait ce dernier; il les tira de Jérusalem et de Babylone[1], et les envoya contre l'Empire grec.

Cette Babylone n'est pas celle qui se trouve à Sénêar[2] dans le pays des Chaldéens, où la tour [de Babel] fut bâtie, ville que Nabougodonosor[3], fils de Naboupallasar[4], mit quinze ans à fortifier[5], et qui fut transférée un peu plus loin et se nomme maintenant Bagdad. Mais la place dont il est ici question est une forteresse d'Égypte, qui a reçu le même nom de Babylone, comme le raconte Épiphane dans son livre des *Pierres précieuses*[6], et qui, devenue une résidence royale, acquit un grand renom. L'armée sortie de cette dernière ville partit pour aller saccager le territoire d'Antioche de Syrie.

Le majistros Dalasanos[7], s'étant avancé par l'ordre de l'empereur grec pour repousser [les Arabes], leur livra bataille, les vainquit et les mit en fuite. Cependant les Grecs étant accourus pour piller le camp ennemi, les Arabes revinrent sur leurs pas, et, par leurs flèches vigoureusement lancées, à coups de lances et d'épées, tombèrent sur les Grecs. Le majistros Dalasanos[8] fut tué avec son frère et son fils, et tout le reste de l'armée prit la fuite. Beaucoup de

1020, 6e khalife fatimite, qui était fou et que les Druses considèrent comme une incarnation de la Divinité (Cl. Huart, *Histoire des Arabes*, I, p. 345).

(1) Babylone d'Égypte, Fosṭâṭ, le Vieux-Caire.

(2) Le בְּאֶרֶץ שִׁנְעָר «au pays de Sinear» de Genèse, x, 10, où Nimrod commença d'établir son empire.

(3) Nabukodorosor II, roi de Babylone, 604-561, fils et successeur de Nabopolassar. C'est le Nébucadnetsar des écrivains bibliques, qui s'empara de Jérusalem et emmena en captivité le roi Joachim.

(4) Naboupaloussar, roi de Babylone, 625-605, fondateur du deuxième empire chaldéen.

(5) «Nabuchodorosor utilisa aux corvées les nombreux captifs syriens, juifs, égyptiens, arabes, qu'il s'était procurés dans ses campagnes, et Babylone, qui n'était guère avant lui qu'une ville de province, devint grâce à lui l'une des cités les plus belles du monde entier. Au centre la *ziggourat*, la tour à sept étages de Bel, se dressait gigantesque, couronnée d'une statue du dieu en or, haute de quarante pieds, à laquelle une rampe tournante conduisait» (G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient...*, 7e éd., p. 641).

(6) Sur le texte arménien du *De duodecim gemmis* de saint Épiphane de Chypre, cf. [Garegin Zarbhanalian], *Catalogue des anciennes traductions arméniennes...* (Venise, 1889), p. 417-418.

(7) Ms. : Dalanos.

(8) Ms. : Dalanos.

Grecs furent faits prisonniers et emmenés [en captivité], entre autres Tchortouanêl, patrice, fils du frère de Thornik le moine.

## CHAPITRE XXXVIII[1].

Mort de l'émir Bat. Prise[2] de Manazkert. Arrivée de Mamlan à la rencontre du curopalate Dawith (David).

Quelques années avant les événements que nous venons de raconter, l'émir d'Apahouniq et de Nphrkert, Bat[3], mourut dans une guerre contre les Arabes nomades[4]. Il fut remplacé dans son émirat par le fils de sa sœur, fils de Mrouan[5].

Après la mort de Bat[6], le curopalate du [Taÿq][7] Dawith (David) vint assiéger la ville de Manazkert[8], et la prit à la fois par les armes et par la famine. En ayant fait sortir les habitants arabes, il la peupla d'Arméniens et de Géorgiens, en les soumettant à son autorité. Ce succès alluma contre lui la jalousie et la colère des Perses et des Tadjik, qui envoyèrent au curopalate Dawith (David) des ambassadeurs chargés d'un message qui avait pour objet de le sommer de leur rendre cette ville; sinon ils allaient lui faire la guerre.

Sur sa réponse négative, une armée considérable se rassembla

(1) Texte, p. 266 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Ed. Chahnazarian et trad. Emin : «Ruine».

(3) Cf. *supra*, p. 57. Bat mourut en 990, tué dans un combat contre Thaher Ibrahim et Abou-Abdallah Naser-eddaula (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 426; Stokvis, *Manuel...*, I, p. 97).

(4) Cf. *infra*, début du chap. xxxix, la note sur les *Tadjik*.

(5) *Sic* d'après l'éd. de Malkhasiants, qui donne, p. 266, n. 4, la leçon de Chahnazarian : որդի քուեր նորա Մրվան «fils de sa sœur, Mrvan». Voir le début du chap. suivant et le deuxième alinéa du chap. xl. Le successeur de Bat fut Abou Ali Hasan, 990-997, fils de Merwan, qui avait épousé une sœur de Bat (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 426; Stokvis, *Manuel...*, I. p. 97).

(6) En 990. Voir l'historique des *Révolutions politiques de la Carduchia depuis Cyrus jusqu'aux Merwânides* apud Chéref-ou'ddîne, *Chéref-Nâmeh* (trad. Charmoy), I, p. 322 et suiv.

(7) Texte : Հայոց «d'Arménie».

(8) Ou Mandskert, chez les Turcs Melazkerd ou Melazdjerd, ville du pays des Beznouniq.

sous les ordres de l'émir de l'Atrpatakan, Mamlan, et se porta vers le canton de Dzałkoÿotn[1], au village de Kostéanq.

Cependant le curopalate Dawith (David), et le roi d'Arménie[2], Gagik[3], et Abas[4] avec lui, ainsi que Bagarat[5], roi de Géorgie, s'avancèrent pour les combattre dans le canton de Bagréwand[6], en concentrant une grande armée dans la ville de Vałarchakert[7]. Alors les Perses, redoutant de faire la guerre ouvertement, s'en allèrent, par petits détachements, et, avec leurs flambeaux, brûlèrent durant toute la nuit, dans la contrée de Bagréwand, une foule d'habitations, du côté de l'est, et reprirent le chemin de leur pays.

## CHAPITRE XXXIX[8].

Comment le fils de la sœur de Bat, devenu émir, fit sortir de Nphrkert les habitants arabes. Sa mort à Amith.

Le fils de la sœur de Bat, Apoumsar[9], devenu émir, conçut quelques soupçons qui lui inspiraient des craintes de la part des habitants arabes[10] de Nphrkert; il imagina de profiter d'une de

(1) Canton de la province d'Ararat, au pied de l'Ala dagh (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 108; H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 435).

(2) Ms. : տայոց « de Taÿq ».

(3) Gagik Ier, Chahanchah, roi bagratide d'Ani, 989-1020.

(4) Abas, roi bagratide de Kars, 984-1029.

(5) Bagarat III, 979-1014; c'est sous son règne que la Géorgie occidentale s'unit à la Géorgie orientale, pour former un seul royaume. Cf. Tamarati, *L'Église géorgienne...* (Rome, 1910), p. 71.

(6) Canton de la province d'Ararat, vers les sources de l'Euphrate, la région nommée Bagrandavène par Ptolémée (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 108).

(7) Ms. : Vałachkert, ville fondée par Vałarch, au IIe siècle de notre ère; se nomme actuellement Alachkert (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 124-125).

(8) Texte, p. 267 de l'édition de Malkhasiants.

(9) Ce nom semble désigner le deuxième prince régnant de la dynastie des Mérouanides, Abou Ali Hasan, 990-997, qui fut assassiné à Amid par Ibn-Dimnah (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 426). Voir, à la fin de ce chapitre, p. 154, n. 2, la citation de Mar Elie bar Šinaya qui nomme 'Abd el Barr l'assassin d'Abou Ali Hasan. — La forme «Apoumsar» semble être une déformation de «Abou Mansour», nom de Mumehhid ed Daula; cf. *infra*, p. 154, n. 2.

(10) Malkhasiants, dans son index,

leurs fêtes, où ils faisaient des sacrifices, le 3 du mois qu'ils nomment Alhédén[1]; il leur dit : «Que tous les mâles de votre nation aillent hors des murs faire les sacrifices, car un grand ambassadeur est [venu?][2] de [la part de] l'empereur des Grecs.» Lorsque les Arabes furent hors des murs, il fit sortir son frère

p. 437, fait du mot *Tadjik* le synonime d'*Arabe*. J'ai souvent traduit ainsi dans le présent ouvrage. Au début du chapitre XXXVIII, Asolik emploie le mot «Arabe» pour désigner les Arabes nomades et les distinguer des Arabes sédentaires. Dans son dictionnaire arménien-français, le P. Aucher traduit «Tadjik» par «Turc». M. Archag Tchobanian pense que Tadjik n'a pas voulu désigner la race arabe elle-même, mais plutôt les musulmans qui étaient les maîtres de l'heure; les anciens historiens arméniens nomment «Tadjik» des peuples qui n'étaient pas tous arabes. Jusqu'aujourd'hui, les Arméniens appelent «Tadjik» les Turcs. — Dans le dictionnaire d'Aucher, «tadjik tsi» désigne le «cheval de Barbarie», et «tadjik oult», le «dromadaire». — D'une manière générale, on peut s'en tenir, sur le sens du mot Tadjik, à l'explication donnée par Dulaurier (trad. de Matthieu d'Edesse, p. 367-368) : «Le mot *Dadjig* fut appliqué anciennement par les Arméniens, comme le mot *Scythe* par les Grecs et les Romains, à tous les peuples nomades. Dans Matthieu d'Edesse, les Dadjigs sont les musulmans en général, et quelquefois, dans un sens spécial, les Arabes. — On a proposé plusieurs étymologies de ce mot. M. d'Ohsson le fait dériver de *Tayoyo*, pluriel *Tayoyé*, par lequel les Syriens désignaient autrefois d'une manière générale les Arabes, et en particulier ceux de la tribu *Tay*, la plus considérable des tribus qui erraient dans les plaines sablonneuses de la Syrie... Plus tard, les Turks païens qui vivaient à l'est de l'Iaxarte ou Sihoun, ainsi que les Mongols, donnèrent la dénomination de *Tazik* ou *Tadjik* aux musulmans qui habitaient les villes et les campagnes cultivées, et qui étaient d'origine turke, persane ou arabe, et comprenaient sous le nom de Turks, qu'ils s'appliquaient à eux-mêmes, les peuples nomades de race turke ou tartare.» Cf. également *Recueil des historiens des croisades. Documents arméniens*, I, p. 325, n. 2.

[1] Je n'ai trouvé ce nom de mois dans aucun des calendriers orientaux (chrétiens ou musulmans) que j'ai consultés. J'avais d'abord songé à voir dans ce mot une déformation de al-etténi «le deuxième», qui peut désigner, soit janvier (kânoun *eṭ-tāni*), soit novembre (tešrin *eṭ-tāni*). Mais la description des grands sacrifices faits par la population pour se réjouir porte plutôt à croire qu'il s'agit de la fête de Beiram, de préférence le petit Beiram, qui se célèbre après le jeûne du Ramadan et où les musulmans font de grandes réjouissances accompagnées d'opulents festins. Et l'expression «mois d'Alhédén» serait une mauvaise lecture, comme me le suggère M. Cl. Huart, de شهر الأضحية que l'on peut transcrire *šahr ul-aḍḥiya*[ti] ou plus simplement *chahr al-aḍḥiya* et signifiant «le mois des victimes». — Si l'on recourt à l'arabe, le plus simple me paraît de voir dans l'arménien «alhédén» la transcription de l'arabe العيدان «alheden», signifiant : «les deux fêtes», le grand et le petit Beiram.

[2] Ou : est [sur le point de venir].

avec des troupes, et lui-même occupa les portes du rempart. Des Arabes, les uns furent massacrés, les autres expulsés, au point qu'il n'en resta pas un à Nphrkert, et que cette ville ne fut plus habitée que par des Arméniens et des Syriens[1].

Les Tadjik se dispersèrent en différents lieux; beaucoup allèrent à Amith. Les habitants de la ville d'Amith, voulant tirer vengeance de l'émir, l'invitèrent perfidement à venir chez eux, et, au moment où il passait la porte de la ville, le tuèrent d'un coup de lance[2].

## CHAPITRE XL[3].

Massacre des troupes géorgiennes dans la ville de Khlath.

A cette époque, le curopalate Dawith (David), ayant appris ce qui s'était passé, envoya des troupes géorgiennes pour assiéger la ville de Khlath. Ces troupes, arrivées pendant l'hiver en 446 de l'ère[4], opprimaient les habitants par le fer et la famine. De l'église arménienne qui était hors du rempart et qui était devenue un siège épiscopal et un centre religieux[5] dès l'époque où les Arméniens l'avaient construite, ainsi que[6] de Sainte-Croix et de Saint-

[1] Cf. Ter-Minassiantz, *Die armen. Kirche...*, p. 93.

[2] «An 387... [997 de J.-C.]. En lequel l'émir Abū 'Ali, fils de Merwan, alla à Amid et les habitants sortirent au-devant de lui. Comme il entrait à la porte de la ville un homme appelé 'Abd el Barr le tua, se révolta et domina la ville. Abū Manṣūr Sa'īd, fils de Merwan, était alors gouverneur de Gezīrtā. Quand il apprit que son frère était tué, il se hâta d'aller à Maïpherqat et y inaugura son règne le jeudi 7 Dūlqa'da [11 novembre 997 de J.-C.]. Depuis ce moment il eut pour nom Mūmahhid ed Daūla.» (*Chronographie* de Mar Elie Bar Šinaya [trad. Delaporte], p. 138.) — Voir la note de Ch. Schefer sur ces princes mérouanides, *apud* Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh*, p. 21, n. 2. — Sur les tribus kurdes habitant l'Iïalēt d'Amid ou Diarbekir, cf. Chèref ou'ddîne, *Chèref-Nâmeh* (trad. Charmoy), I, p. 58-63.

[3] Texte, p. 268 de l'édition de Malkhasiants.

[4] 22 mars 997-21 mars 998 de J.-C.

[5] Ou : «un endroit consacré», d'après le grand dictionnaire de Venise, *s. v.* ուխտատեղիք.

[6] Je traduis ainsi le և «et» du texte, ce qui donnerait à entendre qu'il est question ici de trois bâtiments : l'église arménienne, une autre portant le nom de Sainte-Croix et une troisième nommée

Gamaliêl, l'armée géorgienne fit ses écuries et sa résidence. Les Tadjik, du haut du rempart, leur criaient : «Voilà donc ce que vous, chrétiens, vous faites des sanctuaires des chrétiens. — Pour nous, répondaient les Géorgiens, l'église arménienne et votre mosquée, c'est tout un.» Ceci suscita contre eux la colère de Dieu.

Le fils de Mrouan[1] avait eu pour successeur, comme émir de ce pays, son frère, qui était un autre fils de la sœur de Bat; celui-ci, s'emparant d'Amith, se met à la tête d'un faible corps de troupes et marche contre les Géorgiens occupés au siège de Khlath, le jour de la grande fête de Pâques, en 447 de l'ère[2]. L'action s'étant engagée entre eux, les braves et habiles archers du Taÿq blessèrent un grand nombre d'ennemis, qui se retirèrent pour regagner leurs campements. Mais dans la nuit qui suivit la fête de Pâques, le châtiment céleste tomba sur l'armée géorgienne. Ils prirent d'eux-mêmes la fuite nuitamment, sans avoir été attaqués. Les troupes arabes s'en étant aperçues, ainsi que les habitants de la ville, se mirent à leur poursuite, les attaquèrent violemment et les passèrent au fil de l'épée. Dans cette fuite, périt le majistros Bagarat, fils[3] de Thornik le moine. Bakouran, prince des princes, et un grand nombre d'autres furent faits prisonniers.

Saint-Gamaliel. Indjidjian (*Géographie ancienne*, p. 122) compte deux églises : Sainte-Croix et Saint-Gamaliel, en faisant de ces mots l'appositif de : «l'église arménienne». Cf. H. F. B. Lynch, *Armenia...*, t. II, p. 280-297.

[1] Cf. *supra*, p. 51. Abou Ali Hasan, 990-997, eut pour successeur son frère Mumehhid ed-daula (ou Momhed-ed-doulah), 997-1011, qui fut assassiné par l'usurpateur Charwah (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 426; Stokvis, *Manuel...*, I, p. 97).

[2] 22 mars 998-21 mars 999 de J.-C. Il est ici question de la fête de Pâques qui tomba le 17 avril 998.

[3] Emin, p. 193, n. 1, corrige en «neveu». La correction ne s'impose pas. Avant de se retirer à la sainte montagne de l'Athos, Thornik avait été un grand général et un guerrier renommé et avait probablement été marié. Il était le beau-frère de saint Joané, qui, lui aussi, se retira, comme religieux, à la sainte montagne, à la Laure de son compatriote Athanase, en 972; cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, I, p. 417-418. Sur les rapports entre la victoire de Thornik remportée sur Bardas Skléros et la fondation du monastère d'Iviron, cf. Michel Tamarati, *L'Église géorgienne*, p. 319-320.

## CHAPITRE XLI[1].

Grand combat entre les Perses et les chrétiens dans le canton d'Apahouniq.

A cette même époque de l'année, en 447 de l'ère[2], Mamlan, fils d'Ablhadj et petit-fils de Rovd, émir de l'Atrpatakan, réunit de nouveau ses troupes, pour marcher contre le curopalate Dawith (David). Il avait fait venir auprès de lui quantité de troupes de Perses et de Marq[3], et appelé à son secours l'émir du Khorasan et quantité d'autres troupes barbares. Il avait conçu la pensée de conquérir l'Arménie et la Géorgie, de rebâtir la ville de Karin[4], et en même temps de saccager la contrée de Taÿq, afin de venger la destruction de la maison de prières des musulmans, à Manazkert, par les chrétiens. Parti de Thawriz[5], sa ville, vers les confins de Her, à la tête d'une foule compacte, et d'une armée formidable, il traversa le Vaspourakan[6] et vint camper au canton d'Apahouniq.

Cependant le curopalate Dawith (David), ne pouvant marcher en personne contre l'ennemi, car il était déjà vieux et surchargé d'années, envoya au roi d'Arménie Gagik, et au roi de Géorgie Gourgên (car Bagarat[7], père de Gourgên, était mort, et Gourgên son fils lui avait succédé), pour leur demander un secours de troupes. Gagik prit dans toute l'armée arménienne un corps de 6,000 hommes d'élite, armés de toutes pièces, qu'il confia au prince des princes Vahram, fils de Grigor Pahlawouni, qui avait fondé Marmachên et Brgner, au majistros Smbat, fils de Vahram,

(1) Texte, p. 269 de l'édition de Malkhasiants.

(2) 22 mars 998-21 mars 999 de J.-C.

(3) Mèdes.

(4) *զքաղաքն կարնոյ* (Erzeroum); cf. *supra*, p. 22, n. 4, la note sur Garnik. — Sur les tribus kurdes habitant l'Ïialēt d'Erzeroum, cf. Chèref-ou'ddîne, *Chèref-Nâmeh* (trad. Charmoy), I, p. 66-68.

(5) Tauris ou Tebriz. Le texte porte : *ի Թաւրիզոյ*, qu'il ne faut en tous cas pas transcrire «Tharēš», comme le font Gelzer-Burckhardt, p. 205.

(6) Sur les tribus kurdes habitant l'Ïialēt de Van (Vaspourakan), cf. Chèref-ou'ddîne, *Chèref-Nâmeh* (trad. Charmoy), I, p. 63-66.

(7) Bagarat II.

ainsi qu'au marzpan Achot[1]. Les troupes d'Abas, roi de Vanand, se joignirent aussi à eux. Pareillement Gourgên, roi de Géorgie, donna 6,000 hommes de cavalerie de ses meilleures troupes à Phers, prince des princes, fils de Djodjik. Toutes celles du curopalate Dawith (David) furent placées sous le commandement de Gabriêl, fils d'Otchopentr.

L'avant-garde de l'armée[2], arrivée au mont Soukaw, à Dsorn Altits[3], tint arrêtée l'avant-garde des Perses, qui pensaient d'abord pénétrer dans le Bagréwand. Alors les troupes arméniennes et géorgiennes, arrivant ensemble, vont camper dans le canton d'Apahouniq, en face de l'armée de Mamlan, et se postent sur un plateau élevé et escarpé, sur les limites du village de Dzmboh. Ils restèrent plusieurs jours dans cette position, effrayés des forces formidables de Mamlan, et n'osant point sortir des rochers où était assis leur camp. Ils se bornaient à adresser des prières et des supplications à Dieu; tous les chrétiens priaient ainsi en versant des larmes, devant Dieu, en invoquant son nom puissant à leur secours. Les rois qui les commandaient répandaient d'abondantes aumônes en faveur des pauvres, tandis que le clergé, avec le patriarche, célébrait la nuit l'office en chantant les psaumes.

Dès que les Perses surent que les chrétiens ne voulaient point d'eux-mêmes descendre pour le combat, et ayant appris combien ils étaient faibles numériquement en comparaison de l'immensité de leurs forces, alors, le 1er du mois d'arég, un mardi[4], se mettant sur pied dès l'aurore, ils se disposèrent bataillon par bataillon, et développèrent leur ligne de bataille sur toute la

[1] Le manuscrit (éd. Malkhasiants, p. 270, n. 8) a un texte différent, dont voici la traduction littérale : « . . . au prince des princes Vahram, fils de Grigor, et au majistros Smbat, fils de Vahram, et au marzpan Achot Pahlawouni, qui construisit Marmachên, qui construisit Bgner. . . ».

[2] On peut aussi traduire : « Les troupes étant parties en avant. . . »

[3] La vallée des ordures.

[4] Le 18 octobre 998 de J.-C. Le premier jour du mois d'arég est le 211e jour de l'année arménienne et, cette année-là, le 18 octobre fut exactement un mardi.

surface de la vaste plaine de Delmastan, qui se trouva entourée d'un rempart de boucliers[1]. Puis ils s'approchèrent de la colline sur laquelle campaient les Arméniens et les Géorgiens; aux yeux de ceux-ci se déploya alors cette immense armée dans son formidable aspect; elle ne comptait pas moins, d'après ce qui fut dit, de 100,000 hommes, infanterie et cavalerie perses; ceux-ci leur criaient de se préparer à la guerre, de descendre sur le champ de bataille, sur le théâtre du combat.

Les Arméniens et les Géorgiens épouvantés leur envoyèrent dire qu'ils ne combattraient pas ce jour-là, mais un autre jour. Alors les Perses, pleins de jactance et d'orgueil, leur envoyèrent ce message : « De gré ou de force, nous en viendrons aux mains aujourd'hui. » [Les chrétiens] tinrent ferme dans leur refus, et, au lieu de monter à cheval, restèrent tranquilles dans leur camp. Cependant un petit nombre d'entre eux étant descendus, engagèrent des combats singuliers, dans lesquels cinq Géorgiens furent tués. Aussitôt les Perses, rompant leur ordre de bataille et leurs lignes, et abandonnant leurs rangs, s'élancèrent chacun, au galop de leurs chevaux, pour piller et faire du butin, comme s'il s'agissait de dépouiller des corps morts ou des fuyards, et se précipitèrent de tous côtés sur le camp des chrétiens.

Cependant les Arméniens et les Géorgiens n'avaient aucun souverain à leur tête; mais le Christ, roi universel, était leur chef et leur protecteur, et c'est vers lui qu'ils criaient tous ensemble. Aussitôt, s'étant revêtus de leurs armes, et montant à cheval, ils s'élancèrent, sans se ranger en ordre de bataille, mais chacun par famille, et suivant la prééminence du bataillon auquel ils appartenaient, et se précipitèrent en rugissant comme des lions, au plus épais de l'armée perse. Les troupes arméniennes fondirent sur l'aile droite de cette formidable armée, et, le glaive à la main,

[1] Vu la place de l'adjectif *delmastanean* dans cette phrase, on pourrait aussi traduire : « . . . sur la surface de la vaste plaine, qui se trouva entourée d'un rempart de boucliers delmastaniens ».

taillant et pourfendant ces hordes de barbares, par des coups répétés et profonds, les mirent rudement en fuite. Les célèbres frères Kamrakêl, Mêskhouniq[1] de l'armée géorgienne, se précipitant avec une valeur irrésistible sur l'ennemi, taillaient en pièces cavaliers et chevaux, dispersés au loin par la crainte qu'inspiraient ces terribles guerriers, rencontraient dans leur fuite les troupes du Taÿq qui s'avançaient, rejetant sous les pieds les cadavres de ceux qui tombaient sous leurs coups. Semblables à un incendie qui s'allume dans des forêts, ou comme des aigles au vol puissant qui portent la confusion au milieu d'une troupe d'oiseaux, on pouvait voir là couler des ruisseaux de sang qui se transformaient en rivières et qui se grossissaient en fleuves[2] : ce n'étaient que monceaux de cadavres et de mourants tombés pêle-mêle.

Alors Mamlan, glacé d'épouvante avec les Perses qui avaient survécu, s'empressait de fuir; les Arméniens et les Géorgiens se mirent à leur poursuite, les frappant à coups redoublés et les passant au fil de l'épée; ils les poursuivirent ainsi jusqu'au coucher du soleil et jusqu'aux portes de la ville d'Ardjêch[3]. Puis retournant sur leurs pas, ils revinrent piller leur camp, où ils recueillirent des trésors, des chevaux et des vêtements précieux en quantité. La joie des chrétiens était d'autant plus grande que, sauf les cinq hommes de l'armée géorgienne qui avaient péri dans le combat singulier, il ne se trouva parmi toutes les troupes arméniennes et géorgiennes pas un seul blessé ou tué. C'est pourquoi chacun s'en retourna dans son pays, dans l'allégresse et en triomphe, en glorifiant Dieu.

[1] La transcription «Meshurni» de Gelzer-Burckhardt (p. 207) est meilleure que la correction de Malkhasiants, en «Mêskhouniq». C'est une forme géorgienne du mot. Malkhasiants signale aussi (p. 273, n. 4) une forme Մեսխուռնիք (méskhourniq).

[2] Littéralement : et les fleuves débordaient.

[3] Ville, actuellement en ruines, sur la rive septentrionale du lac de Van. Cf. F. Macler, *Notre-Dame de Bitlis*, dans *Journal asiatique*, 1915, II, p. 404, n. 1.

## CHAPITRE XLII[1].

Nouvelle expédition de l'empereur Vasil dans le pays des Arabes, vers la Syrie.

Après la défaite de l'armée des Grecs par l'armée des Égyptiens, où le majistros Dalasanos perdit la vie, l'empereur Vasil vint lui-même à Antioche et, ayant pénétré dans la plaine de Halp (Alep)[2] de Syrie, sur le lieu où ses troupes avaient été défaites, il ordonna de recueillir en un tas les ossements épars de ceux qui avaient succombé et fit creuser une fosse où tous ces restes furent ensevelis et au-dessus de laquelle il fit élever une église[3].

De là, il vint s'emparer de la ville de Chajar[4] et d'un grand nombre de forteresses, et poussant une incursion jusqu'au mont Libanos[5], il dévasta toute cette contrée. Il y demeura depuis la fête de l'Exaltation de la Croix jusqu'au jour de l'Épiphanie[6]. Après quoi il vint prendre ses quartiers d'hiver en Cilicie, dans la ville de Tarse, bâtie jadis par Sénéqérim, roi d'Assyrie[7], et qui

(1) Texte, p. 274 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Sur Alep et ses environs, voir la description donnée par Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh* (trad. Schefer), p, 31-33, et les nombreuses indications bibliographiques données *ibidem*, p. 32, n. 1.

(3) Sur cette construction, voir les renseignements de Yahia et de Kémal ed-Dîn, recueillis et utilisés par G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, II, p. 150-151. La scène se passe dans la plaine d'Apamée, que traversa l'armée de Basile II, après avoir franchi l'Oronte à trois heures d'Antioche.

(4) C'est, je pense, la cité musulmane de Chaizar, la Césarée des Romains, dont il est question *apud* G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, II, p. 151-152. Sur Cheïzar, cf. Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh* (trad. Schefer, p. 37, n. 1).

(5) Cf. G. Schlumberger, *L'Epopée byzantine...*, II, p. 152 et suiv.

(6) Du 11 septembre 998 jusqu'au 6 janvier 999.

(7) Tarse aurait été fondée par Sémiramis (G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient...*, Paris, Hachette et Cie, 1905, p. 345) et par Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès (idem, *ibidem*, p. 769). Comme on ne prête qu'aux riches, il est vraisemblable qu'Asołik reproduise une tradition qui attribuait beaucoup de constructions à Sénéqérim (Sennachérib) qui «est peut-être celui de tous les rois d'Assyrie qui nous a légué le plus de monuments» (idem, *ibidem*, p. 516). Pour plus de détails sur les

ressemble à Babylone, car Tarse est traversée par le fleuve Kidnos[1] de même que l'Aradzani[2] passe dans Babylone.

Cette expédition eut lieu en 447 de l'ère des Arméniens[3].

## CHAPITRE XLIII[4].

Mort du grand curopalate Dawith (David). L'empereur des Grecs, Vasil, arrive dans les contrées de l'Orient.

Je regarderais comme un devoir pour moi de m'arrêter ici longuement à déplorer la mort du grand curopalate Dawith (David)[5],

fondateurs, légendaires ou historiques, de la ville de Tarse, cf. [P. Léonce M. Alishan], *Sissouan ou l'Arméno-Cilicie,* description géographique et historique, avec carte et illustrations... (Venise, S. Lazare), 1899, in-4°, p. 305 et suiv.

[1] Le Cydnus des anciens, ou Karasou, dans lequel faillit se noyer Alexandre, ou tout au moins mourir des suites d'un bain qu'il prit dans cette rivière, et qu'il ne faut pas confondre avec le Calycadnus ou Gueuk-sou, ou fleuve de Séleucie, autre rivière de Cilicie, dans lequel se noya l'empereur allemand Frédéric Ier Barberousse, en 1190; cf. [Alishan], *Sissouan...*, p. 12-13.

[2] Nom arménien de l'Euphrate méridional, ou Mourad-tchaï, correspondant à l'*Arsanias* des anciens; cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 171.

[3] 22 mars 998-21 mars 999 de J.-C. Le ms. (éd. Malkhasiants, p. 274, n. 6) porte : en 448 È. A. (= 22 mars 999-20 mars 1000 de J.-C.).

[4] Texte, p. 275 de l'édition de Malkhasiants.

[5] Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher ce portrait du curopalate, donné par Asołik, de la peinture qu'en fait M. G. Schlumberger, d'après les sources byzantines et orientales qu'il a consultées, alors que cet illustre savant imprime (*L'Épopée byzantine,* I, p. 415) que «les historiens arméniens semblent ignorer sa vraie condition». Ce qu'Asołik dit de David semble prouver le contraire. — «Revenons au récit de la lutte acharnée qui se poursuivait dans l'Anatolie orientale entre les deux Bardas. Le plus important prince d'Ibérie sous la lointaine suzeraineté byzantine était alors l'illustre curopalate Davith de Daïk'h, surnommé le Grand, prince d'origine arménienne. Le véritable nom de sa souveraineté originelle était le Daïk'h, mais, comme il n'y avait pas en ce moment de prince en Géorgie dont la puissance pût être comparée à la sienne, pas même le propre roi du Karthli, on le désignait souvent sous le simple nom de curopalate d'Ibérie. Les Byzantins l'appellent toujours ainsi, plutôt encore l'«archôn des Ibères». Les historiens arméniens semblent ignorer sa vraie condition. Il en est de même des historiens géorgiens. En réalité, cet homme qui fut, à la fin du xe siècle, le plus puissant dynaste pagratide du Tao, le plus considérable des princes de cette région, l'arbitre suprême de la Géorgie, et qui joua un si grand rôle dans ce pays



IMPRIMERIE NATIONALE.

si je ne m'étais proposé d'écrire un récit concis; car ce n'est pas le moment de faire des discours, mais de rapporter brièvement les événements. Je n'omettrai point de dire cependant que c'était un prince plein de douceur et de mansuétude, plus qu'aucun des souverains ses contemporains. Il maintint en paix et rendit florissantes toutes les contrées d'Orient, surtout l'Arménie et la Géorgie. Par lui cessèrent partout les bruits de guerre, car il triompha de toutes les nations voisines. Tous les rois se soumirent volontairement à lui. Chargé d'années, parvenu à une extrême vieillesse, il mourut le jour de la fête solennelle de la Pâque rédemptrice, en 449 de l'ère[1]. Comme il n'avait point de fils ni de frère pour hériter de ses États, il les confia, ainsi que le corps de la noblesse, à l'empereur Vasil[2].

Celui-ci[3], ayant appris à Tarse de Cilicie la nouvelle de la mort

et en Arménie jusqu'à la première année du XI^e siècle, était un arrière-petit-fils du roi Adarnasé II, un petit-fils de Sempad, ex-roi curopalate dont le règne n'est mentionné que pour mémoire dans les annales géorgiennes..... «Ce Davith, disent les chroniques nationales, était pieux, miséricordieux aux pauvres, compatissant, humble, modeste, sans ressentiment, doux, généreux, grand ami des moines, grand constructeur d'églises, bienfaisant pour tous, rempli de vertus.» Toutes ces qualités peuvent avoir été exagérées par quelque historien national ecclésiastique, pour cette raison que Davith favorisa constamment le clergé. Une chose cependant est certaine, c'est que ce fut un grand et puissant prince, le plus puissant de cette région reculée de l'Asie à cette époque. Il avait des troupes nombreuses et excellentes, troupes de pied et de cheval...» (G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, I, p. 415-416.) Voir également idem, *ibidem*, t. II, p. 159 et suiv.

[1] 21 mars 1000-20 mars 1001 de J.-C. Pâques tomba cette année le 31 mars 1000. Cette date, donnée par Asołik, est la vraie. Voir ce que dit M. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, II, p. 166, n. 1, sur les erreurs chronologiques commises par Lebeau et de Muralt en se basant sur les déplorables informations de Skylitzès, de Cédrénus, de Zonaras. — «An 390. — A commencé le mardi 12 Kanūn I de l'an 1311 des Grecs [12 décembre 999 de J.-C.]. En lequel mourut David, roi des Gorzaniens. Le roi des Romains, Basile, sortit dans le pays de Gōrzan. Mūmahhid ed Daūla vint au-devant de lui et marcha sur son tapis. Le roi le reçut avec joie et le fit maître (ܡܓܣܛܪܘܣ = Magistros). Il y eut alors la paix aux frontières.» (*Chronographie* de Mar Elie Bar Šinaya [trad. Delaporte], p. 138). — Pour plus de détails, cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 192-194.

[2] Basile II.

[3] Texte : l'empereur Vasil (Basile II).

de Dawith (David), s'empressa de se rendre dans notre pays. Arrivé dans les régions de Mélitène, les prêtres de Sébaste[1] s'étant portés à sa rencontre, il donna l'ordre de pratiquer librement toutes les cérémonies du culte et de faire retentir le jamahar[2], qu'avait interdit le métropolite, ainsi que nous l'avons dit précédemment[3]. De là, il passa par Handsith et Balou, et ayant franchi, le jour de la Transfiguration[4], le mont Koher[5], qui sépare Hachteanq, Dzophq et Khoṛdsen, il entra dans le canton d'Archamouniq[6] et arriva dans la ville d'Erizah[7]. L'émir de Nphrkert, fils de la sœur de Bat[8], étant venu le trouver dans cette ville, il le reçut avec honneur, lui fit des présents royaux et lui conféra le titre de majistṛos; il prescrivit aux troupes de la Quatrième Arménie et du Tarôn de se mettre à sa disposition, lorsqu'il les appelerait à son secours.

(1) Emin : Mélitène. Le texte porte (éd. Malkhasiants, p. 275-276) : *և ելնա ի կողմանս Մելտինոյ. և ի կալն* (var. *ի գալն*) *առաջի քահանայիցն Սեբաստիոյ*... que Gelzer-Burckhardt (p. 210) traduisent : «Und er kam in die Gegend von Melteni; als er aber die Priester von Sebastia vor sich sah...»; sur la confusion de Mélitène avec Sébaste, cf. *supra*, p. 75, n. 6.

(2) *Ժամահար* «la crécelle», non pas le moulinet de bois qui remplace, dans certain pays, la cloche, mais la planche de bois longue et polie sur laquelle frappe le sonneur pour convier les fidèles à l'église. Sur le *jamhar*, cf. F. Macler, *Contes et légendes de l'Arménie*... (Paris, Leroux, 1911), p. 19, n. 1.

(3) Cf. *supra*, p. 75.

(4) Le 7 juillet 1000.

(5) Montagne dans la Quatrième Arménie (H. Hübschmann, *Die altarmen Ortsnamen*, p. 371); cf. G. Schlumberger, *L'Épopée byzantine*..., II, p. 173-174.

(6) Canton de la province de Touroubéran, dans la Grande Arménie.

(7) Génitif de Erêz, ville de la Haute Arménie, connue dans l'antiquité païenne par le temple de la déesse Anahit. Cette ville a successivement porté les noms d'Erznga, Erzngan, Ezngan, Arzandjan, actuellement Erzingian ou Erzindjan. Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 71, et H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 286.

(8) Momhed-eddoulah, 3e prince régnant de la dynastie des Mérouanides, 997-1011 (Saint-Martin, *Mémoires*..., I, p. 426). Cf. Nassiri Khosrau, *Sefer Nameh* (trad. Schefer), p. 21, n. 2; le même auteur, p. 23-24, dit qu'en arrivant à Arzen «on y remarque des eaux courantes, des jardins, de beaux arbres et des bazars bien approvisionnés» et le savant annotateur ajoute, p. 24, n. 1, d'après le témoignage de Yaqout, qu'«à Arzen, on boit du vin et l'on se livre ouvertement et publiquement à la débauche».

[Vasil] continuant sa route parvint au mont Hawdjitch[1] [et] à la ville du même nom. Là, il vit accourir à sa rencontre Bagarat, roi des Aphkhaz, et son père Gourgên, roi de Géorgie. Il accueillit le roi des Aphkhaz avec les plus grands honneurs, lui conféra la dignité de curopalate, créa son père majistros et les renvoya dans leurs États.

Le jour même de leur départ, un grand combat se livra dans le camp des Grecs, provoqué par une cause bien futile. Les princes et les nobles du curopalate Dawith (David), qui étaient aussi venus, stationnaient non loin du camp des Grecs. Un des soldats de l'infanterie des Russes[2] était allé chercher du fourrage pour son cheval; un des Géorgiens survenant voulut lui arracher le fourrage qu'il rapportait. Un autre [Russe] accourut à la défense de son camarade. De son côté, le Géorgien appela les siens qui, survenant, tuèrent le Russe au sujet duquel cette querelle avait commencé. Alors tous les Russes, qui se trouvaient là, se rangèrent en bataille. Ils formaient un corps de 6000 fantassins, armés de lances et de boucliers, que l'empereur Vasil[3] avait demandés au roi des Russes[4], lorsqu'il lui avait donné sa sœur[5] en mariage,

(1) Հաւաչիչ (éd. Malkhasiants, p. 276, l. 15). H. Hübschmann (*Die altarmenischen Ortsnamen*, p. 444) explique ainsi ce mot : «*Havačič* Festung und Berg in Taikh... Arist., 4, 82, Asol. 276 (*Havčič*) : von *hav* + *čič* «Schrei» = «Vogelschrei»; et il renvoie à la p. 361 où il cite, parmi les cantons de Taÿq que les Arméniens nomment sans indication précise : «9. Die Festung *Havačič* im Lande oder Kantone *Ałori* = *Ałori* Arist. 4 und 82, auf dem Berge *Havčič* Asol. 276. Sie lag im Kanton Azordathsphor, Wenn Inj 375 mit Recht *Azordi* für *Ałori* liest.» — Oui; mais si la lecture d'Indjidjian n'est pas exacte, ce nom de lieu n'en demeure pas moins fort énigmatique. On constate que, dans les environs d'Erzeroum, plusieurs noms de lieu se terminent en *-aṛidj* : բագարիջ (Bagaridj), au sud d'Erzeroum (Saint-Martin, *Mémoires...*, I, p. 74); խաղտոյարիջ (Khałtoÿaṛidj), կթռիջ (Kthṛidj) [Asołik, p. 86), etc. (H. Hübschmann, *Die altarm. Ortsnamen*, p. 289-290), et je serais porté à croire, jusqu'à mieux informé, que cette forme *Hawdjitch*, inconnue par ailleurs, est une déformation, peut-être due à une négligence d'un copiste, d'un nom de lieu qui devait se terminer en *-aṛidj* et qu'il reste à identifier.

(2) Texte : ռուզաց.

(3) Basile II.

(4) Volodimir ou Vladimir.

(5) Anne. C'est elle qui aurait engagé son frère à se faire chrétien (d'après les sources slavonnes et byzantines citées par de Muralt, *Essai...*, p. 570-571).

à l'époque où ces peuples se convertirent au christianisme [1]. Tous les princes et les nobles du Taÿq s'avancèrent pour repousser les Russes soulevés. Mais ils furent vaincus, et le grand prince, qui était appelé Patriarq [2], fut tué, ainsi que les deux fils d'Otchopentr, Gabriel et Jean, et Tchortouanêl, petit-fils d'Apouharp, et beaucoup d'autres, car la main de Dieu s'était appesantie sur eux, pour les punir de leur vain orgueil.

L'empereur Vasil venait de se remettre en route, lorsque arrivèrent au-devant de lui le jeune roi de Vanand, Abas, magnifique cavalier, paré d'une beauté martiale, ainsi que Sénéqérim, roi de Vaspourakan, frère de Gourgên. Enchanté de leur arrivée, l'empereur Vasil les combla d'honneurs souverains et, après leur avoir donné des chevaux, des mulets, des costumes brillants et quantité d'or, les congédia chacun dans ses États.

De là, il passa dans le canton de Harq, et vint dans la ville de Manazkert, puis dans le Bagréwand, où il campa dans la plaine voisine de la ville de Vałarchakert, où il attendit l'arrivée de Gagik, roi d'Arménie. Mais celui-ci crut déroger en allant vers lui; et le fils de sa sœur, Apousahl, profita de l'occasion pour calomnier Gagik auprès de Vasil [3]. Gagik [pour se venger] envoya son fils Jean ravager les possessions d'Apousahl, les cantons de Kogoyovit et de Dzałkoyotn.

Cependant l'empereur Vasil, étant arrivé dans la ville d'Oukhthiq, soumit à son autorité toutes les forteresses et les places imprenables du Taÿq, y plaça ses créatures et emmena avec lui tout le reste de la noblesse du Taÿq, pour l'établir dans le pays des Grecs. Il retourna ensuite à Constantinople par Karin et par Khałtoyaṛidj.

[1] En 988, date officielle.

[2] Émin, p. 200, n. 7, propose de remplacer ce mot de Patriarq par celui de patrice, comme l'avait fait Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, II, p. 882. Il semble bien que ce soit un nom propre géorgien corrompu dans la transcription arménienne.

[3] Ceci se passait en 1001; cf. Schlumberger, *Épopée byzantine...*, II, p. 193-194.

## CHAPITRE XLIV[1].

Arrivée de Gourgên dans la contrée du Taÿq, et des troupes grecques dans le canton de Basean.

Gourgên[2], roi de Géorgie, regardant comme un outrage que lui avait fait l'empereur Vasil de lui donner la dignité de majistros, et étant d'ailleurs sot[3], se révolta contre lui. Ayant envahi avec toutes ses forces le Taÿq, il se rendit maître de ce pays. Mais ayant attaqué la petite forteresse d'Oukhthiq[4], il ne put la prendre et échoua pareillement devant les autres places. Alors, après avoir concentré ses troupes, il alla camper dans la vallée de Mamrouan[5].

A cette nouvelle, l'empereur Vasil commanda au majistros nommé le Kanikl[6] de marcher avec toute l'armée grecque contre [Gourgên]. Celui-ci, ayant suivi le même chemin qu'avait pris l'empereur, vint camper dans le canton de Basean[7], en 450[8] de l'ère des Arméniens. Pendant toute l'année, jusqu'à l'hiver, les deux armées restèrent au même endroit. Après quoi, le Kanikl fit faire des propositions de paix à Gourgên, en l'assurant que l'empereur ferait ce que voudrait Gourgên et ce qu'il lui demanderait. Une entrevue eut lieu entre le majistros et Gourgên, sur la montagne de Médzobq[9], qui est couverte de cèdres, au village qui, d'après l'église

[1] Texte, p. 278 de l'édition Malkhasiants.

[2] Fils de Bagarat II, surnommé le *Sot;* cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie...*, I, p. 294.

[3] Littéralement : léger de cerveau.

[4] Actuellement Olti, Olthi ou Olthys, en Géorgie, à l'ouest de Kars.

[5] Ou Namrouan; devait être dans le voisinage d'Olti; se nomme actuellement Nariman, sur l'Olti-tchaï; cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 361.

[6] Cf. Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 530 et n. 3, qui relate l'entrevue survenue entre Kéôrki et «le préfet du Kaniklion».

[7] La région de Vanand, près de Kars, la Phasène des Grecs.

[8] 21 mars 1001-20 mars 1002 de J.-C. — Ces événements auraient eu lieu en 1022, d'après quelques auteurs byzantins, cités par Gustave Schlumberger, *L'Épopée byzantine...*, II, p. 530 et n. 3.

[9] Texte, p. 279 : մեծոքաց, et en note (6), le ms : մեծքաց, Brosset : մեծաքաց, et Venise : մեծքաց.

qui s'y trouve, porte le nom de Sourb Astouadzadzin[1]. Après avoir, dans cette entrevue, conclu la paix, ils se retirèrent chacun de son côté.

## CHAPITRE XLV[2].

Gagik saccage le canton de Tachir et la plaine de Géorgie.

Dawith (David), fils du frère de Gagik, dont il a été fait mention plus haut, ayant montré quelques velléités d'orgueil et d'indépendance à l'égard du frère de son père, le roi Gagik, celui-ci irrité pénétra avec des troupes dans le Tachir et, ayant cerné ce pays par Chamchoultê[3] et la plaine de Géorgie, saccagea toute la région, car il y séjourna trois mois entiers, pendant l'hiver, en 450 de l'ère[4]. Puis, ayant passé auprès de la forteresse de Gag[5], il entra dans le canton d'Ałstew[6].

Dawith (David) voulut à deux reprises différentes repousser [Gagik], mais tous ses efforts restèrent impuissants, à cause de l'exiguïté de ses troupes qui avaient à lutter contre les forces très considérables de Gagik. Le patriarche Têr Sargis, ayant interposé sa médiation, Dawith (David) fit sa soumission au roi et alla le trouver au bourg de Chirak. Le seigneur Sargis négocia entre eux un traité de paix par lequel Dawith (David) s'engagea à rester soumis au roi Gagik, comme un fils à son père, et Gagik à le traiter avec un amour paternel.

(1) Sainte-Mère-de-Dieu.

(2) Texte, p. 279 de l'édition Malkhasiants.

(3) Cf. *supra*, p. 139, n. 5, la note sur ce mot. Gelzer-Burckhardtt ranscrivent ici (p. 213) «Šamšudè» et le texte de Malkhasiants, p. 279, porte Շամշուլսէ.

(4) 21 mars 1001 — 20 mars 1002 de J.-C.

(5) Cf. *supra*, p. 140.

(6) Ou Akhstew, ou Ałestew, ou Ałout, désignant le territoire de Lori; cette ville était, au XIe siècle, la résidence des rois Bagratioles Korikéans (Gorigiens); cf. Saint-Martin, *Mémoires...*, I, 83-85.

## CHAPITRE XLVI[1].

De la famille satrapale des Ardzrouniq, qui, de notre temps, régna dans le Vaspourakan.

Cette famille eut pour ancêtres les fils de Sénéqérim, roi d'Assyrie, lesquels, du temps de Paroÿr[2], descendant de Haÿk, vinrent se fixer dans notre pays; elle reçut le nom d'Ardzrouniq. Elle se perpétua de père en fils jusqu'à Gagik, qui vivait sous le règne de Smbat le Grand, que le cruel fils d'Abousadj fit crucifier[3], comme nous l'avons dit précédemment[4]. Dans le temps de la ruine de l'Arménie[5], Gagik devint roi du Vaspourakan, et occupa le trône vingt-neuf ans. Il mourut en 392 de l'ère[6].

Après la mort de Gagik, son successeur fut Dérénik, son fils, qui régna dix-sept ans et mourut en 407 de l'ère[7]. Après [Dérénik], la couronne passa à Achot, fils d'Abousahl, qui la conserva vingt-deux ans, et mourut en 439 de l'ère[8]. [Achot] fut remplacé par ses deux frères Gourgên et Sénéqérin, fils d'Abousahl, qui régnèrent ensemble. Lorsque l'empereur des Grecs, Vasil[9], vint en Orient, les deux frères se rendirent auprès de lui, d'abord Sénéqérim et ensuite Gourgên, son aîné. L'empereur les combla de présents, tirés de son trésor, leur donna de l'or et de l'argent en abondance. En même temps, il adressa des lettres aux émirs Tadjik des environs, pour leur interdire de rien entreprendre contre le Vaspourakan, défendant que [les Arabes] pillent [le pays],

(1) Texte, p. 280 de l'édition de Malkhasiants.

(2) Et non «Parur», comme transcrivent Gelzer-Burckhardt, p. 213.

(3) Émin : pendre.

(4) Cf. *supra*, p. 19.

(5) Cette phrase en rappelle une analogue d'un mémorial de manuscrit arménien que j'ai publié dans mon *Rapport*..., p. 46.

(6) 5 avril 943 – 3 avril 944 de J.-C.

(7) 1er avril 958 – 31 mars 959 de J.-C.

(8) 24 mars 990 – 23 mars 991 de J.-C.

(9) Basile II.

emmènent les habitants en captivité et lèvent violemment le tribut. Gourgên meurt en 452 de l'ère[1] et Sénéqérim occupe le siège royal pendant vingt ans[2].

## CHAPITRE XLVII[3].

**Le roi Gagik bâtit dans la ville d'Ani la grande église placée sous l'invocation de Saint-Grégoire.**

Dans le temps où s'achevait l'an 1000 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, et sous le règne de l'empereur Vasil, Gagik, roi d'Arménie, conçut l'excellente pensée de reconstruire une église, avec la même disposition et sur le même plan que la magnifique église construite à Qałaqoudacht[4], au nom de Saint-Grégoire, et qui était écroulée et se trouvait en ruines[5]; [il la fit bâtir] dans la ville d'Ani, du côté de la vallée de Dzałkotsadsor, sur une éminence. Il en fit un édifice admirable à voir, construit en grosses pierres de taille, dures et polies au marteau, avec des fenêtres ornées de sculp-

(1) 21 mars 1003 – 19 mars 1004 de J.-C.

(2) Émin, p. 204, n. 2, observe que Sénéqérim mourut en 1023 et qu'on peut en conclure qu'Asołik vivait encore à cette date.

(3) Texte, p. 282 de l'édition de Malkhasiants.

(4) Ce mot, qui signifie «plaine de la ville», désigne l'endroit où s'élevait, dans la plaine de Vałarchapat ou Etchmiadzin, la belle église de Saint-Grégoire l'Illuminateur (cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen...*, p. 478). — Gelzer et Burckhardt traduisent par *Umkreise der Stadt;* je préfère garder *Qałaqoudacht* comme un nom propre désignant «la plaine de la ville», c'est-à-dire la plaine de Vałarchapat, entre Erivan, Etchmiadzin et Dwin; il est question ici de l'église de Zwarthnots, construite par Nersès Chinoł, où l'on a fait des fouilles. Les fouilles pratiquées à Ani par M. Marr ont fait découvrir les restes de l'église de Gagik, où l'on a retrouvé sa statue; ces fouilles ont montré que l'église d'Ani est en effet bâtie sur le même plan et dans le même style que celle de Zwarthnots; cf. F. Macler, *Rapport...*, p. 81-88, et H. Марръ, *О раскопкахъ и работахъ въ Ани лѣтомъ* 1906 г. (предворительный отчетъ) N° 5 de Изданіе факультета восточныхъ языковъ императорскаго С.-Петербургскаго Университета. Санк-петербургъ, 1907, in-8°, IV + 64 p.

(5) Ces deux expressions փլեալ և կործանեալ semblent bien indiquer le résultat d'un tremblement de terre, et non une ruine provenant des dévastations arabes; cf. F. Macler, *Rapport...*, p. 84-85.

tures[1], destinées à laisser passer la lumière[2], et avec trois grandes portes; et avec une merveilleuse coupole semblable à la voûte des cieux.

## CHAPITRE XLVIII[3].

### Extinction des princes de Phaṛisos.

A cette époque, en 452 de l'ère[4], les princes de Phaṛisos[5] issus de la race de Haÿk, et qui s'étaient perpétués jusqu'à Sénéqérim et Grigor, s'éteignirent tout à fait. Leurs États furent disputés et enfin partagés entre le roi d'Arménie, Gagik, et Phatloun, émir de Gandsak.

## DISCOURS FINAL

### ET ACTIONS DE GRÂCES AU TERME DE CETTE HISTOIRE[6].

Insondables sont les profondeurs des miracles et des merveilles de Dieu aux espèces spirituelles des myriades d'êtres de feu. Lui, l'Être, crée pour nous, êtres [créés], une lumière suprême, dont les rayons s'épanchent sans fin, et qui reste incompréhensible et inintelligible à tous.

De même, dans les sphères inférieures, il a illuminé les créatures visibles par ce soleil matériel qui, déterminant les quatre saisons ainsi que les heures qui font la journée, et, réglé par de précises combinaisons, évolue toujours dans une sphère invariable,

(1) Ms : avec des fenêtres ornées de sculptures décoratives.

(2) Je traduis littéralement le texte : *լոյսանցոյց*.

(3) Texte, p. 283 de l'édition de Malkhasiants.

(4) 21 mars 1003 – 19 mars 1004 de J.-C.

(5) Cf. Saint-Martin, *Mémoires*..., I, 144, 213, et II, 8; Brosset, *Liste chronologique des princes et métropolites de la Siounie* jusqu'à la fin du XIII^e siècle (*Mélanges asiatiques*, extrait du Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. IV, 1861).

(6) Texte, p. 284 de l'édition de Malkhasiants.

en une marche incessante, vers le *souzakan*[1] et le *jamaditak*[2]. Les savants, remplis de la sagesse divine, comptant [ces révolutions] par jours et par mois, sont arrivés à mesurer notre vie par années.

Nous, en vérifiant ces calculs, nous avons trouvé que, depuis Adam jusqu'à nous, il s'est écoulé 6282[3] ans; et depuis la crucifixion et la Passion vivifiante de Notre-Seigneur 972[4] ans; suivant l'ère des Grecs, il y a depuis l'empereur Philippe 757[5] ans; et suivant notre ère arménienne 453[6] ans; ce qui correspond à la 30e année[7] du règne de Vasil, empereur des Grecs; à la 15e du règne de Gagik, roi de la grande Arménie[8]; cette même année est la 13e du pontificat du seigneur Sargis[9], ce chef des pasteurs, dont la gloire rayonne dans le monde entier et qui est comblé de grâces divines. C'est sur les ordres de celui-ci que, en me soumettant aux lois de l'obéissance, [bien que ce fût] au-dessus de mes forces, j'ai écrit, avec ma faible intelligence, ce livre de souvenirs historiques.

Ô toi qui recherches en tout la vertu de l'humilité, et qui portes dans ton âme le Verbe qui s'humilia lui-même, daigne condescendre à accepter mon infime présent, que j'offre à toi[10] et à tous les enfants de l'Église, et veuille ne pas voir mes erreurs et mes témé-

(1) Ou *Souzakan kêt*, «le nadir», point de la voûte céleste qui se trouve directement au-dessous de nos pieds... à l'époque d'Asołik, c'est-à-dire en un temps où il n'était pas encore reconnu que la terre est ronde.

(2) Horoscope (?). D'après le contexte, si le *souzakan* est le *nadir*, il semble que le *jamaditak* doit être le *zénith?*

(3) Émin, p. 207, n. 1, corrige en 6206.

(4) Ed. Chahnazarian : 1004 ans. Cet éditeur compte depuis la naissance de J.-C. Il n'a pas fait attention qu'Asołik calcule depuis la crucifixion, qui eut lieu dans la 33e année de la vie terrestre du Christ, soit : 1004 — 972 = 32 ans.

(5) Ed. Chahnazarian : 756 ans. Émin, p. 207, n. 1, corrige en 760.

(6) 453 È. A. = 20 mars 1004 — 19 mars 1005 de J.-C.

(7) Émin, p. 207, n. 1, corrige en : la 29e année. Basile II monta sur le trône en 976; d'où 976 + 29 = 1005.

(8) Gagik Ier Chahanchah monta sur le trône d'Ani en 989, d'où 989 + 15 = 1004.

(9) Sargis monta sur le trône catholical en 992, d'où 992 + 13 = 1005.

(10) Au catholicos Sargis Ier, de Séwan, élu le 29 mars 992, qui transfère le siège catholical à Ani en la même année et démissionna en 1019 (M. Ormanian, *L'Église arménienne...*, p. 175).

rités. Elles ont pour cause principale les agitations continuelles, et les soucis incessants où je vis en exerçant les fonctions sacrées que tu m'as prescrites, et qui n'ont pas laissé à mon esprit ce repos nécessaire pour disposer mes phrases dans un enchaînement convenable. J'encours ainsi à la fois la gloire et le mépris, les éloges et le blâme de notre nation au cœur dur et au cou raide [1], des personnes sensées et des gens déraisonnables : à chacun d'eux sera la rétribution au juste tribunal de Dieu.

Je fais donc appel à votre bonté paternelle, et à l'amour fraternel de ceux qui me liront, vous conjurant de vous souvenir de moi dans vos prières à Dieu, qui n'ont pour objet que le bien, afin que lorsque vous trouverez place dans les rangs des êtres incorporels, j'obtienne moi aussi miséricorde, et que je sois jugé digne de chanter des cantiques de louanges à la gloire de la très sainte et consubstantielle Trinité, qui est bénie dans les siècles des siècles. Amen.

FIN

de l'histoire de Stéphanos Tarônétsi (Étienne de Tarôn).

[1] Ce jugement d'Asołik sur la nation arménienne rappelle, par sa sévérité, celui de l'empereur Maurice sur le même peuple, rapporté par Sebêos au début du chap. VI de son *Histoire d'Héraclius*. Le fait est d'autant plus piquant à relever que l'empereur byzantin Maurice (582-602) passe pour être d'origine arménienne; cf. Տէր Սահակեան, Հայ կայսրերք..., t. I, p. 25-116. D'autre part, il faut prendre garde que ce que nous tenons parfois pour une opinion sévère était un éloge dans la bouche des anciens. L'adjectif ici employé, խստապարանոց «qui a le cou raide», «indocile», «entêté», n'est peut-être qu'une réminiscence littéraire de Exode XXXII, 9; XXXIII, 3, 5; XXXIV, 9, etc., et Deutéronome, IX, 6 et 13-14.

# INDEX

## DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

### D'ÉTIENNE ASOLIK DE TARÔN

TRADUITE PAR ED. DULAURIER.

A.


Abahounik (district d'), I, 38, 84, 103, 106, 119, 147, 189, 190.
Abbassides, I, 203, 204.
Abd-alaziz (Aptelaziz), I, 157, 203.
Abd-Allah (Aptela), I, 118, 130, 150, 161, 162, 163, 193, 203, 204.
Abd-Allah II, I, 163, 203, 204.
Abdalmélik (Aptelmelik), I, 131. 154, 155, 163, 202, 203.
Abdon, I, 7.
Abel (majordome), I, 28.
Abel (Hapegh'), I, 117.
Abélian, I, 29.
Abesan, I, 7.
Abgar, I, 35, 36, 37, 38, 39, 79, 80, 81, 84, 85, 200.
Abgar (Oukama) *ou* le Noir, I, 80.
Abia, I, 9.
Abimelech, I, 6.
Abinadab, I, 8, 57.
Aboubekr (Apoupakr), I, 151, 152, 153, 163, 202, 203.
Aboudalb (Abou-Thaleb), I, 203.
Aboul-Abbas (Ablapas), I, 134.
Abouzeyd (Abouseth), I, 135.
Abraham, I, 5, 6, 8, 14, 21, 49, 55, 56, 59, 64, 65, 173.
Abraham (d'Edchmiadzin), I, 52.
—— (patriarche d'Arménie), I, 117, 118, 119, 190.
—— (métropolite), I, 39.
Absimare (Tibère), I, 170.
Abydène, I, 72.
Académus (Hagatimos), I, 64.
Acéphales, I, 192.
Achad, I, 20.
Achaz, I, 9.
Achéménides, I, 59.
Achots, I, 29.
Acilisène, I, 88.
Açogh'ig, I, 46, 48, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 63, 66, 67, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 84, 86, 88, 89, 90, 142, 173, 177, 180, 181, 183, 186, 188, 189, 190, 191, 193, 198, 204.
Acrazanès, I, 22, 63.
Açvapati, I, 70, 82.
Adam, I, 6, 8, 14, 49, 55, 56, 95, 169, 173.
Aderbadagan, I, 35, 79, 143, 148.
Ader-Nerseh, I, 135.
Adherbeïdjan (l'), I, 79, 86.
Adom (St), martyr, I, 136.
Adramélek, I, 68, 69.
Adrien, I, 18, 62.
Aelius-Pertinax, I, 18, 62.
Affan, I, 193.
Afrique, I, 71.
Agathange, I, 4, 46, 50, 71, 82, 87, 89, 174, 192.
Agathias, I, 179, 181, 184, 192, 194, 195, 196, 197, 198.
Aggée, I, 12.
Agh'ag (district), I, 136.
Agh'asdev (*ou* Agh'esdev), I, 74.
Agh'etznik', I, 38, 74, 75, 84.

Agh'iovid, I, 35, 79, 131.
Agh'ou, I, 29, 72.
Agh'ouanie, I, 72, 73, 100, 129, 175.
Agh'ouank', I, 29.
Agh'ouans, I, 29, 35, 72, 73, 101, 108, 125, 127, 129, 131, 135, 143, 170, 182, 202.
Agh'pathanits (village d'), I, 117, 189.
Agh'ts (village d'), I, 118, 190.
Agogh'a, I, 161.
Agor'i (village d'), I, 128.
Agriculture (essor donné à l'agriculture par Ardaschès), I, 41, 42.
Agrippa, I, 18.
Aguê, I, 75.
Aguêatsis, I, 31, 75.
Aharon (Haroun-alraschid), I, 203, 204.
Ahialon, I, 7, 8.
Ahmadan, I, 146, 190.
Ahmed (émir almouménin), I, 137, 164.
Aïlapertk' (village d'), I, 114.
Aïrarad (l'), I, 143.
'Aïsmavourk' (ménologe arménien), I, 187.
Ajis Dahâka, I, 46.
Ajtahag (Astyage), I, 23, 46.
Akampsis (fleuve), I, 162.
Akath, I, 20.
Akerdjegouis, I, 134.
Akhourian (rivière), I, 40, 41, 86.
Akhthamar (île), I, 152.
Akr'as, I, 71.
Alans *ou* Alains, I, 114, 175, 187.
Albanie (l'), I, 70, 72, 191, 192.
Albaniens, I, 73.
Albanopolis, I, 86.
Albinus, I, 83.
Alexandra (Messalina), I, 61.
Alexandre le Grand, I, 11, 12, 13, 15, 23, 24, 27, 59, 66, 68, 69, 79, 101, 197.
Alexandre (Jannée), I, 16, 17.
Alexandre (fils de Mammée), I, 18, 62, 197.
—— Ptolémée, I, 14, 60.
—— Sévère, I, 66.
Alexandrie, I, 13, 15, 51, 57, 124, 126, 149, 151, 152, 165, 166, 168.
Alexandrins, I, 168.
Ali (gouverneur d'Arménie), I, 137, 164, 203.
Alischan (le Père Léonce), I, 68, 73, 75, 84, 176, 179.
Alpert, I, 172.
Alphabet, I, 182.
Altadas, I, 21.
Amadounis, I, 98, 102, 124, 162, 184.
Amaras (bourg d'), I, 100, 176.
Amasia, I, 148.
Amasias, I, 9.
Amassia, I, 72.
Amid (Tigranocerte), I, 75, 84, 178, 192.
Amir-al-Mouménin (liste des), I, 95, 163, 202.
Amith, I, 146.
Ammien Marcellin, I, 75, 178, 179.
Ammonius d'Alexandrie, I, 167.
Amos, I, 9, 161.
Amran, I, 6, 56.
Amsterdam, I, 51.
Amyntas, I, 63.
Amyntès, I, 22.
Amyrus (Aralius), I, 63.
Anaïtis, I, 88.
Anag, I, 44.
Anan, I, 38, 84.
Ananias, I, 32, 76.
Ananie de Schirag, I, 6, 8, 56, 57, 58, 128, 193.
Ananiens, I, 76.
Ananoun, I, 39, 85, 200.
Anariens, I, 26, 67.
Anaris *ou* Anariens, I, 67.
Anastase (patriarche d'Arménie), I, 128, 168.
Anatolius (Anadolis) [général], I, 105, 106, 179.
Anchag, I, 200.
André (Antrê), I, 166.
Andrinople, I, 171.

Ani, I, 49, 54, 56, 59, 60, 70. 77, 86, 88, 177.
Ani (forteresse d'), I, 33, 77, 102, 177, 178.
Anianus, I, 56.
Ankegh', I, 30, 114.
Ankégh'ia, I, 30.
Anna (catholicos), I, 125, 192.
Annibal, I, 87.
Annius Rufus, I, 83.
Antégan, I, 113, 186.
Antigone, I, 23, 24, 34.
Antioche, I, 36, 57, 80, 192.
Antiochia Mygdoniae, I, 70.
Antiochus (général romain), I, 100, 177.
—— I, 24, 25, 67.
—— (Théus), I, 66.
—— (Épiphane), I, 11, 13, 16, 48, 76.
—— (Soter), I, 24, 65.
Antipater, I, 17.
Antog (Antiochus, prince de Siounik'), I, 104, 178.
Antoine (S^t), Andon, appelé aussi Thathoul, solitaire, I, 112, 185.
—— I, 34, 35, 61, 79.
Antonelli (cardinal), I, 177.
Antonin I^er (Caracalla), I, 18, 62.
—— II (Héliogabale), I, 18, 62.
Antzavatsis (*ou* Antzévatsis), I, 75, 76.
Antzévatsis, I, 31, 52, 75, 76.
Aod, I, 6.
Apakounis, I, 84.
Apama, I, 24.
Apas, I, 138.
Aphraartès (Phraorte), I, 63.
Aphraotès (le sage Perse), I, 177.
Aphroditê, I, 33.
Apollon, I, 77.
Apôtre, I, 5, 8, 122.
Apôtres (Actes des), I, 7, 167.
Apôtres (Église des Saints), I, 165.
Appien, I, 61, 70.
Aptischo' (*ou* Abd-Ischo') [patriarche], I, 109, 183, 202.
Arabes, I, 4, 54, 66, 69, 78, 85, 87, 96, 120, 127, 129, 139, 144, 150, 151, 153, 154, 156, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 169, 170, 171, 173, 190, 191, 193, 202.
Arabie, I, 150, 151, 191.
Arabiôn, I, 39, 86.
Arach, I, 20.
Ar'adchavor (préalable, jeûne annuel), I, 97.
Arakadz (mont), I, 176, 177, 193.
Arakadzoden (district d'), I, 115, 118, 134, 169, 177, 190.
Aralius, I, 21, 63.
Aram, I, 21.
Aramazd *ou* Ahoura Mazda, I, 77.
Araméens, I, 21.
Aramounik' (village d'), I, 133.
Ar'an, I, 29.
Ararad, I, 42, 47, 53, 68, 73, 74, 85, 88, 89, 91, 107, 152, 177, 179, 183, 184, 185, 188, 190, 193.
Arardag (montagne d'), I, 129.
Aravadin, I, 27, 65.
Araxe, I, 29, 40, 41, 42, 68, 73, 74, 76, 86, 87, 88, 89, 138, 144, 147, 155, 174, 176, 177, 185.
Arbace, I, 22, 63.
Arcadiopolis (Argatoubolis), I, 171.
Arcadius, I, 167, 180.
Archag, I, 24.
Archarounik', I, 45, 91.
Archélaüs, I, 17, 36, 98.
Ardakers (forteresse d'), I, 104, 179.
Ardaschad, I, 41, 87, 102, 110, 120, 174, 177.
Ardaschès I^er, I, 31, 32, 33, 34, 35, 76, 77, 78, 187, 200.
—— Artaxercès, I, 67.
—— fils d'Arschavir, I, 37, 38, 39, 81, 200.
—— fils d'Arsace le Brave, I, 24, 25, 27, 67, 200.
—— fils d'Ochus, I, 12, 23, 64.

—— fils de Sanadroug, I, 40, 41, 42, 87.
—— frère de Vartan le Grand, I, 113.
Ardaschir III (roi de Perse), I, 148, 149, 197, 198, 201.
—— (Artaxercès *ou* Ardaschir, fils de Sassan), I, 26, 41, 43, 44, 66, 98, 107, 108, 109, 111, 140, 183, 195, 197, 198, 201.
Ardaschir II, I, 198, 199, 201.
Ardavan, I, 12, 25, 43.
Ardavazt, I, 35, 42, 44, 90, 173, 200.
Ardaz, I, 39, 44, 85, 111, 151, 184.
Ardeschir (Artaxare I), I, 195, 197.
Ardimet, I, 89.
Ardjêsch (village d'), I, 131, 148.
Ardzguê (village d'), I, 109, 114.
Ardziv-ouni (Ardzrouni), I, 71.
Ardzrouni (Thomas), I, 52, 142, 199.
Ardzrounis, I, 29, 69, 71, 76, 135, 142, 156, 179, 199.
Arébanos, I, 86.
Ar'esd (bourg d'), I, 143, 145.
Aréthas, I, 38, 82.
Arévasdan (l'), I, 143, 145.
Arevpanos (*ou* Ourbanos), I, 86.
Ari (viril, brave), I, 65.
Ariens, I, 26, 37, 44, 67, 166.
Aris, I, 144.
Aristobule, I, 16, 17.
Arius, I, 21, 165.
Ark'ounaschên (village d'), I, 128.
Armaïs, I, 68, 72, 73.
Armamithrès, I, 21, 63.
Armauria (de Ptolémée), I, 68.
Armavir, I, 27, 31, 40, 41, 68.
Armenag, I, 72.
Armenia (l'), I, 85.
Arménie, I, 1, 3, 5, 25, 28, 31, 33, 34, 35, 36, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 50, 51, 54, 55, 57, 65, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 121, 122, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 135, 138, 143, 144, 145, 146, 148, 154, 155, 156, 157, 159, 161, 165, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 187, 188, 189, 192, 193, 201, 202, 203.
Arménie (Haute), I, 54, 87, 88, 178.
—— (Grande), I, 64, 70, 71, 72, 73, 75, 85, 86, 88, 172, 174, 176, 177, 184.
—— (Mineure), I, 73.
—— (Petite), I, 69, 70, 175.
—— (Première), I, 68.
—— (Quatrième), I, 73, 76, 98, 172, 190.
—— (Grecque), I, 118, 125, 180, 190, 192.
—— (Moderne), I, 89.
Arménien, I, 53, 54.
Arméniens, I, 4, 25, 27, 28, 34, 35, 38, 39, 40, 43, 46, 47, 52, 53, 69, 74, 77, 78, 82, 85, 87, 88, 90, 101, 108, 111, 112, 113, 115, 117, 120, 121, 122, 123, 126, 127, 129, 131, 138, 143, 147, 155, 169, 171, 179, 183, 185, 188, 189, 190, 191, 192, 195, 202, 204.
Arouasdan, I, 125, 192.
Aroudj, I, 128, 154, 193.
Arpa Tchaï (rivière de l'orge), I, 86.
Ar'pérani, I, 35, 79, 114.
Arphaxad, I, 21.
Arphaxadites, I, 21.
Arrien, I, 67.
Arsace II (Arschag), I, 103, 104, 105, 178, 179, 201.
Arsace le Brave (Arschag Ier K'adch), I, 13, 24, 25, 27, 45, 47, 65, 66, 67, 76, 200.
Arsace le Grand (Arschag), I, 27, 65, 68, 200.
Arsace III (Arschag), I, 87, 107, 201.

Arsace (fils de Valarsace), I, 31, 32, 200.
Arsacide, I, 25, 47, 189.
Arsacides, I, 27, 35, 47, 50, 66, 67, 70, 76, 77, 78, 85, 88, 109, 110, 111, 176, 177, 178, 180, 183, 199.
Arsanias (fleuve), I, 70, 76, 179.
Arschagan, I, 25, 32, 33, 65, 200.
Arschagouni (Arsacide), I, 47.
Arscham, I, 12, 35, 36, 64, 79, 200.
Arschamounik', I, 113.
Arschanag, I, 25, 65.
Arscharouni, I, 52.
Arscharounik', I, 45, 113, 130, 134, 138, 179, 185.
Arschavir (Assuérus), I, 16, 25, 35, 36, 37, 61, 79, 80, 81, 200.
Arschès (Ardaschès), I, 23.
Arsès *ou* Ardaschès, I, 64.
Artaban, I, 12, 25, 43, 64, 66, 67, 200.
Artabaze, I, 35, 42, 44.
Artaxate, I, 41, 42, 87.
Artaxercès *ou* Ardaschès, I, 67.
Artaxerxès (Ardaschir), I, 66, 197.
—— Longuemain, I, 12, 23, 64.
—— Mnémon, I, 12, 23, 64.
—— Ochus, I, 12, 23, 64.
Artaxias, I, 87.
Artémis, I, 33.
Artémius, I, 170.
Articas, I, 23, 63.
Artzakh (province d'), I, 73, 176.
Artzgagh' (village d'), I, 103.
Arzen, I, 31, 75, 179.
Arzendjan, I, 88.
Asa, I, 9.
Asagh'in, I, 172.
Asamon, I, 11, 13.
Asbabed (açvapati), I, 82.
Asbabedi-Balhav, I, 37, 81.
Asbarez (l'), mesure de longueur, I, 80.
Asbed *ou* Asbahabed *ou* Asbabed et Asbarabed, I, 28, 31, 70, 175.
Asbouraguês, catholicos, I, 107, 180, 201.
Ascalon, I, 17, 81.
Ascatadès, I, 21, 63.
Aschdarag (village d'), I, 115, 134.
Aschdischad (église d'), I, 99.
—— (ville d'), I, 103.
Aschkhên (reine), I, 176.
Aschmouschad, I, 171.
Aschod, I, 5, 54, 118, 128, 129, 133, 134, 135, 137, 138, 154, 155, 156, 161, 164, 165, 171, 172, 190.
Aschornêk', I, 185.
Aschots, I, 74.
Aschtad, I, 146.
'Asep, I, 15.
Asie, I, 21, 23, 27, 51, 69, 79.
Asie (Haute), I, 59, 76, 195.
Asie (Mineure), I, 33, 36, 68, 77.
—— (occidentale), I, 88.
Asinius (Pollion), I, 61.
[As]ousas (Aschousha), I, 74.
Assour, I, 21.
Assuérus, I, 16, 79.
Assyrie, I, 20, 21, 22, 23, 31, 44, 55, 63, 68, 69, 70, 71, 75, 96, 124, 127, 141, 144, 148, 152, 157, 171, 192.
Assyriens, I, 20, 21, 22, 79.
Asthianène (l') *ou* Austanitis (de Ptolémée), I, 76.
Astyage, I, 23, 46, 47, 64.
Atabeks, I, 85.
Atesch-Khaneh *ou* Atesch-gah, I, 79.
Athalie, I, 9.
Athanakinés, I, 104, 201.
Athanase (S^t^), I, 113, 166.
Athargatis *ou* Derceto, I, 81.
Athénê, I, 33.
Athènes, I, 51.
Atilius, I, 66.
Atropatène (l'), I, 79.
Atté, I, 39.
Aucher (Jean-Baptiste), I, 48, 86, 193
Aucher (le P. Pascal), I, 57, 80.
Auguste, I, 11, 14, 17, 36, 61, 79 81, 82, 90, 200.



IMPRIMERIE NATIONALE.

Augusteum, I, 106.
Aulète, I, 14.
Aurélien, I, 19, 62.
Avaraïr (plaine d'), I, 111, 184.
Aventin (l'), I, 90.
Aylmê badmakrê, I, 204.
Azaria, I, 9, 58.
Azarias, I, 76.
Azarie, I, 57.
Azarmig (fille de Khosrov), I, 199.
Azdadjad (sassanide), I, 199.

B

Baal ou Bel, I, 81.
Bab (fils d'Arsace II), I, 105, 106, 107, 180, 201.
Babégan (Ardeschir), I, 66.
Babylone, I, 4, 10, 12, 20, 22, 23, 24, 61, 76, 174.
Babyloniens, I, 9, 23, 61.
Bactra, I, 65.
Bactriane, I, 65, 76.
Bagaran (ville des dieux), I, 86.
Bagarindj ou Bagayarindj, I, 87.
Bagavan (bourg des dieux), I, 87.
Bagdad, I, 76, 132.
Bagratide, I, 5, 54, 117, 202.
Bagratides, I, 5, 55, 70, 74, 77, 86, 88, 95, 175, 176, 177.
Bagration, I, 70.
Bahl, I, 24, 25, 27, 65.
Bahl Aravadin (ville de Bahl), I, 27, 65.
Bahlav, I, 37, 44, 65.
Bahlavig, I, 25, 26, 65.
Bahram (fille de Khosrov, sassanide), I, 199.
Bah-Tour'n (la porte de garde), I, 89.
Bakou, I, 87.
Balaeus, I, 21, 63.
Balducci Pgolotti, I, 183.
Balh, I, 25, 65.
Balkh, I, 65.
Balkh (Pagh'k'), I, 141, 142, 145.
Balthazar, I, 61.
Barac, I, 6.
Bardav, I, 131, 137.
Bariarus, I, 22.
Barkhar (mont), I, 73, 86.
Barouïr, I, 68.
Barsegh', I, 89.
Barthelemy (S^t), apôtre, I, 86.
Barthélemy, I, 39.
Barthev (= les Parthes), I, 24.
Bar-Tzaph'ran, I, 34, 78, 79.
Barzapharnès, I, 78.
Basile (S^t), I, 106, 166, 180.
—— I, 172.
Basiliens, I, 89, 97, 98, 175.
Basiliscaei Sarmatæ (de Ptolémée, I, 89.
Basilisque, I, 167.
Bask'am, I, 30, 75.
Bathnikal, I, 81.
Beith-Djibrin, I, 84.
Bel, I, 81.
Bélésis, I, 22.
Bélichus, I, 21.
—— II, I, 22.
Bélisios, I, 22.
Bélochus, I, 63.
—— II, I, 63.
Benseler, I, 83.
Bérose, I, 25, 72.
—— I^er, I, 42.
Béroz (Firouz), I, 112, 140, 185, 186, 191, 197, 198, 199, 200.
Bérozamad, I, 82.
Bethgoubrin (Baitogabra de Ptolémée), I, 84.
Beth-Koupin, I, 38.
Bible, I, 57, 68.
arménienne, I, 48, 58, 59.
Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, I, 84.
Bibliothèque Nationale de Paris, I, 84, 198.
Bindôës (Vento'), I, 142, 145.
Bistâm (Vesdam), I, 142, 145.
Bithynie, I, 159, 165.
Bollandistes, I, 86.

Bonne-Nouvelle (Terre de la), I, 5, 8, 55.
Boré (P.), I, 182.
Bornes (délimitations de territoires), I, 41.
Bossuet, I, 194.
Bough'a, I, 135, 137.
Boulgar de Vount, I, 74, 75.
Brosset, I, 70, 175.
Bulgares, I, 74, 170, 175.
Byzance, I, 51, 53, 165, 178.
Byzant, I, 4.
Byzou (Puzou), I, 171.

C

Caath, I, 6, 56.
Cabadès, I, 197.
Cadmus (phénicien), I, 72.
Caffa, I, 52.
Caius (Caligula), I, 18, 61.
—— (Cneius), I, 61.
—— Julius César, I, 14, 17.
Calculateur (le) *ou* le comptiste, I, 57.
Caligula, I, 18.
Calvinus (Domitius), I, 61.
Camakha, I, 77.
Camatérus, I, 77.
Cambyse, I, 11, 23, 64.
Canon (d'Eusèbe), I, 55, 61, 63.
Cantacuzène (Jean), I, 85.
Cappadoce, I, 68, 77, 147.
Cappelleti (M. l'abbé), I, 51, 52, 85.
[Carin], I, 19, 62.
Cartices, I, 63.
Carthage, I, 9.
Carus, I, 19, 62, 90.
Caspienne (mer) *ou* mer des Gasp, I, 72, 79, 89, 100, 175, 187, 189.
Cassius, I, 37.
—— Dion, I, 67.
Caucase, I, 30, 35, 43, 64, 67, 76, 89, 102, 175, 187.
Cédrénus, I, 179.
Céphalion, I, 63.
César, I, 14, 17, 34, 36.
—— des Hromaietsis, I, 78.
Césarée, I, 49, 55, 58, 96, 106, 146, 147, 148.
—— de Cappadoce, I, 44, 68, 82, 103, 178.
—— (= Majak), I, 34, 35, 68.
Chalannê, I, 20.
Chalcédoine (Concile de), I, 116, 119, 121, 122, 124, 125, 126, 131, 147, 153, 167, 168, 169, 185, 188, 190, 191, 192.
Chalcédoniens, I, 125, 131, 171.
Chaldée Pontique, I, 27, 171.
Chaldéens, I, 10, 21, 23.
Cham, I, 20, 21.
Chamites, I, 20.
Chanaan, I, 28, 55.
Chananéens, I, 28, 71.
Chananitas (le Chananéen), I, 71.
Chants populaires, I, 30, 76.
Chardin, I, 87.
Chinois, I, 157.
Chosroès II, I, 192, 197.
Christ, I, 4, 11, 14, 59, 90, 95, 96, 98, 99, 112, 115, 121, 122, 123, 127, 128, 132, 135, 136, 137, 152, 160, 188, 193.
Christianisme, I, 188.
Christophe III (K'risdaph'or), catholicos d'Arménie, I, 119, 186, 190.
Christophe (K'risdaph'or) [philosophe], I, 114.
Chronique d'Eusèbe, I, 48, 63, 64.
Ciambellano, I, 71.
Cilicie, I, 99, 100, 159, 176.
Cirque (Le Grand-), I, 45.
Claude, I, 18, 61, 62.
—— II, I, 19.
Cléopâtre, I, 14, 35, 60.
Clinton (Fines), I, 60, 62, 67, 80, 183, 194.
Colonia, I, 28, 68.
Commode, I, 18, 62.

Concholéros, I, 22.
Constance (fils de Constantin), I, 90, 100, 101, 103, 166, 177, 178, 201.
Constant, I, 166, 169, 177, 202.
Constantin (le Grand), I, 4, 18, 19, 50, 61, 62, 90, 97, 100, 120, 121, 125, 126, 147, 151, 152, 153, 154, 162, 165, 166, 169, 170, 174, 177, 201.
Constantin II, I, 177.
—— (Pogonat), I, 188.
—— Porphyrogénète, I, 54, 68, 77, 84, 85.
—— III, I, 170.
—— Copronyme, I, 170, 203.
—— VI, I, 203.
—— de Lamprôn, I, 70.
Constantinople, I, 39, 48, 50, 52, 54, 85, 88, 108, 117, 121, 124, 125, 126, 129, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 159, 160, 165, 167, 168, 169, 172, 174, 181, 191.
Copenius, I, 83.
Corbanopolis, I, 86.
Corbulon, I, 87.
Crassus, I, 34, 78, 79, 200.
Crésus, I, 23, 32, 77, 78, 200.
Crète, I, 77.
Crimée, I, 52.
Croisades, I, 69, 70.
Croix (La Sainte), I, 146, 149, 151, 160, 165, 166, 169.
Ctésias, I, 63.
Ctésiphon (Dispon), I, 148, 149, 151, 178, 183, 199.
Cumanus, I, 83.
Cureton (Rev.), I, 84, 85.
Cuspius Fadus, I, 83.
Cyaxare, I, 23, 61, 64.
Cycles des semaines, des mois, des années, fixés sous le règne d'Ardaschès, I, 41.
Cypre, I, 166.
Cyriaque (Guiragos), I, 57.
Cyrille (patriarche d'Alexandrie), I, 125.
Cyrille de Jérusalem, I, 166.
Cyrion (Gurion), catholicos de Géorgie, I, 115, 116, 188.
Cyrus, I, 10, 11, 15, 16, 23, 61, 64, 77.
Cyrus (fleuve), I, 29, 43, 73, 176.

D

Dadjigs, I, 4, 95, 150.
Daghestan, I, 73.
Daïk', I, 73, 120, 127, 155, 162.
Damas, I, 35, 130, 152, 161 203.
Daneran, I, 67.
Daniel (prophète), I, 10, 16, 61, 76.
—— évêque de la Mésopotamie, I, 107, 167, 181.
—— chorévêque, I, 103.
Danoudêragan (contrée), I, 143.
Dara (ville de), I, 146.
Dariel, I, 175, 187.
Darius, I, 10, 11, 12, 14, 16, 30, 39, 40, 41, 59, 61, 200.
—— fils d'Arscham, I, 12, 64.
—— fils d'Arschès, I, 23.
—— fils d'Hystaspe, I, 23, 64.
—— Nothus, I, 12, 23, 64.
—— Vologèse, I, 86.
Darôn, I, 50, 90, 91, 97, 99, 103, 107, 110, 135, 152, 167, 172, 174, 178, 181.
Daschir, I, 29, 74, 131.
Daschirs, I, 74.
David (roi), I, 7, 8, 57, 58, 102, 165.
—— disciple de Moïse de Khoren, I, 113.
—— patriarche d'Arménie, I, 133, 134.
—— philosophe, I, 122.
—— Sahar'ouni, gouverneur d'Arménie, I, 118, 120, 190.
—— (S^t^), dit de Tevin, I, 128, 130, 193.
Dchamasb (Djamasp), roi de Perse, , 140, 191, 197, 198.
Dchavakhk', Dchavagh' *ou* Kavaghk', I, 73.
Dchavakhs, I, 29, 73, 135.
Débora, I, 6.

Dèce, I, 19, 62.
Défilé des Alains *ou* passage de Dariel, I, 187.
Déjocès, I, 23, 63.
Dékos, I, 23.
Déluge, I, 14, 49.
Démétrius, I, 25.
—— Poliorcète, I, 23, 24.
Denys (Ptolémée), I, 14, 60.
Deph'khis, I, 143.
Derbend (défilé), I, 89, 158, 175, 187.
Dercius, I, 22.
Derusus (*ou* Dercylus), I, 63.
Diane, I, 88.
Diar'en-Thak (couronné du Seigneur) [martyr], I, 113, 185.
Didon, I, 9.
Dieu, I, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 11, 12, 15, 18, 36, 38, 39, 86, 95, 96, 98, 101, 102, 107, 109, 110, 112, 113, 115, 117, 119, 121, 122, 123, 126, 127, 131, 132, 136, 137, 138, 144, 145, 150, 154, 159, 160, 161, 165, 167, 173, 187, 188.
Dikran, I, 33, 42, 200.
Dikranaguerd (Tigranocerte), I, 147, 178, 192.
Dioclétien, I, 19, 50, 62, 90, 96, 165, 173, 174, 201.
Diodore de Sicile, I, 81.
Dion (Cassius), I, 67.
Dipœnus, I, 77.
Diran, I, 42, 200, 201.
Diran II, I, 103, 176, 178.
Dirar'idj (village d'), I, 114.
Dirith, I, 178.
Dizpon (Ctésiphon), I, 96.
Dja'far (Dchaph'r), I, 135, 164, 204.
Djen (pays des Chinois), I, 157, 158.
Djihr-Veschnasb, I, 116.
Djor (porte de), I, 43, 175, 187.
Domitien, I, 18, 62, 200.
Domitius (Calvinus), I, 61.
Dorothée (S^t^), I, 86.
Dosb, I, 79.
Doubios, I, 177.
Dourk', I, 30.
Douroupéran, I, 51, 79, 84, 90, 91, 174, 186.
Drê (mois de), I, 152.
Dzakhnoud (village de), I, 113.
Dzegh'ougs, I, 147.
Dzoph'k', I, 29, 73.
—— (église du pays de), I, 98.
—— (contrée de), I, 99.
—— (district de), I, 102, 103.
Dzotêatsi, I, 29.
Dzotêk *ou* Dzovtêk, I, 73.

## E

Écoles populaires en Arménie, I, 181.
Écritures, I, 119, 167.
Écriture Sainte, I, 8, 20, 81.
Edchmiadzin, I, 50, 52, 54, 88, 177, 182, 187, 188, 204.
Edesse, I, 37, 38, 39, 40, 55, 70, 77, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 146, 150, 151, 181, 188.
Edesséniens, I, 39.
Égée, I, 77.
Egh'aros, I, 15.
Egh'ibadrouch (village d'), I, 133.
Egh'ivart (village d'), I, 115, 188.
Église arménienne, I, 90.
—— d'Alexandrie, I, 57.
—— d'Edchmiadzin, I, 177, 188.
—— grecque, I, 188.
—— russe, I, 188.
—— syrienne, I, 177.
—— de Saint-Barthélemy, I, 85.
Eguégh'iats, I, 42, 88, 99, 100, 104, 106.
Égypte, I, 5, 6, 7, 8, 13, 14, 20, 23, 24, 34, 35, 43, 48, 49, 55, 60, 87, 110, 128, 150, 151, 152, 183, 195.
Égyptiens, I, 56.
Eker (pays d'), I, 156.
Élam, I, 21.
Élamites, I, 21.

Éléazariens, I, 76.
Éleuthéropolis, I, 38, 84.
Éliacim, I, 9.
Éléazar, I, 15, 32, 76.
Éliasib, I, 15.
Élie de Nisibe, I, 195.
Élie (Eg'hia), évêque de Peznounik, I, 131.
Élie (prophète), I, 104.
Élisée, I, 4, 52, 53, 67, 89, 111, 182, 184.
Élon, I, 7.
Elymaïs, I, 21.
Emad-Eddin Zangui, I, 85.
Emavon, I, 20.
Emin (de Moscou), I, 46, 47, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 182, 204.
Empire, I, 50,
—— romain, I, 53.
Éphèse, I, 124, 125, 126, 167.
Eph'ousdia, I, 8.
Épiphane (Ptolémée), I, 13.
—— évêque de Chypre, I, 166, 167.
Épîtres catholiques, I, 167.
Eran, I, 67.
Eraskatzor, I, 185.
Eraskh, I, 29.
Ère des Arabes, I, 190.
Ère de l'Hégire, I, 190.
Erek, I, 20.
Erez ou Eriza, I, 88.
Erkk'vibassanats (chants historiques), I, 75.
Ermines, I, 70.
Erouant, I, 42, 86, 89, 200.
—— [II], I, 39, 40, 41, 86.
Erouantak'ar, I, 40, 86.
Erouantaschad *ou* Erouantaguerd, I, 86.
Erzeroum, I, 180, 187.
Erouaz, I, 40.
Ésaïe, évêque de Kogh'then, puis patriarche d'Arménie, I, 52, 133, 134, 135, 162, 167.
Ésaü, I, 57.
Ésav, I, 8.
Esdras (Ezer), catholicos d'Arménie, I, 114, 119, 120, 131, 152, 190, 191.
—— écrivain hébreu, I, 3, 10, 12, 48, 59.
Esebon, I, 7.
Esprit-Saint, I, 3, 131, 167.
Etats, I, 61, 78.
Éthiopien, I, 20.
Étienne (de Dâron), surnommé Açogh'nig, I, 46.
Étienne (St), surnommé Gon, martyr, I, 135, 137.
—— (Sdeph'annos), patriarche d'Arménie, I, 134, 162.
Eupalmès, I, 22.
Eupator (Mithidrate le Grand), I, 78.
Euphrate, I, 34, 37, 64, 68, 76, 77, 84, 88, 105, 151, 154, 161, 178, 179, 187.
Europe, I, 20, 27.
Eusèbe, I, 8, 14, 46, 48, 49, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 74, 85, 173, 188.
—— Pamphile, I, 4.
Eustorgius, I, 38, 83.
Euthalius, I, 167.
Eutychès, I, 191.
Eutychius, I, 194.
Euxin (l') *ou* mer Noire, I, 76.
Évagoras, I, 77.
Évangile, I, 36, 38, 74, 82, 167, 192.
Évergète II (Ptolémée), I, 13, 60, 110, 183.
——, I, 13.
Exode, I, 6, 8, 57.
Ézéchias, I, 9.
Ézéchiel, I, 57.
Eznig de Gogh'p évêque, disciple de St Mesrob, I, 108, 181, 182.

## F

Fasti Romani, I, 62, 67.
Faustus le Byzantin, I, 4, 53, 71, 103, 179.
Félix, I, 83.
Festus, I, 83.

Flavien, I, 191.
Florien, I, 19, 62.
Franks, I, 71.
Fréret, I, 196.

G

Gabinius, I, 33.
Gabriel, I, 16.
Gadjgak'ar (village d'), I, 171.
Gagh'zouan (bourg d'), I, 138, 185.
Galates, I, 56.
Galilée, I, 34, 82.
Gallien, I, 19, 62.
Gallus, I, 19, 62.
Galots (village de), I, 113, 185.
Gamakh, I, 77, 177.
Gamar'akh, I, 171.
Gamgaiêschov (métropolite), I, 127, 192.
Gamsar, I, 82.
Gamsaragans, I, 37, 82, 130, 134.
Gange, I, 191.
Gankark', I, 29, 73.
Garabed Kabaradji (le Père), I, 52.
Garabed (Schahnazarian), I, 54, 61 174, 198.
Garên, I, 37.
Garéni-Bahlav, I, 37, 81.
Garénian-Bahlav, I, 37, 82.
Garénian de Perse, I, 82.
Garin (district de), I, 88, 104, 105.
—— ville de, I, 74, 118, 119, 146, 147, 170, 179, 180, 187, 190.
Gariniants (Jacques), I, 79.
Garpi, I, 89.
Garpi-Dchour (rivière de), I, 89.
Gasp, I, 147.
Gathoghiguê (Kattolicê), église cathédrale, I, 177.
Gatmos, I, 29, 72.
Gavad (Kabadès), roi de Perse, I, 115, 123, 126, 140, 191, 192.
—— Kawadh, roi de Perse, fils de Khosrow, I, 148, 149, 197, 198.
Gaza, I, 24.
Gédéon, I, 6.
Gênes, I, 85.
Genèse, I, 46, 59.
Génois, I, 85.
Gentils, I, 11.
Géographie de l'Arménie, I, 51.
Georges, Kéork d'Arakadz-oden (catholicos d'Arménie), I, 134, 138.
—— S^t, I, 136.
George's Phillips, I, 84.
Géorgie, I, 70, 73, 74, 115, 127 129, 135, 143, 170, 175, 188, 192.
Géorgiens, I, 35, 40, 74, 98, 108, 117, 129, 182, 188, 202.
Gessius Florus, I, 83.
Gh'arsou-Ked (rivière de Kars). I, 86.
Gh'epoupna (Leroubna), I, 84.
Ghésarian Samuel (le Père), I, 53.
Gh'out, I, 21.
Gh'outatsis, I, 21.
Godaïk' (district de), I, 133, 134, 137, 145, 188.
Gogarène (de Ptolémée), I, 74.
Gogh'p, I, 29, 73, 119, 162.
Gokovid, I, 134, 145, 148, 152, 153.
Gomidas (catholicos d'Arménie), I, 118, 119, 124, 147, 192.
Gordien, I, 18, 62.
Goriguians, I, 70.
Gorioun (élève de S^t Mesrob), I, 107, 181, 182.
Gorioun Ardzouni, I, 156.
Gortouatsis, I, 31, 75.
Gortouk', I, 69, 75.
Goschm, I, 37.
Gour (= *Cyrus*), I, 29.
Gourabagh'adin-Abaran (Palais du curopalate), I, 134.
Gratien, I, 166, 201.
Grand (Moïse de Khoren le), I, 52.
Grec (école pour le), I, 40.
Grèce, I, 47, 51, 200.
Grecs, I, 4, 22, 50, 65, 74, 78, 79, 107, 108, 110, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 142, 145, 148, 150, 151, 154, 156, 159, 166, 171, 190, 201.

Grégoire l'Illuminateur (St), I, 4, 37, 44, 50, 82, 90, 95, 96, 97, 98, 99, 104, 108, 109, 111, 114, 115, 117, 119, 120, 122, 125, 147, 154, 174, 176, 177, 180, 183, 187, 190, 192.
—— de Nazianze, I, 166.
—— de Nysse, I, 166.
—— Krikor-Mamigonien, I, 128, 154, 156, 161, 202.
Grégoire (Krikoris), évêque, fils de Varthanès, I, 100.
Grégoras (Krikoris), chorévêque d'Arscharounik', I, 130, 131.
Guèbres, I, 87.
Guerman (le), Kerman, I, 120.
Guerriers (Église des Saints), I, 172.
Guethr'idj, I, 118, 190.
Guiragos (historien), I, 193.
Guitar'idj, I, 190.
Gyllius, I, 189.

## H

Hagatimos (Académus), I, 64.
[Hagatimos] (Sosarmus), I, 23.
Haï (Arménien), I, 69.
Haïciens, I, 68, 69, 86.
Haïg, I, 28, 29, 30, 42, 69, 72, 73, 75, 176.
Haïgag Ier, I, 75.
Hamadan, I, 118.
Hamam, I, 162.
Hamazasb, chef des Arméniens, I, 127, 128.
Hanan (le Voyant), I, 3, 47.
Hark' (district d'), I, 90, 113, 131, 186.
Haroun (Aharon), I, 163, 164, 203, 204.
Harran, I, 81.
Haschdiank', I, 31, 35, 76, 118, 190.
Hats, I, 181.
Hatségats (village d'), I, 181.
Hatsiats-Trakhd (monastère, jardin des frênes), I, 103, 178.
Hatsig, I, 181.
Hatsiv, I, 145.
Hav (oiseau, volatile), I, 72.
Havenounis, Havounis, I, 29, 72.
Hébreux, I, 6, 11, 13, 15, 20, 56.
Hécatombœon (d'), I, 50.
Hélène (Erinê), I, 165, 170.
Héli, I, 7.
Hellade, I, 33, 77.
Henaraguerd *ou* Hounaraguerd, I, 73.
Hephaestos, I, 33.
Hephtalites (*ou* Huns blancs), I, 66.
Hêr, I, 71, 148.
Héraclius, I, 4, 54, 95, 119, 120, 121, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 164, 169, 173, 190, 202.
Hercule, I, 30.
—— viril (l'), I, 77.
Hérian, I, 113, 186.
Hermon, I, 57.
Hérode (Agrippa), I, 83.
—— le Grand, I, 11, 17, 34, 35, 36, 38, 61, 80, 81, 82, 83.
Hérode le Tétrarque, I, 17, 18.
Hérodiade, I, 82.
Hérodote, I, 27, 46, 67, 77.
Hescham, où Scham, I, 159, 160, 161, 202, 203.
Héthoumiens de Lamprôn, I, 69.
Hevilah, I, 150.
Hiram, I, 8.
Histoire d'Arménie, I, 51, 52, 53, 66, 67, 68, 72, 74, 75, 76, 79, 87, 139, 178, 184, 187, 199.
—— ecclésiastique de Socrate, I, 4, 128, 193.
—— de la guerre contre les Perses, I, 52.
—— d'Héraclius, I, 54.
—— de l'insurrection de l'Arménie, I, 67.
Hitag, I, 147.
Hmaïag, I, 112.
Hmou (forteresse de), I, 172.
Hogh'otsim (village de), I, 111, 184.
Homélies, I, 177.
Honorius, I, 167.

Hormisdatès, I, 197.
Horomitians, I, 171.
Hounaraguerd, I, 29, 73.
Hourazdan, I, 145.
Hripsimê et Gaïanê (martyres), I, 96, 98, 108, 118, 147, 174, 182.
Hrodits *ou* juillet (mois de), I, 112, 185.
Hromaietsis, I, 78.
Hroms, I, 78.
Huns, I, 89, 158, 175.
—— blancs *ou* Hephtalites, I, 66, 186.
Hyperberetæus (1er d'), I, 49.
Hyrcan, I, 34.
—— Jean, I, 16, 17.
Hyrcanie, I, 72.
Hyspiratis, I, 54.
Hystape, I, 10.
Hystaspe, I, 23, 64.

I

Ibères, I, 74.
Ibérie, I, 30, 125.
Ibn-Togl, I, 162.
Iezdedjerd III, I, 88.
Ibritia (?), I, 168.
Ilion, I, 7, 22.
Imaüs (mont), I, 20.
Inde, I, 21, 44, 120, 152.
Index de l'Évangile, I, 167.
Indjidjian, I, 87, 180.
Inscription grecque, I, 43.
Iphitus, I, 49, 50.
Iragan (réel), I, 67.
Iran, I, 67.
—— (non-), I, 67.
Iraniens, I, 67.
—— (non-), I, 67.
Irène, I, 203.
Isaac, I, 5, 56, 201.
Isagoge, I, 63.
Isaïe, I, 81.
Isboseth, I, 8.
Isdigerdès, I, 197.
Ishak, I, 204.
Ismaël, I, 137, 150, 152, 158, 159, 161, 162.
Ismaélites, I, 118, 151, 152, 153, 155, 157, 160.
Israël, I, 8.
—— patriarche d'Arménie, I, 128.
Istakhar, I, 25, 66.

J

Jacob, I, 5, 6, 11, 17, 56.
Jacques d'Edesse, I, 195.
—— le Grand (évêque), I, 101, 177.
—— (couvent de St-), I, 52, 55, 84.
Jaddus, I, 15.
Jaïr, I, 6.
Jannée, I, 16, 17.
Japheth, I, 20.
Jason, I, 16.
Jean, I, 15.
—— Baptiste, I, 17, 38, 82.
—— VI, patriarche d'Arménie, I, 5, 46, 54, 55, 179, 189, 193.
—— Chrysostôme, I, 167.
—— empereur Paléologue, I, 85.
—— (Évangile selon), I, 38.
—— de Godaïk (catholicos d'Arménie), I, 134, 135, 137.
—— Ier, dit Mantagouni (patriarche d'Arménie), I, 90, 113, 185, 186.
—— ('Ovhan, catholicos d'Arménie), I, 118, 143, 146, 147, 190.
—— (Ovhannès, catholicos d'Arménie), I, 115.
—— Ovhan Maïrakometsi, I, 118, 119, 120, 190, 191.
—— le philosophe, patriarche d'Arménie, I, 131, 132, 133.
Jéchonias, I, 9.
Jéddoa, I, 15.
Jéhu, I, 3, 47.
Jephthé, I, 7.
Jérémie, I, 3, 10, 47, 110.
Jéricho, I, 151.
Jérusalem, I, 4, 11, 12, 15, 1 , 18,

25, 34, 38, 52, 55, 57, 70, 83, 84, 124, 126, 146, 147, 149, 151, 165, 166, 169, 192.
Jésu, I, 11, 15, 16.
—— fils de Sirach, I, 15.
Jésus, I, 17, 18, 192.
Jésus-Christ, I, 36, 38, 44, 49, 50, 58, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 85, 86, 87, 122, 123, 128, 131, 140, 154, 165, 168, 176, 184, 185, 191, 195.
Joab ('Ovap), patriarche d'Arménie, I, 134.
Joachas, I, 9.
Joachim, I, 10, 15.
Joachin, I, 9.
Joakim, I, 9.
Joas, I, 9.
Joasib, I, 15.
Joatham, I, 9, 58.
Jocabed, I, 6.
Joïada, I, 15.
Jonathan, I, 8, 16.
Joram, I, 9.
Josaphat, I, 9.
Josédech, I, 15.
Joseph, I, 80.
—— de Bagh'in (prêtre), I, 108, 181, 182.
—— (Garidj) d'Arakadz-oden, catholicos d'Arménie, I, 134.
—— d'Hogh'otsim (patriarche d'Arménie), I, 111, 112, 184, 185.
—— (le patriarche), I, 87.
Josèphe, I, 4, 48, 61, 76, 78, 80, 81, 83, 84.
Josias, I, 9, 10, 47, 166.
Josué, I, 3, 6, 7, 28, 71.
Jourdain, I, 8, 17, 151.
*Journal des Savants*, I, 53, 54.
Jovien, I, 166.
Jubilé, I, 10.
Juda, I, 11, 16, 58, 76, 84.
Juda Machabée, I, 11, 13.
Judée, I, 11, 17, 33, 34, 36, 61, 83, 151.
Juges, I, 6, 57.
Juifs, I, 10, 11, 16, 25, 28, 31, 33, 34, 70, 83, 99, 147, 150, 152.
Jules (l'Africain), I, 58.
—— César, I, 61, 90.
Julien, I, 103, 166, 178.
—— d'Halicarnasse, I, 191.
Julius Marinus, I, 83.
Jupiter, I, 33.
Justin, I, 66, 67, 77, 79, 81, 168.
Justinien, empereur, I, 115, 116, 117, 129, 168, 189, 192, 197.
—— (le Code de), I, 76.
—— IV, I, 170.
—— Rhinotmète, I, 170.

## K

Kabaradji (Garabed), I, 52.
Kagh'ak'ou-Taschd (district de), I, 110, 183.
Kahavor, I [28], 71.
Kaisarié, I, 68.
Kalifes, I, 202.
Kamir (contrée de), la Cappadoce, I, 104.
Kamirs (ville des), Césarée de Cappadoce, I, 103.
K'ananitès, I, 28.
Kantzag, I, 147.
Kapagh', I, 28.
Kapègh'ian, I, 29, 115, 185, 188.
K'ar'assounk' (les quarante), I, 138.
Karéked, I, 86.
Karkar, I, 73.
Karkaratsi, I, 29.
Karkaratsis (plaine des), I, 97.
Kar'ni (bourg de), I, 134, 138, 145.
Kar'nig, I, 28.
K'aroz (prédication), I, 113, 186.
Kars, I, 70, 86.
Kartman, I, 73, 120, 135, 191.
Kar[t]manatsi, I, 29.
Kaspoun, I, 141.
K'assagh', I, 42, 68, 89.
Kassem (Gams), I, 156.

Kazanadzagk' (cavernes des animaux féroces), I, 112, 185.
Kégh'am, I, 72.
—— (district de), I, 28, 71, 102, 172.
—— lac de (*ou* Sévan), I, 71, 73.
Kégh'arkounik' ou Kegh'am, I, 71.
Kenthouni, I, 28.
K'erthoghahaïr, I, 183.
Khagh'dik', I, 27.
Khak'an (Vzourg *ou* Vezerg Khak'an), I, 82, 168.
Khakh (village de), I, 106.
Khaled (Khaleth) Ibn-Yezid, émir d'Arménie, I, 134.
Khar'an, I, 130, 155.
Kharjdôk', I, 147.
Khat, évêque de Pakrévant, I, 104.
Khatchên (prince de), I, 135.
Khats, I, 181.
Khazirs, I, 43, 89, 128, 129, 168, 170, 175, 202.
Khiram, I, 8.
Khor', I, 28.
Khoraçan, I, 66, 104, 161, 193.
Khorazm *ou* K'ousdi-Khoraçan, I, 66.
Khor'em, I, 146, 147, 148, 149, 198, 199.
Khoren *ou* Khorni, I, 50, 91.
Khoren (Mgr Calfa), I, 52.
Khosrov, fils de Gavad (Kabadès), roi de Perse, I, 115, 116, 117, 118, 123, 126, 140, 190, 197, 198.
—— Chosroès II Parwez, fils d'Ormizt, I, 123, 124, 125, 126, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 169, 173, 192, 198, 199.
—— Ier dit le Grand, I, 43, 44, 45, 50, 90, 173, 200, 201.
—— II, dit le Petit, fils de Tiridate, I, 53, 100, 101, 102, 103, 176, 177, 194, 201.
—— III, I, 53, 107, 108, 180, 182, 201.
Khoujasdan, I, 109, 125, 152, 167, 179, 183.
Khouthatsis, I, 135.
Khouzistan, I, 125, 183.
Khor Virab (fosse profonde), I, 173.
Khozan (bourg de), I, 98, 172, 179.
Khozapir (village de), I, 135.
Khram (bourg de), I, 156, 203.
Knel, I, 104, 178.
Knounis, I, 29, 69, 71, 115, 187.
Kogh'then, I, 31, 76, 134, 151, 156.
Komatzor (bourg de), I, 171.
Kora (les), lecteurs du Koran, I, 161.
Kothoniêl, I, 6.
Kouban, I, 187.
Koucï-Schan, I, 66.
Koukaratsis, I, 30, 74, 175.
Koukark', I, 73, 74, 175.
Kousch, I, 20.
Kouschans, I, 24. 27, 66, 141, 142.
Kouschara, I, 29.
K'ousdi-Khoraçan *ou* Khorazm, I, 66.
Kschatrapoutra, I, 90.
Kud, patriarche d'Arménie, I, 112, 113.
Kurdes, I, 69, 75.
Kurdistan, I, 75.

## L

Labdon, I, 7.
Labedès, I, 22.
Lacs navigables, I, 41.
Lagides, I, 46, 59, 60.
Lagus, I, 13, 23, 24, 46, 59.
Lajard (Félix), I, 55, 67.
Lamparès, I, 22, 63.
Lampareus *ou* Lamparès, I, 63.
Lampridès, I, 63.
Langlois (V.), I, 50, 53, 54, 175, 182.
Laosthénès I, 22.
Lazare (Résurrection de), I, 186.
—— Couvent de St, I, 48, 50, 57, 84.
—— Bibliothèque, I, 204.
—— de Ph'arbe, I, 4, 53, 71, 107, 113, 114, 182, 185, 186, 187, 198.
Leboubna, I, 81, 83, 85.
Léon, I, 170, 171.
—— Pape (St), I, 120, 121, 122, 191.

—— le Grand (empereur), I, 159, 160, 167, 192.
—— l'Isaurien, I, 170, 203.
—— IV, dit le Khazare, I, 203.
Léonce (St), I, 112, 114.
—— le Prêtre, I, 4, 54, 108, 182, 193, 202.
Levaillant de Florival, I, 51, 67, 70, 181.
Lévi, I, 6, 56.
Leyde, I, 48.
Libye, I, 20, 27, 30.
Libyens, I, 9.
Lithuanie, I, 71.
Livre des chries *ou* progymnasmata, I, 51.
Livre (de vie), I, 137.
Livres Saints, I, 13, 15, 181, 182.
Londres, I, 51, 52, 84, 91.
Longpérier (Adrien de), I, 196.
Longuemain (Artaxerxès), I, 12, 23, 64.
Lorê, I, 70.
Lor'é *ou* Lor'i, I, 74.
Loud, I, 21.
Louvain, I, 55.
Luc Indjidjian, I, 68, 87, 180, 189.
Luc (Évangile selon), I, 36.
Lucius, fils de Titus, I, 62.
Lucullus, I, 70, 78.
Lydie, I, 23, 32, 77, 200.
Lydiens, I, 21.

M

Macédoine, I, 23, 171.
Macédoniens, I, 11, 24, 28, 68, 70, 85, 157.
Macédonius, I, 167.
Machabée, I, 11.
Machabées, I, 4, 13, 48.
[Macrin], I, 18, 62.
Mada, I, 46.
Madaï, I, 46.
Madaucès, I, 23.
Mages, I, 11, 64.
Magh'kaz (Kardchouil), I, 71.
—— Vriv, I, 71.
Magh'khaz, I, 28, 71.
Magh'khazan, I, 71.
Magh'khazounis, I, 71.
Magh'khazouthioun, I, 71.
Magnus (Maknos) sbarabed d'Arménie, I, 112.
Magnus (Manknos), évêque, I, 166.
Magou, I, 145.
Mahdi (Mahti), I, 163, 203, 204.
Mahomet (Mahmed), I, 118, 127, 135, 150, 151, 155, 163, 164, 202, 203.
Maï (Angelo), I, 48, 74.
Maïrakometsi, I, 118, 190, 191.
Maïro-Kom (étable de la forêt), I, 120.
Maïro-Vank (couvent de la forêt), I, 120.
Majak, I, 27, 33, 34, 68.
Malala, I, 84, 189, 192.
Malkazovski *ou* Malakovski, I, 71.
Malkhazat, I, 71.
Mamicus, I, 63.
Mamigoniens, I, 104, 110, 111, 116, 124, 133, 174, 183, 184.
Mamkoun, I, 97, 174.
Mamkounienne (Satrapie), I, 97.
Mammée, I, 62.
Mamoun (Maimoun), I, 204.
Mamounig (l'émir), I, 134.
Mamprê surnommé Verdzanôg, le lecteur (philosophe), I, 113, 186.
Mamylus, I, 21, 63.
Mamythus, I, 21.
Manadjihr, prince de la famille des Reschdounis, I, 98, 100, 101.
Manassé, I, 9.
[Manassès], I, 15.
Manavaz (*ou* Manovaz, Manou), I, 176.
Manavazians, I, 75.
Manazguerd (ville de), I, 106, 131.
Manchaleus, I, 21.
Mandane, I, 61.
Manéthon, I, 72.
Mani (l'antre de), I, 99, 176.
Manlius (Vulso L.), I, 66.

Mantagouni, I, 90.
Mantagounis, I, 44, 90.
Mâr, I, 47.
Mar *ou* Maratsi, I, 46, 47.
Mâra, I, 47.
Mar Abas Katina, I, 69, 72.
Marats-Mark, I, 40.
Marc-Antoine, I, 200.
—— Aurèle, I, 18, 62.
Marcellinus Comes, I, 187.
Marcien le Maudit (empereur), I, 112, 125, 126, 158, 167, 185, 191.
Marcus, Atilius Regulus, I, 66.
—— Ambivius, I, 83.
Mardin, I, 84.
Mariciens (ville des), I, 78.
Marie (Ste Vierge), I, 167.
Mar-Ihap, I, 38.
Marinus, I, 38, 83.
Markats (village des prairies), I, 104.
Maroc, I, 71.
Mars (planète), I, 102.
Marzban (gardien de marche *ou* frontière), I, 113, 186.
Maschdots, I, 107, 181.
Masiats-oden (district de), I, 128.
Mask'ouths, I, 141.
Massagètes, I, 76, 141.
Massis ou Ararad, I, 47, 85, 184.
Mathathias, I, 11, 13, 16.
Matthanias, I, 9.
Matthieu (évêque des Amadounis), I, 124, 192.
Maudącès, I, 63.
Maurice (l'empereur), I, 118, 142, 143, 145, 146, 148, 169, 190.
Maximin, I, 18, 62.
Mazaca (Majak), I, 68.
Mazandéran, I, 189.
Mazdeïsme (doctrine de Zoroastre), I, 66.
Mède, I, 22, 46, 61.
Mèdes, I, 20, 22, 23, 46, 47, 61, 63, 64, 79.
—— (prairie des), I, 40.
Médie, I, 147, 151.
Médine, I, 193.
Méditerranée, I, 77.
Medzamôr (grand marais), I, 41, 87, 174, 177.
Medzguerd, I, 172.
Medzpin, I, 28, 31, 37, 39, 69, 101, 143, 144, 145, 192, 199.
Mehroujan Ardzrouni (prince d'Arménie), I, 104, 105, 179.
Mejêj (Mezzizius), gouverneur d'Arménie, I, 115, 116, 187.
Mekhithariants (Abel), I, 88.
Mekhitharistes (de St-Lazare), I, 48, 50, 51, 52, 70, 71, 83, 182, 186.
Melchisoua, I, 8.
Méliksav, I, 8.
Ménélas, I, 16.
Merwan (émir-almouménin), I, 133, 154, 160, 161, 163, 202, 203.
Meschag, I, 68.
Mésigon (Mesogeion), I, 159.
Mésopotamie, I, 33, 35, 36, 38, 40, 64, 74, 80, 81, 83, 84, 151, 192.
Mesrob *dit* Maschdots (St), docteur, I, 51, 53, 74, 107, 108, 110, 111, 167, 181, 182, 185.
Messalina (Alexandra), I, 61.
Mézétios, I, 187.
Mezzizios, I, 187.
Miantag, I, 90.
Michel, I, 170, 171, 172.
—— le Syrien, I, 199.
Mihr, I, 144.
Mihran (chef des Géorgiens), I, 98, 175.
Mihranians, I, 175.
Mihrtad, I, 30.
Mihrtadian (Thaddée), I, 54.
Milan, I, 48.
Minas Medici (P.), I, 88.
Misaël, I, 76.
Mithraeus, I, 22.
Mithridate, I, 30, 33, 34, 78.
—— le Grand, I, 78, 200.
Mnémon, I, 12.
Moab (Movap), I, 150.
Moawiyah (Mawi), I, 152, 153, 154, 163, 202, 203.

Moawiyah (Mawi), Ibn-Yezid, I, 163, 202.
Modeste (patriarche de Jérusalem), I, 147.
Mogathel de Vanant (martyr), I, 137.
Mogatsis, I, 31, 75.
Mogk', I, 75.
Mogkou, I, 75.
Mohammed, I, 154, 155, 157, 158.
—— (Mahdi), I, 203, 204.
—— fils d'Aharon, I, 204.
Moïse de Khoren *ou* de Dâron, I, 4, 45, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 55, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 109, 112, 113, 115, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 187, 199.
—— Libérateur d'Israël, I, 3, 5, 6, 7, 11, 14, 49, 56, 76, 101, 159.
—— catholicos d'Arménie, I, 115, 116, 117, 188.
Monophysites, I, 192.
Montaldo Leonardo, I, 85.
Mordtmann, I, 196.
Morphylicès (Morphylig), I, 68.
Morphylig, I, 27, 28, 68.
Moscou, I, 51, 53, 55.
Moskova, I, 70.
Mouarès, I, 22.
Mough'an *ou* Moukan, I, 72.
Mour, I, 46.
Mourad-Tchaï, I, 76.
Mouratsan, I, 46.
Mourts, I, 42, 88.
Mouschê de Godaïk, (catholicos), I, 114, 186.
Mouschegh', I, 104, 143, 144.
Mousê *ou* Mousa, I, 203, 204.
Mouslim (Meslim), I, 158, 159, 160.
Moxoêne (la), I, 75.
Msériants, I, 55.
Munich, I, 52.
Musée britannique de Londres, I, 84.
Musus, I, 88.

## N

Naboc ou Nabo, I, 81.
Nabo-Nassar, I, 81.
—— Polassar, I, 10, 81.
Nabu, I, 81.
Nabu-Chodonosor, I, 81.
Nabuchodonosor, I, 10, 30, 70, 76, 165, 174.
Nabu-Zardan, I, 81.
Nakhdchavan (Nakhidchévan), I, 76, 147, 151, 156, 203.
Nant, I, 145.
Narsès, I, 197.
Néhémie, I, 3, 12, 48.
Nemrod, I, 20, 21.
Nepherguerd (Martyropolis), I, 84, 192.
Néron, I, 18, 61, 87, 90.
Neronia, I, 87.
Ner-Schabouh de Dâron, I, 115.
Nerseh, seigneur de Schirag, prince d'Arménie, I, 129, 130.
—— roi de Perse, I, 140, 198.
Nersès V (patriarche d'Arménie), I, 54.
—— évêque de Daïk', I, 120, 121, 122, 127, 128, 154.
—— Stradélat (général), I, 143.
—— catholicos, I, 115.
—— le Grand, I, 104, 105, 106, 107, 166, 180, 201.
Nerva, I, 62, 200.
Nessibin, I, 69.
Nestorianisme, I, 185.
Nestoriens, I, 124, 125, 181, 192.
Nestorius, I, 125, 167, 191.
Netzibin, I, 69.
Neumann (F.), I, 52.
Nêve (Félix), I, 55.
Niçan, I, 6.
Nicanor, I, 23, 64.
Nicée, I, 61, 62, 124, 125, 126, 165, 170.

Nicéphore, I, 39, 59, 85, 170.
Nicétas, I, 86.
Nicomédie, I, 62, 173.
Nik (district de), I, 119, 133.
Ninive, I, 21, 148.
Ninus, I, 21, 55.
Ninyas, I, 21.
Nisibe, I, 28, 31, 37, 39, 69, 81, 101, 192, 199, 200.
Nisibie, I, 84.
Nissan, I, 56,
Noé, I, 20.
Noïémag, I, 119, 190.
Noire (mer), I, 76.
Nöldeke, I, 194, 195, 196.
Nord, I, 89.
—— (peuples du), I, 97, 102, 154, 175.
Nounê, I, 98.
Nouschiragan, I, 144.
[Numérien], I, 19, 62, 90.

O

Obalas (Valarsch), frère de Pérozes, I, 197.
Occident, I, 20, 22, 25, 30, 32, 78, 154, 174.
Océan, I, 77.
Ochosias, I, 9.
Ochus, I, 12, 23.
Octave, I, 61.
Octavien, I, 14.
Ogh'agan (forteresse), I, 97, 174.
Ohannesoff (Joseph), I, 51.
Oïgour (l'), I, 181.
Okba (Ogpa), général des Arabes, I, 130, 131.
Okosdion, I, 106.
Olympias, I, 80.
Omar, émir-al-mouménin, I, 127, 151, 152, 153, 158, 163, 193, 202, 203.
Ommeïyades, I, 202, 203.
Onias, I, 15, 16.
Ophrad, I, 22.
Ophratanès, I, 22.
Odhrateus, I, 63.
Orfa *ou* Ourfa, I, 85.
Orient, I, 20, 22, 24, 37, 38, 51, 64, 70, 72, 83, 124, 152, 172, 180.
Origène, I, 6, 8, 57.
Ormi (ville d'), I, 86.
Ormizt, roi de Perse et divinité, I, 100, 101, 116, 118, 123, 140, 141, 142, 144, 151, 169, 192, 198, 199, 200.
Orode, I, 78.
Ortouni, I, 30.
Ortounis, I, 75.
Ortrou, I, 146.
Oschagan (roche d'), I, 102.
—— (village d'), I, 110, 169, 177.
Osdan, I, 134.
Osiran (village d'), I, 136.
Osrhoène (l'), I, 84, 85.
Ossètes, I, 187.
Otê (sœur d'Abgar), I, 200.
Othman, I, 151, 152, 153, 163, 193, 202.
Othoniel, I, 6.
Otzoun (village d'), I, 131.
Oubli (château de l'), An'ouschpert, I, 179, 183.
Oudêatsi, I, 29.
Oudi, I, 73.
Ough'gan, I, 174.
Ouïgours, I, 66.
Oukhthanès, I, 54, 55, 188.
Ourbêl, I, 171.
Our'ha, I, 39, 85.
'Ousig, I, 103.
'Outas, I, 15.
Outhmous, I, 112, 114, 133.
Oxus, I, 66, 191.
Ozias, I, 9.

P

Pagour, catholicos des Agh'ouans, I, 131.
—— ptiaschkh d'Agh'etznik', I, 100, 101.

Pahlav, pahlavan (un héros), I, 65.
Pakarad, I, 28, 31, 32, 70, 98, 102, 135, 175.
Pakaran, I, 40, 86.
Pakradounis, I, 70, 175.
Pakrévant, I, 45, 52, 91, 104, 110, 114, 115, 122, 147.
Palatin, I, 90.
Palebarès *ou* Balatorès, I, 63.
Palestine, I, 17, 33, 38, 83, 84, 191.
Pamphylie (mare internum de), I, 77.
Pampir'n (lyre arménienne), I, 47, 75, 76.
Pannias, I, 63.
Pannyas, I, 22.
Panodore, I, 56.
Pape, I, 83.
Papkên (catholicos), I, 114, 186.
Pappus d'Alexandrie, I, 51.
Pâque (la), I, 56.
Pâques (fête de), I, 99, 156, 176.
Para (souverain), I, 178.
Paralipomènes, I, 3, 47.
Paris, I, 50, 51, 52, 54, 55, 67, 68, 84, 191, 196, 204.
Parthe, I, 13, 78.
Parthes, I, 24, 25, 26, 27, 47, 65, 66, 67, 78.
Passen, I, 30, 42, 74, 171.
Passên ou Passian, I, 74, 88.
Passils, I, 43, 175.
Passion, I, 14, 61, 166.
Pathmos (Badmos), I, 166.
Patkanian, I, 186.
Patkanoff, I, 50, 54, 57, 196.
Paudis (fleuve), I, 157.
Paul (St), I, 56, 57, 165.
Pausanias, I, 77.
Pavônk (village de), I, 133.
Pays des Aris, pays des braves et des forts, I, 65.
Pays (haut), I, 64.
Pêche (instruments de), I, 41.
Pégase, I, 42.
Peporn, I, 198.
Père des lettrés (Moïse de Khoren), I, 52, 183.
Pergame, I, 34, 78.
Pergri (vallée de), I, 152.
Perguia, I, 78.
Péritiadès, I, 63.
Perkischo (Abd-Ischo), I, 202.
Per'nos (village de), I, 185.
Persans, I, 66, 79.
Perse, I, 10, 11, 15, 21, 23, 24, 25, 26, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 50, 52, 53, 54, 61, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 86, 87, 88, 89, 95, 96, 98, 100, 101, 103, 104, 107, 109, 111, 116, 120, 123, 139, 141, 147, 149, 151, 152, 157, 169, 178, 181, 184, 186, 187, 189, 192, 194, 195, 200, 201.
Perse-Arménie, I, 86, 193.
Persépolis, I, 66.
Perses, I, 11, 12, 20, 24, 65, 67, 87, 96, 102, 104, 105, 107, 109, 111, 116, 126, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 157, 179, 185, 189, 190.
Pertiesdès, I, 22.
Pertinax, Ælius, I, 62.
Pétau, I, 194.
Pétersbourg (St-), I, 50, 51, 54, 84, 89, 186, 196.
Petiaxès, I, 74.
Petite semaine, I, 138.
Pétra, I, 38, 82.
Peznounik' (district de), I, 109, 114, 131, 152.
—— (mer de), I, 143, 145.
Peznounis, I, 75.
Ph'aïdagaran, I, 72, 100, 125, 147.
Ph'arajnaguerd (village de), I, 119.
Phar'an, I, 150.
Ph'arantzem (reine), I, 104, 178, 179.
Pharaon, I, 101, 160.
Ph'arbe, I, 53.

Ph'arbetsi, I, 53.
Phar-Nerseh, patriarche, I, 103, 178, 201.
Phasiane (des Byzantins), I, 74.
Phénicie, I, 38, 83.
Philadelphe (Ptolémée), I, 13, 14, 26, 60, 66.
Philippe, I, 19, 23, 26, 43, 62, 66, 78, 82, 115, 143, 149, 201.
Philippique, I, 170.
Phillips, I, 85.
Philométor (Ptolémée), I, 13, 60.
Philon Diragatsi *ou* de Thirag, I, 50, 128, 193.
Philopator (Ptolémée), I, 13, 60.
Phlégon, I, 77.
Phocas (Nicéphore), empereur, I, 85, 146, 169, 190.
P'hok'r (Petit) village d'Aresd, I, 114.
Phraatacès, I, 79, 81.
Phraates IV (Arschavir), I, 79, 80, 81.
Phraorte, I, 23, 63.
Physcon (Ptolémée), I, 14, 60.
Pierre (St), I, 165.
—— l'évêque, I, 115.
Pierre Schanscheïeff, I, 52.
Piourad, I, 86, 130.
Pisidie, I, 57.
Pisiton, I, 146.
Pline, I, 77, 88.
Plour (village de), I, 110.
Plutarque, I, 70, 72, 73, 77, 78.
Poliorcète, I, 23.
Pollion (Asinius), I, 61.
Polycrate, I, 77.
Pompée, I, 17, 33, 61, 68, 72, 78, 200.
Pont, I, 27, 30, 31, 32, 33, 43, 77, 86, 162.
—— Euxin, I, 77, 159.
Pontius Pilatus, I, 83.
Ponts (construction de), I, 41.
Porn (reine de Perse), I, 149, 198, 199.
Porphyre, I, 59.
Porte des Alains, I, 175.
—— des Arméniens, I, 117, 189.
—— de garde, I, 89.
—— des Huns *ou* Porte de Djor, I, 89, 175, 187.
—— d'Or, I, 171.
—— Royale et impériale, I, 135, 142, 146, 183, 186.
Pouïth (ville de), I, 156.
Pouknan, I, 36, 80.
Précurseur (St), I, 82.
Probus, I, 19, 62.
Procope, I, 68, 71, 76, 89, 151, 179, 187, 189.
Prophètes (les), I, 3.
Prud'homme (Évariste), I, 196.
Ptiaschkh, I, 30, 38, 74.
Ptolémée, I, 13, 14, 74, 84, 88, 179.
—— Alexandre, I, 14, 60.
—— Denys, I, 14, 60.
—— Épiphane, I, 13, 60.
—— Evergète, I, 13, 60, 110.
—— Evergète le jeune, I, 60, 110, 183.
—— Philadelphe, I, 13, 14, 26, 60, 66.
—— Philométor, I, 13, 60.
—— Philopator, I, 13, 48, 60.
—— Physcon, I, 14, 60.
—— fils de Lagus, I, 13, 23, 24, 46, 59, 60.
Ptoléméens, I, 46.
Ptolémées, I, 13.
Pulchérie, I, 191.
Pygmalion, I, 8, 58.

Q

Quatremère, I, 67.

R

Raboth (R'apovth), I, 150.
Rameaux (fête des), I, 186.
Raschid-Haroun, I, 134.
Rawlinson (Georges), I, 196.
Regulus, I, 66.



IMPRIMERIE NATIONALE.

Reliquiæ syriacæ, I, 84.
Reschdounik', I, 116, 152, 189.
Reschdounis, I, 31, 34, 75, 78, 98, 175, 191.
Resdaguès, patriarche d'Arménie, I, 98, 176.
—— (meurtre de), I, 99.
Roboam, I, 9.
Roha (des Arabes), I, 85.
Roi des Rois, I, 76.
Rois (livres des), I. 3, 8, 47, 57.
Romain, I, 50, 121.
Romains, I, 11, 14, 17, 26, 33, 35, 36, 40, 43, 45, 70, 74, 78, 80, 85, 86, 90, 120, 149, 163, 166, 168, 169, 171, 173, 174, 180, 201.
Rome, I, 33, 35, 49, 51, 61, 62, 66, 90, 97, 165, 170, 173, 174, 187.
Roupéniens, I, 70, 176.
Rousaph', I, 203.
Rouschdounik' (district de), I, 116, 117, 152.
R'ouschdounis, I, 75.
Ruben (tribu de), I, 150.
Russie, I, 54.

S

Sabellius, I, 191.
Sabinus, I, 83.
Saces, I, 189.
Sahag (Isaac S^t) catholicos, I, 51, 108, 109, 110, 111, 118, 147, 181, 183, 201.
—— catholicos, I, 114, 128, 129, 130, 131, 155, 186.
—— fils d'Ismaël, I, 137, 171.
Saint-Martin, I, 55, 67, 68, 70, 73, 75, 76, 78, 79, 80, 89, 180, 184.
Sakasdan (Sedjestan), I, 120, 189.
Salahounik' (district de), I, 187.
Salamasd, I, 86.
Salina, I, 17.
Salomon, I, 7, 8, 9, 11, 14, 49, 57, 58, 59.
Salomon (Sogh'omon), catholicos, I, 134.
Samara, I, 134, 135, 137.
Samarie, I, 34, 78.
Samaritains, I, 78.
Samegar, I, 6.
Samosate, I, 34.
Samsikeranos *ou* Sampsigeramos, I, 84.
Samson, I, 7.
Samuel, I, 7, 47.
—— d'Ani, I, 49, 56, 59, 60.
—— catholicos, I, 114, 183, 186.
Sanadroug, I, 39, 40, 85, 86, 100, 187, 200.
Sanassar, I, 30, 75.
Sanassoun, I, 69.
Santoukhd, I, 39, 85, 114, 187.
Sapor I^er, I, 96, 97, 98, 140, 175, 197, 198.
Sâpor [II] (Schabouh), I, 45, 67, 87, 103, 104, 107, 108, 140, 165, 173, 178, 179, 197, 198, 201.
Sapor le Bagratide, historien, I, 5, 54, 90.
Saporès fils d'Artaxercès, I, 197.
Sarassar, I, 68, 75.
Sardanapale, I, 22.
Sarkis, I, 5, 55.
Sarkis, disciple de Jean Maïrokometsi, I, 120, 191.
Sarmates, I, 89.
Sassan, I, 26, 41, 43, 66, 143, 149, 201.
Sassanides, I, 50, 51, 66, 67, 173, 175, 189, 194, 195, 196, 199.
Sassoun, I, 69.
Satala, I, 146.
Sathinig, I, 187.
Satrapies, I, 31.
Saül, I, 7, 8, 57.
Sbantounis, I, 29, 71.
Sber, I, 54, 171.
Sbornik, I, 55.
Scaliger (J. J.), I, 48.
Schabouh, I, 5, 45, 140, 162, 165, 166, 171, 173, 198.
Schahab, I, 138.
Schahabi-Vau, I, 111, 184.

Schahag, patriarche d'Arménie, I, 106, 178, 180.
Schahasdan (résidence royale), I, 65.
Schahên, général persan, I, 146, 147.
Schahnazarian (Garabed), I, 54, 61, 204.
Schahr-Baz (sassanide), I, 199.
—— Varaz, le sanglier royal, I, 186.
—— —— général perse, I, 147.
Scham, I, 202.
Schamiram, I, 21.
Schamiramaguerd (ville de Sémiramis), I, 79.
Schampath, I, 31.
Schamschad, I, 34.
Schamschakram, I, 38.
Schanscheïeff, I, 52.
Schara, I, 29, 73.
Scharaschan, I, 30, 75.
Scharori (sassanide), I, 199.
Schavarschan, I, 85.
Schemsgram, I, 84.
Schirag, I, 73, 77, 86, 148, 177, 185.
Schirên (reine), I, 127.
Schirin (sassanide), I, 199.
Schirvan, I, 73.
Schmouel, syrien jacobite, I, 109.
Schultz, I, 79.
Scyllis, I, 77.
Scythes, I, 89.
Sdahr, I, 25, 26, 66.
Sdahratsi, I, 66.
Sébaste, I, 138.
Sébêos, évêque, I, 4, 54, 193.
Sébouh (mont), I, 176.
Sédékias, I, 9, 76.
Sedjestan, I, 189.
Séleucides, I, 66, 67, 68, 70, 87, 195.
Séleucus, I, 24, 25, 67.
—— Nicanor, I, 23, 24, 64.
Selgoun, I, 97.
Selgouni, I, 97.
Selgounis, I, 174.
Sem, I, 20, 21.
Sémiramis, I, 21, 34, 79.
Sempad, I, 5, 40, 54, 86, 117, 124, 127, 131, 133, 134, 135, 137, 153, 155, 156, 164, 179, 190, 192, 202.
Sénêar, I, 21.
Sénékérim, I, 28, 29, 68, 75.
Sennachérib, I, 28, 68, 71, 75.
Septante, I, 15, 57, 58, 59, 181.
Serge, I, 5, 55, 194.
Sévan (lac), I, 71, 74.
Sévata, I, 138.
Sévère, I, 18, 62, 192.
Sévériens, I, 124.
Sévortik' (prince des), I, 135.
Sextus Pompée, I, 61.
Sgh'oug *ou* Slak' (flèche), I, 174.
Sguth (le désert de Schétê), I, 166.
Sidê, I, 24, 25.
Sidéritès, I, 24.
Sidétès, I, 25.
Sim, I, 31, 75.
Simon [le Juste], I, 15.
—— fils de Jonathan, I, 16.
Sin (désert de), I, 120, 191.
Sind, I, 120, 191.
Sinope, I, 86.
Sion, patriarche d'Arménie, I, 133.
Siounik', I, 71, 72, 100, 104, 115, 135, 184.
Siounik' (district de Petite) *ou* Hapant, I, 176.
Sioun-Tzegh'oun (village de), I, 115, 188.
Sirach, I, 15.
Sissag, I, 29, 72.
Sissagan, I, 29, 31, 72.
Sitéatsi, I, 25.
Socrate, I, 99.
Socrate le Scholastique, I, 4, 46, 50, 128, 166.
Sogdien, I, 12, 64.
Soleyman, I, 203.
Sophie, I, 44.
—— (Eglise Ste-), I, 115, 117, 159, 168, 189.
Sophonius, I, 86.
Sosarès *ou* Sosmarès, I, 63.

Sosarmas, I, 22, 64.
Sosarmos, I, 63, 64.
Sosarmus, I, 63, 64.
—— Hagatimos, I, 23, 64.
Soter (Antiochus), I, 24, 65.
Soter (Ptolémée), I, 14, 59.
Soukias Somal (Mgr), I, 50, 57.
Souleyman, I, 158, 161, 202, 203.
Sour, I, 150.
Sourên Djihr-Veschnasb (gouverneur d'Arménie), I, 116, 118, 189.
Sourên, I, 37, 116, 118.
Sourênà-Anabad (le monastère de Sourên), I, 114, 187.
Soureni-Bahlav, I, 37, 78, 81, 189.
Sourénian-Bahlav, I, 37, 44, 82.
Sourhab, I, 43, 89.
Sourhan (patriarche d'Arménie), I, 193.
Sourmag, I, 109, 111.
Sparethus, I, 21, 63.
Sphaerus, I, 21.
Spicilegium (syriacum), I, 85.
Stilting (le P.), I, 86.
Storkia-Storkios, I, 83.
Strabon, I, 54, 84, 88, 179.
Stritter, I, 89.
Suétone, I, 67.
Suréna, I, 78.
Sylvestre (St), pape, I, 174.
Syncelle, I, 63.
Syracuse, I, 188.
Syriaque (école pour le), I, 40, 177.
Syrie, I, 11, 23, 24, 25, 33, 38, 48, 65, 66, 67, 71, 76, 78, 81, 83, 85, 108, 143, 144, 146, 151, 155, 169.
Syriens, I, 21, 69, 84.
Syro-Macédoniens (calendrier solaire des), I, 49, 195.
Syspiritis, I, 54.

T

Tacite, I, 19, 62.
Tacite, historien, I, 67, 78, 83.
Tad, I, 28.
Tagazgaz (Turks), I, 66.
Tanger, I, 71.
Tapouran Khosrov (sassanide), I, 199.
Taranagh'i (mines de sel), I, 77, 178.
Taran-Taschd *ou* Tar'in Taschd (la plaine de Taran *ou* Tar'n), I, 73.
Tareh, I, 10.
Tariouns (village de), I, 161.
Tarouink', I, 154.
Tarquin (l'Ancien), I, 90.
Tarse, I, 99, 146, 166.
Tasnavank', I, 133.
Taurus (mont), I, 31, 75, 135.
Tchamitch, I, 55, 66, 68, 70, 75, 76, 80, 83, 86, 87, 176, 177, 178, 180, 182, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 193.
Tchor *ou* Dchor (la porte de), I, 89.
Tekhdig (princesse des Mamigoniens), I, 110, 183.
Temple, I, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 16, 17, 34, 49, 58, 59, 83, 110.
—— (École des), I, 37.
Ténébreux (le mont), I, 29, 73.
Ten-Schabouh, I, 116, 182, 188.
Terdchan, I, 87.
Térek, I, 187.
Térénig, généralissime d'Arménie, I, 135.
Terre Promise, I, 55.
Tesdrig, I, 183.
Testament (Ancien), I, 5, 46, 190.
Tétrarque, I, 17, 18.
Teutamès *ou* Teutamus, I, 63.
Teutamus, I, 22, 63.
Teuteus, I, 22, 63.
Tevin (colline de), I, 102.
—— (ville de), I, 87, 115, 118, 120, 122, 127, 130, 134, 143, 147, 152, 157, 168, 169, 177, 190, 193.
Texier, I, 88.
Thabari, I, 194.
Thaddée (l'Apôtre), I, 39, 44, 83, 85, 90, 114, 187.
—— Mihrtadian, I, 54.

Thakatir (poseur de couronnes), I, 28, 31, 70, 175.
Thakt-Dertad, I, 87.
Thalin, I, 133.
Tharatha, I, 81.
Tharsis, I, 71.
Thathlo'Vank' (couvent de Tathoul), I, 112, 115, 185.
Thathoul, I, 112, 185.
Thédalatsis, I, 142.
Thédals, I, 141.
Théodore R'eschdouni, gouverneur d'Arménie, I, 120, 121, 122, 127, 191, 202.
Théodoret, évêque, I, 125.
Théodoric le Grand, I, 90.
Théodose, I, 150, 152, 155, 167, 170.
—— le Grand, I, 125, 126, 201.
—— II le Jeune, I, 104, 106, 110, 125, 126, 179, 183, 184, 201.
—— (tour de), I, 105.
Théodosie, I, 52.
Théodosiopolis, I, 74, 88, 106, 171, 179, 180, 187.
Théophile, I, 171.
Thesaurus temporum, I, 48.
Thil (village de), I, 172.
Thinaeus, I, 22.
Thineus, I, 63.
Thola, I, 6.
Thomas (l'Apôtre), I, 38, 39.
Thomas Ardzrouni, I, 52, 142, 203.
—— (Edward), I, 196.
—— l'imposteur, I, 171.
—— de Vanant, I, 51.
Thonos, Concholéros, I, 22.
Thortan (village de), I, 99, 103.
Thoukars (forteresse de), I, 155.
Thourkasdan (désert du), I, 117.
Thrace, I, 145, 160, 170.
Tibère Alexandre, I, 83.
Tibère, I, 11, 14, 17, 18, 36, 59, 61, 68, 83, 168, 169, 200.
Tibion, I, 177.
Tiflis, I, 50, 52, 79, 137.
Tigrane II, I, 42, 70, 200.
Tigrane II (le maudit), I, 33, 34, 35, 47, 78, 79, 200.
Tigranocerte (Dikranaguerd), I, 67, 75, 84, 192.
Tigre, I, 31, 74, 75, 84, 141, 161.
Tillemont, I, 194.
Tiridate, I, 57, 67.
—— II *dit* Dertad le Grand, I, 44, 45, 50, 53, 75, 82, 87, 90, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 165, 173, 174, 175, 176, 201.
—— patriarche d'Arménie, I, 133.
Tischrin 1er (octobre), I, 50.
Titus, I, 18, 40, 61, 83, 200.
—— (Antonin le Pieux), I, 18, 62.
Tou, I, 146.
Tour de Babel, I, 49.
Trajan, I, 18, 62, 90, 200.
Trébizonde, I, 57.
Trente (concile de), I, 48.
Turkestan, I, 66, 191.
Turks (Tagazgaz), I, 66, 76, 78, 85.
Tychicus, I, 57.
Tyr, I, 8.
Tyriens, I, 9.
Tzak (village de), I, 137.
Tzioun (neige), I, 72.
Tziounagans, I, 29, 72.
Tzirav, I, 179.
Tzor, I, 29, 35, 74, 152.
Tzoraph'or district (creux de vallée), I, 74, 128.

U

Urbanopolis, I, 86.

V

Vadnian (plaine de), I, 100.
Vagh'arsch (Vologèse), roi de Perse, I, 113, 140, 185, 186.
—— I, 42, 43, 198, 200.

Vagh'arschabad, I, 43.
Vagh'arschag *ou* Valarsace, I, 25, 65, 200, 201.
Vagh'arschavan, I, 42, 88.
Vahan (Mamigonien), frère de Vartan le Grand, I, 53, 112, 113, 114, 185, 187.
Vahê, I, 69.
Vahram (Mehevant), I, 141, 142, 143, 144, 145, 169.
Vahraran V (Behram Gour), I, 179.
Vaiots-Tzor (district de), I, 111, 184.
Valarsabad, I, 43, 89, 96, 102, 110, 120, 183.
Valarsace, I, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 65, 68, 69, 90, 174, 176, 184.
Valarsace (fils de Bab), I, 107.
Valarsavan, I, 42.
Valens, I, 166, 201.
Valentinien, I, 166, 201.
Valère Maxime, I, 77.
Valérien, I, 19, 62.
Valerius Gratus, I, 83.
Van, I, 34, 79.
—— (lac de) I, 51, 69, 75, 79, 84, 174, 176, 181, 186, 189.
Van (roi), I, 79.
Vanaguerd (ville de Van), I, 79.
Vanant (district de), I, 75, 112, 114, 128; 171, 176.
Vanapert (forteresse de Van), I, 79.
Varaj, I, 28.
Varajnounik', I, 28.
Var'arad (district de) I, 143.
Vararanès (fils d'Isdigerdès), I, 197.
—— *ou* Vahram fils de Saporès (*dit* Kirman Schah), I, 197, 198.
—— I, 197.
—— Segansaa, I, 197.
—— fils de Vararanès, I, 197.
Varasb (mont), I, 148.
Varaz-Dirots, I, 186.
—— -Guerd, I, 186.
—— -K'ourtag, I, 186.
—— -Nerseh, I, 186.
—— -Sapor, I, 186.
Varaz-Tad, I, 106, 107, 116, 129, 186, 189, 201.
—— -Tên, I, 186.
—— -Vagh'an, I, 186.
—— -Vatché, I, 186.
Varos, I, 112.
Varpaguès, I, 22.
Varron, I, 49.
Vart, I, 155.
—— le Patrice, I, 113, 114.
Vartan le Grand (S[t]), I, 4, 52, 55, 111, 112, 113, 183, 184, 185.
—— historien (l'), I, 185.
—— fils de Khosrov, seigneur de Kogh'then (martyr), I, 156.
Vartan le Mamigonien, fils de Vasag, ptiaschkh d'Arménie, I, 52, 116, 117, 189.
Vartanaguerd, I, 130, 155.
Vartkès, I, 42, 89.
Vasag le Brave, I, 113, 161.
—— fils de Vatché, généralissime, I, 104, 112.
Vasagaguerd, I, 104.
Vasbouragan, I, 69, 75, 76, 79, 85, 176, 184, 191.
Vaschkinag, I, 135.
Vassag, I, 133, 135.
Vatchê, I, 104.
Vedavan (mesure de longueur), I, 36, 80.
Vegh'entour, I, 74.
Vehgavad, I, 141.
Vehrod (fleuve), I, 141, 142.
Velleius Patercule, I, 179.
Venise, I, 48, 50, 51, 52, 53, 57, 68, 79, 80, 83, 84, 88, 174, 181, 182, 187, 204.
Verbe, I, 4, 132.
Vergan (contrée de) [Hyrcanie], I, 117.
Verthanès, catholicos de la G[de] Arménie, I, 99, 100, 103, 104, 176, 201.
Veschdasp, I, 23.
Veschnasb (Pyrée), I, 147.
Vespasien, I, 18, 40, 61, 83, 90, 200.
Vie des Saints, I, 86.
Vierges-Saintes (Église des), I, 108.

Ville-Nouvelle, I, 43, 89.
Vir, I, 74.
Vira (guerrier), I, 74.
Virs, I, 35, 74.
Vischab, I, 47.
Vischabazounk', I, 47.
Vnaseb Sourhab, I, 43, 89.
Vologèse, I, 42, 65, 185.
[Volusien], I, 19, 62.
V'ram (Behram-Gour), roi de Perse, I, 202.
—— -Guermann (Behram Kerman), roi de Perse, I, 107, 108, 109, 140, 180, 181, 183, 198.
—— -Schabouh (Behram-Sâpor), I, 107, 108, 180, 181, 198, 201.
Vrendchounis, I, 147.
Vulgate, I, 48, 58, 59.

W

Walid (Vélith), osdigan, I, 132, 155, 157, 158, 161, 163, 202, 203.
Whiston (les frères), I, 51.

X

Xerxès, fils de Darius, I, 12, 23, 63, 64.
—— II, I, 12, 64,
—— Balaeus, I, 21.

Y

Yahya (Yahê), I, 137, 164.
Yazguerd (Yezdedjerd Ier), I, 108, 140, 197, 198, 201.
—— II, I, 52, 67, 111, 112, 140, 183, 184, 197, 198.
—— III, I, 149, 195, 198.
Yezd-Bouzid, I, 188.
Yézid (khalife), I, 158, 163, 170, 202, 203.
Yézid-Pouzid (St), martyr, I, 115, 188.

Z

Zacharie (prophète), I, 12.
—— patriarche de Jérusalem, I, 124, 126, 146, 192.
—— patriarche d'Arménie, I, 137, 138.
Zamessès, I, 21.
Zarévant (district de), I, 148.
Zarmantoukh, fille de Khosrov (sassanide), I, 199.
Zar'Mihran (Hazaravoukhd), général des Perses, I, 113, 185, 186.
Zavên (catholicos d'Arménie), I, 106, 180, 201.
Zénon Ier, I, 167, 168.
—— II, I, 167, 168.
Zerwantoukhd (sassanide), I, 199.
Zobeïdah, I, 204.
Zobéir, I, 203.
Zohrab (Jean), I, 48, 74.
Zoroastre, I, 52, 66, 79, 87.
Zorobabel, I, 11, 15.
Zoûr, I, 89.

# INDEX

## DE LA DEUXIÈME PARTIE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE

## D'ÉTIENNE ASOŁIK DE TARÔN.

### A


Abas, deuxième fils de Smbat Ier, 23, 26, 27, 37, 38, 39, 70.
Abas, fils de Mouchél, roi de Kars, 67, 135, 152, 157, 165.
Abdlabas, 7.
Abgar, 115.
Ablhadj Delmastani, 51, 71, 72, 73, 156.
Ablkharib, prince du Vaspourakan, 54, 55.
Abou Abdallah el-Houmaïdy Bad ibn Doustek. *Voir* Bat.
Abousadj, 18, 168.
Abousahl, 168.
Abouthalhap, 48.
Aboutlouph, 53, 54, 71, 73.
Abraham, 7.
Abstinence, 68.
Achot Ier, 7, 8, 9, 10.
Achot II, fils de Smbat Ier, 17, 23, 24, 25, 26.
Achot, fils d'Abousahl, roi du Vaspourakan, 168.
Achot III, le Miséricordieux, 39, 41, 46, 49.
Achot, marzpan, 157.
Achot, neveu de Smbat Ier, 17, 23.
Achot, prince de Tarôn, 44.
Achot, roi du Vaspourakan, 54.
Achot, fils de Grigor, 146.
Adam, 89, 99, 100, 171.
Adelphios. *Voir* Delbios.
Aderbeidjan. *Voir* Atrpatakan.
'Aḍod-ed-daula. *Voir* Ibn Khosrov.
Ahmat, 13.
Akak, 88.
Akhourean, fleuve, 46, 49.
Aksigoms, couvent, 47.
Alakhouthêth, persécuteur des Arméniens, 37.
Alep. *Voir* Halp.
Alexandre, empereur de Byzance, 24.
Alexandre le Grand, 63, 64.
Alexandrie, 94.
Alhédén, 153.
Alouanq, 14, 48, 135.
Alstew, canton, 167.
Althamar (île d'), 42.
Ambidzqn, 9.
Amir-al-Moumniq, 21.
Amith, 48, 66, 149, 154, 155.
Anania de Mokq, catholicos, 26, 28, 36, 40, 46.
Anania de Narek, 35.
Anawarza, 43.
Ani, 41, 49, 50, 136, 137, 138, 169.
Antioche de Syrie, 44, 141, 147, 150, 160.
Apahouniq, 44, 60, 72, 128, 129, 151, 156, 157.
Aphchin, 13, 14, 15.
Aphkhaz, 17, 26, 28, 134, 135, 164.
Apikourêch, 9.
Apollinaire, 87.
Apolinar, 100, 103.
Apolinarês, 91.
Apôtres (Église des), 11.
Apouharp, 165.
Apoumsar, (Abou Mansour), 152.

Apousahl, neveu de Gagik Ier, 165.
Apousahl, roi du Vaspourakan, 41, 42.
Arabes, 8, 18, 21, 37, 45, 55, 67, 128, 147, 150, 151, 153, 154.
Aradzani, fleuve, 161.
Aragadzotn, 11.
Archakouniats, 7.
Archamouniq, 31, n. 4; 163.
Archarouniq, canton, 29, 33, 41, 46, 70, 144.
Ardjêch, 159.
Ardzrouni, 41.
Ardzrouniq, 168.
Argile monnayée, 67.
Argina, bourg, 46, 50, 142.
Arius, 79, 90, 96, 103.
Arménie, 7, 8, 10, 12, 14, 17, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 37, 38, 39, 41, 42, 46, 49, 50, 53, 68, 70, 73, 75, 79, 134, 135, 138, 141, 143, 144, 147, 152, 156, 162, 165, 168, 169.
Arménie (Quatrième), 148, 163.
Arménien, 10, 16.
Arméniens, 18, 28, 45, 55, 71, 74, 75, 80, 81, 124, 135, 151, 154, 158, 159.
Arsacides, 7.
Assomption, 132.
Assyrie, 23, 160, 168.
Athanase, 87, 89, 92, 96, 100, 101, 106.
Athènes, 101.
Aththakh, forteresse, 149.
Atom (Congrégation de saint), 11.
Atomagir, 11.
Atrnersêh, 16, 17.
Atrpatakan, 15, 71, 72, 152, 156.
Azaz, émir d'Égypte, 146, 149.
Azroun, 66.

B

Babélon, 62.
Babgên, 42.
Babkên, 42.
Babylone, 15, 128, 146, 150, 161.
Babyloniens, 8.
Bagaran, 18.
Bagarat, 56.
Bagarat, majistros, fils de Thornih le moine, 155.
Bagarat, roi des Aphkhaz, 164.
Bagarat, roi de Géorgie, 134, 135, 152, 156.
Bagaṛidj, 133.
Bagdad, 61, 62, 128, 150.
Bagratides, 7.
Bagratouniats, 7.
Bagréwand, 18, 152, 157, 165.
Bakear, localité, 55.
Bakouran, 155.
Balou, 148, 149, 163.
Bałq, 41.
Bardas. *Voir* Vard.
Basean, canton, 47, 60, 166.
Basile. *Voir* Vasil.
Basile, 35.
Basile (Saint), 11, 30, 40, 88, 91, 95, 105, 144.
Basile (le P.), supérieur du couvent de Khladsor, 31.
Basilios, vardapet, 35.
Bat, 57, 128, 151, 152, 155, 163.
Bawats dsor, village, 50.
Bel, 27.
Bêr, 26, 28.
Bithynie, 56.
Bourdj, majistros, 147.
Bourz, 147.
Brgner, 156.
Bulgares, 45, 74, 124, 125, 126, 127, 128, 145, 146.
Byzance, 56.
Byzantins, 132.

C

Caïphe, 110.
Caucase, 27, 135.
Chahanchah, 24, 39.
Chaizar. *Voir* Chajar.

Chajar, ville, 160.
Chalcédoine, 27, 29, 36, 75, 113.
Chalcédoniens, 36, 41.
Chaldéens, 150.
Chamchoultê, forteresse, 139, 167.
Chandeleur, 66, n. 7.
Chapouh, frère de Smbat Ier, 14, 17.
Chatik, forteresse, 50.
Chirak, 13, 16, 17, 30, 33, 46, 50, 167.
Chirim, 70.
Chołagah, 144.
Chołakath, 52.
Christ, 6, 19, 20, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 47, 53, 76, 78, 82, 84, 86, 88, 90, 91, 92, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 108, 110, 111, 118, 148, 158.
Christianisme en Arménie, 7, 8.
Christs (deux), 91.
Cilicie, 141, 160, 162.
Cloche (Usage de la), 75, 163.
Cœlésyrie, 59, n. 7.
Comète, 48.
Constantin, empereur de Constantinople, 79.
Constantin, roi d'Eger, 16.
Constantin [VIII], 130.
Constantinople, 23, 24, 43, 80, 129, 133, 147, 165.
Coran, 19.
Croix (Exaltation de la), 160.
Cuir monnayé, 67.
Cyrille d'Alexandrie, 85, 87, 88, 91, 97, 98, 101.
Cyrille de Jérusalem, 107, 117.

## D

Dałasanos, majistros, 150, 160.
Dan, 115.
Daniel, 123.
Daranałiq, 22.
David (Psaumes de), 33.
—— (Fils de), 90, 107.
—— (Pierres de), 112, 116.
David Machkotn, 35.
Dawith. *Voir* David.
Dawith Gnouniq, 20.
Dawith, curopalate de Tayq, 50, 59, 60, 134, 135, 151, 152, 154, 156, 157, 161, 163, 164.
Dawith, fils de Gourgen, 139, 140.
Dawith, fils du frère de Gagik Ier, 167.
Delbios, 96.
Delmastan, 158.
Delmastani, 51.
Delphinas. *Voir* Tlphinas.
Demeslikos, 24, 38.
Démétr, marzpan, 140, 141.
Denys. *Voir* Dionêsios.
Dêoskoros, 112.
Derdjan, canton, 31. 124, 133.
Dérénik, roi du Vaspourakan, 168.
Dieu, 6, 8, 9, 11, 12, 14, 19, 20, 28, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 40, 47, 51, 53, 55, 70, 76, 79, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 100, 101, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 122, 123, 137, 143, 148, 155, 157, 158, 159, 165, 170, 172.
Dieux (deux), 91.
Dionêsios, 95.
Dionisios Arispagatsi, 110.
Djahan, 56.
Djakatq, canton, 50.
Djapałtjour, forteresse, 149.
Djawakhq, canton, 135.
Djodjik, 60, 157.
Djouach, canton, 55.
Djouanchêr, 41.
Dklath, forteresse, 149.
Dlivék, village, 135.
Dmaniq, 139.
Dprêvanq, couvent, 33.
Dragon (Légende d'un), 34, 35.
Dsknavadjar, 18.
Dsorn Ałtits, 157.
Dwin (une des anciennes capitales de l'Arménie; connue sous les formes

Tovin, Tevin, Adabin (syriaque), Debil (arabe), Δοὺβιος et Τιβίον), 13, 16, 18, 19, 21, 25, 53, 71, 73.
Dzałkotn, 12.
Dsałkotsadsor, 169.
Dzałkotsats, vallée près d'Ani, 49.
Dzałkoÿotn, canton, 152, 165.
Dziraniq, montagne, 47.
Dzmboh, 157.
Dzophq, canton, 34, 42, 148, 163.

E

Éclipse de soleil, 44.
Eger, 16.
Egériens, 29.
Égypte, 146, 147, 149, 150.
Égyptiens, 147, 160.
Élisê, catholicos, 26.
Élivard, 11.
Émèse, 109.
Emmanuel, 85, 102.
Éphèse (concile d'), 81.
Épictète. *Voir* Épiktimon.
Épiktimon, 101.
Épiphane, 90, 101, 107, 150.
Épiphanie, 160.
Érinos, 99.
Érizah, ville, 163.
Erkath (fer), surnom d'Achot II, 24.
Erndjak, 18.
Erznga. *Voir* Erizah.
Ésaïe, le prophète hébreu, 108, 110.
Étienne (Stéphanos), premier martyr, 123.
Étienne (le P.), fondateur de couvents, 33.
Eunomios, 94, 96.
Eunuques exerçant le sacerdoce, 119.
Eusèbe, H. E., cité, 115.
Eusèbe, évêque d'Émèse, 109.
Eutychès, 83, 103, 104.
Eutychès (Eutychius), 103.
Évangile, 8.

F

Femmes exerçant le sacerdoce, 117.
Feu (Culte du), 8.
—— (Rite du), 66.

G

Gabriel (L'ange), 82.
Gabriel, fils d'Otchopentr, 165.
Gabriêl, généralissime, 157.
Gabriel, prêtre, 74, 127.
Gag, 140, 141, 167.
Gagik (le P.), 11.
Gagik, roi du Vaspourakan, 17, 22, 41, 168.
Gagik Ier, 135, 137, 138, 139, 143, 144, 152, 156, 165, 167, 169, 170, 171.
Gandsak, 140, 170.
Garni, 12.
Garnik (Couvent de), 22.
Gaÿios, 95.
Gełam (lac), 11, 143, 144.
Gêorg, catholicos, 7, 10, 14.
Géorgie, 8, 12, 16, 17, 23, 53, 134, 135, 152, 156, 157, 162, 164, 166, 167.
Géorgien, 59.
Géorgiens, 26, 45, 47, 60, 129, 140, 151, 155, 158, 159, 164.
Gnouniq, 20.
Gołthn, 53, 54, 71, 73, 136.
Gougarq, 19.
Gourgên, roi de Géorgie, 134, 156, 157, 164, 166.
Gourgên, roi du Vaspourakan, 168, 169.
Gourgên, 165.
Gourgên Gnouniq, 20.
Grecs, 9, 10, 22, 23, 24, 25, 37, 43, 44, 46, 48, 49, 53, 59, 125, 129, 132, 144, 145, 147, 150, 151, 153, 160, 164, 165, 168, 171.
Grégoire (Saint), 27, 31, 78, 79.

Grégoire de Nazianze, 76, 85, 86, 91, 93.
Grégoire de Nysse, 94, 96.
Grigor, magistros, 146.
Grigor Pahlawouni, 156.
Grigor, prêtre, 35.
Grigor, prince, 54, 55, 56.
Grigor, prince de Pharisos, 70, 170.

## H

Habel, 146.
Hachteanq, 42, 147, 148, 163.
Haïciens, 6, 8.
Halbat, couvent, 40.
Halp, 43, 66, 147, 160.
Hamam Aréweltsi, 9.
Hamam, roi des Alouanq, 14.
Hamliqos, 70.
Hamtoun, 37, 48, 65.
Handsith, 146, 163.
Harq, 60, 165.
Hawdjitch, mont, 164.
Haÿk, 168, 170.
Haÿkaziants, 6.
Hémorroïsse (Femme), 115.
Her, 156.
Her (Le vieillard de), 72.
Hiwnê, couvent, 140.
Hndsouts, couvent, 33, 47.
Hogévor, 35.
Honorius. *Voir* Onorios.
Horomos, couvent, 30, 52.

## I

Ibn Khosrov, 61, 62, 63, 65, 66, 128.
Irénée. *Voir* Erinos.
Ismaélites, 24, 43.
Israël, 8, 85, 114.

## J

Jamaditak, 171.
Jan, patrice, 133, 146.
Janak, patrice, 147.
Jean, catholicos et historien, 12, 22, 25.
Jean, évêque, 75.
Jean (le P.), supérieur du couvent de Kamrtjadsor, 29.
Jean, fils de Gagik Ier, 165.
Jean, fils d'Otchopentr, 165.
—— fondateur du couvent de Horomos, 30.
—— supérieur de Sanahin, 40.
—— Chrysostome, 84, 97, 105, 106, 111, 119.
—— Khatchakir, 47.
—— prêtre marié, 48.
—— 70, 101, 121.
Jéraws, forteresse, 129.
Jérémie (Le prophète hébreu), 36, 108, 110.
—— (le P.), compagnon d'Étienne de Tarôn, 47.
Jérusalem, 147, 150.
—— céleste, 21.
Jésus-Christ, 29, 81, 88, 89, 93, 95, 97.
Job (Commentaires relatifs au livre de), 9.
Joseph (le P.), 47.
Jourdain (Fleuve), 83, 115.
Jroung, 44.
Juif, 90.
Juifs, 113.
Jules Ier, pape. *Voir* Julius.
Julius, 97.

## K

Kamrakêl, 159.
Kamrtjadsor, couvent, 29, 41.
Kanikl, 166.
Kapoutaqar, couvent, 33.
Kapouÿt (forteresse), 18.
Karberd, canton, 32.
Karin, 33, 38, 47, 60, 156, 165.
Karmir (le P.), 33, 34.
Kars, 13, 27, 28, 39, 50, 67, 135.
Katramidê, femme de Gagik Ier, 139.
Khaltoyaridj, 59, 165.

Khatchen, 138.
Khatchik, évêque d'Archarouniq, catholicos, 41, 46, 73, 75, 141, 144.
Khazik, 54.
Khladsor, couvent, 31.
Khlath, 58, 154, 155.
Khoras, 147.
Khorasan, 156.
Khordsean, 148.
Khordsen, 42, 163.
Khosrovidoukht, 12.
Kidnos, fleuve, 161.
Kirakos, 47.
Kiwr-Jan, 38, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 60.
Klêsurawn, 59.
Kogoyovit, canton, 165.
Koher, mont, 163.
Kołonia, 37.
Komsadzag, 124, 125.
Kordouq, 23.
Kostandin, fils de Léon, empereur de Byzance, 37, 38.
Kostéanq, village, 152.
Kotorq, forteresse, 42.
Kouah, 17.
Kouêl, 17.
Kour, fleuve, 27, 28, 135.

L

Larisa, 75.
Lazare, 96, 109.
Lêgêos, prêtre, 88.
Léon, empereur des Grecs, 10, 23, 24, 37.
Léon (Toumar ou tomos de), 112.
Libanos, mont, 160.
Libye, 147.
Likantion, 32.

M

Macédoine, 56, 74, 146.
Macédonius, 80, 124, 127.
Machkotn, 35.
Machtots, 11, 143.
Mahmet, 19.
Mahomet, 8.
Makhrarap, 147.
Mamlan, émir, 73, 152, 156, 157, 159.
Mamphoul, 140.
Mamrouan, vallée, 166.
Manazkert, 44, 58, 151, 156, 165.
Mani (Grotte de), 22.
Marach, 37.
Marcellus. *Voir* Markełos.
Mardali, 60.
Marie (la Vierge), 79, 89, 104, 110, 122, 132.
Marinos, 43.
Markełos, 104.
Marmachên, 156.
Marq, 156.
Martyropolis, 61.
Marzpan, marquis, margrave, gardien des marches.
Mèdes. *Voir* Marq.
Médzobq, montagne, 166.
Mélitène, 88, 128, 163.
Melténi, 37, 56.
Mêskhouniq, 159.
Mesrob, 42.
—— 81.
Miqayêl, 19.
Mléh démeslikos (domesticus), 48.
Moïse, 8, 112, 114.
—— 35.
—— (le P.), fondateur du couvent de Karberd, 32.
—— supérieur du couvent de Chirim, 70.
—— vardapet, 42.
Mokq, 56.
Montagne (Sainte), 59.
Mouch, ville, 58.
Moucheł, fils de Smbat Ier, 17, 18.
Moucheł, roi de Kars, 39, 50, 51, 67.
Movsès. *Voir* Moïse.
Mrhout. *Voir* Sahak Mrhout.
Mrouan, 151, 155.
Msis, 43.

## N

Nabougodonosor, 8, 150.
Naboupallasar, 150.
[Nahrnear], 32.
Narek, couvent, 30.
Nersès, catholicos, 80.
Nestorius, 81, 102.
Nicée (Concile de), 79.
Nicéphore. *Voir* Nikiphor.
Nig, 18, 47.
Nikiphor, 43, 44.
Nord (Peuples du), 28.
Nphrkert, 58, 62, 66, 128, 151, 152, 154, 163.

## O

Odsoun, 17.
Oiseaux incendiaires, 64.
Onorios, 92.
Otchopentr, 157, 165.
Oukhthiq, ville, 53, 165, 166.

## P

Pahlawouni, 156.
Palin, forteresse, 34.
Palnatoun, 148.
Pandouratsiq, 103.
Paroÿr, 168.
Partav, 15.
Patriarq, 165.
Paul (L'apôtre), 76, 84, 85, 92, 95, 105, 121, 123.
—— de Samosate, 106, 110.
Pennade, 115.
Persans ou Perses, 71, 151, 152, 156, 157, 158, 159,
Perse, 13, 15, 16, 73, 114.
Pétranos, eunuque, 57.
Pétros (Pierre le Foulon), 112.
—— supérieur du couvent de Khladsor, 31.
Pharisos, 70, 138, 170.
Phatloun, émir de Gandsak, 140, 170.
Phchphachn, 62.
Phers, prince des princes, 157.
Philippe, empereur, 171.
Philistins, 64.
Phokas, 129.
Photinos, 104.
Photius, 9.
Pierre, apôtre, 84, 98.
—— commentateur, 35.
Pilate, 110.
Polikarpos, supérieur du couvent de Kamrtjadsor, 30, 41.
Portez, 133.
Présentation (Fête de la), 66.
Proclus, 89.
Proverbes (commentaire des), 9.
Providence, 6.
Psaumes, 9.

## Q

Qalaqoudacht, 169.

## R

Rchtouniq, canton, 31.
Romains, 120.
Romanos, empereur de Byzance, 24, 37, 38, 43.
Romanos, majistros, 147.
Rome, 92, 97.
Royad ou Rovd, 71, 156.
Rstakès, 79.
Russes, 45, 164, 165.

## S

Sacerdoce, exercé par des femmes, 117.
—— par des eunuques, 119.
Sadj, 13, 15, 16.
Sahak, catholicos, 81, 144.
—— Mrhout, 9.
—— de Handsith, 146.
Saint-Gamaliêl, 155.
Saint-Grégoire, 169.

Saint Sauveur (Église du), 13, 58
Sainte-Croix, 154.
Sakourêth, forteresse, 135.
Salar, 51, 71, 137.
Sałarq, 95.
Samosate. *Voir* Samousat.
—— 106.
Samouêl, supérieur du couvent de Kamrtjadsor, 30.
—— komsadsag, 124.
Samousat, 38.
Samson, 64.
Sanahin, couvent, 40.
Sargis, catholicos, 143, 144, 167, 171.
—— (le P.), fondateur du couvent des Hndsouts, 33.
—— (le P.), moine de Horomosivanq, 41.
—— noble, 72.
—— orateur, 48.
Sarmates, 26, 27, 45, 134.
Sarrazins, 121.
Seawordiq, 40.
Sébaste, 74, 75, 76, 127, 163.
Sekoundos, évêque, 87.
Sénêar, 150.
Sénéqérim, prince de Pharisos, 70, 170.
—— roi du Vaspourakan, 165, 168, 169.
—— roi d'Assyrie, 160, 168.
Séwan, couvent, 41, 143, 144.
—— (île), 11.
Sewouk-berdak, 60.
Siawn (Siôn), évêque, 75.
Siklaros, 56, 129, 147.
Simêon, supérieur de Hałbat, 40.
Simon (le P.), 31.
Sion (le P.), 31, n. 5.
Sivas. *Voir* Sébaste.
Siwniq, 42, 135, 139.
Smbat, père d'Achot Ier, 7.
—— Ier, fils d'Achot Ier, 10, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 23.
—— II, le Conquérant, 49, 50, 71, 73, 134, 135, 137, 138, 139, 168.
—— fils de Gourgen, 134, 139.
—— chef des Thondrakiens, 12.
—— majistros, fils de Vahram, 156.
Sophie (Église de Ste-), 133.
Soukaw, mont, 157.
Soulndah, 141.
Souzakan, 171.
Sparapet, 7.
Spouq, émir, 25.
Stéphanos Hogévor, 35.
—— moine de Séwan, 41, 42, 46.
Syrie, 44, 65, 141, 160.
Syriens, 154.

## T

Tachir, 15, 17, 139, 167.
Tachirq, 140.
Tadjik, 18, 21, 34, 37, 45, 48, 67, 114, 151, 154, 155, 168.
Tarôn, canton, 32, 42, 56, 58, 133, 146, 163.
Tarse, 43, 141, 160, 161, 162.
Tarson, 43.
Tauris. *Voir* Thawriz.
Taÿq, 50, 59, 60, 134, 135, 155, 156, 159, 165, 166.
Tchmchkik, 38.
Tchormaÿri, 59.
Tchortouanêl, fils du frère de Thornik le moine, 133, 146, 151.
—— petit-fils d'Apouharp; semble devoir être distingué de son homonyme, «fils du frère de Thornik le moine», 165.
Thagadir aspet, 8.
Thawriz, 156.
Thélêniq, 47.
Thêodoros, catholicos, 25, 26.
Théodose, 88.
—— le Grand, 80.
—— le Petit (le Jeune), 81.
Thêodoupolis, 38.
Théophile, 122.
Théophilos, archevêque d'Alexandrie, 94.
Thewdas, 21.
Thewtas, roi des Aphkhaz, 134.

Thomas, apôtre, 90.
Thondrak, 12.
Thondrakiens, 35.
Thornik, 59, 60, 133, 151, 155.
Thoros, 147.
Thrace, 56.
Thraces, 132.
Thrin vanq, couvent de femmes, 70.
Tiflis. *Voir* Tphłis.
Tigran, marzpan, 54, 55.
Tiridate, 7.
Tłphinas Magistros, 130.
Tovin. *Voir* Dwin.
Tphłis, 15, 17, 139.
Trdat, 7, 12.
—— architecte arménien, 50, 133.
Trinité, 5, 70, 79, 83, 90, 122, 123, 172.
Tsakhatsqar, couvent, 33.
Tzimiscès. *Voir* Tchmchkik.

V

Vahanik, catholicos, 40, 41, 42, 46.
Vahram, fils de Grigor Pahlawouni, 156.
Vałarchak, 8.
Vałarchakert, 18, 152, 165.
Valens, 42.
Vanand, 68, 157, 165.
Vang, couvent, 33, 34.
Varag, couvent, 26.
Vard (Bardas Phocas), 44, 60, 61, 129, 130, 131, 133.
—— (Bardas Sclérus), 44, 56, 60, 62, 74, 128, 129.
Vardik, supérieur du couvent de Vang, 33, 34.
Vasak, prince de Siwniq, 139.
Vasil (Basile Ier), 7, 10, 44.
—— (Basile II), 49, 53, 56, 59, 62, 66, 74, 75, 124, 125, 126, 128, 129, 130, 133, 134, 146, 147, 160, 162, 164, 165, 166, 168, 169, 171.
Vaspourakan, 17, 23, 41, 42, 54, 71, 72, 73, 135, 156, 165, 168.
Vayots dsor, 33, 138.
Vérah, 145.
Verbe (Le), 36, 76, 77, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 92, 93, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 105, 111, 112, 114, 117, 122, 171.

Y

Yar, 115.
Yousouph, frère d'Aphchin, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.

Z

Zaphranik, 56.
Zarehawan, 12.

Vu le 24 juillet 1916 :

*Le Doyen*
*de la Faculté des lettres de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :
*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.*

Pour le Vice-Recteur :
*L'Inspecteur de l'Académie,*

GASTINEL.



IMPRIMERIE NATIONALE

# ERRATA.

| | *Au lieu de* | *Lisez :* |
|---|---|---|
| P. 2, l. 10 | partriarcale | patriarcale. |
| P. 8, n. 1 | n° | n. |
| P. 30, l. 13 | recontrait | rencontrait. |
| P. 119, n. 1, l. 4-5 | | տեղեկու թիւն[ք]. |
| P. 119, n. 3, l. 4 | ընը | ընդ. |
| P. 123, l. 20 | libéeras | libéreras. |
| P. 132, n. 5, l. 2 | lace | place. |
| P. 146, l. 7 | e | et. |
| P. 167, n. 3 | | transcrivent. |
| P. 167, n. 6 | Bagratioles | Bagratides. |
| P. 202, 2e col., l. 5 | Thornih | Thornik. |